Du même auteur

Le Livre de l'épreuve
Fayard, 1981

Le Livre des secrets
Deux Océans, 1985

Le Livre divin
Albin Michel, 1990

Le Livre des oiseaux
Albin Michel, 1996

Farid-ud-Din 'Attar

Le mémorial des saints

Traduit d'après le ouïgour
par A. Pavet de Courteille

Introduction de Eva de Vitray-Meyerovitch

Éditions du Seuil

ISBN 2-02-004468-4.

Introduction

Un *témoignage :* celui d'hommes et de femmes qui, dès les débuts de l'Islam et pendant des siècles, se vouèrent à la pratique de vertus héroïques; une *interpellation :* celle que la sainteté, d'où qu'elle vienne, adresse à chacun, et avec ici une force d'autant plus grande qu'elle exige un certain décentrement spirituel; une *prise de conscience* aiguë, enfin, d'une autre dimension de l'être, rejoignant, à un niveau beaucoup plus élevé, les découvertes de la psychologie des profondeurs — tels sont peut-être les aspects les plus actuels du message du *Mémorial des saints.*

En dépit du goût pour le miraculeux, de la complaisance quelque peu naïve à l'égard du prodige, caractéristiques du genre, cette « Légende dorée » musulmane du XIIIe siècle traduit de façon émouvante une profonde soif de l'Absolu — le *chawq,* ce désir essentiel de la Face de Dieu, premier pas sur le sentier que les soufis dont nous parle 'Attar vont s'efforcer de suivre.

Qu'est-ce donc que le *Tasawwuf,* que les Occidentaux appellent soufisme?

Les traités en ont multiplié les définitions, tout en précisant qu'aucune d'elles n'en épuise le donné, car il est autant de « chemins » qu'il est de pèlerins; chacun ne peut percevoir qu'un reflet de la Vérité suprême. Ainsi, des aveugles à qui l'on présente un animal inconnu d'eux — l'éléphant — s'imagineront, l'un pour avoir tâté sa trompe, qu'il s'agit d'un tuyau, l'autre, ayant palpé sa jambe, que c'est un pilier, un autre encore, ayant posé sa main sur son dos, concluera que c'est un trône [1].

Aussi les explications mettront-elles l'accent sur telle ou

1. Cf. Djalâl-od-Dîn Rûmî, *Mathnawî,* III, 1259 *sq.*

telle qualité requise du disciple; détachement, pureté du cœur, ou sur la vision des choses qu'il convient d'acquérir.

Le soufisme, a dit un mystique célèbre, c'est « le renoncement à tous les plaisirs égoïstes[1] ». Un autre[2] : « Le soufisme est une essence sans forme. » Et le grand Shîbli décrit l'adepte spirituel comme « celui qui ne voit dans les deux mondes rien d'autre que Dieu[3] ». Peut-être pouvons-nous simplement définir le soufisme comme l'intériorisation vécue de l'Islam.

S'il est, en effet, indéniable que la mystique est un langage universel, il n'est pas moins vrai que chaque grande tradition religieuse possède sa propre expérience et son expression personnelle. Le mysticisme musulman traduit l'attitude fondamentale qui s'appuie sur la Révélation coranique : l'Unité, *at-Tawhîd*. Unité de Dieu, auquel rien ne doit être associé, ni métaphysiquement, ni psychologiquement. Lorsque par miséricorde Il Se fait connaître, ce sera par une Révélation, elle aussi unique, et dont seules des réflexions trop humaines, en la formulant de façons différentes selon les peuples et les époques, ont altéré la pureté originelle. Reflet terrestre de cette unité divine, la Communauté des croyants embrasse tous ceux qui, sans distinction de races, de castes, de nationalité ou de dénomination confessionnelle, attestent cette Unité; et, ce faisant, ils font acte d'*islâm*, c'est-à-dire de remise à Dieu (on sait que c'est là le sens du mot « Islam », qui se rattache à une racine signifiant la paix et se définit comme ce qui, à la fois, provient de la paix et confère celle-ci).

Par ailleurs, la méditation du Qor'ân, que le fidèle doit lire comme une Parole révélée à l'instant à lui-même, aura pour fin de lui faire atteindre une unité intérieure : les soufis ont très souvent parlé de la nécessité de parvenir à une intégration de toutes les puissances de la psyché[4].

1. Cf. Hujwiri, *Kashf-al-Mahjûb*, traduction anglaise par R. A. Nicholson, p. 30 *sq.*
2. *Ibid.*
3. *Ibid.*
4. Cf. E. de Vitray-Meyerovitch, *Mystique et Poésie en Islam*, Desclée de Brouwer, p. 114-115.

Cette langue du Qor'ân, dont nulle traduction ne peut rendre la puissance incantatoire, constitue le seul miracle (*i'jâz*) revendiqué par la religion musulmane. Nous trouvons, dans *le Mémorial des saints*, la mise au diapason de ses résonances les plus profondes. C'est ainsi qu'un maître y déclare que la lecture du Livre sacré agit sur le cœur même qui ne le comprend pas, à la façon d'un remède dont le malade ignore la nature — ayant, toutefois, une action plus efficace quand on en pénètre le sens.

Toutes les « aventures » rapportées par *le Mémorial* commencent par une nouvelle orientation de l'âme qui s'éveille du sommeil de l'indifférence et de l'oubli[1]. Alors, dit l'un des plus grands poètes mystiques de l'Islam : « Dans le cœur passe une image : " Retourne vers ta Source. " Le cœur s'enfuit de tous côtés, loin du monde des couleurs et des parfums, en criant : " Où donc est la Source? " et en déchirant ses vêtements par amour[2]. »

L'âme aspire désormais à se connaître dans sa vérité supraconsciente, car « celui qui se connaît connaît son Seigneur », selon une célèbre tradition prophétique méditée par tous les soufis. Mais comment pourrait-elle se voir dans un miroir oxydé par la rouille du péché, troublé par la volubilité du mental?

C'est alors que va débuter l'ascèse, dont *le Mémorial* retrace tant d'exemples d'austérité, non sans un penchant à l'exagération cher à l'hagiographe, mais d'où n'est pas exclu ce solide bon sens auquel nous a habitués une sainte Thérèse d'Avila. Telles ces paroles adressées par le grand Hassan Basri à un disciple qui poussait des gémissements chaque fois qu'ils récitaient ensemble le Qor'ân : « Crier comme cela n'est la plupart du temps que l'œuvre de Satan[3]. »

Dans l'histoire de la mystique musulmane, *le Mémorial* porte l'empreinte brûlante d'une recherche de la Présence

1. *Mémorial*, p. 42.
2. Djalâl-od-Dîn Rûmi, *Odes mystiques*, traduction par E. de Vitray-Meyerovitch, Klincksieck, p. 31-32 (Ode 18).
3. *Mémorial*, p. 43.

divine par l'abandon de tout le créé : « L'univers de l'Amour, dit 'Attar dans le *Livre divin,* n'a que trois chemins : le Feu, les Larmes et le Sang. »

Dans la préface du *Mémorial,* 'Attar explique pourquoi il a composé cette anthologie. C'est, dit-il, parce qu'après le Qor'ân et les *Hadîth* (traditions du Prophète Mohammed), rien ne surpasse les paroles des saints, et que plusieurs raisons l'incitaient à le faire :

1) Ses frères en religion le lui ont demandé; 2) Il espérait que certains de ses lecteurs béniraient l'auteur; 3) Il croit que les paroles des saints sont utiles même pour ceux qui ne peuvent les mettre en pratique, parce qu'elles renforcent les aspirations et combattent la vanité; 4) Djonayd a dit : « Leurs paroles sont l'une des armées du Dieu Tout-Puissant par lesquelles Il conforte et raffermit le disciple si son cœur est triste »; 5) Selon le Prophète, « la Miséricorde descend sur les pieux »; 6) 'Attar espère que l'influence bénie des saints lui sera accordée; 7) Il a réuni leurs dits dans l'espoir de leur ressembler; 8) Le Qor'ân et les *Hadîth* ne peuvent être compris que par ceux qui savent la langue arabe; or, ces paroles en sont le commentaire et elles sont accessibles aux lecteurs qui ne savent que le Persan; 9) Une parole de Vérité (*sukhun-i Haqq*) peut avoir un immense effet; 10) Seules, les paroles spirituelles plaisent à 'Attar : il a voulu faire partager ces délices à ses contemporains; 11) Dès son enfance, il a éprouvé de l'inclination pour les soufis; 12) A son époque, les saints sont oubliés : 'Attar souhaite y remédier; 13) Les paroles des saints disposent les hommes à renoncer au monde, à méditer sur la vie future, à aimer Dieu et se préparer à leur dernier voyage. « On peut dire, écrit 'Attar, qu'il n'y a pas dans la création un meilleur livre que celui-ci, car ces mots sont un commentaire du Qor'ân et des Traditions, qui sont les meilleures des paroles... Quiconque les lit convenablement percevra quel amour a dû se trouver dans les âmes d'hommes qui ont effectué de telles actions et dit de telles paroles. » 14) Enfin, 'Attar espère obtenir dans l'au-delà l'intercession des saints, et être pardonné, comme le chien des Sept

Dormants [1] qui, bien que n'étant que chair et os, sera admis au Paradis.

Les lignes qui précèdent permettent d'entrevoir quelques-uns des traits de 'Attar : sa piété, son humilité, sa tendresse. C'était en effet un homme profondément religieux, menant une vie austère, méprisant les richesses. Il ne trouvait pas d'opposition entre une vie active sage et pure et la contemplation. Esprit très ouvert et indulgent, il détestait l'intolérance qui, écrit-il dans son *Livre des secrets,* « empêche l'homme d'adorer Dieu ». Sa compassion s'étendait aux plus pauvres et déshérités, ainsi qu'aux animaux, dont il parle avec bonté et humour. Sa culture était immense et l'on ne peut que s'émerveiller devant ses connaissances : Qor'ân, histoire de l'Islam, littérature, musique, philosophie, astronomie, médecine, il a tout étudié, et certains de ses biographes racontent qu'il avait passé soixante-dix années à rechercher les épisodes composant *le Mémorial* [2]. Le grand mystique Djami disait : « On ne peut trouver ailleurs que dans les odes et poèmes de 'Attar le dévoilement d'autant de mystères de l'unification, l'explication d'autant de vérités spirituelles, la révélation d'autant de secrets de l'état extatique. » Et Doulatchâh : « Les mystères de la spiritualité s'offraient à lui par milliers et à découvert; dans sa cellule, les vérités les plus impénétrables et les plus inaccessibles à l'homme partageaient le secret de sa retraite, comme la nouvelle épouse partage avec son époux l'appartement nuptial [3]. »

Le plus grand poète mystique de l'Iran, Djalâl-od-Dîn Rûmî, à qui 'Attar avait offert, alors qu'il n'était encore qu'un enfant, son *Livre des secrets,* éprouvait pour lui une admiration sans bornes : « 'Attar, disait-il, a parcouru les sept cités de l'Amour, tandis que j'en suis toujours au tournant d'une ruelle. »

Bien que se défendant d'être lui-même poète — à l'instar de la plupart des grands soufis dont le dessein n'est pas

1. Allusion à l'histoire des Sept Dormants d'Éphèse. *Qor'ân,* XVIII.
2. Cf. Introduction à la traduction du *Livre divin (Elahi-Nâmeh)* de 'Attar par F. Rouhani, Albin Michel, 1961.
3. *Ibid.*

l'art pour l'art, mais l'enseignement — 'Attar écrit dans une langue très pure, très simple et très belle, pleine de finesse et de goût. C'est aussi un merveilleux conteur, sachant captiver l'attention par son imagination et son lyrisme.

Les œuvres attribuées à 'Attar sont innombrables; toutes ne sont sans doute pas de lui : ses biographes parlent de 100000 à 200000 vers! Il est en tout cas indubitablement l'auteur, outre *le Mémorial des saints*, en prose, des ouvrages poétiques suivants :

Le *Langage des oiseaux* (*Mantiq-ut-Tayr*), traduit en français par Garcin de Tassy en 1863, conte le pèlerinage mystique des âmes en quête de Dieu, sous la forme symbolique d'un voyage effectué, au prix de mille difficultés, par trente oiseaux (*Simorgh*, en persan) à la recherche de l'Oiseau merveilleux, le *Simorgh*. Lorsqu'ils le trouvent enfin, ils s'aperçoivent qu'Il n'était autre qu'eux-mêmes. Ainsi le mystique parvenu à l'union transformante découvrira-t-il son identité avec la Déité.

Le *Livre divin* (*Ilahi-Nâma*), traduit en français par F. Rouhani (Albin Michel, 1961), contient de nombreuses anecdotes, religieuses et profanes, d'une haute inspiration.

Le *Livre des conseils* (*Pand-Nâma*), très populaire, a été traduit par Silvestre de Sacy en 1819.

Le *Livre de l'adversité* (*Mossibat-Nâma*) conte le voyage de l'âme autour de sa clôture. Elle finit par s'apercevoir que l'homme, comme le dit Pascal, « passe infiniment l'homme », l'homme véritable étant, dit 'Attar, « secret divin ».

On peut encore citer le *Livre des secrets* (*Asrar-Nâma*) le *Livre de Khosrau*, et le *Dîvân* (Recueil des odes).

Quant au *Mémorial des saints* (*Tadhkirat-al-Awliyâ*), c'est-à-dire, plus exactement, des « Amis de Dieu », il comprend les vies de soixante-douze soufis. Rédigé en persan, il a été traduit en turc-ouïgour dès le début du XVe siècle. C'est de cette version que s'est servi Pavet de Courteille pour établir le texte que nous allons lire; elle condense quelque peu l'original, nous dit-il. Dans son avant-propos, le traducteur turc, Mir Ali Chir, énumère les

œuvres et pratiques qui distinguent les saints : 1) la pénitence; 2) l'application au travail pour gagner sa vie; 3) le respect de la Loi écrite; 4) l'observance des règles religieuses de l'Islam (profession de foi, prières canoniques, aumône, pèlerinage); 5) l'humilité; 6) la générosité consistant à ne rien refuser à personne de ce que l'on possède; 7) la douceur et la tolérance; 8) l'acquiescement à la Volonté de Dieu; 9) la patience; 10) la sincérité.

Il est impossible de préciser les sources du *Mémorial*. 'Attar nous dit qu'il considère le sheikh Abû Sa'id Abu'l-Khayr, né un siècle avant lui (967-1049), et qui est le premier grand poète mystique d'expression persane [1], comme son guide spirituel. Il cite lui-même, au début de son ouvrage, trois livres que nous ne possédons plus, *Shahr-ul-Qalb*, *Marifat an-Nafs* et *Kashf-ul-Ansar* [2].

Quant au *Mémorial*, il contient un grand nombre de renseignements que l'on ne trouve nulle part ailleurs, non plus qu'après lui. C'est dire toute son importance pour l'histoire du soufisme.

Nous avons très peu d'informations précises sur la vie de Farid-ud-Din Abu Hamad Mohammad, fils d'Abu-Bakr Ibrahim. Son surnom de 'Attar (l'apothicaire) vient du métier exercé par son père, homme aisé et respecté, originaire de Kadakan, près de Nichapour, dans le Khorassan,

1. Cf. *Les Étapes mystiques du shaykh Abû Sa'id*, par Moh. Ebn E. Monawwar, traduction par M. Achena, Desclée de Brouwer, 1974.

2. Le premier serait de 'Attar, et le dernier une rédaction abrégée du plus ancien traité de soufisme connu, le *Kashf-ul-Mahdjûb* (le Dévoilement des Amoureux) de 'Ali b. 'Uthman al-Hujwiri, antérieur également d'un siècle. De la même époque date l'œuvre de Sanâ'i, notamment le *Jardin de la Vérité et la Loi de la Voie* (*Hadiqatu'l-haqiqa-wa shari' 'atu't-tariqa*) qui rassemble de nombreuses anecdotes et paraboles tirées des vies de saints. Sanâ'i est un très grand poète que Djalâl-od-Din Rûmî considère comme représentant, avec 'Attar, « l'âme du mysticisme ». Une autre source importante pour notre connaissance du *Tasawwuf* est le *Sifat-ul-Safwat* de Abu'l-Farradj Baghdadi, qui raconte des histoires et des miracles. L'auteur, contemporain de 'Attar, est mort lorsque ce dernier était à l'apogée de sa carrière, et il est vraisemblable que le *Mémorial* a pu utiliser certains de ses récits. On peut encore rappeler le *Hiliyatu'l-Awlyâ* de Abû Nu'aim al-Isfahâni, la célèbre *Risala* de Abû'l Qâsim al-Qushayri (en arabe, du XIe siècle), le *Tabarat-e-Soufiye* de Abd-er-Rahman Sulami Nechapuri, et le *Tabaqâtu's Sufiya* de 'Abdallah al-Ansâri al-Harawi.

ville florissante et foyer de culture, détruite par les Mongols au XIIIe siècle.

'Attar s'occupa durant toute sa vie du commerce des drogues, épices et parfums, et c'est dans sa boutique que, selon la légende, eut lieu l'événement qui décida de sa conversion au soufisme. Un derviche y étant entré lui demanda l'aumône. 'Attar ne lui répondit pas. « Comment donc vas-tu mourir? », s'enquit le mendiant. « Comme toi », répondit 'Attar, étonné. Le derviche, se couchant sur le sol, posa sa tête sur son écuelle, et rendit l'âme. 'Attar, bouleversé, aurait alors vendu son bien pour se consacrer à la vie mystique. En réalité, il semble que sous l'influence de ses parents, surtout de sa mère, femme très pieuse dont il mentionne la mémoire avec vénération, 'Attar ait toujours été attiré vers une vie contemplative : il le dit lui-même lorsqu'il énumère les motifs qui l'ont incité à composer *le Mémorial*. On sait qu'il effectuera, sans pour autant renoncer à sa profession, de longs et nombreux voyages afin de rencontrer les grands maîtres spirituels de son temps. Il devint notamment le disciple du sheikh Majd-od-Dîn Bagdadî et du célèbre Nadjm-od-Dîn Kobra.

Il vécut sans doute jusqu'à un âge très avancé : né vers 1142, il serait peut-être mort vers 1230, lors d'un massacre perpétré par les hordes mongoles. Il parle, dans le *Livre divin*, de ses cheveux « devenus blancs dans la foi de l'Islam ». Toutes les dates proposées sont incertaines, tant pour le début que pour la fin de cette vie exemplaire à plus d'un titre : s'il fut, lui aussi, un *walî*, un « ami de Dieu », il demeure l'un des plus grands écrivains mystiques de la littérature universelle.

Eva de Vitray-Meyerovitch.

Le mémorial des saints

Louanges à Dieu, le Seigneur des mondes! Bénédiction et salut sur la plus excellente de ses créatures, Mohammed, et sur tous les membres de sa famille! Oui, louanges sans nombre et actions de grâces à ce Créateur, qui a toujours existé et ne finira jamais, qui a créé et coordonné les dix-huit mille mondes, le Dieu très haut, puisse-t-il être glorifié! Puisse son saint nom être exalté! Il est, et pas d'autre Dieu n'existe que lui! Cent mille bénédictions et salutations sur l'âme, sur l'esprit de cet Élu des dix-huit mille mondes, de ce chef des cent vingt-quatre mille prophètes, Mohammed, l'Envoyé de Dieu! Ainsi soit-il, ô Seigneur des mondes! Que des miséricordes innombrables et infinies atteignent les âmes des compagnons de l'Envoyé, sur lui soit le salut! si tel est le bon plaisir du Dieu très haut.

Sache que le titre de ce livre est *le Mémorial des saints*. Nous l'avons traduit du persan en langue turke, au grand profit des dévots et des croyants sincères, qui recherchent avec zèle l'enseignement oral des docteurs et désirent s'instruire à leur école, si Dieu très haut le permet. L'auteur de ce livre, le cheïkh Ferid ed-dîn 'Attar, que la miséricorde de Dieu soit sur lui! dit : « Après avoir passé par la lecture et la méditation de la Parole du Dieu très haut et des *hadis* du Prophète, que sur lui soit le salut! on ne trouve rien qui puisse être comparé aux sentences des docteurs, parce qu'elles proviennent d'une illumination intérieure et non d'une tradition verbale, d'une perception claire de la vérité et non pas d'une explication doctrinale; parce qu'elles émanent directement de la source des mystères et non de la transmission; de la science infuse et non de l'interprétation,

outre que les docteurs sont les héritiers du Prophète. Si quelqu'un désire avoir sur les sentences des docteurs plus de détails qu'il n'en est écrit dans cet ouvrage, qu'il les recherche dans le *Cherh el-qouloub* (la Dilatation des cœurs), le *Kechf el-esrâr* (la Découverte des secrets) et le *Ma'rifet en-nefs vel rebb* (la Science de l'âme et du Seigneur). Quiconque lira ces traités ne pourra manquer d'être pleinement éclairé sur les sentences des docteurs. Si nous avions ajouté à cet ouvrage tout ce qui se trouve dans ces traités, nous pensons qu'il en serait résulté un livre trop gros et d'une rédaction trop longue. Nous n'avons donc fait qu'un résumé, parce que présenter une exposition en forme d'abrégé est de précepte traditionnel. »

L'auteur de cet ouvrage l'a composé pour plusieurs motifs qu'il explique ainsi : 1) Un certain nombre de ses amis réclamaient un livre sur les sentences des docteurs; 2) Nous avons voulu que ce livre restât comme un monument, dans l'espérance que, si quelqu'un de ses lecteurs bénissait notre mémoire, nous pourrions avoir le bonheur de profiter de cette prière d'un musulman, en sorte que le Dieu très haut, grâce à cette bénédiction, nous ferait miséricorde et nous pardonnerait nos péchés. On raconte qu'un docteur nommé Yahya Mo'âz, qui était imam dans la ville de Herat et avait été le maître de Cheïkh Abd Allah Ansâri, ayant émigré de ce bas monde, un saint personnage le vit en songe et lui demanda : « Yahya, que t'a dit le Dieu très haut? » Et lui de répondre : « Le Seigneur m'a dit : Yahya, je t'aurais fait voir de terribles choses; mais un jour que tu prêchais et que tu me louais en présence de mes serviteurs, un de mes fidèles en a ressenti une joie intérieure, et voilà pourquoi je lui ai accordé ta grâce; autrement tu aurais vu ce que nous t'aurions fait. » On raconte encore que, comme on interrogeait Cheïkh Ali Daqqâq en lui demandant si celui qui, après avoir entendu les sentences des hommes d'élite, se trouve incapable d'y conformer ses actes, en retire néanmoins une utilité quelconque : « Oui certainement, répondit-il. D'abord, si c'est un homme qui désire s'instruire, ses aspirations deviendront plus hautes et son désir s'accroîtra en conséquence. Ensuite, si les fumées de l'orgueil se trouvent dans sa cervelle, elles en sortiront, tandis que les yeux de son cœur s'éclaireront à la lumière bienfaisante de cet enseignement. » Cheïkh Ali, que la miséricorde de Dieu soit sur lui! a dit : « Garde-toi de peser les autres dans ta balance, mais pèse-toi toi-même dans la balance des hommes d'élite, afin d'apprécier leur grandeur et leur prééminence et d'avoir conscience de ton infériorité. » On demandait à Cheïkh Djuneïd Bagdâdi ce que pouvaient gagner les disciples à entendre les sentences des docteurs. « La parole des docteurs, répondit-il, redonne la vie au cœur brisé des disciples et ravive leur ardeur à marcher dans la voie de Dieu. » C'est ainsi que le Seigneur très haut, dans le Qoran [1] dit à Mohammed en l'instruisant : « Ô Mohammed! dans ce livre nous te racontons l'histoire de ceux qui ont vécu anciennement, afin que ton cœur brisé par le chagrin recouvre la paix et que tu te sentes réconforté. » Un *hadis* de l'Envoyé de Dieu, sur lui soit le salut! dit : « Là où la parole des hommes d'élite se fait entendre, la miséricorde du Très-Haut tombe en rosée bienfaisante; et là où tombe la rosée de la miséricorde céleste, ceux qui parlent comme ceux qui écoutent ne seront pas frustrés de leur part. » 3) Si je remets en mémoire les sentences des docteurs et si leurs esprits me prêtent secours en ce monde, j'espère que le Seigneur très haut, par un effet de sa grâce, m'accordera la félicité dans l'autre monde. 4) Comme je voyais que les sentences de ces docteurs étaient conformes à ce qui est enseigné dans le Qoran et dans les *hadis*, je me suis adonné à l'étude de leur doctrine dans la pensée que, si je n'étais pas digne d'entrer dans leurs rangs, du moins ne serais-je pas exclu de ceux de leurs disciples fidèles. 5) A moins de lire une grande quantité de livres arabes, on ne peut pénétrer ni le sens du Qoran ni celui des *hadis*, d'où il suit qu'on demeure impuissant à en retirer aucun avantage spirituel; or, ces sentences étant tout à fait conformes à l'enseignement contenu dans le Qoran et dans les *hadis*, quiconque étudiera cet ouvrage sera comme s'il avait pris

1. Sour. XI, vers. 121.

sa part, en toute connaissance de cause, des vérités enseignées par le Qoran et les *hadis*. 6) Lorsque quelqu'un vient à te tenir un mauvais propos, l'impression qu'il laisse dans ton cœur est telle que tu ne saurais l'oublier de plusieurs années; eh bien, les bonnes paroles, elles aussi, laissent une impression dans le cœur de celui qui les entend, mais elle est cent fois aussi forte. Un jour on demandait à Abd er-Rahmân Arab si, un homme lisant le Qoran, mais n'en comprenant pas le sens, cette lecture produirait néanmoins sur son cœur une impression. « Oui certainement, répondit-il, elle produirait une impression, exactement comme une potion que boit un malade et qui agit sur lui quoiqu'il en ignore la nature. Il en est de même pour le Qoran, qui agit sur le cœur même quand on ne le comprend pas, mais qui a une action bien plus puissante quand on en pénètre le sens. » Le cheïkh Abou Ali Siâh, que la miséricorde de Dieu soit sur lui! dit : « Je suis heureux quand il m'arrive d'entendre lire le Qoran à quelqu'un ou de le lire moi-même devant quelqu'un qui m'écoute. » Un jour on demanda à Abou Youçouf Hamadâni : « Quand les docteurs auront quitté ce bas monde pour aller dans l'autre, que ferons-nous pour assurer notre salut? — Si chaque jour, répondit-il, vous lisez six feuilles des *Sentences des docteurs*, la négligence sera extirpée de vos cœurs et vous serez dans la voie du salut. » 7) Comme depuis mon jeune âge j'ai toujours eu les docteurs en vénération, je me suis adonné à l'étude de leurs sentences. 8) Nous avons réuni dans ce livre ces sentences, afin que quiconque l'étudiera sache distinguer les derviches de ceux qui ne le sont pas, apprenne à honorer les hommes d'élite qui conforment leur conduite aux sentences des saints et prenne sa part de leur regard bienveillant. 9) J'ai vu dans les sentences quatre sortes de profits : elles extirpent des cœurs l'amour des choses terrestres; elles font penser à la grande affaire de l'autre monde; elles augmentent dans les cœurs l'amour du Dieu très haut; quiconque entend et comprend les sentences contenues dans ce livre connaîtra la voie de la vie future et commencera à rassembler des provisions pour faire le

voyage. Maintenant que j'ai réuni toutes les sentences que renferme ce livre, il est absolument nécessaire d'en faire la règle de sa conduite. 10) Il est certain qu'il n'existe pas au monde de livre meilleur que celui-ci, attendu que les paroles qu'il renferme ne sont que le commentaire des paroles mêmes du Qoran. 11) Les enseignements qu'on y trouve feront des hommes de ceux qui étaient indignes de ce nom, et de ces hommes ils formeront des fidèles au cœur de lion, puis des individualités d'élite dont les âmes seront l'essence même de la douleur dans les voies de Dieu. Quiconque aura compris les enseignements de ce livre acceptera de bon cœur les épreuves douloureuses. S'il accepte ces épreuves, il en trouvera le remède par la grâce de Dieu très haut. Et voilà comment ces hommes, par cela même qu'ayant accepté la douleur ils en ont trouvé le remède, sont arrivés au rang des saints. « Un jour, dit 'Attar, je vis l'imam Mohammed Khârezmi qui pleurait amèrement. Pourquoi pleures-tu? lui demandai-je. — Parce que, cette nuit, j'ai adressé une supplique au Seigneur très haut : Mon Dieu, admets-moi dans les rangs des hommes d'élite et crée dans mon cœur à leur égard une douce vénération que rien ne puisse arracher; et je pleure dans l'espoir que peut-être le Seigneur exaucera ma demande et comblera mes désirs. » 12) Au jour de la résurrection, ces hommes d'élite ne me refuseront sans doute pas un regard de bienveillance. 13) De même que le chien des *Compagnons de la caverne*, en récompense de sa constance à suivre les fidèles, n'a pas été laissé dans la désespérance, je me flatte que je ne le serai pas non plus, s'il plaît au Dieu très haut. On raconte que Djemâl Maucili se donna beaucoup de peine et dépensa des sommes considérables jusqu'à ce qu'il eût acquis un lieu de sépulture dans le voisinage du tombeau de l'Envoyé de Dieu, sur lui soit le salut! Dans ses derniers moments il recommanda qu'on inscrivît sur son tombeau les paroles *oué kelbouhoum bâcitoun zirâ' eïhi bilouassîdi* [1], c'est-à-dire : « Mon Dieu, un chien a fait quelques pas à la suite de tes amis, et, par considération

1. Qoran, sour. XVIII, vers. 17, mot à mot : « et leur chien était couché, les pattes étendues, au seuil de la caverne ».

pour eux, tu as daigné abaisser tes regards sur lui ; à mon tour, je fais profession d'amitié pour tes amis et je me joins à eux de ma personne. Mon Dieu, je sais bien que je ne suis pas digne de leur amitié, mais je les aime de tout mon cœur. Mon Dieu, au nom des prophètes et des saints, ne rejette pas les prières d'un pauvre misérable comme je le suis. Daigne faire attention à moi, s'il te plaît, et me réserver une part dans tes miséricordes. »

Après avoir inscrit les noms de ces docteurs suivant l'ordre où on les voit consignés en tête de ce livre, nous allons décrire leur progrès dans la voie spirituelle et les miracles opérés par leur intercession.

Imâm Dja'far Sâdiq, Veïs Qarni, Haçan Basri, Mâlik Dinâr, Mohammed Vâci', Habib 'Adjemi, Abou Hâchim Mekki, 'Ataba ben Goulâm, Râbi'a 'Adaviyeh, Fuzeïl ben 'Ayâz, Ibrahim Edhem, Buchr Hâfî, Dsou'n-Noun Misri, Bayezid Bestâmi, Abd Allah Mubârek, Sofiân Tsavri, Chaqiq Balkhi, Abou Hanifeh de Koufa, Imâm Châfi'i, Imâm Ahmed Hanbal, Daoud Taï, Harits Muhâcibi, Abou Suleymân Dârâï, Mohammed ibn Semmâk, Mohammed Aslam Touci, Ahmed Harb, Hâtim Assam, Soheïl Abd Allah Techteri, Ma'rouf Karkhi, Sari Saqati, Feth Maucili, Ahmed Havârî, Ahmed Khizreviyeh, Abou Turâb Nakhchebi, Yahya Mo'âz Râzi, Châh Chedja' Kermâni, Youçouf ben Huceïn, Abou Hafs Haddâd, Hamdoun Qassâr, Mansour Ammâr, Ahmed ibn Hâchim Antâki, Abd Allah Qabih, Djuneïd Bagdâdi, Omar ben Osmân Mekki, Abou Sa'id Kharrâz, Abou Huceïn Nouri, Abou Osman Khaïri, Abou Mohammed Rouyam, Ibn 'Atâ Veli, Abou Abd Allah ben Djelâ, Ibrahim Raqqi, Youçouf Asbât, Abou Ya'qoub Neher-Djouri, Semnoun Muhibb, Abou Mohammed Murte'ach, Mohammed ben Fazl, Abou Huceïn Bouchendji, Mohammed ben Ali Hekim Termizi, Abou Bekr Varrâq, Abd Allah Menâzil, Ali Sehel Isfahâni, Khaïr Nessâdj, Aboul-Khaïr Ahdaq, Abou Hamza Khoraçâni, Ahmed ben Mesrouq, Abd Allah Raougadi, Abd Allah Ahmed Magrebi, Abou Ali Djordjâni, Abou Bekr Kettâni, Abou Abd Allah Mohammed Khafif, Abou Mohammed Hariri, Huceïn ben Mansour Hallâdj.

Sentences de Dja'far Sâdiq [1].

Sache que dans ce livre se trouvent consignées les paroles de tous les docteurs, mais non pas celles des familiers et des compagnons du Prophète. Pour attirer sur nous la bénédiction céleste, nous avons tout d'abord parlé de Dja'far Sâdiq, parce qu'il était comme un des membres de l'Entourage intime, parce qu'il est le modèle de tous les docteurs et qu'il a mieux parlé qu'eux tous de la voie qui mène à Dieu. En évoquant le souvenir de Dja'far Sâdiq, il nous semble que c'est comme si nous évoquions celui de tous les membres de la Famille. En outre ceux qui suivent la doctrine de Dja'far Sâdiq considèrent les douze imams comme ne faisant qu'un tout, chacun d'eux représentant les douze et les douze ne faisant qu'un. D'ailleurs le degré atteint par Dja'far Sâdiq dépasse celui de tous les autres docteurs. La foi qu'ils avaient à eux tous se trouvait tout entière en lui seul, et il était versé dans toutes les sciences.

Dja'far Sâdiq, que Dieu se complaise en lui ! nous a transmis beaucoup de récits d'après Mohammed Bâqir. Quiconque ayant foi en Mohammed n'a pas foi en ceux de l'Entourage intime est comme s'il n'avait pas foi en Mohammed lui-même. Imâm Châfi'i aimait tellement ceux de l'Entourage intime que tout le monde le traitait d'hérétique. Il avait coutume de dire : « Si l'on traite d'hérétiques ceux qui aiment l'Entourage intime, que tous les hommes et les génies me soient témoins que je suis un hérétique. » Mohammed est le roi de ce bas monde et de l'autre monde ; or quiconque aime le roi et le connaît doit connaître, chacun en son rang, les fils et les serviteurs du roi. On demandait à Abou Hanifeh : « De tous les

1. Dja'far Sâdiq, le sixième imam, était fils de Mohammed Bâqir, fils de Zeïn el'Abidin, fils de Huceïn, tué à Kerbela, fils d'Ali. Sa mère était Oumm Farva, fille de Mohammed, fils d'Abou Bekr, premier khalife. Né à Médine l'an 83 de l'hégire (702-703), il y mourut empoisonné le 25 du mois de chevval de l'an 148 (15 décembre 765).

compagnons de l'Envoyé, que sur lui soit le salut! quel est celui que tu proclames le plus grand? — Parmi les vieux, répondit-il, c'est Abou Bekr et Omar; parmi les jeunes, Osman et Ali; parmi ses épouses, Aïcha, et parmi ses filles, Fatima. »

On raconte qu'une nuit le khalife Mansour dit à son vézir : « Va, amène-moi Dja'far Sâdiq, je veux le faire mourir. — Ô khalife! dit le vézir, Dja'far Sâdiq est assis dans un coin où il s'adonne entièrement aux œuvres de piété. Il ne se soucie ni de la royauté ni de la dignité de beg et il a renoncé au pouvoir; ne le fais pas mourir. » Et comme le vézir insistait, le khalife se mit dans une colère épouvantable contre lui. Lorsqu'il fut parti pour aller chercher Dja'far Sâdiq, le khalife dit à ses serviteurs : « Aussitôt que Dja'far Sâdiq sera arrivé et que je lèverai mon bonnet au-dessus de ma tête, il faut que vous le frappiez de vos sabres »; et il leur fit promettre de n'y pas manquer. Cependant Dja'far Sâdiq, que Dieu se complaise en lui! arriva, et, sur-le-champ, le khalife, descendant de son trône, pieds nus, vint le saluer, lui baisa les mains et les pieds, le fit asseoir à sa propre place et, s'inclinant devant lui sur les deux genoux, s'assit lui-même en lui présentant toutes ses excuses. Les vézirs et les serviteurs, témoins de ce qui se passait, demeurèrent confondus. Alors le khalife s'adressant à Dja'far : « Que désires-tu? Demande-le moi. — Ce que je désire, c'est que tu ne m'appelles plus auprès de toi et que tu me laisses en repos, afin que d'un cœur tranquille, étant uniquement occupé à des œuvres de piété, je serve sans cesse le Seigneur très haut. » Le khalife l'ayant congédié, lorsqu'il fut parti, un tremblement s'empara du prince, qui tomba à la renverse sans connaissance et demeura ainsi jusqu'à ce que trois des cinq prières canoniques fussent accomplies. Une fois que le khalife eut repris ses sens, on lui demanda : « Que vous est-il donc arrivé? — Lorsque Dja'far Sâdiq s'est présenté ici, répondit-il, j'ai vu venir avec lui un dragon si grand que sa lèvre inférieure reposait à terre, tandis que sa lèvre supérieure était placée sur cette coupole; et le dragon m'a dit : Si tu fais de la peine à Dja'far Sâdiq, je ne manquerai pas de t'avaler avec cette coupole. Et c'est ainsi que, frappé d'épouvante à la vue de ce dragon, je suis tombé sans connaissance. »

On raconte qu'un jour Cheïkh Daoud Taï, étant venu trouver Dja'far Sâdiq, lui dit : « Fils du Prophète, conseille-moi et donne-moi de bons avis, car mon cœur est rempli de ténèbres. » Dja'far Sâdiq lui répondit : « Ô Daoud! tu es le plus grand ascète de ce temps : qu'as-tu besoin que je te donne des conseils? — Dja'far, dit Daoud Taï, le Dieu très haut vous a créé au-dessus de toutes les créatures; il est nécessaire d'écouter vos conseils. — Ô Daoud! répliqua Dja'far, je crains qu'au jour de la résurrection mon aïeul Mohammed ne me reproche de n'avoir pas pratiqué les œuvres qu'il avait recommandées et ne me fasse rougir. Ô Daoud! dans cette voie-là la grandeur et la petitesse ne servent à rien; ce qui est nécessaire, c'est de pratiquer des œuvres dignes de comparaître devant le trône du Seigneur très haut. » En entendant ces paroles, Daoud Taï se mit à pleurer et dit à Dieu dans un élan de son cœur : « Mon Dieu, lui qui a un père comme le sien et une mère comme Fatima se trouve ainsi glacé d'épouvante; qu'est donc Daoud pour avoir confiance dans ses propres œuvres? Mon Dieu, daigne ne faire désespérer aucun de nous tous des effets de ta miséricorde. »

On raconte qu'un jour Dja'far Sâdiq, étant assis avec ses compagnons fidèles, leur dit : « Venez, mes amis, faisons entre nous tous cette convention que, quels que soient ceux d'entre nous qui seront glorifiés au jour de la résurrection, nous intercéderons les uns pour les autres et adresserons nos supplications au Seigneur très haut. » Ses fidèles lui répondirent : « Fils du Prophète, toi qui as un père comme le tien, qu'as-tu besoin de notre intercession? C'est à ton père qu'il appartiendra d'intercéder pour tous. — Moi, dit Dja'far Sâdiq rougissant, avec toutes ces mauvaises actions que j'ai commises, je n'oserai même pas, au jour de la résurrection, regarder le visage de Mohammed mon père et de Fatima ma mère. »

On raconte que Dja'far Sâdiq se confina pendant

quelque temps dans une retraite d'où il ne sortait pas. Un jour un docteur, nommé Sofiân Tsavri, vint le trouver et lui dit : « Ô fils du Prophète! le peuple désespère d'entendre encore ta parole bénie. Pourquoi ne sors-tu pas de cette retraite? — Parce que, répondit Dja'far Sâdiq, les temps sont devenus durs, que les mœurs du peuple se sont altérées et qu'il ne reste plus ni sincérité ni pureté au milieu des hommes. »

Un jour on vit Dja'far Sâdiq revêtu d'une belle tunique de prix. Quelqu'un lui dit : « Fils de Mohammed, comment se fait-il que tu portes une tunique de ce genre? » Dja'far Sâdiq ayant introduit la main de cet homme dans l'intérieur de sa manche, il vit qu'il portait en dessous une tunique de camelot grossière et rude au toucher. « C'est pour le peuple, dit Dja'far, que je porte cette tunique de dessus; quant à celle de camelot, c'est pour Dieu que je la porte. »

On raconte que quelques dissidents dirent à Dja'far Sâdiq : « Tu possèdes toute espèce de qualités éminentes; tu as la science, la piété; tu es de plus le fils de Mohammed, mais tu es un orgueilleux, au cœur superbe. » Dja'far Sâdiq répondit : « Je ne suis pas un orgueilleux, et c'est parce que j'ai chassé l'orgueil de mon cœur que le Seigneur très haut m'a accordé un degré si élevé qu'il me fait paraître avec majesté aux yeux du peuple. »

Un jour. Dja'far Sâdiq demanda à Abou Hanifeh : « Quel est l'homme raisonnable? — Celui-là, répondit-il, qui sait distinguer le bien du mal. — Mais, dit Dja'far Sâdiq, les animaux, eux aussi, en savent faire autant. — Quel est donc l'homme raisonnable? reprit Abou Hanifeh. — C'est celui qui, de deux choses bonnes, sait reconnaître la meilleure et est capable de discerner le pire d'entre deux maux. »

Une autre fois un homme qui avait perdu mille pièces d'or s'attaqua à Dja'far Sâdiq, qu'il ne connaissait pas, et lui dit : « C'est toi qui m'as pris mon argent. » Dja'far Sâdiq lui donna mille pièces d'or. A peine rentré chez lui, cet homme retrouva la somme qu'il avait perdue. Comme il rapportait l'argent qu'il avait reçu, afin de le restituer à

Dja'far Sâdiq, celui-ci refusa de le recevoir en disant : « Nous ne reprenons pas ce que nous avons donné. — Mais quel est donc ce personnage qui refuse de recevoir son argent? demanda cet homme. — C'est Dja'far Sâdiq », lui dirent les assistants. Alors lui, tout honteux, baisa les mains et les pieds de Dja'far Sâdiq en lui demandant pardon; mais Dja'far ne voulut jamais reprendre son argent.

Un jour Dja'far Sâdiq marchait seul dans une plaine tout en disant : « Allah! Allah! » Un pauvre étudiant suivait Dja'far Sâdiq en disant, lui aussi : « Allah! Allah! » Au bout d'un certain temps Dja'far Sâdiq dit : « Mon Dieu, je n'ai pas de tunique. Mon Dieu, je n'ai pas de manteau. » A peine avait-il parlé que, dans un paquet, descendit du ciel un habillement complet dont il se revêtit. Le derviche s'écria : « Nous étions associés dans la prière; maintenant que tu as mis les habits neufs, donne-moi les vieux. » Cette demande plut à Dja'far Sâdiq, qui lui donna ses vieux habits.

On raconte que quelqu'un vint trouver Dja'far Sâdiq et lui dit : « Fais-moi voir le Seigneur très haut »; et lui de répondre aussitôt : « Ô homme! lorsque Mouça le prophète a demandé à voir la face du Seigneur, une voix venue de lui a dit : tu ne pourras jamais me voir. — Mais, reprit l'autre, nous sommes le peuple de Mohammed, nous autres, et il nous est permis de voir. — Liez cet homme et jetez-le dans le fleuve », commanda Dja'far Sâdiq. Aussitôt on l'attacha et on le jeta à l'eau. Il y plongea une fois et reparut à la surface en criant : « Ô fils de Mohammed! viens à mon secours »; et il s'enfonça une seconde fois sous l'eau. Quand il remonta, d'après l'ordre de Dja'far Sâdiq, on le laissa crier sans que personne lui tendît la main. Alors, n'espérant plus rien des assistants, il dit : « Mon Dieu, fais-moi miséricorde et viens à mon secours. » Cette fois Dja'far Sâdiq commanda qu'on le retirât de l'eau. Au bout de quelques instants, quand il fut revenu à lui, Dja'far Sâdiq lui demanda : « Eh bien, as-tu vu le Seigneur très haut? — J'avais beau vous appeler, répondit-il, je ne voyais venir aucun secours. Lorsque,

n'attendant plus rien de vous, j'ai mis mon espoir dans le Seigneur très haut, une porte s'est ouverte dans mon cœur, et quand j'ai regardé par cette porte, j'ai trouvé tout ce que je désirais. — Maintenant donc, dit Dja'far Sâdiq, laisse là tout le reste et n'abandonne jamais cette porte. »

Une autre fois Dja'far Sâdiq dit : « Quiconque prétend que le Seigneur très haut est en haut, en bas, dans n'importe quel endroit, ou bien encore qu'il est de telle ou telle nature, celui-là est un infidèle. Quiconque ayant commis un péché en ressent d'abord de la crainte, puis se montre repentant et en demande pardon, il est certain que celui-là est bien près du Seigneur très haut. Toute œuvre de piété qui, ne procédant pas d'abord d'un sentiment d'humilité, finit par donner au cœur une assurance fondée sur la superbe, cette œuvre-là éloigne le fidèle du trône de Dieu. Quand un fidèle se montre obéissant, mais est arrogant et plein d'orgueil, il devient rebelle; si, étant devenu rebelle, il éprouve le sentiment de la crainte, alors cet arrogant rentre dans les rangs des serviteurs obéissants. »

On demandait à Dja'far Sâdiq si un pauvre qui supporte patiemment la pauvreté valait mieux qu'un riche qui se montre reconnaissant. « Le plus méritant, répondit-il, est le pauvre qui supporte patiemment la pauvreté, parce que le cœur du riche est avec son argent, tandis que le cœur du pauvre qui n'a pas d'argent mais de la patience est toujours avec le Seigneur très haut. Se souvenir de Dieu n'est possible qu'à la condition d'oublier tout ce qui est en dehors de lui. Le fidèle est celui qui renonce à lui-même. L'homme éclairé est celui qui, laissant de côté toute chose, ne recherche que le bon plaisir de Dieu et parvient à la connaissance de Dieu. Quiconque se mortifie en vue de ce bas monde obtient le pouvoir d'opérer des miracles, et quiconque se mortifie en vue de Dieu parvient jusqu'à Dieu. »

Il disait encore : « Je n'ai eu une connaissance tout à fait claire de la route des mystères que du jour où l'on a dit que j'étais fou. Quiconque a un ennemi éclairé, c'est le signe d'une heureuse fortune. Il faut vous tenir éloignés de la

société de cinq espèces de personnes : 1) les menteurs; 2) les sots qui, s'imaginant qu'ils vous seront utiles, vous causeront du dommage sans se rendre compte qu'ils vous sont nuisibles; 3) les ladres qui, dans les temps d'indigence, ne vous prêteront aucun secours et se montreront avares envers vous; 4) ces gens sans cœur qui, dans les circonstances critiques, détourneront leurs visages de vous et vous laisseront périr; 5) ces hommes vicieux et sans dignité qui, en toute occasion, médiront de vous pour une bouchée de pain. »

Il disait encore : « Le Seigneur très haut a créé le paradis et l'enfer dans ce bas monde. Le paradis de ce bas monde, c'est la sécurité; l'enfer, c'est le malheur. La sécurité consiste à remettre ses affaires entre les mains du Seigneur très haut et à placer sa confiance en lui. Le malheur, c'est que, dirigeant en personne tes propres affaires, tu veuilles ne t'en rapporter qu'à toi-même pour les conduire. » Il disait encore : « Si un dommage quelconque venant d'un méchant pouvait nous atteindre, certes il en serait arrivé un à Acia Khatoun [1] de la part de Firaoun. De même, si un profit avait dû revenir aux méchants de la part des bons, la femme de Nouh le prophète aurait profité de sa société. Tout ce qui arrive dans ce monde dépend de la toute-puissance du Seigneur très haut. » Dieu seul sait tout.

Sentences de Veïs Qarni [2].

Il faut maintenant commencer à rapporter les paroles de celui qui a été le point de mire des *suivants* (les musulmans

1. Acia, épouse de Pharaon, l'une des quatre femmes parfaites suivant Mahomet : Acia, Marie, mère de Jésus, Khadidja, première femme du Prophète, et Fatima, sa fille, mariée à Ali. Cf. le Qoran, sour. LXVI, vers. 11, où la femme de Pharaon est proposée pour modèle aux croyants.

2. Qaran, ou Qarn, est un lieu de rendez-vous des habitants du Nedjd. Veïs ou Oveïs Qarani ou Qarnì en tirait son nom. El-Gaouri dit qu'il sortait originairement des *beni Qaran*. Sa mort eut lieu, d'après les uns, le 3 de redjeb de l'an 22 (642), d'après les autres, à Siffin l'an 37 (657-658).

de la deuxième ou troisième génération), le plus savant des hommes éclairés, le prince des dévots (des amoureux), cette étoile du Yemen, ce Veïs Qarni, qu'Allah se complaise en lui! Le Prophète, que sur lui soit le salut! regardant chaque jour dans la direction du Yemen, disait : « C'est de ce côté-là que j'entends le son de la miséricorde du Seigneur très haut. » L'Envoyé dit encore que, « lorsque viendra le jour de la résurrection, le Seigneur très haut créera soixante-dix mille anges qu'il revêtira de la forme de Veïs Qarni. Celui-ci se rendra avec eux aux assises du jugement dernier, puis dans le paradis, sans que personne puisse savoir lequel d'eux tous est Veïs Qarni; et cela parce que, durant son séjour dans ce bas monde, il se cachait de tous pour se livrer aux actes d'adoration et d'obéissance, et qu'il doit aussi être caché aux yeux d'autrui dans l'autre monde ». L'Envoyé, sur lui soit le salut! dit encore : « Il y a dans mon peuple un homme qui, au jour de la résurrection, présentera pour mes fidèles des prières dont le nombre égalera celui des poils des moutons de Rebi'a et de Modhar. » Or il faut savoir que leurs moutons étaient en masses plus épaisses et plus nombreuses que ceux de toutes les autres tribus de la race arabe. « Mais quel est donc cet homme? lui demandèrent les *compagnons*. — C'est un serviteur du Seigneur très haut. — Et quel est son nom? — Veïs Qarni. — Est-il venu ou n'est-il pas venu vous voir? demandèrent-ils encore. — Il ne nous voit pas encore des yeux du corps. — Il est vraiment étrange de la part d'un homme dévot comme celui-là qu'il ne soit pas venu vous visiter. — Il y a deux motifs qui l'empêchent de venir en personne me rendre visite : l'un, c'est qu'il ne peut se résoudre à quitter un seul instant le service du Seigneur très haut; le second, c'est que, fidèle observateur de la loi, il ne veut pas, pour venir, laisser seule sa mère aveugle et privée de l'usage des mains et des pieds. Pendant le jour il garde les chameaux de sa tribu, et tout ce qu'il gagne à faire l'office de chamelier, il le consacre aux dépenses de sa mère et de lui-même. — Et nous autres, pourrons-nous le voir? demandèrent les *compagnons*. — Omar et Ali le verront très certainement; et voici quel est son signalement : c'est un

homme velu; sur la paume de sa main gauche il y a un signe blanc de la dimension d'une pièce d'argent; mais c'est bien un signe et non pas une dartre. Lorsque vous le verrez, je vous charge de lui faire parvenir le salut de ma part et de lui dire d'intercéder pour mon peuple. » L'Envoyé, sur lui soit le salut! dit encore : « Parmi les saints, à la cour du Seigneur très haut, le meilleur et le plus aimé est celui qui pratique les bonnes œuvres en secret; et celui-là, c'est Veïs Qarni. »

On raconte qu'au moment où l'Envoyé, sur lui soit le salut! allait rendre l'âme, les *compagnons* lui demandèrent : « Ô Envoyé de Dieu! à qui faudra-t-il donner ta robe bénie? — Donnez-la à Veïs Qarni », répondit-il. Après la mort du Prophète, sous le khalifat d'Omar, lorsque celui-ci et Ali furent arrivés à Koufa, Omar, ayant récité le prône du haut de la chaire, demanda : « Ô fidèles! y a-t-il parmi vous quelqu'un qui soit natif de Qarn? » Beaucoup d'individus s'avancèrent et Omar leur demandait des nouvelles de Veïs Qarni, mais aucun d'eux n'en savait. « Cependant, dit Omar, les paroles de l'Envoyé, sur lui soit le salut! ne sauraient être mensongères; peut-être ne le connaissez-vous pas? » Un d'entre eux dit alors : « Il y a en effet parmi les natifs de notre pays un homme tel que vous le signalez, mais c'est un fou, un insensé qui, par un effet de sa folie, ne vit pas au milieu de ses compatriotes. — Mais où est-il? demanda Omar, je veux le voir. — Il vague à la garde des chameaux dans une plaine nommée Arna. Le soir venu, il rentre dans le campement et y achète du pain; mais il n'y couche pas et retourne à la campagne. Il ne fréquente personne et ne mange ni ne boit rien de ce que mangent et boivent les autres. Il ne connaît ni la tristesse ni la joie; quand les autres rient, lui pleure, et quand ils pleurent, lui se met à rire. » Ensuite Omar et Ali, s'étant rendus à l'endroit que cet homme avait indiqué, virent Veïs Qarni occupé à faire la prière tandis qu'un ange, que le Seigneur très haut avait envoyé, gardait les chameaux. Lorsque Veïs Qarni entendit le bruit du pas de l'homme, il acheva vite sa prière et donna la salutation finale. Omar et Ali s'approchèrent et lui adressèrent le salut qu'il leur

rendit. « Quel est ton nom? lui demanda Omar. — Mon nom est Veïs », répondit-il; et Omar ayant ajouté : « Montre-nous ta main », Veïs la montra. Elle portait bien le signe dont l'Envoyé, sur lui soit le salut! avait parlé. Omar dit : « L'Envoyé m'a chargé de te porter le salut et il a ajouté : Qu'il prie pour mes fidèles et qu'il intercède en leur faveur. — Omar, dit Veïs, prie toi-même, car, sur la surface de la terre, tu es un personnage vénérable entre tous. — Sans doute je prierai moi-même; mais toi, obéis à la recommandation de Mohammed. » Veïs Qarni poursuivit : « Omar, fais-y bien attention, celui dont l'Envoyé a parlé est peut-être un autre que moi. — Non, c'est toi-même, insista Omar. — Eh bien, s'il en est ainsi, reprit Veïs, donnez-moi le manteau de l'Envoyé et je vais faire une prière. » Alors ils donnèrent à Veïs le manteau de l'Envoyé en lui disant : « Mets-le et fais une prière. — Un peu de patience », dit Veïs, et, prenant le manteau, il s'éloigna d'eux à une bonne distance, le posa à terre; puis, frottant sa face sur le sol, il dit : « Mon Dieu, je ne saurais mettre ce manteau tant que tu ne m'auras pas accordé la grâce de tous les fidèles de Mohammed. » Une voix se fit alors entendre : « J'ai fait grâce en ton honneur à bon nombre d'entre eux; mets le manteau. — Mais je les demande tous, ô mon Dieu! » dit Veïs. Et la voix de reprendre : « Nous t'en avons accordé tant de milliers! — Mon Dieu, c'est tous que je demande. » Et ainsi se succédaient ses paroles et les réponses qu'il entendait, lorsque Omar et Ali dirent : « Il faut nous avancer et voir à quoi est occupé Veïs Qarni. » Lorsqu'ils se furent avancés, Veïs les apercevant leur cria : « Hélas! pourquoi êtes-vous venus? si vous n'étiez pas venus, je n'aurais pas mis ce manteau tant que le Seigneur très haut ne m'aurait pas accordé la grâce de tous les fidèles de Mohammed. » Omar remarqua que Veïs Qarni était revêtu d'un froc grossier fait de poil de chameau, tandis que sa tête et ses pieds étaient nus; mais toutes les richesses des dix-huit mille mondes étaient renfermées dans l'intérieur de ce froc. Omar dit : « Qui est-ce qui m'achètera cette dignité de khalife pour un morceau de pain? » Et il parlait ainsi parce que le degré de

sainteté où il voyait Veïs Qarni lui avait paru plus beau que sa propre existence et que la dignité suprême de khalife. Veïs Qarni dit : « Il faudrait être dénué de raison pour acheter le khalifat. Allons, Omar, que parles-tu de le vendre? Jette-moi ça là; le ramasse qui voudra! » Plus tard, lorsqu'il retourna chez lui, Omar voulut déposer le khalifat, mais tous les *compagnons* s'écrièrent : « Omar, cette dignité de khalife t'est venue d'Abou Bekr; ne la dépose pas; ne laisse pas se perdre les affaires de tant de musulmans. La récompense de la justice pour un seul jour sera aussi grande que celle d'un millier d'années d'actes de piété. » Pour en revenir à Veïs Qarni, lorsqu'il eut revêtu le manteau, il dit : « Ô Omar! par la vertu de ce manteau, le Seigneur très haut m'a accordé la grâce d'autant de fidèles de Mohammed qu'il y a de poils sur les moutons de Rebi'a et de Modhar. »

Sache que Veïs Qarni n'était pas supérieur à Omar, mais c'était un homme de détachement des choses de ce monde. Omar, lui, était d'une perfection accomplie dans toutes ses œuvres; seulement, il voulait se montrer plein de déférence pour le degré du *renoncement*, poussé par la même humilité que l'Envoyé, sur lui soit le salut! lorsqu'il frappait à la porte des vieilles femmes et leur demandait de se souvenir de lui dans leurs prières.

Omar dit : « Ô Veïs Qarni! pourquoi n'es-tu pas venu voir Mohammed? — Et vous autres, avez-vous vu le Prophète? demanda celui-ci. — Certainement nous l'avons vu, répondit Omar. — Eh bien, si vous l'avez vu, poursuivit Veïs Qarni, dites-moi si ses sourcils étaient partagés par le milieu ou s'ils se joignaient? » Omar, qu'intimidait la présence de Veïs Qarni, ne put répondre. Celui-ci demanda encore : « Êtes-vous les amis de Mohammed? — Oui, dit Omar. — Eh bien, reprit Veïs, le jour où on a brisé la dent bénie de Mohammed [1], pourquoi vous aussi, par esprit de conformité, n'avez-vous pas brisé vos dents? car une des conditions de l'amitié, c'est la conformité. » Et Veïs, ouvrant la bouche, fit voir à Omar qu'il ne

1. Au combat d'Ohod. Ce fut le qoraychite Otba, fils d'Abou Waqqâs, qui lui cassa une dent de devant et lui fendit la lèvre inférieure.

lui restait pas une dent et qu'il les avait toutes arrachées sans exception. Puis il ajouta : « Moi, sans avoir jamais vu Mohammed, par esprit de conformité, j'ai brisé toutes mes dents, uniquement parce que cela était une manière de me mettre à l'unisson. » Frappé de stupeur d'un pareil acte, Omar lui dit : « Ô Veïs! adresse à Dieu une prière pour moi. — Omar, répondit Veïs Qarni, dans la foi on ne fait acception de personne. J'ai prié une fois, c'est assez. D'ailleurs, après chacune des prières canoniques, je fais une prière pour tous les fidèles en général. Si vous maintenez jusqu'à la fin votre foi dans son intégrité, vous êtes de vrais fidèles et cette prière que je fais est pour vous; s'il en est autrement, je ne veux pas dépenser mes prières en pure perte. »

Omar lui dit encore : « Donne-moi un conseil. — Connais-tu le Seigneur très haut? lui répondit Veïs Qarni. — Oui, je le connais. — Si en effet tu le connais, extirpe de ton cœur toute affection qui aurait un autre que lui pour objet. » Et il ajouta : « Ô Omar! le Seigneur très haut te connaît-il, lui? — Oui, dit Omar. — Eh bien, le meilleur serait que personne autre ne te connût et ne sût qui tu es. » Alors Veïs Qarni, tirant de son sein deux pièces d'argent, dit à Omar : « Reçois de moi cet argent que j'ai gagné en peinant à faire le métier de chamelier. — Dépense-le pour toi-même, reprit Omar. — Mais, fit observer Veïs, te portes-tu garant que je conserverai la vie jusqu'à ce que j'aie dépensé ces deux pièces d'argent? » Ensuite il ajouta : « Ô Omar! vous avez affronté la fatigue; maintenant retournez en paix, car le jour de la résurrection est proche et j'espère que nous nous reverrons là-bas. Cependant, comme la route de la résurrection est longue, je m'occupe à ramasser des provisions pour elle. » Ensuite ils se séparèrent et s'en allèrent chacun de leur côté.

Lorsque les gens de Qarn, revenant de Koufa, arrivèrent dans leur pays, ils témoignèrent à Veïs toute espèce de considération et de respect. Ces marques de considération déplurent à Veïs, qui se détermina à fuir de ce canton et à se rendre dans le district de Koufa, où il vécut; et dès lors personne ne le vit plus dans son pays.

Il y avait un docteur appelé Hurum ben Khayân, que la miséricorde de Dieu soit sur lui! lequel racontait : « Lorsque j'entendis parler de tout ce qu'avait dit Veïs Qarni et du degré de sainteté qu'il avait atteint, je devins très désireux de le voir. C'est pourquoi je me rendis dans le pays de Koufa, où je me mis à le chercher. Un jour je l'aperçus sur le bord de l'Euphrate qui faisait ses purifications. Je lui adressai un salut qu'il me rendit en fixant sur moi son regard. Je voulus lui prendre la main et la baiser, mais il ne me la donna pas. Alors je lui dis : Ô Veïs! que la miséricorde de Dieu vienne sur toi! Comment es-tu? quel est l'état de ta santé? Et telle était mon affection pour lui que je commençai à pleurer, puis je remarquai qu'il était devenu bien faible. Alors lui aussi, se mettant à pleurer, me dit : Ô Hurum ben Khayân! puisse le Seigneur très haut te donner une heureuse fin! Comment es-tu? et qui donc m'a signalé à toi? — Ô Veïs! répondis-je, comment as-tu su mon nom et le nom de mon père? jamais tu ne m'avais vu auparavant; comment à cette heure m'as-tu reconnu? — Celui-là m'a renseigné, reprit-il, auquel on ne peut rien cacher, et si mon âme a reconnu ton âme, c'est parce que les âmes des fidèles sont en relation les unes avec les autres. — Ô Veïs! lui dis-je, fais-moi quelque récit touchant l'Envoyé, sur lui soit le salut! — Je ne l'ai jamais vu de mes yeux, s'écria-t-il, mais j'ai entendu citer beaucoup de ses *hadis;* toutefois je ne désire être ni un directeur juridique (*mufti*) ni un collectionneur de *hadis* ni un prédicateur. Je suis tellement absorbé moi-même que je ne peux pas me livrer à des travaux de ce genre. — Mais, lui dis-je alors, récite-moi un verset; je veux l'entendre de ta bouche. Veïs se mit à réciter : Je me réfugie auprès de Dieu contre Cheïtân le lapidé (*Qoran*, XVI, 100); et il se prit à pleurer amèrement. Puis il ajouta : Sache que le Seigneur très haut s'est exprimé ainsi dans la *Parole* (le Qoran) : Nous n'avons pas créé les cieux et la terre et tout ce qui est entre eux en nous jouant; nous les avons créés en vérité, mais la plupart d'entre eux ne le savent pas. Certes le jour de la Décision sera leur rendez-vous à tous. Dans ce jour le maître ne satisfera en rien pour l'affranchi; ils ne seront

pas secourus, sauf ceux dont Dieu aura pitié. Certes il est le puissant, le miséricordieux (XLIV, 38). Le Seigneur très haut dit : Nous avons créé les hommes et les génies pour qu'ils nous servent (LI, 56). Veïs Qarni, après avoir récité ces versets, poussa un tel cri que je me demandai s'il n'avait pas perdu la raison. Alors s'adressant à moi : Ô fils de Khayân! qu'es-tu venu faire ici? — J'y suis venu, répondis-je, pour m'entretenir avec toi, dans la pensée qu'il m'en reviendrait quelque avantage. — Il serait étrange, observa-t-il, que quelqu'un ait eu connaissance du Seigneur très haut et ait trouvé la tranquillité d'esprit dans les relations qu'il aura pu avoir avec n'importe qui. — Veïs, continuai-je, donne-moi un conseil. — Vois toujours la mort devant tes yeux, répondit-il, et lorsque tu es couché, sache qu'elle repose sous ton oreiller. Ne considère pas un péché comme peu de chose sous prétexte qu'il est léger; considère-le comme grave et sérieux. Je lui demandai encore dans quel pays je devais établir ma résidence et il me répondit que c'était en Syrie; et il ajouta : Ton père et ta mère sont morts, Adam, Hava, Mouça, Daoud, Mohammed, sur lui soit le salut! sont morts, et toi aussi tu mourras. Passe donc ta vie de manière à n'être pas couvert de confusion au jour de la résurrection. Ô fils de Khayân, n'oublie jamais la mort dans tes entretiens avec les hommes vertueux. Récite souvent la Parole du Seigneur très haut. Ne te refuse pas à donner aux fidèles de bons conseils et des exhortations. Ô fils de Khayân! appelle sur moi les bénédictions de Dieu, comme je les appellerai sur toi, de mon côté. Et il se sépara de moi. Comme je lui demandais la permission de le reconduire quelque temps, il ne le permit pas et se mit à pleurer abondamment. Depuis, je ne l'ai jamais revu. »

Un docteur nommé Rebi'a Khotsaïm, que la miséricorde de Dieu soit sur lui! racontait : « J'étais à la recherche de Veïs Qarni. Au moment de la prière du matin je le vis qui faisait la prière, à la suite de laquelle il récita le *tesbih*[1].

1. On entend par ce mot ou une invocation ainsi conçue : « que soit exalté le nom du Seigneur le très grand! » ou, ce dont il doit s'agir ici, l'énumération des attributs de Dieu, au nombre de 99, qu'il est d'usage de réciter après chaque prière canonique.

J'attendais patiemment qu'il eût fini l'une et l'autre, mais il ne se leva pas de cette place. Trois nuits et trois jours de suite il fit la prière et récita le *tesbih*, à tel point que durant ces trois nuits et ces trois jours il ne mangea quoi que ce fût, ne se coucha pas et ne dormit pas. La quatrième nuit, après avoir un peu dormi, il s'éveilla vite et fit cette prière dans l'élan de son cœur : Ô mon Dieu! je cherche refuge en toi contre mon œil qui est porté au sommeil et contre mon ventre avide de nourriture. Lorsque j'entendis Veïs prononcer ces paroles, je me dis : Il est vraiment impossible de le troubler dans ses exercices, et je repris le chemin par lequel j'étais venu. »

On rapporte que Veïs ne se couchait jamais la nuit. Tantôt, jusqu'aux premiers rayons de l'aurore, il récitait le *tesbih* les bras croisés sur la poitrine, droit sur ses pieds; tantôt il récitait le *tesbih* la tête inclinée, se tenant les genoux, le corps courbé en deux; tantôt il récitait le *tesbih* en appuyant sa tête sur le tapis à prière et il adorait ainsi à la manière des anges.

On demandait à Veïs : « Quel état de recueillement convient-il d'avoir dans la prière? — Un état tel, répondit-il, que, si quelqu'un te frappe avec une hache, tu ne dois pas t'en apercevoir. » Une autre fois, comme on lui demandait pourquoi il était soucieux, « C'est, répondit-il, parce que ma route est longue et mes provisions nulles. »

Il disait encore : « Quand bien même tu accomplirais autant d'œuvres de piété que tous les êtres qui sont dans le ciel et sur la terre, Dieu ne les acceptera qu'au moment où tu auras extirpé de ton cœur toute pensée d'*association* et de doute : toute pensée d'*association*, en ce sens que tu n'adjoindras pas un associé au Seigneur très haut; qu'en outre tu n'apporteras aucun doute sur son unité; que tu seras rassuré sur le succès de tes bonnes œuvres sans faire passer dans ton cœur la moindre incertitude sur leur acceptation; que tu ne seras occupé à rien autre chose qu'à servir Dieu et à obéir à sa loi. »

Il disait encore : « Quiconque aime trois choses, l'enfer est bien près de lui. Ce sont : 1) le goût des mets délicats;

2) la recherche des beaux habillements; 3) la fréquentation des riches. »

Quelqu'un dit à Veïs : « Il y a dans tel endroit un homme qui, depuis trente ans, a creusé une tombe dans laquelle il a suspendu un linceul, et qui reste assis jour et nuit, sans relâche, auprès de cette tombe, tout baigné de pleurs. » Veïs Qarni se mit à la recherche de cet homme et le trouva. Il vit que son visage était pâle et ses yeux creux. « Hé! l'homme! lui cria-t-il, voilà trente ans que cette tombe et ce linceul te tiennent éloigné du Seigneur très haut. Tu es là, les yeux fixés sur cette tombe et sur ce linceul, comme celui qui est en contemplation devant une idole. » Les paroles de Veïs Qarni produisirent sur cet homme une profonde impression; il poussa un soupir et rendit l'âme aussitôt. Si donc le tombeau et le linceul sont un voile entre nous et Dieu, comment les autres choses terrestres n'en seraient-elles pas un?

On raconte que Veïs Qarni resta trois nuits et trois jours sans manger. Le quatrième jour il vit une pièce de monnaie laissée là sur la route. Faisant réflexion qu'elle était tombée de la poche de quelqu'un, il ne voulut pas la ramasser et s'en emparer. Plutôt que de s'approprier le bien d'autrui, il se dit : « Je vais aller dans la campagne et y cueillir des herbes que je mangerai pour satisfaire ma sensualité. » Tout à coup un mouton, tenant dans sa bouche un pain entier encore chaud, s'approcha de lui. Veïs Qarni, craignant que le mouton n'eût enlevé le pain à quelqu'un, ne se fut pas plus tôt détourné de lui que le mouton, se mettant à parler, dit : « Ô Veïs! je suis le serviteur de Celui dont, toi aussi, tu es le serviteur. Reçois donc de moi la nourriture que t'envoie le Seigneur très haut. » Et Veïs n'eut pas plus tôt pris ce pain que le mouton disparut. On pourrait citer sur Veïs Qarni beaucoup d'autres traits du même genre. Cheïkh Aboul-Qâcim Gourgâni, dans les commencements de son état d'extase, ne cessait de répéter : « Ô Veïs! ô Veïs! ô Veïs! »

Veïs disait : « Quiconque a la connaissance du Seigneur très haut, rien n'est caché à ses yeux dans ce bas monde et il possède toute la science terrestre. » Il disait encore : « Le salut est dans l'*uniquité* [1], qui consiste à chasser de ton cœur l'amour du monde entier pour le remplir exclusivement de l'amour du Seigneur très haut. On appelle ce degré le degré du *vâhidet*, c'est-à-dire de l'*uniquité*. Si l'amour de toute autre chose entre dans ton cœur, ce n'est plus le degré de l'*uniquité*, mais celui de la dualité. »

On raconte que Veïs Qarni jeûnait le jour et priait la nuit jusqu'aux premiers rayons de l'aurore. Il recueillait dans les balayures les chiffons qui y étaient tombés, les lavait dans l'eau et, après avoir fait la prière, les cousait l'un à l'autre pour s'en faire un vêtement. Quand il marchait dans les rues, les enfants le frappaient à coups de pierre; et lui de leur dire : « Enfants, lancez-moi de petites pierres, car mes pieds sont faibles, et s'ils étaient blessés, je ne pourrais plus m'acquitter des œuvres de dévotion. » Sur la fin de sa vie, Veïs Qarni, s'étant rendu auprès de l'émir des croyants, Ali, partit avec lui pour la guerre sainte et fut martyr au combat de Siffin [2].

Sentences de Haçan Basri [3].

Ce nourrisson de la prophétie, ce sanctuaire de la science, ce président des hommes d'élite, Cheïkh Haçan Basri, que la miséricorde de Dieu soit sur lui! Il avait été élevé dans la maison de Mohammed, sur lui soit le salut! Sa mère était servante de celle des femmes de l'Envoyé qu'on nommait Oumm Selama. Chaque fois que sa mère

1. Je risque ce mot, qui me semble traduire plus exactement l'expression ouïgoure.

2. Entre l'usurpateur Moaviyah et le khalife légitime Ali, l'an 37 de l'hégire (657-658 de notre ère), le mercredi, 1er jour du mois de safar, dans la plaine de Siffin, près de Raqqa, sur la rive occidentale de l'Euphrate.

3. Surnommé Abou Se'id el-Haçan ben Abil-Haçan Yeçâr, né l'an 21 (641-642), mort le 5 de redjeb de l'an 110 (728-729). Il n'avait donc pu rencontrer le Prophète, mort en 632.

était occupée à quelque ouvrage, si Haçan Basri se mettait à pleurer, Oumm Selama, que Dieu se complaise en elle! lui donnait le sein. Quelques gouttes de lait pénétraient dans son gosier, et les milliers de bénédictions que le Seigneur très haut répandit plus tard sur lui sont dues à l'influence heureuse de ce lait béni.

On raconte qu'un jour Haçan Basri, étant dans la maison d'Oumm Selama, but de l'eau à la cruche dont se servait l'Envoyé, sur lui soit le salut! Celui-ci étant survenu demanda qui avait bu de l'eau à cette cruche. Oumm Selama lui ayant répondu que c'était Basri, il dit : « Autant il a bu d'eau de la cruche, autant de ma science il lui écherra en partage. » Une autre fois l'Envoyé, sur lui soit le salut! étant venu chez Oumm Selama, fit asseoir Haçan Basri sur le pan de sa sainte robe et appela sur sa tête les bénédictions de Dieu. C'est grâce à cette prière que le Seigneur très haut accorda à Haçan Basri un rang si élevé.

On rapporte que, lorsque Haçan Basri fut mis au monde par sa mère, on le porta à Omar, qui dit : « Voilà un bel enfant, donnez-lui le nom de Haçan »; car dans la langue arabe, pour dire « beau », on se sert du mot « haçan ». Oumm Selama eut soin de Haçan comme de son propre fils, tellement que, lorsqu'elle lui mit à la bouche son sein béni, il en sortit du lait par un effet de la toute-puissance du Seigneur très haut, quoiqu'il fût déjà tari. De plus Oumm Selama disait en le bénissant : « Mon Dieu, accorde ta grâce à cet enfant et fais qu'il devienne le modèle de la famille. Il en arriva, par le fait, à avoir des relations avec cent trente des *compagnons* et il avait vu personnellement soixante-dix de ceux d'entre eux qui étaient au combat du *puits de Bedr* [1]. Haçan Basri était favorable à la cause de l'émir des fidèles, Ali, de la part duquel il lui revint plus tard un manteau.

Voici ce qui fut tout d'abord cause que Haçan Basri fit pénitence. Il était marchand de pierreries et on l'appelait « Haçan le lapidaire ». A une certaine époque il s'était

1. Ce combat eut lieu le vendredi, 16ᵉ jour du mois de ramazân de la seconde année de l'hégire (13 janvier 624).

rendu dans le pays de Roum pour y exercer son commerce, et il existait des relations amicales entre lui et le vézir du pâdichâh de cet empire. Un jour le vézir lui dit : « Aujourd'hui nous devons sortir de la ville et nous rendre à un certain endroit : viendras-tu avec nous? — Oui, répondit Haçan, j'irai. » Et, en effet, il se mit en marche avec eux. « Je vis dans une plaine, racontait-il, une vaste tente dont les cordes étaient de soie et les piquets d'or. Je vis aussi une nombreuse troupe de soldats tout couverts de leurs armures. Ils firent le tour de cette tente, échangèrent entre eux quelques paroles et se retirèrent. Ensuite s'avancèrent environ quatre cents *molla et soufi* [1] qui firent le tour de la tente et se retirèrent après avoir aussi prononcé quelques paroles. A leur place quatre à cinq cents vieillards vinrent faire le tour de la tente, prononcèrent quelques paroles et s'en retournèrent. Puis vinrent quatre à cinq cents belles jeunes filles, ayant chacune dans la main un plat rempli de toute espèce de choses précieuses, telles que or, argent, rubis, hyacinthes, perles, turquoises. Elles firent le tour de la tente et s'en allèrent. Ensuite le qaïsar-roi et son vézir entrèrent dans la tente et en ressortirent. Pour moi, continuait Haçan, je restai immobile d'étonnement à ce spectacle. — Que signifie tout cela? demandai-je au vézir. — Le qaïsar-roi avait un fils, me répondit-il. C'était un enfant extrêmement beau et plein d'heureuses dispositions. Le pâdichâh avait pour ce fils un amour démesuré. Soudain l'enfant tomba malade et mourut. Son tombeau est actuellement dans l'intérieur de cette tente et on vient le visiter une fois par an. Ces nombreux soldats tout couverts de leurs armures viennent, font le tour de la tente et disent : Ô fils du sultan! si nous avions pu te racheter à la pointe de nos épées ou aux coups de nos masses d'armes, nous l'aurions fait en te sacrifiant notre vie; mais tout cela est arrivé par le commandement du Seigneur très haut et il est impossible d'y rien changer; et après avoir ainsi parlé, ils s'en vont. Les *molla* et les *soufi*, venant à leur tour, disent : Ô fils de roi! si nous avions pu te racheter avec l'aide de la

1. *Soufi* est pris ici dans le sens de « moine, religieux ».

science ou de la parole, nous l'aurions fait par la puissance de la discussion; mais les paroles et la science du monde entier ne peuvent rien changer aux arrêts suprêmes du Seigneur très haut; et ils s'en retournent. Puis viennent les vieillards, qui s'écrient : S'il avait été possible de te racheter au prix des supplications et des gémissements, nous l'aurions fait; mais notre intercession n'a servi à rien; et ils s'en vont, eux aussi. Viennent alors les belles jeunes filles, qui disent : Ô fils du sultan! si nous avions pu te racheter au prix de la beauté et des richesses, nous aurions sacrifié pour ta rançon nos personnes et tous ces trésors; mais on ne détourne la marche du destin ni par l'argent ni par la beauté; et elles se retirent. Après elles le pâdichâh et le vézir entrent dans cette tente. Le pâdichâh dit : O mon fils! j'ai fait tout ce que je pouvais faire. J'ai amené ici ces nombreux soldats, tous ces savants, ces *soufi*, ces vieillards, ces belles jeunes filles chargées de tant de trésors; et cependant je n'ai pu te racheter. Cela ne dépend pas de moi. La puissance suprême appartient à Celui qu'aucune injure ne saurait atteindre et auprès duquel les forces du monde entier restent impuissantes. Que les miséricordes du Seigneur très élevé se multiplient sur toi jusqu'à l'année prochaine! Et ayant ainsi parlé, ils reprennent le chemin par lequel ils étaient venus. »

Cheïkh Haçan Basri, ayant entendu ces paroles, se sentit touché au fond du cœur. Aussitôt, quittant le pays de Roum, il se rendit à Basra, où il fit le serment de ne plus rire dans ce bas monde aussi longtemps qu'il ne saurait pas au juste à quel sort il était réservé. Dès lors il accepta de bon cœur toute espèce d'épreuves et d'afflictions. De plus il s'adonna aux exercices de piété avec une telle ardeur que personne, dans ce siècle, n'avait pu supporter de semblables mortifications; jusque-là que, pendant soixante-dix ans, chaque fois qu'il avait rompu la pureté légale en satisfaisant aux besoins naturels, il ne manquait pas de se purifier de nouveau [1]. Il se confina dans une telle solitude

1. La loi n'exigeait de lui cette purification qu'avant l'accomplissement de la prière, tandis que lui n'attendait pas ce moment pour se purifier.

qu'il n'avait plus rien à attendre de toutes les créatures. C'est pour cela que le Seigneur très haut lui accorda un degré si élevé qu'il serait impossible d'en donner une idée. Il devint considéré entre tous. Un jour quelqu'un disait de lui : « Ce Haçan est plus grand que nous tous, il est plus considéré, il est meilleur. » Un personnage vénérable qui se trouvait là lui répondit : « La considération dont jouit Haçan vient de ce que toutes les créatures demandent conseil à son savoir qui est profitable à tous, tandis que lui n'a besoin de qui que ce soit, si ce n'est du Seigneur très haut. »

Cheïkh Haçan Basri faisait une homélie une fois par semaine et donnait des avis au peuple. Le jour où il devait prononcer cette homélie, si Râbi'a 'Adaviyeh n'était pas présente, il descendait de chaire et ne parlait pas. Quelqu'un lui dit : « Ô Cheïkh Haçan! voilà ici tant de begs, de riches et de grands; parce qu'une vieille femme ne s'y trouvera pas, est-ce une raison pour que vous ne prononciez pas l'homélie? » Et Haçan Basri de répondre : « Le breuvage que nous préparons pour l'estomac des éléphants, on ne saurait le verser dans le gosier des fourmis. » Chaque fois que Haçan Basri prononçait une homélie, au moment où le feu de l'amour divin tombait sur les cœurs de tous les assistants et où les larmes commençaient à couler de leurs yeux, lui, regardant Râbi'a, s'écriait : « Ô Râbi'a! le feu qui s'allume dans ces cœurs vient tout entier d'un seul de tes soupirs. » Comme on lui demandait un jour s'il n'était pas fier de tout ce concours de peuple qui se pressait pour entendre sa parole : « Nous ne tenons pas à la foule des auditeurs, répondit-il, mais qu'il vienne seulement deux derviches à nos instructions et nous nous en réjouirons. »

Une autre fois on lui demandait en quoi consiste l'islamisme et qui sont les musulmans. « L'islamisme est dans les livres, répondit-il; quant aux musulmans, ils sont sous terre. — Mais, lui demandait-on encore, quelle est la racine de la religion? — L'abstention de toute mauvaise action et la crainte du Seigneur très haut. — Et ces deux conditions essentielles, qui les vicie? — La convoitise. »

On le questionna aussi sur ce qu'on appelle les *Jardins de*

l'Éden. « Les *Jardins de l'Éden*, répondit-il, sont un seul et unique paradis d'or rouge, dont le Seigneur très haut connaît seul les splendeurs. Dans ce paradis entreront les prophètes, les hommes droits, les martyrs, les sultans qui auront pratiqué la justice et tous ceux encore qui n'auront pas admis dans leurs cœurs l'amour de ce bas monde. » Un jour on lui demandait comment un médecin, qui est malade lui-même, pourrait remédier aux souffrances des autres; car on dit : Soigne-toi toi-même d'abord afin de pouvoir ensuite soigner les autres. « Ce que je sais, répondit-il, vous m'avez entendu vous l'exposer dans l'espoir que cela vous serait utile; quant à mon ignorance de bien des choses, il ne vous en est revenu aucun préjudice. »

On lui disait, sous forme de reproche : « Ô Cheïkh Haçan Basri! nos cœurs sont engourdis dans le sommeil et ils ne s'éveillent pas à ta parole. — Ah! plût à Dieu qu'ils ne fussent qu'endormis! s'écria-t-il. Celui qui est endormi, on le secoue et il s'éveille; vos cœurs à vous sont bien morts; et voilà pourquoi on a beau les secouer, ils ne s'éveillent jamais. — Mais, lui demandait-on, il y a des gens qui nous effrayent tellement par leurs menaces que nos cœurs en sont brisés; est-ce permis cela? — Est-ce qu'il ne vaut pas mieux, leur fit-il observer, trembler aujourd'hui en entendant la parole de Dieu que de frémir demain, au jour de la résurrection, quand vous serez saisis par le châtiment suprême? » Alors on lui lançait cette objurgation : « Haçan, tant que tu ne t'es pas purifié toi-même, d'où vient que tu nous donnes des avis? — Ô hommes! répondit-il, le désir de Cheïtân est de susciter dans vos cœurs des objections comme celles-là afin que, fermant la porte de la vertu, vous ouvriez celle du mal. » On lui demanda encore si les fidèles étaient sujets à l'envie; et lui de répondre : « Sans doute, vous avez oublié la conduite des frères aînés de Youçouf le prophète? Mais, à tout prendre, il eût été bien préférable qu'ils ne manifestassent pas publiquement la plaie de l'envie cachée dans leurs cœurs. »

Haçan Basri avait un disciple qui se jetait à terre en poussant des gémissements chaque fois qu'ils récitaient ensemble un verset du Qoran. « Ces gémissements que tu pousses, lui dit Haçan Basri, si tu as la force de les retenir, sont comme un feu de perdition que tu souffles sur tes propres œuvres; mais si tu les pousses malgré toi et sans pouvoir les retenir, moi qui suis Haçan Basri, je me déclare de dix degrés en arrière de toi »; et il ajoutait : « Crier comme cela et pousser des gémissements n'est, la plupart du temps, que l'œuvre de Cheïtân. »

On raconte qu'un jour Haçan Basri prononçait une homélie, lorsque tout à coup Heddjâdj ben Youçouf, accompagné d'un grand nombre de ses serviteurs, le sabre nu, pénétra dans la mosquée. Un grand personnage, qui était assis là, dit : « Il nous faut observer aujourd'hui Haçan Basri pour voir s'il sera gêné par la présence de Heddjâdj. » Lorsque celui-ci fut entré et eut pris place, Haçan Basri, sans faire la moindre attention à lui, allongea son discours, bien loin d'en rien retrancher. Une fois son homélie terminée, le grand personnage qui avait dit qu'il fallait l'observer s'écria : « Bravo Haçan! » Lorsqu'il descendit de la chaire, Heddjâdj s'avança et, lui prenant la main, dit en s'adressant au peuple : « Si vous désirez voir celui de ses serviteurs que le Seigneur très haut a distingué entre tous, venez et contemplez Haçan Basri. »

Après la mort de Heddjâdj, un personnage vénérable le vit en songe, gisant renversé au milieu des assises de la résurrection. « Ô Heddjâdj! lui dit-il, que demandes-tu? — Rien autre chose que ce que tant d'hommes respectables et ceux qui proclament l'unité de Dieu demandent eux-mêmes. » Au moment de sa mort Heddjâdj avait dit : « Ô mon Dieu! fais voir à ce malheureux, au cœur serré, ta générosité et ta miséricorde. Les voilà tous qui, d'un seul cœur et d'une même bouche; déclarent que le Seigneur très haut condamne Heddjâdj sans espoir de retour et ne lui pardonnera jamais. Eh bien, en dépit d'eux, par un effet de ta munificence, ne tiens pas compte de mes péchés et fais-moi miséricorde. » Lorsqu'on rapporta ces paroles à Haçan Basri, il dit : « Heddjâdj est capable de prendre l'autre monde par escamotage. »

On raconte que l'émir des croyants, Ali, vint à Basra et y

demeura trois jours, au bout desquels il se rendit à la réunion de Haçan Basri. « Ô Haçan! lui demanda-t-il, es-tu un savant ou un homme qui étudie? — Je ne suis ni l'un ni l'autre, dit Haçan. Les quelques paroles qui sont venues à moi de la part de l'Envoyé, sur lui soit le salut! je les enseigne au peuple. — Voilà un bon jeune homme, s'écria Ali, il est vraiment digne d'enseigner la parole de Dieu »; et, sur-le-champ, il sortit de Basra. Haçan Basri, ayant appris tardivement que le personnage auquel il avait eu affaire était Ali en personne, descendit aussitôt de la chaire. Il courut si vite sur la route qu'Ali avait suivie qu'il le rattrapa. « Ô émir des fidèles, Ali! je t'en supplie au nom de la Divinité, enseigne-moi à faire la purification. » Il y a à Basra un endroit qu'on appelle la *Porte du bassin*. Haçan y apporta de l'eau et Ali lui enseigna à faire la purification; puis il s'éloigna. Une année il y eut à Basra une sécheresse. Toute la population, étant sortie en masse de la ville, faisait des prières pour obtenir de la pluie. On installa une chaire sur laquelle Haçan Basri monta et dit : « Ô habitants! si vous voulez qu'il tombe de la pluie, chassez-moi de Basra. »

Haçan Basri avait dans le cœur une telle crainte du Seigneur très haut que, semblable à un homme assis près du bourreau, il était sans cesse dans l'appréhension; il n'était personne qui l'eût jamais vu rire. On raconte qu'ayant vu un jour quelqu'un qui pleurait, il lui demanda ce qu'il avait. « C'est, répondit celui-ci, que j'ai été à la réunion de Mohammed Ka'b, et il a dit qu'il se trouvait certainement parmi les musulmans un grand nombre d'hommes qui, en punition de leurs péchés, resteront beaucoup d'années dans l'enfer, d'où on les retirera plus tard. — Plût à Dieu, s'écria Haçan Basri, que je fusse un de ceux qui, à la fin, sortiront de l'enfer! » L'Envoyé, sur lui soit le salut! dit : « Quatre-vingts ans après tous les fidèles, on fera sortir de l'enfer un homme de mon peuple nommé Hounnâd. — Plût à Dieu, s'écria Haçan Basri, que je fusse ce Hounnâd qui, finalement, sortira de l'enfer! »

Une nuit, raconte-t-on, Haçan Basri gémissait et pleurait dans sa maison. « Pourquoi ces gémissements et ces pleurs?

lui demandèrent ses voisins. — Je pleure, répondit-il, en pensant que peut-être aujourd'hui, sans le savoir, j'ai posé le pied sur un endroit prohibé ou laissé échapper une mauvaise parole qui ne sera pas agréée devant le trône du Seigneur très haut, d'où je serai chassé sans coup férir. Va, me dira-t-on, tu n'as pas accès ici, tes œuvres de piété ne sont pas acceptées. Et que répondrai-je alors? Voilà pourquoi je crains. »

Un jour Haçan Basri, assis sur le toit de sa demeure solitaire, pleurait si abondamment que les larmes de ses yeux coulaient par la gouttière. Comme cette eau avait atteint la tunique d'un passant, celui-ci demanda si c'était de l'eau propre. « Non, elle n'est pas propre, dit Haçan Basri, puisque ce sont les larmes des yeux d'un prévaricateur. Dépêche-toi d'aller te laver. »

Une autre fois, un homme étant venu à mourir, Haçan Basri accompagna le convoi jusqu'à ce qu'on fût arrivé au monument funèbre. Quand on eut déposé le corps dans la tombe, lui se mit à pleurer si fort que la terre en fut toute détrempée, et il s'écriait : « Ô vous tous qui êtes ici! cette tombe est notre dernière étape dans ce bas monde et la première dans l'autre monde. D'où vient donc votre goût pour une vie qui finit de cette manière, et pourquoi ne craignez-vous pas l'autre vie qui commence là où la première finit? Ô gens de peu de prévoyance! puisque tel est le commencement de votre fin dernière, pourquoi témoignez-vous une telle incurie pour les intérêts de l'autre monde? »

Un autre jour, comme il passait au milieu d'un groupe de tombes avec plusieurs personnes, Haçan Basri dit : « Il y a dans ces tombes nombre de fidèles dont les visées sont telles qu'ils ne se soucient guère du paradis; mais ils ont au cœur un regret aussi grand que l'espace qui s'étend de la terre au firmament, lorsqu'ils se disent : Ah! plût au ciel que, dans ce bas monde, nous eussions servi Dieu avec plus de zèle encore, parce que, à la cour du Seigneur très haut, nous aurions trouvé un rang bien plus élevé que le nôtre! » Dans son enfance Haçan Basri avait commis une mauvaise action. Chaque fois qu'il mettait une nouvelle chemise, il

inscrivait le nom de ce péché sur le collet et il pleurait à la vue de ce qu'il avait écrit.

Un jour le khalife Abd el-Aziz, que Dieu se complaise en lui! envoya à Haçan Basri une lettre dans laquelle il lui demandait de lui adresser un conseil. Haçan Basri lui répondit : « Ô Abd el-Aziz! si le Seigneur très haut est avec toi, que crains-tu? et s'il n'est pas avec toi, en qui peux-tu mettre ton espoir? »

Tsabit Bennâni, que la miséricorde de Dieu soit sur lui! envoya à Haçan Basri une lettre dans laquelle il lui disait : « Vous vous rendez à la Ke'abeh; si j'y allais avec vous? — Laisse là ce propos, répondit Haçan Basri, afin que nous restions tous deux sous la protection du Seigneur très haut. Si nous étions ensemble, il arriverait que, voyant réciproquement nos défauts, nous deviendrions ennemis. »

Haçan Basri dit à Zâhid Djâbir : « Il y a trois choses que tu ne dois pas faire : 1) garde-toi bien d'entretenir des relations avec les rois; 2) ne tiens jamais compagnie seul à une femme seule; 3) ne tends pas ton oreille aux paroles des autres; ne va pas recueillir des rapports de tous côtés. » Mâlik Dinâr demandait à Haçan Basri quelle est la fin la plus triste pour les savants. « Le plus grand malheur pour un savant, répondit-il, est que son cœur vienne à mourir et reste dans les ténèbres. — Et cela, reprit Mâlik Dinâr, arrive aux savants par suite de leur amour exagéré pour le monde. »

Un personnage vénérable racontait : « Une nuit, à l'aube, je me rendis à la porte de la mosquée que fréquentait Haçan Basri, pour y faire la prière. Je vis que la porte était fermée, mais on entendait Haçan Basri faire des invocations auxquelles plusieurs personnes répondaient *amen*. Je m'assis en dehors jusqu'à ce que l'aurore brillât. Alors je posai la main sur la porte, qui s'ouvrit et laissa voir Haçan Basri assis tout seul. La prière faite, je lui demandais qui répondait *amen* quand il faisait des invocations. — Sache, me répondit-il, que, la nuit de chaque vendredi, les génies viennent prendre une leçon auprès de moi et s'initier à la science; et chaque fois que je prononce une invocation, ils disent *amen*. »

Toutes les fois que Haçan Basri faisait une invocation, Habib'Adjemi, levant le pan de sa robe, restait debout et disait : « Je vois la miséricorde du Seigneur très élevé qui tombe en plein du haut du ciel. »

On rapporte qu'un personnage vénérable disait : « Nous nous rendions à la Ke'abeh avec Haçan Basri. Dans le désert nous étions très altérés, lorsque nous arrivâmes auprès d'un puits où il n'y avait ni seau ni corde pour tirer de l'eau. Haçan Basri dit : Quand je me mettrai en position pour faire la prière, il vous sera possible de boire de l'eau de ce puits. En effet, aussitôt qu'il se disposa à prier, l'eau, s'élevant du fond, vint jusqu'à l'orifice du puits, et tous se mirent à boire; mais l'un de nous n'eut pas plus tôt rempli une cruche que l'eau s'abaissa de nouveau jusqu'au fond du puits, et Haçan Basri de s'écrier : Ô gens de la caravane! parce que vous n'avez pas confessé hautement la toute-puissance du Seigneur très haut, l'eau s'est retirée au fond du puits. Lorsque nous fûmes à une certaine distance de ce puits, Haçan Basri trouva sur la route une datte, qu'il nous donna. Après l'avoir mangée, nous vîmes qu'elle avait un pépin d'or. Nous pourvûmes à nos dépenses à Médine avec la moitié de cet or et nous donnâmes l'autre moitié en aumônes. »

On raconte qu'Abou Omar, imam de Qarchi, ayant considéré d'un œil perfide la beauté d'un jeune garçon, oublia tout le Qoran par un effet de la toute-puissance du Seigneur très haut. Le cœur brûlé d'une flamme secrète, tout en larmes, il se rendit auprès de Haçan Basri, auquel il exposa son état. Celui-ci, pénétré d'inquiétude à son sujet, dit : « Ô Omar! voici le temps de se rendre à la Ke'abeh; vas-y, visite-la et ensuite transporte-toi à la *mosquée de Gaïf*. Sur le *mihrâb* de cette mosquée est assis un homme à barbe blanche. Expose-lui ton état. S'il fait une prière pour toi, tu es assuré de trouver satisfaction. » Abou Omar partit donc et visita la Ke'abeh; puis, allant à la mosquée qui lui avait été indiquée, il y vit un vieillard vénérable assis sur le *mihrâb* et une troupe de gens installés près de lui. Abou Omar s'assit lui-même dans un coin de la mosquée. Bientôt après il vit pénétrer dans la mosquée un homme

vêtu de blanc. Tous ceux qui étaient assis là allèrent à sa rencontre et le saluèrent. Ils s'assirent un certain temps et conversèrent ensemble. Lorsque vint l'heure de la prière, celui qui avait des vêtements blancs s'en alla ainsi que tous ceux qui étaient assis avec lui. Ce vieillard à barbe blanche resta seul. « Alors, racontait Abou Omar, je m'approchai et je lui dis : Au nom de la Divinité, viens à mon secours; et je lui expliquai ma situation. Ce vieillard intercéda pour moi. Regardant le ciel du coin de l'œil, après avoir invoqué Dieu, il n'avait pas encore baissé la tête vers la terre que, subitement, par un effet de la toute-puissance divine, je retrouvai dans ma mémoire le Qoran tout entier. Dans ma joie, comme j'étais tombé aux pieds de ce vieillard en lui baisant les mains, il dit : Qui m'a désigné à toi? — Haçan Basri, répondis-je. Et lui de reprendre : Celui qui a un directeur et un imam comme Haçan Basri, qu'a-t-il besoin de recourir à d'autres? Et le vieillard ajouta : Puisque Haçan Basri m'a dévoilé, moi aussi, je veux le dévoiler. Il a déchiré le rideau qui m'abritait; à mon tour, je vais déchirer le rideau qui le cache. Ce personnage vêtu de blanc qui est venu tout à l'heure et est reparti, c'était Haçan Basri en personne. Chaque jour il fait la prière de midi à Basra; puis il vient ici, s'entretient avec nous et retourne ensuite à Basra pour y faire la prière de l'après-midi. Quiconque jouit de sa compagnie, qu'a-t-il à faire de nos prières? »

On raconte qu'un homme ayant égorgé son cheval mourant resta tout soucieux de cette perte. Haçan Basri, le voyant si chagrin, lui donna quatre cents pièces d'or pour prix de son cheval. La nuit venue, le propriétaire du cheval vit en songe sa monture qui paissait dans le paradis, au milieu d'une prairie, entouré de ses quatre cents poulains gris. « A qui donc est ce cheval? — Mais, lui répondirent plusieurs voix, ce cheval était d'abord à toi; actuellement il appartient à Haçan Basri. » Et, sur l'heure, il s'éveilla. « Ô Haçan Basri! lui dit-il, je me repens du marché que j'ai fait; ramène-moi mon cheval. — Mais, mon cher, reprit Haçan Basri, ce songe que tu as vu, je l'avais vu avant toi. » Et l'autre de s'en aller tout attristé. Or, la nuit

suivante, Haçan Basri vit dans l'intérieur du paradis de nombreux palais et des jardins riches en toute sorte de produits. « A qui tous ces biens? demanda-t-il. — A celui-là, lui répondit-on, qui, ayant acheté un objet à quelqu'un, n'hésite pas à le rendre à son propriétaire lorsque celui-ci vient lui dire : Je ne veux plus te vendre cet objet, j'ai regret d'avoir fait ce marché. » Aussitôt que l'aurore parut, Haçan Basri restitua le cheval à son premier maître.

On raconte que Haçan Basri avait un voisin infidèle, adorateur du feu, nommé Chem'oun. Ce Chem'oun tomba malade. Lorsque son dernier moment approcha, on dit à Haçan Basri : « Chem'oun est votre voisin et sa dernière heure est arrivée, que n'allez-vous le visiter? » Haçan Basri, s'étant rendu auprès de lui, vit qu'à force de se prosterner devant le feu ses cheveux et sa barbe étaient tout enfumés. Dans l'espoir que cet infidèle pourrait devenir musulman, il lui dit : « Allons, Chem'oun, crains le châtiment que te prépare le Seigneur très haut, toi qui, te prosternant devant le feu pendant soixante-dix ans, as passé toute ta vie dans l'infidélité. Fais donc profession maintenant de la foi, afin qu'à ton dernier moment le Seigneur très haut te prenne en pitié. — Pour moi, répondit Chem'oun, je vois de votre part trois manières d'agir, que je ne puis m'expliquer et qui m'empêchent de devenir musulman : 1) vous ne cessez de répéter que ce bas monde est périssable, qu'il est impur, et cependant, nuit et jour, sans trêve ni repos, vous entassez ses trésors; 2) vous dites que la mort est certaine et inévitable, et cependant vous ne vous en préoccupez nullement et vous ne pratiquez pour vous-mêmes aucune des œuvres de l'autre monde; 3) vous dites qu'il est vrai qu'on pourra contempler la face du Seigneur très haut, et cependant vous commettez des actes qui ne sont pas du tout dignes de sa majesté. — Tu parles comme les initiés, dit Haçan Basri, mais, quoique les fidèles commettent des péchés, ils n'en confessent pas moins l'unité et l'existence du Seigneur très haut, tandis que toi, tu as dépensé toute ton existence à te prosterner en adoration devant le feu. Au jour de la résurrection, si l'on nous précipite dans l'enfer toi et moi, le feu, sans te respecter en rien, t'emportera à

l'instant même, tandis que, si la grâce du Seigneur très haut m'est accordée, la puissance du feu n'ira même pas jusqu'à enlever un seul de mes poils; ce qui prouve qu'il n'est qu'une créature. Ce n'est pas tout : il y a soixante-dix ans que tu le sers, tandis que moi, je ne l'ai jamais servi. Eh bien, viens; tous deux nous allons mettre nos mains dans le feu, et nous verrons sa nature bienfaisante et en même temps la toute-puissance du Seigneur très haut. » Et, sans plus tarder, Haçan Basri plongea sa main dans le feu sans qu'elle en éprouvât la plus légère brûlure. Chem'oun, à ce spectacle, demeura stupéfait; puis, son cœur s'éclairant à la lumière de l'initiation, il dit à Haçan Basri : « Ô Haçan! pendant soixante-dix années j'ai adoré le feu; que faire maintenant? — Faire la profession de foi et devenir musulman, répondit Haçan Basri. — Soit, reprit Chem'oun, mais donne-moi un engagement écrit en vertu duquel, au jour de la résurrection, le Seigneur très haut ne me châtiera pas; et je suis prêt à faire la profession de foi. Autrement, tant que tu ne m'auras pas donné cet écrit, je ne la ferai pas. » Aussitôt Haçan Basri écrivit un acte tel que le désirait Chem'oun et le lui mit entre les mains. « Ce n'est pas tout, dit celui-ci, fais-y apposer le sceau des *qadi*. » Lorsqu'ils l'eurent scellé de leur sceau, Chem'oun, pleurant très fort, fit pénitence de ses péchés passés; puis il prononça la formule de la foi et devint musulman. Alors, s'adressant à Haçan Basri, il lui fit cette recommandation : « Quand je serai mort, fais laver mon corps et dépose-moi toi-même dans ma dernière demeure en ayant soin de me mettre cet écrit entre les mains. » Après avoir donné ces instructions, il répéta la profession de foi et rendit le dernier soupir. Aussitôt on le lava, on récita sur lui les prières des morts et, en le déposant dans sa dernière demeure, on lui mit cet écrit entre les mains. Cette nuit-là même Haçan Basri était plongé dans ses réflexions et le sommeil ne lui venait pas. « Qu'ai-je fait? se disait-il, je ne suis pas capable de me retirer moi-même de l'abîme; comment donc en retirerai-je les autres? » Comme il était dans ces pensées, il tomba tout d'un coup dans le sommeil. Dans son rêve il vit Chem'oun, le visage resplendissant de beauté, une couronne sur la tête, revêtu de beaux habits, qui se promenait dans le paradis. « Chem'oun, lui demanda-t-il, quelle est ta condition? — Celle que tu vois, répondit Chem'oun. Le Seigneur très haut m'a fait miséricorde. De plus, par un effet de sa générosité, il m'a pardonné mes péchés et m'a montré sa face. Pour toi, tu es déjà dégagé de toute responsabilité comme caution. Reprends l'écrit que tu m'avais donné; actuellement il ne m'est plus d'aucune utilité. » Lorsque Haçan Basri s'éveilla, il vit dans sa main un écrit. Alors, dans l'effusion de sa reconnaissance, il s'écria : « Mon Dieu, par un effet de ta miséricorde, tu as montré ta face à celui qui a vécu soixante-dix ans dans l'infidélité; faut-il s'étonner si tu fais miséricorde aux musulmans? »

On raconte que Haçan Basri considérait comme bien supérieur à lui quiconque il voyait. Un jour, comme il marchait sur le bord du fleuve, il vit un noir qui était assis tout près d'une femme. Devant lui étaient placées une cruche et une coupe; chacun d'eux versait à son tour de la cruche dans la coupe et buvait. Haçan Basri se dit en voyant cet homme : « En voilà encore un qui vaut mieux que moi. » Toutefois il lui vint à l'esprit : « Sous le rapport de l'observance légale, il est bien possible qu'il ne l'emporte pas sur moi, puisqu'il a auprès de lui une femme de mauvaises mœurs et qu'il est installé à boire du vin. » Au milieu de ces réflexions vint à paraître sur le fleuve un bateau lourdement chargé et monté par sept personnes. Comme il allait aborder, il sombra tout à coup. Le noir, se jetant à l'eau, en retira successivement six personnes; puis, allant à Haçan Basri, il lui dit : « Lève-toi; si tu es meilleur que moi, j'en ai sauvé six pour ma part, tu peux bien en sauver un pour la tienne »; et il ajouta : « Ô musulmans! dans cette cruche il y a de l'eau, et quant à cette femme, c'est ma mère. J'ai voulu éprouver Haçan »; et, s'adressant à Haçan : « Voilà, tu as vu avec l'œil du dehors et tu n'as pas été capable de voir avec l'œil de l'intérieur. » A ces mots Haçan Basri, tombant aux pieds de ce noir, lui baisa la main et comprit que c'était un des serviteurs d'élite du Seigneur très haut. « Ô vénérable! lui dit-il, de même que

tu as retiré ces naufragés des eaux du fleuve, sauve-moi de l'abîme du culte de moi-même. » Et le noir de lui répondre : « Va, tu es sauvé. » Depuis lors il ne considéra plus personne comme moindre que lui; il estimait que tous lui étaient supérieurs. Un jour, voyant un chien, il dit : « Mon Dieu, pardonne-moi en faveur de ce chien; élève-moi aussi haut que lui. — Quoi donc, lui demanda quelqu'un, ô Haçan! est-ce toi le meilleur, ou le chien? — Si je suis à l'abri de la colère du Seigneur très haut, répondit-il, c'est moi qui suis le meilleur; mais si je n'en suis pas délivré, ce chien vaut cent fois mieux que moi. »

On raconte que Haçan Basri disait : « Je suis resté stupéfait devant les paroles de quatre personnes : 1) d'un ivrogne; 2) d'un mignon infâme; 3) d'un enfant; 4) d'une femme. — Comment cela? lui demanda-t-on. — Un jour, répondit-il, comme je passais près d'un mignon, craignant que le pan de ma robe ne le touchât, je la serrai autour de moi. Lui de me dire : Ô Haçan! pourquoi ramasses-tu le pan de ta robe loin du contact de ma personne? Nul autre que le Seigneur très haut ne sait quelle sera la fin de chacun. Une autre fois je vis un homme ivre qui allait tombant et se relevant au milieu de la boue. Je lui dis : Tâche donc de poser mieux ton pied de manière à ne pas tomber. — Ô Haçan! me répondit cet ivrogne, malgré toute la peine que tu te donnes, marches-tu, oui ou non, d'un pas bien assuré dans la voie de Dieu? Si je suis renversé dans la boue, il n'y aura pas grand mal; j'en serai quitte pour me laver et me nettoyer; mais toi, que tu tombes dans le puits du culte de ta personne, jamais tu n'en sortiras net et ta situation en sera foncièrement ruinée. Ces paroles me firent mal au cœur. Une autre fois encore un jeune enfant s'avançait, tenant un flambeau allumé. D'où apportes-tu cette lumière? demandai-je. Lui, sur-le-champ, la souffla avec sa bouche, l'éteignit et, s'adressant à moi : Ô Haçan! dis-moi où elle est allée et ensuite je t'expliquerai d'où je l'ai apportée. Un jour une belle femme, le visage dévoilé, les bras levés, venait à moi. Elle sortait de se quereller avec son mari, et à peine m'eut-elle abordé qu'elle commença à me répéter les propos qu'il lui avait tenus. Ô femme! lui dis-je, couvre d'abord ton visage et ensuite tu parleras. — Ô Haçan! me répondit-elle, dans ma passion pour une créature j'ai perdu la raison et je ne sais même pas que j'ai le visage découvert. Si tu ne m'en avais pas fait apercevoir, je serais entrée ainsi sans voile dans le bâzâr. Mais toi, qui cultives avec un zèle si infatigable l'amitié du Seigneur très haut, ne devais-tu pas tenir en bride ton œil pour ne pas voir que mon visage était découvert? Les paroles de cette femme me firent une profonde impression. »

Haçan Basri dit un jour à ses familiers : « Vous autres, vous ressemblez aux compagnons de l'Envoyé, sur lui soit le salut! » Eux tous de se réjouir, mais il ajouta : « Ce sont vos visages et vos barbes qui portent cette ressemblance, mais rien autre en vous. De plus, si vous les aviez vus, tous vous auraient fait l'effet d'insensés. Eux, de leur côté, s'ils vous avaient vus, n'auraient pas traité de vrai musulman un seul d'entre vous; attendu qu'eux tous, dans la pratique de la foi, étaient comme des cavaliers montés sur des chevaux rapides, ou comme le vent, ou encore comme l'oiseau qui vole dans les airs; tandis que nous cheminons comme montés sur des ânes qui ont une plaie sur le dos. »

On raconte qu'un Arabe, étant venu trouver Haçan Basri, lui demanda ce que c'était que la patience. « Il y a, répondit Haçan Basri, deux espèces de patience : l'une consiste à supporter courageusement l'affliction et les calamités, à ne pas commettre les actions que le Seigneur très haut nous a interdites; et l'autre à ne jamais prêter l'oreille aux suggestions de Cheïtân. — Pour moi, dit l'Arabe, je n'ai jamais vu personne plus retiré de ce monde et plus patient que toi. — Hélas! dit Haçan, mon renoncement au monde et ma patience ne peuvent être comptés pour rien. — Pourquoi parles-tu ainsi? s'écria l'Arabe. — Parce que, si je pratique le renoncement, ce n'est que par crainte du feu de l'enfer; et je ne suis fidèle à la patience que parce que j'espère entrer en possession du paradis. Or celui-là seul mérite d'être compté qui, sans s'inquiéter de sa tranquillité à lui, pratique la patience pour le Seigneur très haut, et dont le renoncement n'a pas pour

but le paradis, mais uniquement le désir de plaire à Dieu. Une telle manière d'agir est le signe manifeste de la sincérité du cœur. »

Haçan Basri disait : « Il faut à un homme une instruction solide et pratique; plus, une bonne conduite conforme à son instruction; plus, trois choses qui vont de pair avec cette instruction et cette conduite : 1) la sincérité; 2) la patience; 3) la modération dans les désirs. Celui chez lequel ces trois conditions sont pleinement remplies ne restera jamais frustré dans ses espérances; il aura sa part dans les miséricordes du Seigneur très haut. »

Il disait encore : « Les moutons sont plus attentifs que les hommes, car lorsque le pâtre les appelle, ils cessent de paître, tandis que les hommes, quoiqu'ils aient entendu tant de fois les avertissements du Seigneur très haut, ne se retiennent pas de faire le mal, lequel mal provient toujours des mauvaises compagnies. »

Il disait encore : « Si quelqu'un m'invitait à boire du vin, j'aimerais mieux cela que s'il m'appelait pour entasser ensemble les biens de ce monde. — On ne gagne pas le paradis avec ces quelques œuvres que nous pratiquons, mais avec de bonnes et sincères résolutions. — Lorsque les habitants du paradis regarderont en y faisant leur entrée, ils seront comme frappés d'une ivresse de sept cent mille années, parce que le Seigneur très haut se révélera à eux dans toute sa gloire. S'ils le contemplent face à face, ils perdront le sentiment de leur être en présence d'une majesté si imposante. A la vue de sa beauté, devant la multiplicité de ses attributs et son unité, ils s'abîmeront dans les profondeurs de l'amour et resteront comme enivrés. »

Il disait encore : « La méditation est comme un miroir dans lequel chacun de ceux qui la pratiquent, en examinant son état, voit réfléchis devant lui ses vertus et ses vices. »

Haçan Basri disait : « J'ai vu écrit dans le livre du *Tevrit* (le Pentateuque) que celui qui pratique la modération dans les désirs n'a pas besoin des autres. Celui qui, se mettant à l'écart de tout le monde, choisit pour lui la retraite dans un coin, y trouvera le salut. S'il met sous ses pieds la concupiscence, il deviendra libre. S'il n'éprouve pas le sentiment de l'envie, il parviendra au rang des hommes généreux. S'il persévère dans ces voies, il obtiendra la félicité dans les deux mondes. »

Il disait encore : « Les degrés de la crainte sont au nombre de trois : le premier consiste à dire toujours la vérité; le deuxième à garder sa personne de toutes les œuvres que n'aime pas le Seigneur très haut; le troisième à se conduire de manière à voir ses actes agréés de lui. » Et il ajoutait : « Un *mitsqâl* (environ six grammes et demi) de crainte vaut mieux que mille *mitsqâl* de jeûnes et de prières. La plus excellente de toutes les œuvres, c'est la pratique de la crainte et la méditation sur ses propres actes. Celui dont le cœur ne va pas de pair avec la langue, dont l'extérieur et l'intérieur ne sont pas à l'unisson, porte sur lui l'empreinte de l'hypocrisie. Le vrai fidèle est celui qui s'applique constamment à ne pas tomber dans l'hypocrisie, qui ne fait rien de ce qu'il ne doit pas faire, qui ne prononce jamais une parole qu'il ne doit pas dire. »

Il disait : « Il y a trois espèces de gens dont on peut mal parler en leur absence sans que ce soit de la médisance : 1) les prévaricateurs; 2) ceux qui ne distinguent pas l'illicite du licite et qui marchent au gré de leurs désirs déréglés; 3) les oppresseurs. Lorsqu'on a eu le malheur de médire de quelqu'un, il faut en demander souvent pardon à Dieu. »

« Bien à plaindre, disait-il, celui des fils d'Adam qui met sa complaisance dans ce bas monde, où l'on doit rendre compte de l'usage des choses légitimes et où il y a un châtiment pour les choses défendues! Chaque fois que mourra un des fils d'Adam, il partira avec trois regrets : 1) de ne s'être jamais rassasié d'entasser les biens de ce monde; 2) de n'avoir jamais trouvé la satisfaction des désirs qui étaient dans son cœur; 3) de n'avoir pas préparé convenablement les provisions de route pour l'autre monde. » Quelqu'un lui dit : « Un tel va rendre l'âme »; et Haçan Basri de s'écrier : « Mais voilà soixante-dix ans qu'il rendait l'âme; aujourd'hui il va être délivré de cette peine. »

Il disait encore : « C'est un homme avisé celui qui prend soin de ses intérêts dans l'autre vie sans se donner de soucis

pour que sa prospérité temporelle ne soit pas endommagée. Quiconque connaît le Seigneur très haut voit son amour pour lui s'accroître de jour en jour; quiconque connaît ce monde passager le considère comme un ennemi. L'homme intelligent est celui qui pose un frein solide à la tête de ses passions et qui tient la bride d'une main ferme. Regarde bien ce que deviennent les affaires de ce bas monde pour quelqu'un qui meurt, parce qu'elles seront exactement de même pour toi après ta mort. C'était par amour pour le monde d'ici-bas que les infidèles rendaient un culte aux idoles. » Et il ajoutait : « Quiconque prise l'or et l'argent, le Seigneur très haut le fera tomber à la fin dans l'avilissement. Ne commande aux autres que ce que tu pourrais toi-même exécuter. » Il disait aussi : « Quiconque te rapporte les paroles d'autrui est capable de rapporter à autrui tes propres paroles. Ne donne pas accès auprès de toi à un tel personnage. Au jour de la résurrection il faudra rendre compte non seulement de tout ce qu'on aura mangé soi-même, mais de tout ce qu'on aura fait manger à son père, à sa mère ou à ses petits enfants. Quant à ce qu'on aura donné à manger aux hôtes, il n'y aura pas à en rendre compte. Pour chaque prière que tu feras sans recueillement, le châtiment suivra de près. »

Haçan Basri racontait : « Un jour que je me tenais sur la terrasse de ma maison, j'entendis la femme de notre voisin dire à son mari : Voilà cinquante ans que je suis dans ta demeure, toujours d'humeur égale, dans l'abondance comme dans le dénuement. Qu'il fît froid ou chaud, je t'ai servi fidèlement, sans jamais rien demander. J'ai conservé intacts ton nom et ton honneur. Je n'ai porté plainte contre toi à personne; mais aujourd'hui je ne puis supporter de te voir prendre une autre femme et t'entretenir familièrement avec elle. En entendant ce discours, je fus en proie à une douce émotion et je pleurai. Dans la Parole sacrée le Seigneur très haut dit [1] : Ô mon serviteur! je te pardonne ton péché; mais si, dans ton cœur, tu te laisses aller à en adorer un autre que moi, je ne voudrai pas te pardonner. »

1. Qoran, sour. IV, vers. 51 et 116.

On demandait à Haçan Basri quelle était sa situation. « Ma situation, répondit-il, est celle d'un homme dont l'embarcation s'est brisée en mer et qui reste sur un fragment de planche. »

Dans une oraison éjaculatoire Haçan Basri disait : « Mon Dieu, tu m'as accordé des grâces, et je ne t'en ai pas remercié. Tu m'as envoyé des épreuves, et je ne les ai pas supportées avec patience. Tu ne m'as pas retiré tes faveurs pour avoir manqué de reconnaissance et tu as supprimé les épreuves en voyant que la patience me faisait défaut. Mon Dieu, que ta générosité et ta miséricorde sont donc grandes! »

Haçan Basri ne riait jamais. Au moment de rendre l'âme, il sourit une fois et s'écria : « Quel péché? quel péché? » et il expira. Quelqu'un le vit en songe et lui demanda : « Ô Haçan Basri! toi qui ne souriais jamais, pourquoi donc, en rendant l'âme, disais-tu, le sourire aux lèvres : Quel est ce péché? quel est ce péché? » Et Haçan de répondre : « Comme je rendais l'âme, un bruit de voix se fit entendre et l'on disait : Ô Azraïl! tiens bien son âme, elle a encore un péché; et moi, dans ma joie, je disais : Quel péché? » La nuit même où mourut Haçan Basri, un personnage vénérable vit en songe qu'on avait ouvert les portes du ciel et qu'on criait : « Haçan Basri vient d'arriver chez le Seigneur très haut, qui est satisfait de lui. »

Histoire de Mâlik Dinâr [1].

Ce prince des hommes d'élite, cet esprit subtil dans le domaine de la science, ce voyageur sur les routes de la vérité; lui qui semblait avoir des ailes dans la région de l'amour, ce Mâlik Dinâr, que la miséricorde de Dieu soit sur lui! Son père était esclave d'un maître. Pour lui, quoique fils d'un esclave, il était homme libre dans les deux

1. Né en l'an 137 (754-755).

mondes. Dinâr était le surnom de son père. Suivant un autre récit, voici ce qui était arrivé. Un jour Mâlik Dinâr étant entré dans une embarcation, on poussa au large. Une fois en plein fleuve, le patron du bateau demanda à Mâlik Dinâr de l'argent pour payer son passage. Comme il répondait qu'il n'en avait pas, le patron le battit si fort qu'il resta sans connaissance. Une fois revenu à lui, on lui demanda encore de l'argent. Sur sa réponse qu'il n'en avait pas, on recommença à le battre et on le frappa ainsi rudement jusqu'à trois fois. Puis on lui dit : « Si tu ne nous donnes pas d'argent, nous te jetterons à l'eau. » A ce moment, sur l'ordre du Très-Haut, de nombreux poissons levèrent la tête, tenant chacun dans leur gueule une pièce de monnaie serrée entre leurs dents. Mâlik, allongeant la main, prit dans la gueule de l'un d'eux une pièce qu'il donna au patron. A cette vue les mariniers, frappés de stupeur, baisèrent tous les mains et les pieds de Mâlik, auquel ils demandèrent pardon. Quant à lui, sortant du bateau, il s'en alla en courant sur la surface du fleuve, comme s'il eût cheminé sur la terre ferme, et disparut. Voilà pourquoi on le surnomma Mâlik Dinâr.

Voici ce qui l'engagea à faire pénitence. Étant allé à Damas, il se rendit à la mosquée qu'avait fait bâtir Moaviyah et s'y assit. Cette mosquée possédait beaucoup de biens de mainmorte, et Mâlik conçut le désir qu'on lui en confiât la surintendance afin d'en devenir l'administrateur. Ce fut dans ce but que, pendant un an, il s'adonna aux exercices religieux dans cette mosquée. Un jour il se dit : « Voilà pourtant une année que je me livre ici à des dévotions mensongères et hypocrites! »

Une nuit, comme il menait joyeuse vie avec ses amis dans un endroit retiré, ceux-ci se couchèrent et s'endormirent. Pour lui, il était étendu à terre, tout éveillé, les yeux ouverts. Soudain une voix se fit entendre : « Ô Mâlik! qu'as-tu donc pour ne pas faire pénitence? » Mâlik, entendant cette voix, fut frappé de stupeur. Puis il se leva, fit ses purifications et se rendit à la mosquée. Là il se dit : « Voilà un an que je fais la prière en hypocrite; dorénavant je veux adorer Dieu en toute sincérité. » Et, dès cette nuit

même, il s'adonna aux saintes pratiques avec un cœur pur. Le lendemain matin, au lever de l'aurore, tous les gens du quartier se réunirent à la mosquée et, après l'avoir inspectée avec soin, ils s'écrièrent : « Il faut un administrateur à cette mosquée pour l'entretenir et s'en occuper. » Et tous furent d'avis qu'il fallait investir Mâlik de ces fonctions. Alors ils lui dirent : « Charge-toi de l'administration de cette mosquée. » En entendant cette proposition, Mâlik s'écria dans l'élan de son cœur : « Mon Dieu, tandis que je te rendais des hommages hypocrites, durant toute une année, personne ne m'a demandé qui j'étais. Pour une seule nuit où je t'ai adoré d'un cœur pur, voilà qu'aujourd'hui tu m'adresses tant de personnes qui veulent me faire porter ce fardeau; mais je jure par ton unité que je n'accepte pas une semblable tâche. » Et, se levant aussitôt, il sortit de la mosquée. Puis, se rendant dans un endroit écarté, il s'appliqua dans toute la sincérité de son cœur à servir le Seigneur très haut, en se soumettant de bonne volonté aux austérités, aux mortifications et aux épreuves.

On raconte qu'il y avait à Basra un homme riche, possesseur de beaucoup d'argent et de bétail. Lorsque ce riche mourut, il laissa une fille très belle. Celle-ci alla trouver Tsabit Bennâni, le personnage le plus marquant de la ville, et lui dit : « Je désire devenir la femme de Mâlik Dinâr. » Tsabit Bennâni répéta ces paroles à Mâlik, qui lui répondit : « J'ai répudié par trois fois ce bas monde. Or une femme fait partie des biens de ce monde, et il n'est pas permis de reprendre une femme qu'on a répudiée trois fois [1]. »

On raconte qu'un jour où Mâlik, couché à l'ombre d'un mur, s'était endormi, un serpent, tenant serré dans sa gueule un narcisse, s'occupait à l'éventer.

Pendant bien des années Mâlik Dinâr avait désiré aller à la guerre sainte, et il disait à ce propos : « Lorsque j'y allai enfin, le jour même de la bataille, je fus pris d'un si violent accès de fièvre que je ne pus y assister. Je restai couché et je me disais : Si j'étais compté pour quelque chose à la cour

1. Qoran, sour. II, vers 229 et 230.

du Seigneur très haut, je ne serais pas aujourd'hui gisant, en proie à la fièvre. M'étant endormi au milieu de ces pensées, j'entendis qu'on me disait en songe : Ô Mâlik ! si tu étais entré aujourd'hui dans la mêlée, on t'aurait renversé et fait prisonnier ; une fois prisonnier, on t'aurait fait manger de la viande de porc et on t'aurait rendu infidèle. Cette fièvre a donc été pour toi un grand bienfait de la part du Seigneur très haut. Je me réveillai après ce songe et je rendis au Seigneur beaucoup d'actions de grâces. »

On rapporte qu'un infidèle, disputant avec Mâlik, lui disait : « Ma religion est supérieure à la tienne. — Viens donc, lui répondit Mâlik, mettons tous deux nos mains dans le feu. Celui de nous dont la religion sera la vraie, ses mains ne brûleront pas. » Cet infidèle ayant attaché sa main à celle de Mâlik, tous deux les appliquèrent sur le feu, qui se retira, de sorte que la main de l'un et de l'autre resta intacte de toute brûlure. Mâlik devint tout soucieux, craignant que les simples n'en tirassent la conclusion que la religion de l'un et de l'autre étaient également bonnes. « Plein de cette inquiétude, racontait Mâlik, je me retirai chez moi, où je pleurai beaucoup, adressant à Dieu d'ardentes prières. Mon Dieu, m'écriai-je, tu m'as mis de pair avec un adorateur du feu ! Comme je parlais ainsi, j'entendis une voix qui me disait : Ô Mâlik ! ta main a protégé la main de cet infidèle. S'il eût été seul à mettre la sienne dans le feu, tu aurais vu ce qui lui serait arrivé. Pendant un certain temps, continuait Mâlik, je restai très gravement malade. Lorsque je me sentis mieux, je me rendis au bâzâr. Tout à coup je vis le beg de la ville qui le traversait, précédé de ses huissiers, lesquels criaient : Arrière ; et frappaient la foule. A cause de mon état maladif je ne pus m'éloigner à temps et un homme, s'approchant de moi, me frappa d'un fouet. De ma langue s'échappa cette imprécation : Que le Seigneur très haut te coupe la main ! Le jour suivant je vis le même homme, la main coupée, étendu dans le bâzâr. A ce spectacle j'eus un remords et me promis bien de ne plus maudire personne. »

Un jeune homme, de manières fort brutales, était voisin de Mâlik, qui était toujours dans les transes à cause de sa méchanceté, mais attendait patiemment qu'un autre que lui s'en plaignit. Un jour une troupe de gens vinrent lui faire leurs doléances à ce sujet. Mâlik alla trouver ce jeune homme pour lui faire des remontrances, mais c'était un arrogant, au cœur altier, qui répondit : « Je suis un des familiers du sultan. — Eh bien, je te dénoncerai au sultan, dit Mâlik. — Bah ! s'écria l'autre, quand même j'en ferais cent fois autant, le sultan ne me dira rien parce qu'il est content de mes services. — Alors, poursuivit Mâlik, si nous ne parlons pas au sultan, c'est au Miséricordieux que je vais m'adresser. — La générosité du Miséricordieux est grande, observa le jeune homme ; ce n'est pas pour si peu de chose qu'il me prendra. Je ne trouvai pas de réponse à cela, racontait Mâlik, et je me retirai chez moi. Quelques jours après, l'insolence de ce jeune homme étant devenue plus grande encore, une foule de gens vinrent me trouver pour s'en plaindre. Eh bien, leur dis-je, je vais aller lui donner une leçon. Comme j'étais en route, j'entendis une voix qui disait : Ô Mâlik ! ne va pas te commettre avec notre ami. En entendant cette voix, je fus frappé de stupeur et je me rendis chez ce jeune homme. Sitôt qu'il me vit : Hé ! Mâlik ! dit-il, qu'est-ce qui t'amène encore ici ? — Je t'apporte une bonne nouvelle, répondis-je ; et je lui parlai de la voix que j'avais entendue en route. A ce récit ce jeune homme s'écria : Puisqu'il en est ainsi, je vais dépenser à Son service tout ce que je possède. Tel sera Son bon plaisir, tels vont être mes actes. Or Il se plaît surtout aux bonnes œuvres faites pour Lui rendre hommage ; je promets, dans mon repentir, que je ne commettrai plus aucune mauvaise action. Et aussitôt il consacra au service de Dieu tout ce qu'il possédait en argent et en biens-fonds. Puis, sortant de la ville, il se dirigea vers le désert, et personne ne le revit plus. Bien longtemps après, racontait toujours Mâlik, je vis dans la Ke'abeh ce jeune homme qui était devenu mince comme un cure-dent. Où en es-tu ? lui dis-je. Et lui de me répondre : Lui avait dit, en parlant de moi, *il est notre ami ;* eh bien, Mâlik, je vais chez mon Ami ; et, après avoir dit une fois Allah ! il rendit l'âme. »

On raconte que Mâlik Dinâr prit une maison en location. Il avait pour voisin un juif. Le *mihrâb* où Mâlik faisait sa prière était tourné du côté de la demeure du juif. Celui-ci ne manquait pas, chaque jour, quand il satisfaisait ses besoins naturels, de venir verser ses ordures contre le *mihrâb* où Mâlik faisait sa prière; et Mâlik ne manquait pas non plus, chaque jour, de les enlever. Au bout de quelques jours ce juif vint trouver Mâlik et lui dit : « Nos privés sont tournés du côté de ta maison; n'en résulte-t-il pas pour toi bien des désagréments? — Il y en a effectivement, répondit Mâlik, mais j'en suis quitte pour nettoyer et laver. — Il est étrange, poursuivit le juif, que, malgré la peine qui en résulte pour toi, tu restes assez maître de ta colère pour ne pas la laisser paraître. — Le Seigneur très haut, observa Mâlik, dit dans la Parole : Quiconque ayant conçu de la colère contre quelqu'un la maîtrisera et ne lui fera aucun reproche, je lui ferai miséricorde et lui accorderai un rang élevé près de moi (*Qoran*, III, 128). » Alors le juif s'écria : « Bravo! votre religion est une bonne religion, puisque, grâce à elle, un ami du Seigneur très haut, comme tu l'es, souffre tout de ses ennemis et ne se plaint à personne du mal qu'ils lui font. » Et sur-le-champ il fit profession de la vraie foi en présence de Mâlik Dinâr et devint musulman.

On raconte que bien des années s'étaient écoulées pendant lesquelles Mâlik Dinâr n'avait rien mangé d'amer ni de doux. Une fois, après avoir été malade, il désira de la viande. Il résista pendant dix jours, au bout desquels, n'y tenant plus, il se rendit à la boutique d'un tripier auquel il acheta un pied; puis il s'en alla. Le tripier dépêcha son apprenti à la suite de Mâlik : « Va, lui dit-il, et observe s'il mangera ou non le pied. » L'apprenti rapporta que Mâlik, s'étant rendu dans un lieu isolé, avait senti par trois fois ce pied, puis s'était écrié : « Allons, ma sensualité, voilà tout ce que tu en auras »; et il avait donné à un derviche ce pied avec du pain.

Il disait : « Ô mon corps languissant! ce n'est pas par inimitié contre toi que je te fais voir toutes ces épreuves; mais patiente seulement quelques jours, tes peines seront finies et tu arriveras à une félicité qui n'aura jamais de terme. »

Il disait encore : « On prétend que quiconque ne mange pas de viande pendant un espace de quarante ans, sa raison n'y résiste pas; pour moi, voilà vingt ans que je persiste à n'en pas manger, et cependant ma raison va croissant de jour en jour. »

On raconte que Mâlik Dinâr, durant un séjour de quarante ans à Basra, ne mangea jamais de dattes. Chaque année, à l'arrivée de l'hiver, lorsque la saison des dattes était passée, il découvrait son ventre en public et disait, en s'adressant à la foule : « Voyez, vous autres, je n'ai pas mangé de dattes, et cependant mon ventre n'a pas diminué; et vous qui en avez tant mangé, les vôtres n'ont en rien augmenté. » Au bout de quarante ans la sensualité de Dinâr s'éveilla et réclama des dattes; et Mâlik de lui en refuser. Une nuit il entendit une voix : « Ô Mâlik! mange des dattes; lâche la bride à ta sensualité. » Alors Mâlik, s'adressant à sa sensualité, lui dit : « Si tu gardes le jeûne une semaine entière et que tu ne manges rien ni la nuit ni le jour, au bout de cette semaine je te donnerai des dattes. » Mâlik jeûna donc toute une semaine, à la fin de laquelle il acheta des dattes qu'il mit dans le pan de sa robe. Comme il était entré dans une mosquée pour les y manger tranquillement, un jeune enfant se mit à crier : « Père, il vient d'entrer dans la mosquée un juif qui s'y est installé pour manger des dattes. » Le père de cet enfant vint, un bâton à la main, pour en frapper Mâlik. Il entra et, du premier coup d'œil, reconnut Mâlik. Aussitôt, tombant à ses pieds, il s'excusa en lui disant : « Ne te fâche pas; chez nous personne ne mange, le jour, dans la mosquée, excepté les juifs. Voilà pourquoi cet enfant, qui ne te connaissait pas, a dit : C'est un juif. Ne te mets donc pas en colère contre nous. » En entendant ces excuses, Mâlik lui répondit : « Mon cher ami, c'est pour me donner une leçon que le Seigneur très haut m'a adressé ces paroles qui viennent d'en haut. C'est à lui que je les attribue et non à vous »; et il ajouta : « Mon Dieu, tu m'as traité de juif quand je n'avais pas encore mangé les dattes; si j'en avais mangé, tu

m'aurais traité d'infidèle. » Et il s'engagea par serment à ne jamais manger de dattes.

On raconte qu'un jour un incendie s'étant déclaré à Basra, Mâlik, prenant son bâton et ses chaussures, monta sur un tertre, où il demeura, se félicitant d'avoir échappé au danger. Tandis qu'une partie des habitants étaient la proie des flammes, d'autres prenaient la fuite et d'autres s'occupaient à sauver leur argent. Alors Mâlik s'écria : « Ceux qui sont pesamment chargés vont brûler et ceux qui n'ont qu'un fardeau léger échapperont au fléau; ainsi en sera-t-il au jour de la résurrection. »

On raconte que Mâlik Dinâr, étant allé prendre des nouvelles d'un malade, vit que sa dernière heure approchait. Aussitôt il commença à prononcer tout haut les paroles de la profession de foi musulmane. Le malade, lui, ne la répétait pas et il s'écria : « Je suis tout prêt à la faire, mais il y a comme une montagne de feu qui s'incline en adoration devant moi chaque fois que je me dispose à faire la profession de foi. » Mâlik alors de demander aux autres personnes présentes quelle était la profession de cet homme. « Il prêtait son argent à gros intérêt, répondirent-elles; quand il achetait il avait un poids excessif, et un poids défectueux quand il vendait. »

On raconte que, chaque fois qu'on prononçait devant lui ces paroles : *iyaka na'boudou oué iyaka nasta'inou* [1], il pleurait amèrement et disait : « Le sens de *iyaka na'boudou* est : *Ô mon Dieu! nous te servons et nous te rendons hommage*; ce qui ne nous empêche pas de servir nos passions. Par ces paroles : *iyaka nasta'inou*, nous disons : *Mon Dieu, nous te demandons aide et protection*; ce qui ne nous empêche pas d'aller à la porte des créatures et de leur demander aide et protection. »

On rapporte que Mâlik Dinâr ne dormait jamais la nuit. Une nuit sa fille lui dit : « Père, pourquoi ne pas dormir et ne pas reposer? — Ma fille, répondit-il, je ne me couche pas par crainte de deux choses : d'abord j'ai peur de la colère du Seigneur très haut et de ses châtiments; en outre

1. Qoran, sour. x, vers. 4.

je crains qu'il ne me vienne de sa part quelque grâce subite, laquelle, me voyant endormi, s'en retournera pour ne plus revenir. »

Comme on demandait à Mâlik où il en était de ses affaires, « Ma situation est désespérée, répondit-il, je me nourris des dons du Seigneur très haut et je suis le serviteur de Cheïtân. » Il disait encore : « Si l'on demande quelle est la plus méchante des créatures, je serai bien obligé de répondre que c'est moi. » Abd Allah Mubârek, lorsqu'il entendit ces paroles, s'écria : « Le rang qu'occupe Mâlik vient précisément de ce qu'il se juge inférieur au monde entier. »

Mâlik disait encore : « Gardez-vous de ce vieux monde perfide; il égare même les cœurs de ceux qui sont éclairés et les soumet à son joug. Quiconque préfère la compagnie de la créature aux communications intimes avec le Dieu très haut dans le silence de la solitude, ne vous attendez pas de sa part à rien de bien, car il n'a ni savoir, ni discernement, ni la moindre parcelle de vertu. Son cœur est plein de ténèbres, sa vie sera courte et toutes ses peines ne tarderont pas à être perdues. A la cour du Seigneur très haut, le plus beau de tous les actes c'est la pratique de la sincérité. »

Mâlik disait encore : « Le Seigneur très haut envoya à Mouça ce commandement : Ô Mouça! fais-toi fabriquer un bâton et des chaussures de fer; marche avec dans le monde jusqu'à ce que le tout soit usé et considère les manifestations de ma toute-puissance et de ma sagesse; c'est-à-dire marche sans te décourager et ne te lasse pas de voir. »

Mâlik disait encore : « Dans le livre de la Loi (*Tevrit*) le Seigneur très haut parle ainsi : Nous avons tout fait pour exciter votre amour, mais vous êtes restés sans amour. »

Mâlik disait aussi : « J'ai lu dans beaucoup de livres que le Seigneur très haut a donné aux fidèles de l'Envoyé deux privilèges qu'il n'a jamais accordés à Djebraïl ni à Mikaïl. Le premier, c'est qu'il dit dans la Parole [1] : Chaque fois que vous vous souviendrez de moi, moi, à mon tour, je me souviendrai de vous. Le second est cette promesse : Chaque

1. Qoran, sour. II, vers. 147. La seconde citation se trouve XL, 62.

fois que vous m'adresserez une demande en invoquant mon nom, je vous accorderai votre demande. »

Mâlik disait : « J'ai lu dans le livre de la Loi que le Seigneur très haut dit : Ô hommes sincères! jouissez de mes bienfaits dans ce bas monde, mais jouissez-en en vous souvenant de moi; car c'est une grande jouissance en ce bas monde que de faire mention de moi, et, en faveur de cette mention de moi que vous ferez ici-bas, vous trouverez dans l'autre monde de hautes distinctions. »

Mâlik disait encore : « J'ai lu dans beaucoup de livres que le Seigneur très haut déclare : Ceux d'entre les savants qui auront la passion de ce bas monde, j'ôterai de leur cœur la douceur et le charme de la prière et des oraisons intimes. Quiconque dans ce bas monde marche sans cesse avec la convoitise et les désirs, Cheïtân n'a pas besoin de chercher à le posséder. »

Lorsque Mâlik Dinâr mourut, un personnage vénérable le vit en songe et lui demanda comment le Seigneur très haut l'avait traité. « Malgré tous mes péchés, répondit-il, j'ai été admis à contempler la face du Seigneur. Il a bien voulu me pardonner toutes mes fautes, parce que jamais je n'ai fait l'hypocrite vis-à-vis de lui et que je l'ai toujours servi avec sincérité. » On raconte qu'un autre personnage respectable vit en rêve que le jour de la résurrection était arrivé et que toutes les créatures étaient réunies dans le champ du Jugement. Une voix commanda : « Introduisez dans le paradis Mâlik Dinâr et Mohammed Vâci'. Je regardai, disait le narrateur, pour voir lequel des deux docteurs entrerait le premier dans le paradis, et je remarquai que ce fut Mâlik Dinâr. Je demandai pourquoi il entrait le premier, puisque, dans ce bas monde, Mohammed Vâci' avait été le plus parfait et le plus docte. C'est, me dit-on, parce que Mohammed Vâci' avait deux chemises, tandis que Mâlik Dinâr n'en possédait qu'une. Mohammed Vâci' est resté en arrière pour avoir à rendre compte de cette chemise qu'il avait en plus. » Dieu seul sait tout.

Sentences de Mohammed Vâci' [1].

Cet ascète illustre entre tous les ascètes, ce serviteur choisi entre tous, ce savant plus rapproché que tous les autres de la vérité, ce sujet parfait parmi les initiés, ce docteur célèbre entre tous par la modestie de ses désirs, ce Vâci', que la miséricorde de Dieu soit sur lui! Il n'avait pas son égal dans la science. Longtemps il avait été l'humble disciple des *suivants* [2] et avait eu des relations avec les docteurs des premiers temps. Il était accompli dans la connaissance de la loi écrite et de la vie spirituelle. Il poussait si loin la pratique de l'ascétisme qu'il mangeait son pain sec en l'assaisonnant d'eau pure, attendu qu'il avait renoncé à toute espèce de douceurs. Il disait : « Quiconque pratique la modération dans les désirs n'a besoin de personne. » Dans les épanchements de son cœur il disait en forme d'action de grâces : « Mon Dieu, tu m'acceptes affamé et nu comme un de tes serviteurs bien-aimés; comment ai-je pu mériter une pareille faveur? » Chaque fois qu'il tombait d'inanition, il se rendait au logis de Haçan Basri, où il mangeait tout ce qu'il trouvait. Celui-ci ne le voyait pas plus tôt arriver qu'il en était tout joyeux.

On raconte que Mohammed Vâci' disait : « Heureux celui qui, en se levant avec l'aurore, se trouve à jeun et le soir, au moment de reposer, se couche à jeun; qui, dans cette situation, se loue du Seigneur très haut et ne fait pas entendre la moindre plainte! » Quelqu'un lui dit : « Mohammed Vâci', donne-moi un conseil. — Dans ce monde, lui répondit-il, vis en ascète et pratique de ton plein gré la modération dans les désirs. Ne demande rien à qui que ce soit. Si tu agis ainsi, tu n'auras besoin de personne, mais tu verras tout le monde avoir besoin de toi. Par la suite, ton habitude de te contenter de peu sera pour toi un indice

1. Je ne saurais préciser la date de la mort de ce personnage.
2. On appelle ainsi les musulmans de la deuxième ou troisième génération, c'est-à-dire ceux qui avaient vécu avec les *ansâr* (partisans de Mahomet à Medine) ou bien avec ceux qui avaient connu les *ansâr*.

certain que tu seras vraiment roi sur cette terre et dans l'autre vie. »

Une fois il dit à Mâlik Dinâr : « Ô Mâlik! il est plus difficile de retenir sa langue que de garder son argent. Quiconque retient sa langue atteindra certainement l'objet de ses désirs. »

Un jour Mohammed Vâci', portant un vêtement de camelot, alla trouver Qotaïba ben Muslim. « Pourquoi ce vêtement de camelot? » lui dit celui-ci. Et Mohammed Vâci' ne répondant rien, « Pourquoi, demanda-t-il encore, ne me réponds-tu pas? — Je garde le silence, dit Mohammed Vâci', parce que, si je te réponds que je m'habille ainsi par suite de la pauvreté et du dénuement, j'aurai l'air de me plaindre du Seigneur très haut. »

Un jour que le fils de Mohammed Vâci' marchait en balançant ses bras en signe de fierté, son père lui dit : « Enfant, ne sais-tu donc pas quelle sorte de personnage tu es? J'ai acheté ta mère pour deux cents pièces d'or, et moi qui suis ton père, il n'y a personne parmi les musulmans qui vaille moins que je ne vaux. Il faut absolument que tes manières soient en rapport avec ta condition. »

Une autre fois, comme on lui demandait dans quel état il se trouvait : « De quelle nature, répondit-il, peut être l'état d'un homme dont la vie diminue chaque jour et dont les péchés augmentent sans cesse? » On lui demandait encore s'il connaissait le Seigneur très haut. « Quiconque le connaît, répondit-il, doit parler peu, avoir beaucoup de crainte et de trouble, et ne tourner vers personne autre que le Seigneur très haut des regards déplacés. Un vrai fidèle ne doit jamais être exempt de crainte. »

Sentences de Habib 'Adjemi [1].

Cet homme aux aspirations grandes et vigoureuses, cet habile médecin dans les voies de l'amour, ce Habib 'Adjemi, dont chaque pas était béni du ciel, que la miséricorde de Dieu soit sur lui! C'était un lutteur très énergique pour supporter les rigueurs de l'ascétisme. Il avait commencé par être un personnage opulent et un usurier. Vivant à Basra, il allait chaque jour recueillant d'un débiteur l'intérêt de l'argent qu'il lui avait prêté. En outre, il exigeait une indemnité de déplacement et appliquait aux dépenses de sa maison ce qu'il recueillait de cette manière. Un jour qu'il s'était rendu au domicile d'un de ses débiteurs, lorsqu'il eut frappé à la porte, la femme de celui-ci lui dit : « Mon mari n'est pas à la maison. — S'il n'est pas là, apporte-moi mon indemnité de route; je vais me retirer. — Mais je ne possède rien, reprit la femme; toutefois il y a chez nous un cou de mouton. » Et elle alla le chercher et le lui donna. Habib 'Adjemi le porta à sa femme et lui recommanda de le faire cuire. « Mais, lui fit observer celle-ci, il n'y a ici ni pain ni bois. » Habib 'Adjemi se remit en campagne, toucha d'un autre débiteur l'indemnité de déplacement, acheta du pain et du bois et revint chez lui. On mit le chaudron au feu, et on était en train de faire cuire le riz et la viande, lorsqu'un derviche se présenta à la porte en demandant l'aumône. « Va-t-en, lui dit Habib 'Adjemi, tu ne deviendras pas riche avec ce que tu recevras de nous. » Le derviche ainsi repoussé une fois parti, la femme voulut verser dans un plat le contenu du chaudron. Elle vit que le ragoût qui était dedans n'était plus qu'un amas de sang. Remplie d'épouvante, elle dit à Habib 'Adjemi : « Ta dureté envers le derviche nous a porté malheur. Tout le ragoût qui était dans le chaudron n'est plus que du sang. » Habib 'Adjemi, saisi de frayeur à ce spectacle, se repentit et se promit bien, comme gage de sa conversion, de ne plus pratiquer l'usure. Le jour suivant était un vendredi. Habib 'Adjemi, étant sorti de chez lui, vit, tout en cheminant, que des enfants jouaient sur la route. Ceux-ci ne l'eurent pas plus tôt aperçu qu'ils se dirent les uns aux autres : « Voilà l'usurier qui va arriver. Éloignons-nous de la route, de crainte que la poussière de ses pieds ne nous atteigne; car il ne faut pas devenir maudits comme lui. » A ces paroles Habib 'Adjemi fut profondément attristé et se

1. Il était originaire du Fars et était surnommé Abou Mohammed. Il mourut l'an 156 (772-773).

rendit auprès de Haçan Basri, qui justement était en train de prononcer une homélie. En l'entendant, Habib 'Adjemi, frappé de terreur à l'idée des jugements du Seigneur très haut, perdit connaissance. Quand il revint à lui, il fit amende honorable de tous ses méfaits, en présence de Haçan Basri. Puis il sortit de la mosquée et se rendit chez lui. Un de ses débiteurs, l'ayant aperçu, voulut se dérober à sa vue; mais Habib 'Adjemi lui dit : « Ne me fuis pas. Jusqu'aujourd'hui tu m'évitais; maintenant c'est moi qui cherche à t'éviter. » Poursuivant son chemin pour regagner sa maison, lorsqu'il arriva auprès de ces enfants dont il a été question plus haut, ceux-ci se dirent l'un à l'autre : « Il faut nous écarter de la route, de peur que la poussière de nos pieds n'atteigne Habib, qui a fait pénitence. Il ne faut pas que nous devenions rebelles aux yeux du Seigneur très haut. » Habib, en entendant ces paroles, s'écria : « Mon Dieu, à cette même heure où, revenant de mes égarements, j'ai cherché un refuge auprès de toi, tu as mis de l'affection pour moi dans le cœur de tes amis et tu as changé en bénédictions les malédictions qui accueillaient mon nom! »

Habib 'Adjemi fit annoncer publiquement que quiconque lui devait de l'argent n'avait qu'à reprendre son engagement écrit, attendu qu'il faisait à tous une remise complète. Tous les débiteurs vinrent et reprirent leurs obligations. Puis il distribua tout l'argent qu'il avait amassé depuis tant d'années, tellement qu'il ne lui resta absolument rien. Soudain arriva un de ses créanciers, qui réclama son dû. Il lui donna le voile de sa femme. Un second vint ensuite, qui réclama également. Il lui remit sa propre chemise, de sorte qu'il resta nu.

Il se bâtit sur le bord de l'Euphrate [1] un ermitage et s'y adonna entièrement aux œuvres de piété. Le jour il se rendait auprès de Haçan Basri pour s'y instruire; la nuit, jusqu'aux premiers rayons de l'aurore, il priait et gémissait. On l'appelle 'Adjemi (le mal instruit) parce que, au commencement, il ne pouvait pas prononcer correctement les paroles du Qoran.

1. Il semble qu'il s'agit plutôt ici de la réunion de l'Euphrate et du Tigre, c'est-à-dire du Chatt el-Arab.

Au bout de quelque temps sa femme commença à se plaindre en disant : « Décidément, je suis à bout de forces, épuisée de faim et de dénuement; il me faut absolument quelque argent. » A cette époque Habib 'Adjemi se rendait de jour à son ermitage sur le bord du fleuve et s'y adonnait aux pratiques de piété; le soir il rentrait chez lui. Un soir sa femme lui ayant demandé où il était allé dans la journée. « Aujourd'hui, répondit-il, j'étais sorti pour travailler. — Eh! il s'agit bien de ton travail! reprit-elle, qu'as-tu rapporté? — Celui qui me fait travailler, dit Habib 'Adjemi, est un personnage généreux. Lui-même m'a déclaré qu'au bout de dix jours il me donnerait le salaire de dix jours. » En effet, jusqu'à ce que dix jours fussent accomplis, Habib 'Adjemi allait et se livrait aux exercices de piété. Le dixième jour il réfléchissait dans son ermitage, se demandant ce qu'il répondrait à sa femme lorsqu'il rentrerait chez lui le soir et qu'elle lui demanderait de quoi manger; et, tout en se livrant à ces pensées, il continuait ses exercices de piété. Le Seigneur très élevé, par un effet de sa générosité, envoya à la maison de Habib 'Adjemi quatre anges sous une forme humaine. L'un portait une charge de farine, l'autre un mouton écorché, un autre une outre de miel, un autre encore une outre d'huile. De plus un beau jeune homme portait dans une bourse une somme de trois cents pièces d'or de la monnaie de ce temps. Après avoir remis toutes ces choses à la femme de Habib, ils se retirèrent en lui disant : « Ô femme! Celui qui a envoyé toutes ces choses est celui-là même dont Habib fait les affaires »; et ils ajoutèrent : « Ô femme! dis à Habib que notre maître lui envoie cette recommandation : augmente ton travail, et nous, de notre côté, nous devrons augmenter ton salaire. » Puis ils s'éloignèrent. Le soir venu, Habib regagna sa maison, tout pensif et soucieux. En y entrant, il sentit une bonne odeur de cuisine. Sa femme, venant à sa rencontre, lui dit : « Ô Habib! celui dont tu fais chaque jour les affaires, sois toujours à son service, car c'est un personnage bien généreux et très bon. Aujourd'hui il nous a envoyé ce que tu vois là avec cette recommandation : Habib n'a qu'à augmenter son travail, et nous, de notre

côté, nous devrons augmenter son salaire. » En entendant ces paroles, Habib détourna entièrement ses regards de ce bas monde pour s'adonner au service de Dieu. Les choses en vinrent au point que, quelque prière qu'il adressât à la cour du Très-Haut, elle était exaucée.

Une femme vint trouver Habib 'Adjemi et, tout en pleurs, lui dit : « Ô Habib! mon fils est parti pour l'étranger et je ne puis plus supporter d'être séparée de lui. Fais une prière; il est possible que, grâce à elle, mon fils me revienne. — As-tu quelque argent? lui demanda Habib. — Deux pièces d'argent », répondit la femme. Habib, les prenant, les donna à deux derviches; puis il fit une prière pour cette femme et lui dit : « Va voir ton fils. » Quand elle fut arrivée à sa demeure, elle y trouva son fils installé. « Mon fils, lui demanda-t-elle, que t'est-il arrivé? — J'étais dans la ville de Kermân, répondit-il; mon patron venait de m'envoyer au bâzâr pour y acheter de la farine. Après l'avoir achetée, je retournais chez lui, lorsque, soudain, un vent surgit et m'enleva; puis j'entends une voix qui disait : Ô vent! transporte-le à sa maison, par la vertu de la prière de Habib 'Adjemi et des deux pièces d'argent qu'il a données en aumône. » Si l'on venait à demander : Comment le vent peut-il conduire quelqu'un à un but? réponds : Exactement comme il enlevait le trône de Suleymân le prophète et le conduisait en une heure à une distance d'un mois de route; comme aussi il fit arriver en un instant le trône de Balqis auprès de Suleymân.

On raconte qu'un jour avant la station d'Arafa on vit Habib 'Adjemi à Basra et que le jour même de l'Arafa on constata sa présence dans la Ke'abeh.

Une année il y eut une disette à Basra. Habib 'Adjemi acheta à crédit une grande quantité de provisions; puis, ayant cousu une bourse de cotonnade, il la déposa le soir sous son oreiller. Le lendemain matin, lorsque le marchand vint réclamer son argent, Habib le tira de cette bourse et le lui remit.

Habib 'Adjemi possédait une maison auprès d'un marché en plein vent de Basra. Il avait aussi un vêtement de fourrure qu'il mettait en toute saison. Or, un jour qu'il

était assis dans ce marché, il se leva pour aller s'acquitter de ses devoirs religieux, laissant là son vêtement. Survint Haçan Basri qui, voyant la pelisse de Habib, la reconnut et resta auprès pour la garder, de peur que quelqu'un ne l'emportât. Habib, revenant, s'écria : « Ô imam des musulmans! pourquoi te tenir ainsi en faction? — Parce que, répondit Haçan Basri, tu avais laissé ici cette pelisse, que quelqu'un pouvait emporter tout à coup. A qui donc te fiais-tu pour l'avoir abandonnée ainsi? — A celui-là même qui t'a envoyé ici, répondit Habib, et qui a fait que tu es venu et que tu as veillé sur la pelisse. »

On raconte qu'un jour Haçan Basri rendit visite à Habib. Il y avait chez celui-ci deux pains d'orge et un peu de sel qu'il apporta et déposa devant Haçan Basri. Comme celui-ci se disposait à manger et allongeait déjà la main, un derviche se présenta à la porte et demanda la charité. Aussitôt Habib de lui donner ces deux pains. « Habib, lui dit Haçan, tu es un homme de bien, mais si tu avais une parcelle d'intelligence et d'instruction, tout serait pour le mieux. Ne sais-tu pas qu'on ne doit jamais retirer le pain de devant un hôte? Au moins fallait-il ne donner qu'un de ces pains au derviche et laisser l'autre en place. » Habib ne répondit rien. Quelques instants après entra un homme, apportant dans une nappe du pain, un agneau rôti, un grand plat de *halva* et cinq cents pièces d'or. Il déposa le tout devant Habib, et dit : « Maître, un tel vous envoie ses compliments. » Tous deux (Habib et Haçan) se mirent à manger de ces provisions, et Habib distribua l'argent aux pauvres et aux derviches; puis il dit à Haçan Basri : « Hé! mon maître! tu es un homme de bien, mais si dans tout cela tu avais été plus sincère, tout aurait été pour le mieux; car tu aurais eu à la fois le savoir et la sincérité, et la sincérité va toujours bien avec le savoir. »

On raconte qu'un jour, au moment de la prière du soir, Haçan Basri arriva à l'ermitage de Habib 'Adjemi. Celui-ci avait déjà commencé la prière et il récitait *al-hamdu* [1], qu'il

1. C'est le commencement de la *fâtiha* ou 1er chapitre du Qoran, que l'on doit réciter dans la deuxième position d'un *rik'at*, qui en compte huit en tout. La prière du soir est de trois *rik'at*.

prononçait *al-hemdu*. Haçan se dit en lui-même : « Cet homme ne peut pas bien prononcer les paroles du Qoran ; il est impossible de faire la prière sous sa direction » ; et il fit la prière à part. Cette même nuit Haçan, dans son sommeil, vit le Seigneur très haut et lui demanda : « Mon Dieu, que faut-il faire pour mériter ton approbation ? » Une voix l'interpellant lui dit : « Ô Haçan ! tu avais rencontré mon approbation, mais tu n'as pas su en apprécier la valeur. — Qu'est-ce donc, ô mon Dieu ? » s'écria Haçan Basri. Et la même voix de lui dire : « Il fallait faire la prière sous la direction de Habib 'Adjemi. Cette prière aurait eu plus de valeur que toutes celles que tu as faites dans le cours de ta vie entière. Si la langue des autres est droite, le cœur de Habib 'Adjemi est droit. »

On raconte qu'un jour Haçan Basri, fuyant devant les agents de Heddjâdj ibn Youçouf, vint se cacher dans l'ermitage de Habib 'Adjemi. Les agents de Heddjâdj, arrivant à leur tour, demandèrent à Habib par où était passé Haçan Basri. « Il est dans cet ermitage, répondit-il. — Mais nous y sommes entrés et nous n'avons vu personne, objectèrent-ils. Ô Habib ! quelque traitement que vous fasse Heddjâdj, vous l'aurez bien mérité. Pourquoi nous faire un mensonge ? — Je vous répète, protesta Habib, que Haçan Basri est là-dedans. Si vous ne le voyez pas, que puis-je y faire ? » Ceux-ci entrèrent de nouveau dans l'ermitage, cherchèrent partout et, ne trouvant pas Haçan Basri, ressortirent et s'en allèrent. Haçan, sortant à son tour, dit : « Ô Habib ! voilà comme tu t'es acquitté de ce que tu dois à ton maître ! Tu m'as dénoncé ! — Maître, lui répondit Habib, c'est grâce à ma sincérité que tu as pu échapper. Si j'avais dit un mensonge, nous étions pris tous les deux. » Haçan Basri demanda alors à Habib : « Mais quelles paroles récitais-tu donc pour qu'ils ne m'aient pas vu ? — J'ai récité dix fois, répondit Habib, le *verset* du trône [1], dix fois *âminou-r-raçoul* (ayez foi dans l'Envoyé, IV, 135), dix fois *qoul houa-llahou* (dis : C'est lui qui est Allah) ; en outre, j'ai dit : Mon Dieu, je te confie Haçan, garde-le. »

1. Qoran, sour. II, vers. 256. En voici la traduction : « Allah, il n'y a pas d'autre Dieu que lui. Il est le vivant, l'immuable. Ni l'assoupissement ni le sommeil ne s'emparent de lui. A lui appartient ce qui est dans les cieux et sur la terre. Qui peut intercéder auprès de lui sans sa permission ? Il connaît ce qui est devant eux et derrière eux, et ils n'embrassent de sa science que ce qu'il a bien voulu. Son trône s'étend sur les cieux et sur la terre, et leur garde ne le gêne pas. Il est le très haut, le grand par excellence. »

On raconte que Haçan Basri, au cours d'un voyage, arriva au bord du fleuve et s'y arrêta. Survint Habib 'Adjemi, qui lui dit : « Ô imam des musulmans ! qu'attendez-vous ici ? — J'attends impatiemment la venue d'un bateau, répondit Haçan Basri. — Ô maître ! répondit Habib, j'ai étudié la science auprès de vous. Pour le moment, chassez de votre cœur les désirs immodérés, la passion et l'envie. Chassez-en aussi l'amour de ce bas monde. S'il vous survient des épreuves, considérez-les comme une bonne fortune. Enfin, quoi qu'il puisse vous arriver, songez que c'est le Seigneur très haut qui vous l'envoie ; et puis posez votre pied sur l'eau et traversez. » Et il n'eut pas plus tôt parlé ainsi qu'il posa le pied sur le fleuve et le traversa. Haçan Basri, en entendant ces paroles, perdit connaissance. Quand il reprit ses sens, on l'interrogea sur ce qui lui était arrivé ; et lui de répondre : « Habib, qui s'est instruit de la doctrine auprès de moi, vient de m'adresser beaucoup de reproches : et puis il a posé le pied sur le fleuve et l'a traversé. Si, au jour de la résurrection, on vient me dire : Traverse le pont du *Sirat*, et que je ne puisse le faire, que deviendrai-je ? »

Ensuite il demanda à Habib 'Adjemi par quelles œuvres il était arrivé à un si haut degré. « Ô Haçan ! répondit celui-ci, en m'appliquant à blanchir mon cœur, tandis que toi, tu noircis du papier. — Hélas ! reprit Haçan, faut-il donc que le bénéfice de mon savoir soit pour les autres, tandis qu'il ne m'en revient que l'éclat extérieur ! »

Il ne faudrait pas toutefois qu'il entrât dans vos esprits cette idée que le degré de Habib est supérieur à celui de Haçan Basri. Sachez que, à la cour du Seigneur très haut, il n'y a pas de degré plus élevé que celui de la science. Cela est si vrai que les docteurs ont dit : « Dans la voie

spirituelle, le don des miracles est le quatorzième degré, tandis que la science appartient au dix-huitième. » D'ailleurs le don des miracles provient de l'accomplissement des œuvres de piété, tandis que les mystères se révèlent en grand nombre au jour de la méditation. Voyez, par exemple, Suleymân, sur lui soit le salut! Les *div*, les *peri* (génies mâles et femelles), les vers, les oiseaux, le vent, tout était sous son commandement, comme vous l'avez entendu raconter dans le livre des *Qiças* (les Histoires). En outre il comprenait le langage de tous les oiseaux; et cependant, quoique parvenu à un si haut degré, il se soumettait docilement au livre que Dieu avait envoyé à Mouça et qui est connu sous le nom de *Tevrit* (la Loi), et agissait d'après ses instructions.

On raconte qu'Imâm Châfi'i et Imâm Ahmed Hanbal étaient assis tous deux, occupés à converser, lorsque survint Habib 'Adjemi. Ahmed Hanbal dit : « Il faut poser une question à Habib. — Garde-t'en bien, objecta Châfi'i, car c'est un homme extraordinaire. » Néanmoins Ahmed Hanbal s'adressant à Habib : « Ô Habib! quelqu'un se trouve redevable d'une des cinq prières canoniques, mais il ne sait pas de laquelle; que doit-on lui faire? — Cela, répondit Habib, est le fait d'un homme dont le cœur ne se soucie guère du Seigneur très haut. Il faut le corriger et exiger de lui qu'il fasse la totalité des cinq prières. » Ahmed Hanbal resta stupéfait de cette réponse. « Ne t'avais-je pas averti, observa Châfi'i, de t'abstenir de lui faire des questions? »

On raconte que Habib avait une servante qui était auprès de lui depuis trente années, durant lesquelles il n'avait jamais vu son visage. Un jour Habib lui dit : « Femme, appelle donc notre servante. — Mais votre servante, c'est moi-même », observa celle-ci; et Habib de répondre : « Durant ces trente dernières années, nous n'avons jamais eu la force de regarder personne autre que Dieu; voilà pourquoi je ne te connaissais pas. » On raconte que Habib 'Adjemi, assis dans un coin, disait : « Quiconque ne se plaît pas avec toi, puisse-t-il n'être jamais heureux! Quiconque n'illumine pas son œil à ta lumière, puisse-t-il n'être jamais

éclairé! Quiconque ne t'aime pas, puisse personne ne l'aimer! » On demandait à Habib 'Adjemi en quoi le Seigneur très haut pouvait se complaire. « En un cœur, répondit-il, où ne se trouve pas le moindre grain de poussière d'hypocrisie. » Chaque fois qu'on récitait devant lui le Qoran, Habib se mettait à pleurer amèrement. « Mais, lui objectait-on, tu es un barbare (*'adjemi*), le Qoran est en arabe et tu n'en comprends pas le sens; pourquoi pleures-tu ainsi? — Il est vrai, répondait-il, que ma langue est barbare, mais mon cœur est arabe. » Un personnage de considération raconte : « Je vis en songe Habib placé à un rang très élevé. Mais, dis-je, voilà bien Habib 'Adjemi! S'il était *'adjemi*, me dit une voix, il n'en était pas moins *habib*; c'est-à-dire *ami* en langue arabe. »

On raconte qu'on avait attaché à la potence un jeune homme. La nuit qui suivit l'exécution, on le vit en songe se promenant dans le paradis, richement vêtu. « Mais, lui demanda-t-on, dans ce monde tu étais un homme sanguinaire; comment as-tu atteint un aussi haut degré? » Le jeune homme répondit : « Le jour même où on m'attachait à la potence, Habib 'Adjemi passait. Il m'a regardé du coin de l'œil, il a fait une prière pour moi; et voilà comment j'ai obtenu ce degré de félicité. »

Sentences d'Abou Hâchim Mekki [1].

Cet homme sincère et pieux, cette aurore des cœurs véridiques, cet Abou Hâchim Mekki, que la miséricorde de Dieu soit sur lui! Dans l'ascétisme, comme dans la science, il était incomparable. Il avait vu en personne les *suivants* et beaucoup de *compagnons* [2]. Ses paroles étaient approuvées de tous les docteurs. Il avait connu Anas ibn Mâlik. Abou

1. Je ne saurais préciser la date de sa mort.
2. C'est-à-dire des musulmans de la seconde et de la troisième génération, et même de la première.

Horeïra et bon nombre de *compagnons*. On raconte qu'un jour Hichâm ben Abd el-Melik lui demanda : « Que faut-il que nous fassions pour trouver le salut? » Lui de répondre : « Chaque pièce d'argent que tu acquerras, tâche de l'acquérir par des voies légitimes et dépense-la de telle manière que tu aies l'approbation du Seigneur très haut. — Mais, reprit Hichâm, qui est en état d'agir ainsi? — Celui, répondit Abou Hâchim, qui, craignant l'enfer et désirant le paradis, cherche à s'attirer l'approbation du Seigneur très haut. »

Il disait aussi : « Ayez bien soin de vous tenir éloignés des jouissances de ce bas monde, car, au jour de la résurrection, on amènera ceux qui l'auront aimé au champ du Jugement et on criera : Ô vous qui êtes ici assemblés! sachez bien que voilà devant vous les serviteurs qui ont tenu en estime ce que le Seigneur très haut avait commandé de détester et ont adopté ce qu'il avait ordonné de répudier. » Il disait encore : « Ici-bas, à la suite d'une joie, il y a toujours un chagrin »; et encore : « Si tu donnes ton attention aux choses de peu de ce monde, tu fais tort aux grands intérêts de l'autre vie. » Comme on lui demandait en quoi consistait sa richesse, « Ma richesse, répondit-il, consiste à plaire au Seigneur très haut et à n'avoir pas besoin de la créature ».

Un jour qu'il passait par le bâzâr, il s'arrêta à regarder la viande exposée à l'étal d'un boucher. Celui-ci lui dit : « Prends cette viande-là; elle est bien grasse. — C'est que je n'ai pas d'argent, reprit Abou Hâchim. — N'importe, insista le boucher, prends tout de même la viande, j'ai confiance en toi. — Et moi, je n'ai pas confiance en moi, poursuivit Abou Hâchim. — Mais on voit tes côtes tant tu es maigre, observa le boucher. — Bah! répondit Abou Hâchim, c'est bien suffisant pour les vers qui sont dans la tombe. »

On raconte qu'un personnage de considération disait : « Comme je me disposais à partir pour la Ke'abeh, j'allai voir Abou Hâchim. Je le trouvai endormi et je m'assis. Quand il s'éveilla, il me dit : Je viens de voir en songe l'Envoyé, sur lui soit le salut! Il m'a chargé d'un message pour toi : Dis-lui qu'il ait les plus grands égards pour sa mère; cela lui vaudra une récompense supérieure à celle d'une visite à la Ke'abeh. Quant à moi, je renonçai à mon voyage, j'allai retrouver ma mère et ne m'occupai plus que de la soigner. »

Sentences d'Ataba ben Goulâm [1].

Celui qui brûlait de l'amour de Dieu; celui qui, dans la voie de l'union intime, était arrivé au but; cette mine de sincérité et de pureté; l'âme de tous les hommes fidèles; l'imam de tous les croyants, 'Ataba ben Goulâm, que la miséricorde de Dieu soit sur lui! Les docteurs de la saine doctrine, ou plutôt tous les hommes, avaient pour lui de l'affection. C'était un disciple de Haçan Basri. Un jour qu'ils se tenaient tous deux sur le bord du fleuve, 'Ataba ben Goulâm, entrant dans le courant, se mit à marcher sur la surface de l'eau. Frappé de stupeur à ce spectacle, Haçan Basri lui demanda : « Ô 'Ataba ben Goulâm! qu'as-tu fait pour atteindre un pareil degré? — Il y a trente ans, répondit-il, que tu fais ce que le Seigneur très haut te commande, et moi, il y a trente ans que j'accomplis ces œuvres dans lesquelles il se complaît. Toutes les tâches qu'il lui a plu de m'imposer, j'ai courbé la tête devant elles et je les ai acceptées avec résignation. »

Voici ce qui détermina 'Ataba ben Goulâm à faire pénitence. Un jour il vit une jeune fille et en devint amoureux. Comme il avait envoyé un message pour lui faire part de sa passion, cette jeune fille lui fit demander : « Quelle partie de mon corps as-tu vue pour être tombé amoureux de moi? » Lui répondit qu'il avait été épris pour avoir vu son œil. Elle alors, arrachant un de ses yeux, le déposa sur un plateau et l'envoya à 'Ataba ben Goulâm avec ce message : « Voilà cet œil qui t'a rendu amoureux,

1. Il mourut l'an 167 (783-784).

prends-le et regarde-le bien. » 'Ataba ben Goulâm, témoin d'un pareil acte, s'éveilla du sommeil de l'incurie et, se rendant auprès de Haçan Basri, il fit pénitence. Il en arriva à un point d'austérité tel qu'il semait de ses propres mains le grain destiné à sa nourriture, le moissonnait, le battait, en tirait la farine, en fabriquait la pâte, la façonnait en galettes minces comme du pain, qu'il faisait sécher au soleil et conservait ainsi. Chaque semaine il mangeait un de ces pains et consacrait tout son temps aux œuvres de piété. Il disait : « Je rougirais devant les anges nommés *Kiram el-Katibin* [1] (les plus illustres des secrétaires), qui sont assis sur mes deux épaules, si j'allais plus de deux fois par semaine soulager la nature. »

Il est rapporté qu'on vit, par un froid rigoureux, 'Ataba ben Goulâm en chemise, se tenant soucieux et tout en sueur au pied d'un mur. « Que t'arrive-t-il donc, lui demanda-t-on? — C'est qu'un jour, répondit-il, j'avais chez moi un hôte qui est venu s'installer, pour satisfaire un besoin, au pied de ce mur; et moi, je lui ai passé un fragment de brique que j'en avais arraché. Actuellement, chaque fois que je vois ce mur, je sue de honte, et cependant j'avais demandé au propriétaire de me pardonner. »

On demandait un jour à Abd el-Vâhid ben Zeïd s'il existait un être qui, intérieurement désintéressé des créatures, fût toujours occupé à servir Dieu. « Oui, répondit-il, j'en connais un, qui vient en ce moment même. » Et, à l'instant, arriva 'Ataba ben Goulâm. « As-tu vu quelqu'un en route? lui demanda-t-on. — Non », répondit-il; et cependant le chemin qui conduisait à sa demeure passait par l'intérieur du bâzâr; mais il était si absorbé par la pensée de Dieu qu'il n'avait vu personne.

On raconte qu'Ataba ben Goulâm, de son vivant, n'avait jamais rien mangé ni bu d'agréable au goût. « Ô mon fils! lui dit sa mère, pourquoi t'imposes-tu tant d'épreuves pénibles? — Ô ma mère! répondit-il, celui qui, dans cette

1. Ce sont les anges gardiens, chargés d'écrire les bonnes et les mauvaises actions.

vie passagère s'impose des épreuves pénibles, rencontrera en récompense un repos qui ne finira jamais. »

Toutes les nuits, jusqu'aux premiers rayons de l'aurore, il restait sans dormir et répétait : « Mon Dieu, que tu me châties ou que tu me pardonnes, j'accepterai de bon cœur ta décision. » Une nuit il vit en songe une houri qui lui dit : « Ô 'Ataba ben Goulâm! Je suis amoureuse de toi. Prends bien garde de commettre aucun acte d'où il résulte de l'éloignement entre nous deux! — Houri, répondit-il, j'ai répudié le monde par trois fois, parce que je tiens à arriver jusqu'à toi. »

Un jour d'hiver quelqu'un vint le trouver et lui dit : « On me questionne sur toi; fais-moi donc voir quelque chose d'extraordinaire. — Que te faut-il? demanda 'Ataba ben Goulâm. — Il me faudrait des dattes fraîches », répondit celui-ci; et aussitôt 'Ataba ben Goulâm apporta une corbeille pleine de dattes fraîches qu'il lui remit.

Un autre jour Dsou'n-Noun Misri et Mohammed Semmâk étaient assis auprès de dame Râbi'a, lorsque soudain arriva 'Ataba ben Goulâm, tout joyeux, portant une chemise neuve. « Pourquoi, lui demandèrent ceux-ci, es-tu si joyeux et balances-tu ainsi tes bras? » Lui de répondre : « Comment ne serais-je pas joyeux, lorsqu'on m'appelle 'Ataba ben Goulâm, c'est-à-dire serviteur du Seigneur très haut? » Et, en disant ces paroles, il tomba à terre et rendit l'âme. Quelques-uns virent en songe 'Ataba ben Goulâm qui avait une partie de la figure toute noire. — Que signifie cela? lui demanda-t-on. Lui de répondre : « Un jour, comme je me rendais chez mon maître, j'avais jeté un regard sur un enfant imberbe. Le Seigneur très haut a commandé que l'on me conduisît en paradis. En y allant, tandis que je passais au-dessus de l'enfer, un serpent, s'élançant du gouffre, m'a mordu ce côté de la figure et m'a dit : Si tu avais regardé cet adolescent avec plus d'attention, je t'aurais mordu encore plus fort. »

Sentences de Râbi'a 'Adaviyeh[1].

Cette bienvenue à la cour de Dieu; elle qui brûlait intérieurement des feux de l'amour; qui, s'étant donnée au Seigneur, s'était entièrement détachée des créatures; elle qui rivalisait avec les hommes d'élite; qui avait pénétré tous les mystères de la vérité; elle dont les prières et les œuvres de piété étaient cachées à tous les regards, cette Râbi'a 'Abaviyeh, que Dieu se complaise en elle! Si quelqu'un nous demande : « Pourquoi citez-vous Râbi'a dans les rangs des hommes d'élite? » nous lui répondons qu'il y a un *hadis* de l'Envoyé, sur lui soit le salut! ainsi conçu : « Ne regardez pas l'extérieur d'une personne, mais tenez compte de ses bonnes actions et de sa bonne volonté »; ce qui revient à dire : toute femme dont les exercices de piété et le culte sont agréés à la cour du Seigneur très haut comme ceux des hommes d'élite, on ne doit pas dire que c'est une femme. 'Abbaça Touci, que la miséricorde de Dieu soit sur lui! dit : « Au jour de la résurrection les anges, par l'ordre du Très-Haut, crieront : Ô hommes d'élite! tenez-vous tous sur un rang. Or la première personne qui viendra se placer au rang des hommes d'élite, ce sera Meriem. » Remarquons de plus que Haçan Basri n'avait pas prononcé d'homélie avant la naissance de Râbi'a.

On rapporte que, dans la nuit où elle fut mise au monde par sa mère, il n'y avait pas chez eux un vêtement pour l'envelopper ni assez d'huile pour allumer la lampe. Son père, qui avait déjà trois filles, en eut quatre en la comptant. Pour en revenir à la mère de Râbi'a, elle dit à son mari : « Va chez un tel de nos voisins, demande-lui de l'huile de l'une de ses lampes et reviens. » Or le père de Râbi'a s'était promis que jamais il ne demanderait rien à

1. Selon les traditions, elle mourut l'an 135 (752-753), ou l'an 185 (801-802).

une créature. Il se leva donc, alla jusqu'à la porte du voisin et revint sur ses pas en disant que tout le monde dormait; et lui-même se coucha, bien chagrin de n'avoir que des filles, et s'endormit. Dans son sommeil il vit l'Envoyé, sur lui soit le salut! qui lui dit : « Ne te chagrine pas; car, au jour de la résurrection, ta nouvelle fille intercédera pour soixante-dix mille de mes fidèles. Demain, à l'aurore, rends-toi chez le beg de Basra, 'Iça Razân, et dis-lui de ma part en signe de ta mission : Tu m'adresses chaque nuit cent bénédictions et quatre cents dans la nuit du vendredi. Cependant, dans la nuit de vendredi dernier, tu ne m'as rien adressé par oubli; eh bien, en expiation de ces quatre cents bénédictions que tu as oubliées, donne-moi sur ce qui t'appartient légitimement quatre cents pièces d'or. » A son réveil le père de Râbi'a pleura beaucoup. Lorsque le jour parut, il écrivit sur un morceau de papier les paroles qu'il avait entendues en songe, se rendit à la porte d'Iça Razân et le lui fit remettre dans ses appartements intérieurs. 'Iça Razân n'eut pas plus tôt lu cet écrit qu'il donna en aumônes dix mille pièces d'or et en envoya quatre cents au père de Râbi'a, en lui présentant ses excuses : « Je veux aller te rendre visite, car je ne suis pas assez grand seigneur pour te demander de venir en personne; c'est moi-même qui irai et qui me présenterai humblement devant vous, en balayant de ma barbe le seuil de votre porte. De plus, chaque fois que vous aurez besoin de quelque chose, je vous en conjure au nom de Dieu, envoyez nous le demander et nous vous le ferons parvenir. » Pour le moment, le père de Râbi'a emporta cet or et le consacra aux dépenses de sa maison.

Lorsque Râbi'a fut devenue grande, son père et sa mère moururent. A cette époque il y eut à Basra une grande disette par suite de laquelle toutes les sœurs aînées de Râbi'a se séparèrent de leur cadette et partirent. Pour elle, un méchant homme la vendit comme une esclave lui appartenant. Le maître qui l'acheta la traitait durement et lui faisait faire toute sorte de services. Un jour qu'elle voulait se dérober aux regards d'un étranger, elle s'écarta du sentier frayé et tomba en se brisant une main. Aussitôt,

appuyant sa face contre terre, elle dit : « Mon Dieu, je suis loin des miens et captive, sans père ni mère, ma main vient de se briser, et cependant rien de tout cela ne me chagrine. Ce qui m'inquiète, c'est que j'ignore si, oui ou non, tu es satisfait de moi. » Aussitôt une voix se fit entendre : « Ne te chagrine pas, ô Râbi'a! car, au jour de la résurrection, nous t'assignerons un tel rang que tous les anges qui nous approchent de plus près l'envieront. » Râbi'a, le cœur satisfait, retourna au logis.

Elle observait un jeûne perpétuel, tout en faisant le service de son maître. Une fois la nuit venue, elle priait jusqu'aux premiers rayons de l'aurore. Une nuit le maître de Râbi'a s'étant éveillé entendit le son d'une voix. Il aperçut Râbi'a, la tête en adoration et disant : « Mon Dieu, tu sais que le désir de mon cœur est dans la recherche de ton approbation et qu'il ne souhaite rien tant que d'obéir à tes commandements. Mon œil s'éclaire à la lumière des hommages que je rends à ta suprême majesté. Si j'avais la liberté de mes actes, je ne voudrais pas rester un seul instant en dehors de ton service : mais tu m'as livrée aux mains d'une créature, et voilà pourquoi j'arrive si tard comme ton humble servante. » Le marchand vit aussi, suspendue au-dessus de la tête de Râbi'a, une lampe brillante dont l'intérieur de la maison était tout éclairé. Il se dit aussitôt en lui-même qu'il n'était pas possible de la traiter plus longtemps en esclave; et, dès que l'aurore parut, s'adressant à elle : « Ô Râbi'a! je te fais libre. Si tel est ton désir, reste ici, et nous serons tous à ton service. Si tu ne veux pas demeurer ici, va partout où il te plaira. » Alors Râbi'a, prenant congé d'eux, partit et s'adonna entièrement aux œuvres de piété.

On rapporte que Râbi'a, dans l'espace d'une nuit et d'un jour, faisait une prière de mille *rik'at* [1] et que, de temps en temps, elle se rendait auprès de Haçan Basri. D'après un autre récit, elle exerça d'abord le métier de joueuse de flûte pendant un certain temps; ensuite elle fit pénitence. Elle se

1. Les cinq prières canoniques ne forment ensemble que vingt-neuf *rik'at*, dont dix-sept de précepte divin et les autres d'obligation imitative.

construisit un ermitage où elle était constamment occupée aux œuvres de piété.

Un jour elle se rendait à la Ke'abeh, ayant en sa possession un âne qu'elle avait chargé de ses effets. Cet âne étant mort, les gens de la caravane dirent : « Nous allons charger ton bagage sur nos bêtes. — Mais, dit Râbi'a, ce n'est pas sur vous que je comptais quand je suis venue; c'est dans le Seigneur très haut seul que je mets ma confiance; partez donc. » Une fois la caravane partie, Râbi'a s'adressant au Seigneur : « Mon Dieu, dit-elle, est-ce ainsi que les rois en usent avec les serviteurs faibles et impuissants? Tu m'as invitée à me rendre à ta maison, et voilà que tu fais périr mon âne dans le désert et que tu me laisses là dans la solitude! » A peine avait-elle prononcé ces paroles que l'âne se releva plein de vie. Elle le chargea, poursuivit sa route et rejoignit la caravane.

On raconte qu'un jour, comme elle se rendait à la Ke'abeh, elle resta seule dans le désert. « Mon Dieu, dit-elle, mon cœur est en proie à la perplexité au milieu de cette solitude. Je suis une brique [1] et la Ke'abeh est une pierre. Ce qu'il me faut, c'est la contemplation de ta face. » A ces mots une voix l'apostropha de la part du Seigneur très haut : « Ô Râbi'a! feras-tu à toi seule ce qui exigerait le sang du monde entier? Lorsque Mouça a désiré voir notre face, nous n'avons répandu qu'un atome de notre lumière sur une montagne et elle s'est trouvée dissoute en mille morceaux. »

On raconte qu'une autre fois, comme Râbi'a se rendait à la Ke'abeh, elle la vit venir en plein désert au-devant d'elle. « Ce qu'il me faut à moi, dit Râbi'a, c'est le maître de la Ke'abeh et non la Ke'abeh; qu'ai-je à faire d'elle? » Et elle ne daigna pas la regarder.

Ibrahim Edhem mit quatorze années à se rendre à la Ke'abeh, car à chaque pas il faisait une prière de deux *rik'at*. Il disait : « Les autres marchent sur cette route avec

1. C'est-à-dire : « Moi qui ne suis qu'une brique non cuite, j'ai besoin, pour passer à la cuisson et devenir meilleure, d'autre chose que la Ke'abeh qui n'est qu'une pierre : il me faut ta vue. » En d'autres termes : « Toi seul peux me délivrer des imperfections de ma nature. »

leurs pieds; moi, j'y marche avec ma tête. » Au bout de quatorze années, lorsqu'il fut près de la Ke'abeh, il ne la vit pas à sa place. Lui de dire en gémissant : « Hélas! suis-je donc devenu aveugle que je ne puis voir la Ke'abeh? » Alors il entendit une voix qui lui criait : « Ô Ibrahim! tu n'es pas aveugle, mais la Ke'abeh est allée au-devant de Râbi'a. » Ibrahim, très ému, vit que la Ke'abeh était revenue et avait repris sa place. Puis il aperçut Râbi'a qui s'avançait appuyée sur un bâton. « Ô Râbi'a! lui dit-il, quelle œuvre est la tienne et quel bruit tu fais dans le monde! car tous disent : La Ke'abeh est allée au-devant de Râbi'a. » Et Râbi'a de répondre : « Ô Ibrahim! quel bruit fais-tu toi-même dans le monde, toi qui as mis quatorze années pour arriver ici! Et tous disent : Ibrahim, à chaque pas, s'arrête pour faire une prière de deux *rik'at*. — Il est vrai, dit Ibrahim, j'ai mis quatorze années à traverser ce désert en priant. — Ô Ibrahim! reprit Râbi'a, tu es venu avec la prière et moi avec l'indigence »; et elle pleura abondamment. Puis, après avoir visité la Ke'abeh, elle retourna à Basra. Dans un élan de son cœur elle dit : « Ô mon Dieu! tu as promis deux belles récompenses pour deux choses : l'accomplissement du pèlerinage et la patience à supporter les épreuves. Si mon pèlerinage n'est pas valable devant toi, c'est un grand malheur pour moi; mais où sera la récompense pour un tel malheur? »

L'année suivante elle dit : « Puisque la Ke'abeh est venue au-devant de moi l'année dernière, c'est moi qui, cette année, vais aller au-devant d'elle. » Cheïkh Ali Farmezi raconte que, lorsque arriva l'époque du pèlerinage, Râbi'a, prenant la direction du désert, se roula sur les reins et arriva ainsi en sept années à la Ke'abeh. Lorsqu'elle y fut parvenue, elle entendit une voix qui lui disait : « Que désires-tu, Râbi'a? Si c'est moi que tu désires, je vais t'apparaître dans toute ma gloire, devant laquelle tu seras immédiatement liquéfiée comme de l'eau. — Mon Dieu, répondit-elle, je ne suis pas de force à atteindre un si haut degré. Je ne demande qu'une parcelle de pauvreté spirituelle. » Et aussitôt la voix de reprendre : « Ô Râbi'a! la pauvreté est un sentiment de crainte de notre colère que

nous avons placé sur la route des hommes d'élite, attendu que, lorsqu'il ne leur reste pour arriver jusqu'à nous que la pointe d'un cheveu, il peut arriver que leur affaire se gâte subitement et qu'ils se trouvent rejetés bien loin du but. Quant à toi, tu es encore retenue dans l'intérieur des soixante-dix rideaux [1]. Tant que tu ne seras pas sortie de dessous eux et que tu n'auras pas posé le pied dans notre voie, tu ne seras pas capable de parler de pauvreté. — Ô Râbi'a! dit une voix, regarde en haut. » Quand elle eut regardé en haut, elle vit une mer de sang suspendue dans les airs et une voix lui cria : « Ô Râbi'a! cette mer est formée des larmes de sang tombées des yeux de ceux qui, épris de nous, se sont mis à nous rechercher. Dès la première station [2] ils ont été tellement anéantis qu'il n'est plus resté trace de leurs personnes ni dans ce monde ni dans l'autre. — Mon Dieu, dit Râbi'a, fais-moi voir un exemple du degré de félicité auquel sont parvenus ces amoureux. » Elle n'avait pas achevé ces paroles que, soudain, ses menstrues lui vinrent, et elle se trouva en état d'impureté. En même temps une voix lui cria : « Le premier degré auquel parviennent les amoureux est exactement figuré par un homme qui, après s'être roulé sur ses reins pendant sept ans, arriverait pour visiter un mur de briques et qui, en approchant de ce mur, se barrerait à lui-même la route par suite d'un empêchement né de sa propre personne. » Râbi'a, découragée, dit : « Mon Dieu, tu ne me laisses pas m'asseoir dans ma propre maison et tu ne veux pas m'admettre dans la tienne. Ou laisse-moi m'installer tranquillement chez moi, à Basra, ou permets-moi d'entrer dans la Ke'abeh, qui est ta demeure. Je te cherchais sans avoir d'abord courbé la tête devant la Ke'abeh; maintenant laisse-moi m'en aller, car je ne suis pas digne d'entrer dans ta maison. » Et, s'en retournant,

1. Le nombre *sept* et ses multiples jouent un grand rôle chez les Orientaux. Ainsi les sept cieux, les sept étages de la terre, les sept stations de la voie spirituelle, l'ange aux soixante-dix têtes, les soixante-dix divisions d'archanges, les soixante-dix *toumân* de rideaux qui interdisent l'accès du trône de Dieu, etc.

2. Cette première station ou vallée est celle de la recherche.

elle se rendit à Basra. Là elle s'installa dans son ermitage et s'y adonna entièrement aux exercices de piété.

On raconte que deux docteurs allèrent rendre visite à Râbi'a. Comme ils avaient faim, elle plaça devant eux deux pains qu'elle possédait. A ce moment un derviche étant venu demander l'aumône à la porte, Râbi'a, enlevant les deux pains de devant les docteurs, les lui donna. Ceux-ci, fort étonnés, s'assirent, suivant de l'œil tout ce qui se passait. Ils virent une servante apportant dans une nappe des pains qu'elle déposa devant Râbi'a en lui disant : « Ma maîtresse se met à votre disposition. » Lorsque Râbi'a eut compté les pains, elle vit qu'il y en avait dix-huit. Elle les rendit à cette servante avec la nappe qui les contenait et lui dit : « Reprends-les et va-t'en ; vous avez mal compté. — Mais il n'y a pas d'erreur, reprit la servante. — Vraiment si, il y a erreur », insista Râbi'a. La servante reprit donc la nappe et alla trouver sa maîtresse, à laquelle elle raconta tout. Aussitôt celle-ci, posant deux nouveaux pains sur les autres, réexpédia le tout. Râbi'a fit le compte, vit qu'il y avait vingt pains et les plaça devant les docteurs qui étaient ses hôtes. Ceux-ci, après avoir mangé, lui demandèrent ce que signifiait ce mystère. « Lorsque vous êtes arrivés, répondit Râbi'a, j'ai compris que vous aviez faim. Ce que je possède est bien peu de chose, me suis-je dit. A ce moment est survenu le derviche auquel j'ai donné les deux pains. Puis j'ai fait cette prière mentale : Mon Dieu, tu as dit : Je donnerai dix pour un; moi, je viens de donner deux pains pour te plaire; à ton tour donne-moi dix pour un. Lorsque cette servante a apporté les dix-huit pains, je me suis dit : Ou quelqu'un nous en a pris deux, ou bien ce ne sont pas ceux qu'on nous adressait, et je les ai renvoyés. Lorsqu'on nous les a rapportés avec deux en plus, j'ai compris que c'était bien là ce qu'on me destinait. »

Une nuit que Râbi'a était en prière, un fragment de roseau lui entra dans l'œil sans qu'elle s'en aperçût, tant l'amour de Dieu était profondément enraciné dans son cœur!

On raconte encore qu'une nuit un voleur s'introduisit dans la maison de Râbi'a et, après lui avoir soustrait son voile, ne trouva plus d'issue pour s'en aller ; mais à peine eut-il remis le voile à sa place qu'il retrouva le chemin. Il enleva de nouveau le voile, et le chemin lui fut encore fermé. Ce fut ainsi qu'à sept reprises différentes il enleva le voile et que la sortie lui fut interdite, sauf à se rouvrir quand il le remettait à sa place. Alors une voix s'adressant à lui : « Ô voleur! ne te donne pas tant de peine, car il y a déjà bien des années que Râbi'a nous a confié le soin de sa personne et nous ne permettons pas à Eblis de mettre le pied dans son ermitage. Toi, voleur, tu voudrais prendre son voile! mais sache donc, fripon, que, quand un de nos amis est plongé dans le sommeil, il y a un ami qui veille sur sa personne. »

On raconte qu'une fois la servante de Râbi'a, ayant fait fondre un morceau de graisse, préparait une purée pour sa maîtresse. Comme elle n'avait pas d'oignons, elle lui dit : « Je vais aller en demander dans la maison d'un voisin et je reviendrai. — Il y a quarante ans, observa Râbi'a, que j'ai pris l'engagement avec le Seigneur très haut de ne rien demander à personne autre qu'à lui. S'il n'y a pas d'oignons, on s'en passera. » Tout à coup parut un oiseau qui apporta quelques oignons qu'il avait épluchés et coupés en morceaux et qu'il jeta dans le chaudron. Râbi'a ne mangea pas de cette purée et se contenta de pain; puis elle dit : « L'homme ne doit jamais être insouciant des pièges que lui tend Cheïtân. »

On raconte qu'un jour Râbi'a étant montée sur une montagne, toutes les antilopes qui s'y trouvaient se réunirent auprès d'elle. Elles y restaient dans la plus grande sécurité. Soudain arriva Haçan Basri, et toutes les antilopes de s'enfuir. « Râbi'a, dit-il, d'où vient que les antilopes me fuient et ne te fuient pas, toi? — Qu'as-tu mangé aujourd'hui, Haçan? demanda-t-elle. — J'ai mangé, répondit-il, de la purée que j'ai fait cuire avec un morceau de graisse. — Toi qui manges leur graisse, reprit Râbi'a, comment ne te fuiraient-elles pas? »

On raconte qu'un jour Haçan Basri, voyant Râbi'a assise sur le bord de l'Euphrate, jeta sur la surface de l'eau son tapis à prière, monta dessus et dit : « Allons, Râbi'a, il faut réciter sur l'eau une prière de deux *rik'at*. — Maître, dit-

elle, sont-ce les choses de cette terre que tu vas montrer aux gens de l'autre monde? Fais-nous voir une chose que le commun des mortels soit impuissant à exécuter. » Ce disant, elle lança en l'air son tapis à prière, monta dessus et cria : « Viens ici, Haçan, on y est plus retiré et l'œil des curieux ne saurait y atteindre. » Puis, voulant consoler Haçan, elle ajouta : « Maître, ce que tu as fait, les poissons aussi peuvent le faire, et ce que j'ai fait les mouches sont capables de le faire. Il s'agirait d'arriver à un degré supérieur aux deux que nous avons atteints. »

On rapporte que Haçan Basri disait : « Je restai une nuit et un jour auprès de Râbi'a, discourant avec tant d'ardeur sur la voie spirituelle et les mystères de la vérité que nous ne savions plus, moi, si j'étais un homme, et elle, si elle était une femme. Lorsqu'à la fin nous terminâmes cette discussion, je reconnus que je n'étais qu'un indigent et elle une riche au cœur sincère. »

Une autre fois Haçan Basri, accompagné de ses disciples, se rendit chez Râbi'a. Comme il faisait nuit, il leur fallait une lampe, mais il n'y en avait pas. Aussitôt Râbi'a, enfonçant le bout de ses doigts dans sa bouche, les en retira, et, jusqu'aux premiers rayons de l'aurore, il en sortit une lumière pareille à celle d'une lampe. Si quelqu'un demande comment un pareil prodige a pu se produire, dis-lui qu'il sortait aussi de la lumière de la main de Mouça. Si l'on te fait observer que Mouça, sur lui soit le salut! était prophète et que Râbi'a ne l'était pas, réponds que quiconque exécute les œuvres prescrites par les prophètes participe à leur don de faire des miracles et que, s'il y a des merveilles qui appartiennent en propre aux prophètes, il y a aussi des prodiges qui sont le privilège des saints. Cette vérité est confirmée par un *hadis* de l'Envoyé, sur lui soit le salut! conçu en ces termes : « Quiconque, sur une somme qu'il détient injustement, restitue une pièce d'argent à son légitime propriétaire, obtient une part du degré des prophètes »; et encore : « Si quelqu'un, ayant un songe qui se trouve être vrai, voit dans l'état de veille exactement comme il avait vu en rêve, c'est là une part du degré des prophètes. »

On raconte que Râbi'a envoya à Haçan Basri trois choses, savoir : un morceau de cire, une aiguille et un cheveu, en lui faisant dire : « Ô Haçan! enflamme-toi comme de la cire et donne de la clarté au monde : commence par être nu comme l'aiguille, et puis agis : quand tu auras accompli ces deux opérations, deviens mince comme un cheveu si tu ne veux pas que toute ta peine soit perdue. »

Haçan Basri demanda à Râbi'a si elle en arriverait à prendre un mari. Elle de répondre : « Contracter mariage est nécessaire pour quelqu'un qui est en possession de son libre arbitre : quant à moi, je ne dispose plus de ma volonté. J'appartiens au Seigneur et je reste à l'ombre de ses commandements; je ne compte pour rien ma personnalité. — Mais, dit Haçan, comment es-tu parvenue à un tel degré? — En m'annihilant complètement. — Oui, observa Haçan, tu sais le comment; mais, chez nous, ce comment-là n'existe pas. » Et il ajouta : « Ô Râbi'a! communique-moi quelque chose de ce que tu as appris par ta propre inspiration. — Aujourd'hui, répondit Râbi'a, je me suis rendue au bâzâr, ayant avec moi quelques pelotes de corde que j'ai vendues deux pièces d'or pour me procurer des vivres. J'ai pris dans chacune de mes mains une de ces pièces d'or, craignant que, si je les tenais ensemble, toutes deux réunies ne me fissent dévier de la voie droite. » Haçan lui dit encore : « Si, dans le paradis, je demeurais l'espace d'un souffle éloigné de la face du Seigneur, je pleurerais tellement que tous ceux qui s'y trouvent auraient compassion de moi. — C'est très bien dit, observa Râbi'a; mais quiconque dans ce bas monde ne néglige pas un seul instant de bénir le nom de Dieu, tout en gémissant et en pleurant, c'est un signe manifeste que dans l'autre vie il sera comme tu viens de le dire. »

On lui disait : « Pourquoi n'en viens-tu pas à prendre un mari? — J'ai trouvé trois choses qui me causent du souci, répondit-elle; si quelqu'un m'en débarrasse, j'en viendrai à prendre un mari. — Et ces choses qui te préoccupent, lui demanda-t-on, qu'est-ce donc? » Elle de répondre : « La première est de savoir si au moment de la mort, oui ou

non, je pourrai présenter ma foi dans toute sa pureté. La seconde, de savoir si, au jour de la Résurrection, on me mettra, oui ou non, dans la main droite l'écrit où sont enregistrés mes actes. La troisième est de savoir, lorsqu'au jour de la Résurrection on conduira les uns vers la droite dans le paradis, les autres vers la gauche dans l'enfer, dans quelle direction on me conduira moi-même. — Nous ne connaissons rien de ce que tu nous demandes là, s'écrièrent-ils tous. — Eh quoi! reprit-elle, lorsque j'ai devant moi de pareils sujets de préoccupation, j'irais m'inquiéter d'un mari! »

« D'où viens-tu? lui demandait-on encore. — De l'autre monde. — Et où vas-tu? — Dans l'autre monde. — Que fais-tu dans ce bas monde? — Je me joue de lui. — Et comment te joues-tu de lui? — Je mange son pain et j'accomplis les œuvres de l'autre monde. » On lui demandait aussi : « Toi qui es si insinuante en paroles, ne serais-tu pas excellente pour garder un poste? — Mais, dit-elle, je suis en effet la gardienne d'un poste; car je ne laisse sortir rien de ce qui est en moi et je ne laisse rien entrer de ce qui est en dehors. »

« Ô Râbi'a! lui demandait-on, aimes-tu le Seigneur très haut? — Oh! vraiment oui, je l'aime. — Et Cheïtân, le considères-tu comme un ennemi? — J'aime tellement le Seigneur très haut que je ne m'inquiète pas de l'inimitié de Cheïtân. »

On raconte que Râbi'a vit en songe l'Envoyé, sur lui soit le salut! qui la salua et lui dit : « Ô Râbi'a! m'aimes-tu? — Ô Envoyé de Dieu! répondit-elle, peut-il se trouver quelqu'un qui ne t'aime pas? Et cependant l'amour du Seigneur très haut remplit tellement mon cœur qu'il n'y reste de place ni pour l'amitié ni pour l'inimitié envers n'importe quel autre. »

On demandait à Râbi'a : « Celui que tu sers, le vois-tu? — Si je ne le voyais pas, répondit-elle, je ne le servirais pas. » On raconte qu'elle était toujours en pleurs. Comme on lui demandait pourquoi ces pleurs, elle répondit : « Je crains qu'au dernier moment une voix me crie soudain : Râbi'a n'est pas digne de paraître à notre cour. » On lui posa cette question : « Si un de ses serviteurs fait pénitence, le Seigneur très haut acceptera-t-il, oui ou non, sa pénitence? — Tant que Dieu n'accorde pas la grâce de la pénitence, comment un de ses serviteurs pourrait-il faire pénitence? et lorsque le Seigneur très haut la lui accorde en effet, il est hors de doute qu'il acceptera sa pénitence. » Elle disait encore : « On ne peut distinguer à l'œil les différentes stations qui sont sur la route conduisant à Dieu, pas plus qu'on ne peut arriver jusqu'à lui avec la langue. Applique-toi donc à tenir ton cœur en éveil. Lorsqu'il sera éveillé, c'est avec ses yeux que tu verras la route et qu'il te sera possible d'atteindre la station. » Elle disait encore : « Le fruit de la science spirituelle, c'est de détourner ta face de la créature pour la tourner uniquement vers le Créateur; car par le mot science il faut entendre la connaissance de Dieu. »

On raconte que Râbi'a, voyant un homme qui avait serré sa tête dans un bandeau, « Pourquoi t'attacher ainsi la tête? demanda-t-elle. — Parce que j'y ai mal, répondit-il. — Quel âge as-tu? dit Râbi'a. — Trente ans. — Pendant ces trente années as-tu été plus souvent bien portant ou souffrant? — J'ai été plus souvent bien portant. — Quand tu étais en bonne santé, t'es-tu jamais bandé la tête en signe d'action de grâces, pour venir maintenant te plaindre du Seigneur très haut à cause d'une douleur d'un jour et t'envelopper ainsi la tête? »

On raconte que, pendant l'été, Râbi'a se retirait dans une maison isolée dont elle ne sortait pas. Sa servante lui dit : « Maîtresse, sors de cette maison et viens contempler les œuvres de la toute-puissance du Seigneur très haut. — Entre plutôt toi-même, répondit-elle, et viens contempler la toute-puissance en elle-même. » Et elle ajoutait : « Mon rôle à moi, c'est de contempler la toute-puissance. »

On raconte que Râbi'a garda le jeûne sept nuits et sept jours consécutifs sans rien prendre, ne dormant même pas la nuit, pour se livrer à la prière. La huitième nuit sa nature sensuelle lui dit en gémissant : « Ô Râbi'a! jusqu'à quand me tortureras-tu ainsi sans relâche? » Au milieu de ce colloque intérieur, soudain on frappa à la porte. Râbi'a

ouvrit. C'était un homme qui lui apportait de quoi manger dans une écuelle. Râbi'a la prit et la déposa quelque part dans la maison; puis, comme elle s'était éloignée pour aller allumer la lampe, le chat vint et mangea tout. Râbi'a, à son retour, n'eut pas plus tôt vu ce qui en était qu'elle se dit : « Je vais aller chercher de l'eau avec laquelle je romprai le jeûne. » A peine fut-elle partie pour aller puiser de l'eau que la lampe s'éteignit. Elle revint et souleva la cruche pour boire; mais elle lui échappa des mains et se brisa. Râbi'a poussa un tel soupir que la maison faillit en être incendiée et s'écria : « Mon Dieu, que prétends-tu donc faire à cette pauvre misérable? » Une voix se fit alors entendre : « Ô Râbi'a! si tu le désires, je m'engage à te donner le monde tout entier; mais il faudra que j'enlève de ton cœur l'amour que tu as pour nous, parce que l'amour de notre personne et celui de ce monde ne tiennent pas en même lieu. — En m'entendant interpeller de cette manière, disait Râbi'a, je chassai entièrement de mon cœur le goût des choses de ce monde et je détournai d'un seul coup mes regards de toutes les créatures terrestres. Voilà trente ans que je n'ai pas fait une prière sans me dire : Cette prière est peut-être la dernière que je ferai, et je ne me suis pas lassée de répéter : Mon Dieu, rends-moi tellement absorbée par ton amour que n'importe quelle autre passion ne puisse m'occuper. »

On rapporte que Râbi'a gémissait continuellement. « Mais tu n'as mal nulle part, lui disait-on, pourquoi gémir ainsi? — Hélas! répondit-elle, le mal dont je souffre est tel qu'aucun médecin ne peut le guérir; seule, la vue du Seigneur lui servira de remède. Ce qui m'aide à supporter ce mal, c'est l'espoir que, dans l'autre monde, j'arriverai au but de mes désirs. »

On raconte que, plusieurs dévots personnages étant venus trouver Râbi'a, celle-ci demanda à l'un d'eux : « Et toi, pourquoi sers-tu le Seigneur très haut? — Par crainte de l'enfer, répondit-il. — Pour moi, dit un autre, je le sers par crainte de l'enfer et dans l'espoir d'arriver au paradis. — Mauvais serviteur, observa Râbi'a, celui qui ne rend ses hommages au Seigneur très haut que dans l'espérance d'aller au paradis ou dans la crainte de l'enfer »; et elle

ajoutait : « S'il n'y avait ni paradis ni enfer, vous ne serviriez donc pas le Seigneur très haut? — Mais toi, lui demandèrent-ils, pourquoi le sers-tu? — Moi, répondit-elle, je le sers pour son bon plaisir. Ne me suffit-il pas comme don gracieux de sa part qu'il me commande de le servir? »

On rapporte encore que quelques dévots personnages allèrent trouver Râbi'a. En la voyant couverte d'un vêtement tout déchiré, ils lui dirent : « Ô Râbi'a! il y a bien des gens qui, si tu leur demandais un secours, te le donneraient. — Je rougirais, répondit-elle, de demander les biens de ce monde à qui que ce soit; car ils n'appartiennent à personne en propre, mais ne sont qu'un prêt dans les mains de ceux qui les détiennent. — Voilà une femme qui a de bien nobles sentiments », se dirent-ils; puis, s'adressant à elle : « Le Seigneur très haut a couronné la tête des hommes d'élite du don des miracles et en a fait une ceinture à leurs reins; mais jamais de pareils privilèges n'avaient été dévolus à une femme. Comment es-tu arrivée à un si haut degré? — Ce que vous dites est vrai, répondit-elle; mais aussi la superbe, l'infatuation de soi-même, la prétention à la divinité ne sont jamais venues d'une femme. Aucune d'elles ne s'est prostituée à d'autres femmes. »

On rapporte que Râbi'a tomba malade. Comme on lui demandait ce qui lui était arrivé, elle répondit : « Cette nuit, de grand matin, comme mon cœur soupirait après le paradis, le Seigneur très haut m'a envoyé cette épreuve pour me forcer à garder les convenances. » Haçan Basri raconte : « Comme je m'étais rendu chez Râbi'a pour prendre des nouvelles de sa maladie, je vis assis à sa porte un marchand qui pleurait. — Pourquoi pleures-tu? lui demandai-je. — Je viens d'apporter pour Râbi'a, me répondit-il, cette bourse d'or. Je suis très inquiet de savoir si elle l'acceptera, oui ou non. Va, Haçan, et fais-lui toi-même la proposition; peut-être qu'elle l'acceptera. — J'entrai donc chez Râbi'a, continuait Haçan Basri, et je ne lui eus pas plus tôt transmis les paroles de ce marchand que, me regardant du coin de l'œil; elle me dit : Toi aussi, Haçan, tu sais bien que le Seigneur très haut donne le pain

quotidien à ceux-là mêmes qui ne s'inclinent pas devant lui; comment ne le donnerait-il pas à celui dont le cœur est bouillonnant d'amour pour sa majesté? De plus, depuis que je connais Dieu, j'ai détourné mes regards de toutes les créatures. Pour le moment, comment pourrais-je accepter l'argent de quelqu'un, quand nous ne savons même pas si c'est un bien légitime ou illicite? Et elle ajouta : Un jour on avait mis dans une lampe de l'huile de la maison du sultan. Je raccommodai à la lumière de cette lampe les déchirures de mon vêtement. Pendant plusieurs jours mon cœur fut rempli de ténèbres et ne retrouva sa clarté que lorsque j'eus de nouveau décousu le vêtement que j'avais réparé. Présente donc mes excuses à ce marchand, et qu'il s'en aille. »

Un autre jour un riche négociant, étant venu trouver Râbi'a, vit que sa maison tombait en ruine. Il lui donna mille pièces d'or et lui fit présent d'une maison en bon état. Râbi'a s'y rendit et n'y fut pas plus tôt installée que, voyant les peintures de cette maison, elle se laissa absorber dans leur contemplation. Aussitôt, rendant à ce marchand les mille pièces d'or et la maison, elle lui dit : « Je crains que mon cœur ne s'attache à cette maison et qu'il ne me soit plus possible de m'occuper des œuvres de l'autre monde. Mon seul désir est de me consacrer au service du Seigneur très haut. »

On raconte qu'Abd el-Vâhid, fils d'Amir, et Sofiân Tsavri allèrent rendre visite à Râbi'a. Saisis de respect à sa vue, ils ne pouvaient proférer une parole. Enfin Sofiân Tsavri dit : « O Râbi'a! fais une prière pour que le Seigneur très haut allège tes souffrances. — Ô Sofiân Tsavri? lui demanda-t-elle, qui donc me les a envoyées, ces souffrances? — C'est le Seigneur très haut, répondit-il. — Eh bien, reprit-elle, si sa volonté est que cette épreuve me soit infligée, comment m'adresserais-je à lui maintenant en méconnaissant sa volonté? » Sofiân Tsavri lui dit encore : « Ô Râbi'a! que désire ton cœur? — Sofiân, répondit-elle, toi qui es un homme éclairé, pourquoi profères-tu de telles paroles? Le Seigneur très haut sait bien que mon cœur, depuis douze ans, désire des dattes fraîches, lesquelles ne

sont pas rares à Basra. Cependant, jusqu'aujourd'hui, j'ai persisté à n'en pas manger. Je ne suis qu'une esclave et il ne m'appartient pas d'agir suivant les désirs de mon cœur; car, si moi je veux et que Lui ne veuille pas, ce serait de ma part de l'infidélité. — Soit, continua Sofiân, je ne suis pas capable de parler de tes propres affaires; mais toi, dis-moi un mot des miennes. — Eh bien, dit Râbi'a, si tu n'avais pas de goût pour ce bas monde, tu serais un homme irréprochable. Alors, raconte Sofiân, je m'écriai en pleurant : Mon Dieu, puisses-tu être satisfait de moi! — Ô Sofiân, poursuivit Râbi'a, ne rougis-tu pas de dire au Seigneur : Puisses-tu être satisfait de moi, sans avoir rien fait pour qu'il soit content de toi? »

On raconte que Mâlik Dinâr disait : « Je me rendis chez Râbi'a. Je vis qu'elle était en train de boire de l'eau à une cruche brisée. Elle avait étendu sur le sol de sa maison une vieille natte, et une brique crue lui servait d'oreiller. Le cœur tout en feu, je lui dis : Ô Râbi'a! j'ai des amis riches; si tu me le permets, je vais leur demander quelque chose pour toi. — Tu as mal parlé, Mâlik, répondit-elle; à eux comme à moi, c'est le Seigneur très haut qui donne le pain quotidien. Lui qui pourvoit aux besoins des riches, ne pourvoira-t-il pas à ceux des pauvres? S'il lui plaît qu'il en soit ainsi, nous, de notre côté, nous nous soumettrons de bon cœur à sa volonté. »

On raconte qu'un jour Mâlik Dinâr, Haçan Basri et Chaqiq Balkhi allèrent rendre visite à Râbi'a. Comme on parlait de la sincérité, Haçan Basri dit : « Il n'est pas sincère celui qui ne supporte pas avec constance les coups qui lui viennent du Seigneur très haut. — Voilà qui sent l'infatuation de soi-même », observa Râbi'a. Chaqiq Balkhi dit : « Il n'est pas sincère celui qui ne rend pas des actions de grâces pour les malheurs qui lui viennent du Seigneur très haut. — Il faut encore mieux que cela », insista Râbi'a. Mâlik Dinâr prit la parole : « Il n'est pas sincère celui qui ne trouve pas de charme dans les maladies que lui envoie le Seigneur très haut. — Encore mieux », s'écria Râbi'a. Mais eux, s'adressant à elle : « Parle toi-même. » Alors Râbi'a : « Il n'est pas sincère celui qui

n'oublie pas la douleur de la maladie qui lui vient du Seigneur très haut, exactement comme les dames de l'Égypte, en voyant la figure de Youçouf, oublièrent leur mal de main. »

Un des docteurs de Basra, s'étant rendu chez Râbi'a, se mit à discourir sur les défauts de ce bas monde. « Ah! il faut que tu l'aimes bien ce bas monde, observa Râbi'a; car si tu ne l'aimais pas, tu n'en parlerais pas tant. Celui qui se propose d'acheter des étoffes en parle à satiété. Si tu étais entièrement dégagé de ce bas monde, que t'importeraient ses mérites ou ses défauts? »

On raconte que Haçan Basri disait : « Dans l'après-midi j'allai chez Râbi'a. Elle venait d'installer au foyer un chaudron dans lequel elle avait mis de la viande. Comme nous avions commencé à parler de la connaissance de Dieu, elle me dit : Il n'y a pas de sujet d'entretien meilleur que celui-ci, il vaut mieux le continuer que de faire cuire de la viande; et elle n'alluma pas le feu sous le chaudron. Lorsque nous eûmes fait la prière du soir, Râbi'a apporta de l'eau et quelques pains tout secs. En même temps elle versa le contenu du chaudron, et il se trouva que la viande qui était dedans avait été cuite par un effet de la toute-puissance de Dieu. Nous mangeâmes de ce ragoût, dont la saveur était telle que nous n'en avions jamais mangé de pareil. »

Sofiân Tsavri dit : « Un soir je me trouvais chez Râbi'a. Elle pria jusqu'aux premiers rayons de l'aurore et j'en fis autant. Au matin elle dit : Il faut jeûner aujourd'hui en action de grâces pour les prières que nous avons faites cette nuit. » On rapporte qu'elle ne cessait de s'écrier dans un élan du cœur : « Mon Dieu, si, au jour de la Résurrection, tu m'envoies en enfer, je révélerai un secret qui fera fuir l'enfer à mille années de distance de moi. — Mon Dieu, disait-elle encore, tout ce que tu me destines des biens de ce monde, donne-le à tes ennemis, et tout ce que tu me réserves dans le paradis, distribue-le à tes amis; car c'est toi seul que je cherche. — Mon Dieu, ajoutait-elle, si c'est par crainte de l'enfer que je te sers, condamne-moi à brûler dans son feu, et si c'est par espoir d'arriver au paradis,

interdis-m'en l'accès; mais si c'est pour toi seul que je te sers, ne me refuse pas la contemplation de ta face. »

On raconte que Râbi'a disait : « Mon Dieu, si, au jour de la Résurrection, tu m'envoies en enfer, je m'écrirai en gémissant : Seigneur, moi qui t'aimais tant! est-ce ainsi que tu traites ceux qui t'aiment? » Une voix se fit entendre : « Ô Râbi'a, ne conçois pas une mauvaise opinion de nous, car nous te donnerons place dans les rangs de nos fidèles, afin que tu puisses t'entretenir avec nous de nos mystères. »

On raconte qu'une nuit Râbi'a disait : « Mon Dieu, quand je fais la prière, éloigne de mon cœur toutes les suggestions diaboliques, ou, par un effet de ta générosité, accepte les prières qui sont accompagnées de ces suggestions. »

Dans ses derniers moments beaucoup de dévots personnages se tenaient assis près d'elle. « Levez-vous, leur dit-elle, et sortez; laissez pour un moment la route libre aux messagers du Seigneur très haut. » Tous se levèrent et sortirent. Quand ils eurent fermé la porte, ils entendirent la voix de Râbi'a qui faisait sa profession de foi. Aussitôt qu'elle eut rendu le dernier soupir, les docteurs s'étant réunis firent laver son corps, récitèrent sur lui les prières des morts et le déposèrent dans sa dernière demeure.

On vit Râbi'a en songe et on lui demanda ce qu'elle avait répondu à Munkir et à Nekir (les deux anges chargés d'interroger les morts). « Munkir et Nekir sont arrivés, dit-elle, et m'ont posé la question : *men rebbouki*, c'est-à-dire qui est ton Dieu? Moi, je leur ai répondu : Ô anges! allez et dites de ma part à la cour du Très-Haut : Tu me fais interroger, moi vieille femme, au milieu de tant de tes serviteurs, moi qui n'ai jamais connu que toi! T'ai-je jamais oublié pour que tu envoies Munkir et Nekir me poser des questions? »

Mohammed ben Aslam Touci et Na'mi Taratouci (de Tortose), étant venus tous deux sur le tombeau de Râbi'a, dirent : « Ô Râbi'a! tu te vantais de n'avoir jamais baissé la tête ni devant ce monde ni devant l'autre; où en es-tu maintenant? » Une voix, sortant de son tombeau, s'écria :

« Bravo pour moi ! ce que je faisais était bien ce qu'il fallait faire, et c'était la bonne route celle que j'avais découverte ! » Dieu seul sait tout.

Sentences de Fuzeïl ben 'Ayâz [1].

Celui dont le cœur était plein de sincérité et d'humilité, dont la préoccupation de nuit et de jour était la prière, Fuzeïl ben 'Ayâz, que la miséricorde de Dieu soit sur lui ! C'était un grand docteur, un savant très expert dans la voie spirituelle, d'une austérité sans bornes, opérant de nombreux miracles, consommé dans la connaissance de Dieu. Dans les commencements voici comment il procédait. Il avait planté une tente dans les plaines qui sont entre Merv et Bâverd. Vêtu d'une tunique d'étoffe grossière, portant sur la tête un bonnet de feutre, un long chapelet pendu à son cou, il avait réuni autour de lui beaucoup de compagnons qui tous étaient des voleurs de grand chemin. Lorsque, après avoir battu les routes, ils rapportaient du butin, il s'en adjugeait, comme chef, la meilleure part. Il laissait le reste à partager entre ses compagnons, en conservant par écrit la note de la quantité et de la quotité de ce qui revenait à chacun. Jamais il ne négligeait de faire la prière du vendredi, et celui de ses serviteurs qui ne s'acquittait pas des oraisons canoniques, il ne le maintenait pas à son service. Un jour ses hommes faisaient le guet sur la route, lorsqu'une nombreuse caravane survint et se trouva à portée de la voix des voleurs. Dans cette caravane était un marchand, possesseur d'une somme d'argent contenue dans une grande bourse. Désireux de cacher son trésor, il prit sa course dans la direction de la campagne. Il vit dans la plaine une tente où se tenait assis un homme vêtu d'une tunique d'étoffe grossière. Le marchand, après

1. Son surnom était Abou Ali. Suivant les uns, il était né à Koufa ; suivant d'autres, il était originaire de Samarqand ou de Bokhara, et avait été élevé à Bâverd ou Abiverd, entre Serakhs et Niça. Sa mort eut lieu dans le mois de moharrem de l'an 188 (803-804).

lui avoir expliqué son affaire, n'eut pas plus tôt déposé l'argent devant lui, que cet homme lui dit : « Laisse ici ton argent. » Le marchand l'y laissa en effet et se retira. Une fois de retour auprès de la caravane, il vit que les voleurs l'avaient attaquée et dépouillée de toutes ses marchandises après avoir lié et jeté à terre tous les hommes qui la composaient. Le marchand ayant délié ces captifs, ceux-ci ramassèrent le peu qu'on leur avait laissé. Quant à lui, aussitôt de retour à la tente, il voit les voleurs rassemblés, en train de se partager le butin qu'ils avaient fait. A ce spectacle il se dit : « Malheur à moi ! j'ai confié mon argent à des voleurs. » Et il se disposait à s'en retourner, lorsque Fuzeïl lui cria : « Qu'y a-t-il donc ? — J'étais venu, répondit-il, pour reprendre l'argent que j'avais mis ici en dépôt. — Eh bien, reprit Fuzeïl, ramasse-le à l'endroit où tu l'as posé. » Le marchand y alla et reprit son argent. « Mais, s'écrièrent les compagnons de Fuzeïl, nous n'avons pas trouvé d'argent en espèces dans cette caravane ; d'où vient que tu lui restitues une pareille somme ? — Cet homme, répondit Fuzeïl, y a été de bon cœur et s'est fié à moi ; à mon tour c'est de bon cœur que je me fie au Seigneur très haut ; et, de même que j'ai justifié la bonne opinion qu'il avait eue de moi, j'espère que le Seigneur justifiera celle que j'ai de lui. »

On raconte qu'un jour les mêmes voleurs avaient massacré une caravane et enlevé ses marchandises. Comme ils étaient en train de manger, un des survivants de la caravane leur demanda quel était leur chef. « Notre chef, répondirent-ils, n'est pas ici. Il est à tel endroit, au pied d'un arbre, occupé à faire la prière. — Mais, reprit celui-là, ce n'est pas l'heure de la prière ; quelle prière fait-il donc ? — Des prières surérogatoires. — Pourquoi ne vient-il pas manger avec vous ? — Parce qu'il jeûne. — Cependant ce n'est pas le mois du jeûne. — C'est un jeûne surérogatoire qu'il observe. » Stupéfait, cet homme se leva et se rendit auprès de Fuzeïl ben 'Ayâz, qu'il vit faisant la prière dans le plus grand recueillement. Il attendit patiemment qu'il eût fini, et alors il lui dit : « Comment le jeûne et la prière peuvent-ils s'accorder avec le brigandage ? » Et il ajouta :

« Sais-tu le Qoran, ô Fuzeïl? — Oui, je le sais », répondit celui-ci. Et comme il avait commencé à le réciter, l'autre resta confondu.

Fuzeïl était toujours animé des sentiments les plus nobles et les plus élevés. Par exemple, s'il se trouvait une dame dans une caravane, il n'abordait pas cette caravane d'une façon brutale et inconvenante. A ceux qui possédaient peu il ne prenait rien, et ceux à qui il prenait, il leur restituait ensuite à chacun individuellement, car il avait un penchant naturel pour le bien.

On raconte que, dans les commencements, Fuzeïl était amoureux d'une dame à laquelle il envoyait tout ce qu'il ramassait dans ses battues sur les routes. Tantôt il allait la trouver, tantôt il pensait à elle et se mettait à pleurer. Un soir une caravane passait. Au milieu de cette caravane était un homme qui récitait ce verset : *Le moment est arrivé pour vos cœurs endormis de se réveiller* [1]. Les paroles de ce verset s'enfoncèrent comme une flèche dans le cœur de Fuzeïl. « Oui, s'écria-t-il, il est arrivé, il est arrivé, ou plutôt il est passé. » Et, tout plein de honte devant le Seigneur très haut, hors de lui comme un fou, il prit sa course et entra dans un enclos ruiné où il se mit à pleurer. Une troupe de gens faisant partie d'une caravane avait campé non loin de là. Ils se dirent l'un à l'autre : « Il faut nous lever et décamper de peur que Fuzeïl ne vienne nous piller et s'emparer de nos marchandises. » Celui-ci, en entendant parler ainsi, leur cria : « Bonne nouvelle pour vous qui m'écoutez! Fuzeïl ben 'Ayâz est entré dans la voie de la pénitence à tel point que, si vous fuyiez autrefois devant lui, maintenant c'est lui-même qui fuit devant vous. » Puis il partit, allant demander pardon à ceux dont il s'était fait des ennemis et les réconciliant avec lui.

Il y avait dans la ville de Bâverd un juif, son ennemi, dont rien ne pouvait éteindre la rancune. « Écoute, Fuzeïl, lui dit-il, veux-tu que je me déclare satisfait? Eh bien, il y a à tel endroit un monticule de sable; charge-toi de le niveler. » Or ce monticule présentait une masse considé-

1. Qoran, sour. LVII, vers. 15.

rable, dont la population tout entière, fût-elle réunie, n'aurait pu venir à bout. Fuzeïl se mit à l'œuvre et petit à petit il transportait le sable de ce monticule. En même temps, nuit et jour, il ne cessait de gémir devant le Seigneur très haut. Une nuit, par le commandement de Dieu, il s'éleva un vent qui balaya tellement la place que personne n'aurait pu savoir si, oui ou non, il y avait eu là un monticule. Le lendemain matin le juif, étant venu sur les lieux, vit ce qui était arrivé et fut frappé de stupeur. Il emmena Fuzeïl chez lui et lui dit : « Comme j'ai juré que je ne me déclarerais pas satisfait tant que je n'aurais pas reçu de toi de l'argent, viens donc; il y a là, sous mon coussin, une somme en or. Retire-la et donne-la moi, afin que mon serment se trouve accompli; et je vais te pardonner. » Fuzeïl s'avançant mit la main sous le coussin et en retira une poignée d'or qu'il donna au juif. Celui-ci lui dit : « Fuzeïl, enseigne-moi la profession de foi musulmane, parce que je veux la prononcer et devenir musulman. — Qu'est-il donc arrivé? demanda Fuzeïl. — C'est que j'avais lu dans le livre de la Loi (*Tevrît*) que celui qui se repent dans toute la sincérité de son cœur, la terre se change en or dans sa main, et, pour t'éprouver, j'avais mis de la terre sous mon coussin. Maintenant que cette terre s'est changée en or dans ta main, j'ai compris que ta conversion était sincère et que la religion que tu professes est la vraie. » Alors il fit la profession de foi et devint musulman.

On raconte que Fuzeïl ben 'Ayâz envoya dire à quelqu'un : « Attache-moi les pieds et les mains et conduis-moi au sultan [1]. Il arrivera sans doute qu'il me fera châtier, car il est nécessaire que je sois châtié sévèrement. » Cet homme, ayant lié Fuzeïl, le mena en présence du sultan. Celui-ci, en le voyant, ne lui dit rien et le renvoya chez lui. Fuzeïl, en y arrivant, cria : « Femme, ouvre-moi la porte », et il poussait de longs gémissements. « Sans doute tu as été bien battu? lui dit sa femme. — Oui, répondit Fuzeïl, j'ai été battu. — Mais sur quelle partie de ton corps tombaient les coups? — Ils tombaient sur mon âme et sur mon

1. Haroun er-Rechid.

cœur. » Puis il dit à sa femme : « Je compte partir pour la Ke'abeh. Si tu le désires, je vais te rendre la liberté. — Je ne me séparerai pas de toi, lui dit celle-ci; partout où tu seras, je m'y trouverai pour te servir. » Ils se rendirent donc tous deux à la Ke'abeh, dont ils devinrent les hôtes les plus assidus. Fuzeïl y fit la connaissance d'un grand nombre de docteurs et eut avec Abou Hanifeh, entre autres, des relations dont il profita beaucoup pour son instruction. Lorsqu'il se fut livré à la pratique de l'ascétisme, le Seigneur très haut ouvrit devant lui les portes de la science, à tel point qu'il prononçait sans cesse des homélies à la Mecque.

Un jour des gens de Bâverd, qui étaient parents de Fuzeïl, se rendirent à la Ke'abeh pour le voir; mais il ne les admit pas auprès de lui. Ils se mirent à pleurer et ne s'en allaient pas. Fuzeïl, étant monté sur le toit de la Ke'abeh, les vit; eux, de leur côté, l'aperçurent et versèrent des larmes; puis ils s'en retournèrent aussitôt.

On raconte qu'une nuit Haroun er-Rechid dit à Fuzeïl Mekki : « Mets-moi cette nuit en relation avec un homme grâce auquel je puisse sortir un moment de la torpeur morale où je suis et trouver le repos. » Fuzeïl Mekki et Haroun er-Rechid allèrent frapper à la porte de Sofiân ben 'Iyna. « Qui est là? demanda celui-ci. — L'émir des croyants, répondit Fuzeïl Mekki. — Pourquoi ne m'avez-vous pas prévenu? reprit 'Iyna, je serais venu en personne me mettre à sa disposition. » Haroun er-Rechid, entendant ces paroles, s'écria : « Ce n'est pas là celui que je cherche. » Ils se retirèrent alors et se rendirent à la porte de Fuzeïl ben 'Ayâz. Celui-ci était précisément en train de réciter le verset suivant : *Se sont-ils imaginé, ceux qui ont pratiqué le mal, que nous les mettrions sur le même pied que les hommes qui ont pratiqué le bien?* (*Qoran*, XLV, 20.) Haroun er-Rechid n'eut pas plus tôt entendu ce verset qu'il dit : « Si c'est un conseil que nous cherchons, en voilà assez. » Et aussitôt ils frappèrent à la porte. « Qui est là? demanda Fuzeïl, fils d'Ayâz. — L'émir des croyants, répondirent-ils. — Que me voulez-vous? Je n'ai rien à faire avec vous, moi. Retirez-vous et ne me faites pas perdre mon temps. — Mais il faut traiter le pâdichâh avec honneur, reprirent-ils, et nous permettre d'entrer. — Ne me fatiguez pas, continua Fuzeïl, je ne vous permets rien; à vous de voir si vous voulez entrer malgré moi. » Haroun er-Rechid étant entré, Fuzeïl éteignit la lampe pour ne pas voir la figure de ces intrus. Haroun er-Rechid ayant touché de sa main la main de Fuzeïl, celui-ci s'écria : « Que cette main est douce! Ah! si elle pouvait échapper au feu de l'enfer! » Et, ayant ainsi parlé, il se leva pour faire la prière. Quant à Haroun, il se mit à pleurer et dit : « Adresse-moi au moins un mot. » Fuzeïl, après avoir prononcé la salutation finale de la prière, lui dit : « Ô Haroun! ton ancêtre, qui était l'oncle paternel de l'Envoyé, sur lui soit le salut! lui dit un jour : Ô Envoyé de Dieu! établis-moi prince sur un peuple. L'Envoyé lui répondit : Je t'ai fait prince sur toi-même. Si, régnant sur ta personne sensuelle, tu la maintiens constamment au service du Seigneur très haut, tu seras supérieur à ceux qui auraient exercé pendant mille années le principat parmi les hommes. Omar, fils d'Abd el-Aziz[1], une fois installé sur le trône du khalifat, fit appeler auprès de lui Sâlim ibn Abd Allah, Ridjâ ben Hayât et Mohammed ben Ke'ab, et leur dit : Me voilà pris dans les liens du khalifat; comment ferai-je pour m'en débarrasser? Si le peuple considère le pouvoir comme un bien, moi, je le considère comme une calamité. » Puis Fuzeïl ajouta : « Ô Haroun! si tu veux échapper au châtiment le jour du Jugement, considère chacun des vieillards parmi les musulmans comme ton père, les jeunes gens comme tes frères, les enfants comme tes propres fils, les femmes comme ta mère et tes sœurs, tant aînées que cadettes; visite sans cesse ton père et ta mère; fais du bien à ceux qui ont avec toi des liens de parenté et montre-toi bon pour tes jeunes enfants. Ô Haroun! j'ai bien peur que ton beau visage ne brûle au feu de l'enfer. Crains le Seigneur très haut et sache qu'il te fera un interrogatoire au jour de la Résurrection. Si une vieille femme se couche un soir sans avoir mangé, elle se

1. Huitième khalife omeyade, succéda en 99 (717-718) à son cousin Suleymân.

posera en ennemie devant toi dans ce grand jour. Puisque tu es khalife, pratique la justice et observe l'équité. » A ces mots Haroun er-Rechid pleura abondamment. Alors Fuzeïl Mekki dit à Fuzeïl ben 'Ayâz : « N'en dites pas davantage, car le khalife est mort de chagrin. — Ô Hâmân [1], reprit celui-ci, ce n'est pas moi, c'est toi, ce sont tes parents, qui avez égaré le khalife et l'avez perdu. » En entendant ces paroles, Haroun er-Rechid pleura encore plus amèrement et dit à Fuzeïl Mekki : « Tais-toi; s'il t'a appelé Hâmân, c'est parce qu'il m'a comparé à Firaoun. » Puis s'adressant à Fuzeïl ben 'Ayâz : « As-tu quelque dette à acquitter? — Oui, répondit celui-ci, j'ai à ma charge le service que je dois au Seigneur très haut. — Et moi, poursuivit Haroun er-Rechid, je traîne le fardeau d'une dette envers tous les hommes. — Le Seigneur très haut me fournit ma subsistance, continua Fuzeïl, je n'ai pas besoin d'emprunter. » Alors Haroun er-Rechid mit dans la main de Fuzeïl une bourse dans laquelle il y avait mille pièces d'or, en lui disant : « Cet argent est légitime; il m'est resté en héritage de ma mère. — Ah! s'écria Fuzeïl, mes conseils ne t'ont servi à rien. Mon but, en te les donnant, est d'alléger ton fardeau; et toi, tu cherches à rendre le mien plus pesant. » A ces mots Haroun er-Rechid, se levant, le salua et sortit. Tout en marchant pour retourner chez lui, il ne cessait de répéter : « Ce Fuzeïl est un grand docteur. »

On raconte qu'un jour Fuzeïl, ayant pris dans ses bras un petit enfant à lui, le baisait et le caressait. « Père, lui dit son fils, m'aimes-tu? — Oui, je t'aime. — Et aimes-tu le Seigneur très haut? — Oui certes, je l'aime. — Père, combien donc as-tu de cœurs? — J'en ai un. — Et avec un seul cœur tu peux entretenir des sentiments d'affection pour deux amis? » Fuzeïl comprit que c'était le Seigneur très haut qui avait mis ces paroles dans le cœur et sur la langue de cet enfant, et aussitôt, le déposant à terre, il se remit aux exercices pieux.

On rapporte qu'une fois Fuzeïl, durant son séjour près

1. Hâmân était, suivant le Qoran (sour. XXVIII, vers. 5), le vézir de Firaoun.

de la Ke'abeh, se tenait sur le mont Arafa. Il vit que tout ce qu'il y avait là de peuple pleurait et gémissait. « Grand Dieu! s'écria-t-il, si tous ces gens-là se rendaient au logis d'un particulier et lui demandaient une pièce de menue monnaie, il ne les renverrait pas déçus dans leur espoir. Ô mon Dieu! pardonner à tous ces pécheurs est aussi facile à ta cour qu'il l'est pour cet homme de donner une pièce de menue monnaie; et ne fût-ce pas aussi facile, tu es généreux, miséricordieux; j'ai la ferme espérance que tu pardonneras à tous. »

Tous ceux qui étaient réunis dans la Ke'abeh lui demandèrent ce qu'il pensait de la situation des fidèles rassemblés là en foule. « Si je n'étais pas au milieu d'eux, répondit-il, j'affirmerais que le Seigneur très haut leur pardonnera à tous. » Ils lui demandèrent encore : « D'où vient que nous, nous ne savons pas discerner quels sont les hommes timorés? — Si vous étiez vous-mêmes timorés, vous discerneriez parfaitement ceux qui le sont, et, d'eux-mêmes, ils se montreraient à vous. — Quand les hommes sont-ils accomplis dans l'amour du Seigneur très haut? — Celui-là est accompli, répondit-il, aux yeux duquel l'injure et la bénédiction, soit qu'elles l'atteignent, soit qu'elles ne l'atteignent pas, sont une seule et même chose; celui-là aussi qui extirpe entièrement de son cœur l'amour de ce bas monde. — Quelle est, lui demandait-on, la racine de la religion? — C'est, répondit-il, l'intelligence, la connaissance de Dieu, la patience et la reconnaissance. »

Ahmed Hanbal raconte : « J'entendis dire à Fuzeïl que quiconque recherchait la grandeur en ce bas monde serait méprisé dans l'autre. Alors je le priai de me donner un conseil. Ô Ahmed! me répondit-il, sois petit, n'aspire jamais à la grandeur. »

Buchr Hâfi lui ayant demandé ce qu'on devait priser le plus, l'ascétisme ou la résignation : « Rien, répondit-il, n'est au-dessus de la résignation. »

On raconte que Sofiân Tsavri disait : « Une nuit j'eus une conversation avec Fuzeïl ben 'Ayâz, et après que nous nous fûmes entretenus sur toutes sortes de sujets, je lui dis : Ah! quelle bonne nuit nous venons de passer! Quelle

bonne conversation nous avons eue! — Mauvaise nuit, au contraire, reprit-il, mauvaise conversation. — Pourquoi parles-tu ainsi? lui objectai-je. — Par la raison, répondit-il, que ce que tu cherchais, c'était à prononcer des paroles qui me plussent et que, de mon côté, je cherchais des réponses qui eussent ton approbation. Tous deux, uniquement préoccupés de nos paroles, nous avons perdu de vue le souvenir du Seigneur très haut. Il vaut donc mieux rester seul, chacun de son côté, et élever son cœur vers Dieu. »

On raconte qu'un homme étant allé trouver Fuzeïl, celui-ci demanda quelle affaire l'amenait. « Je suis venu, répondit cet homme, pour m'entretenir avec toi et trouver en t'écoutant le calme de l'esprit. — C'est-à-dire, objecta Fuzeïl, que tu désires m'égarer par des mensonges, tandis que, de mon côté, je t'égarerais aussi par des mensonges. Vite! vite! va-t'en à tes affaires. »

Il disait encore : « Si vous pouvez prendre sur vous de vous installer dans un lieu où personne ne vous voie et où vous ne voyiez personne, vous y trouverez une grande félicité. Je sais beaucoup de gré à celui qui ne me salue pas quand il me rencontre, ou bien qui, lorsque je suis malade, ne vient pas demander de mes nouvelles. Lorsque arrive la nuit, je me réjouis bien fort de ce qu'il se fait autour de moi une solitude où je ne verrai pas le visage des hommes et n'entendrai pas leurs paroles. Au contraire, lorsque l'aurore darde ses rayons, je deviens tout soucieux, parce que des importuns me créent mille ennuis. Quiconque, détestant la solitude, aime à nouer des relations avec les hommes, s'éloigne de la route du salut. Celui qui craint le Seigneur très haut, sa langue s'abstient des paroles de ce monde. Celui de ses serviteurs que le Seigneur très haut affectionne, il lui suscite toutes sortes de difficultés dans les affaires d'ici-bas. Quant à ceux qu'il traite en ennemis, il élargit pour eux toutes les voies et les éprouve par des félicités terrestres. De même que pleurer dans le paradis serait étrange, (il serait plus étonnant encore que quelqu'un se trouvât dans ce bas monde et s'y abandonnât à la gaieté, ne sachant pas qu'elle doit être sa destinée finale). Il est nécessaire que l'homme timoré se tienne à l'écart des

mauvaises paroles et des mauvaises actions et que l'amour du monde soit chassé de son cœur. Quiconque craint le Seigneur très haut, tout ce qui existe le craint. Je n'ai vu personne aussi timoré et aussi plein d'espérances qu'Ibn Sirin [1], que la miséricorde de Dieu soit sur lui! Quand bien même on me ferait présent de ce bas monde tout entier, j'aurais pour lui le même dédain que vous auriez pour une ordure. On a réuni tous les vices dans une maison qui a pour clef l'amour de ce bas monde, tandis qu'on a réuni toutes les vertus dans une autre maison qui a pour clef la haine de ce même monde. » Il disait encore : « Se laisser prendre à l'amorce de ce bas monde est facile; mais s'en délivrer est une grosse affaire. Si l'autre monde était une simple pierre d'une solidité à toute épreuve et que le monde d'ici-bas fût de l'or périssable, les hommes devraient nécessairement convoiter cette pierre indestructible. Insouciant fils d'Adam, qui ignore que l'autre monde est de l'or impérissable et que ce bas monde n'est que de la pierre sans consistance! Dans son insouciance, c'est à une pierre vouée à la destruction qu'il attache son cœur! Celui à qui l'on donne une part de ce bas monde, on lui donne en moins cent parts de l'autre monde. »

Il disait encore : « Un commandement émanant du Seigneur très haut fut adressé en ces termes à toutes les montagnes : Je vais faire monter sur l'une de vous un de mes prophètes pour m'entretenir avec lui. En entendant cet ordre, toutes s'enorgueillirent. Comme le mont Sina fut le seul qui se fit humble, ce fut sur son sommet que le Seigneur très haut fit monter Mouça et s'entretint avec lui. Quiconque s'estime lui-même à une haute valeur n'a rien de commun avec l'humilité. Il y a trois choses, disait-il encore, que vous ne devez pas chercher, car elles ne se trouvent pas : un savant dont la science soit d'accord avec ses actes; quelqu'un qui ait l'habitude d'agir en toute sincérité; un ami sans défauts. La racine de l'ascétisme, c'est la résignation pleine et entière à toute décision

1. Abou Bekr Mohammed ben Sirin el Basri, secrétaire d'Anas ben Melik, mort à Basra l'an 110 (728-729).

souveraine qui vient du Seigneur très haut. Il a la véritable confiance, celui-là qui ne met son espoir en personne autre qu'en Dieu et qui ne craint personne autre que lui; qui accepte de bon cœur, sans jamais se plaindre, tout ce qui vient de sa décision suprême. Quand on te demandera si tu aimes le Seigneur très haut, garde le silence; car si tu réponds : Je ne l'aime pas, tu seras un infidèle; et si tu réponds : Je l'aime, il se trouve que tes actes ne ressemblent guère à ceux des serviteurs affectionnés. » Il disait encore : « Je rougis devant Dieu de ce que je vais si souvent aux latrines »; et cependant il n'y allait qu'une fois tous les trois jours. « Il y a beaucoup de gens qui, entrant aux latrines, en sortent purs, et beaucoup qui, allant à la Ke'abeh, en reviennent souillés et impurs. Regarder avec le sourire de la bienveillance la figure d'un impie, c'est comme si l'on s'appliquait à ruiner la religion musulmane. Quiconque maudit une bête de somme, celle-ci dit à l'instant même : Que la malédiction retombe sur celui de nous deux qui est le plus rebelle à Dieu! Si un ordre venu d'en haut me disait : La prière que tu feras sera exaucée, ce serait pour le sultan que je devrais faire toutes les prières les plus ferventes; car, si je les faisais pour moi, le bénéfice n'en reviendrait qu'à ma seule personne, tandis qu'en les faisant pour le sultan, le bénéfice en reviendrait à tous les hommes. »

« Il y a deux choses qui plongent le cœur de l'homme dans les ténèbres : manger beaucoup et rester longtemps couché. Il y a chez vous deux mauvaises habitudes qui proviennent de l'ignorance : vous riez trop, ce qui est vraiment étrange; vous donnez des conseils aux autres, mais vous n'en acceptez pas pour vous-mêmes. »

Il disait encore : « Le Seigneur très haut parle ainsi : Ô mes serviteurs! si vous vous souvenez de moi, à mon tour je me souviendrai de vous; mais si vous m'oubliez, moi aussi, je ne me souviendrai plus de vous. Le Seigneur a dit à l'Envoyé, sur lui soit le salut! Annonce à ceux des tiens qui ont péché cette bonne nouvelle : Si vous vous convertissez, le Seigneur vous pardonnera certainement. Ô Envoyé de Dieu! enseigne aux hommes sincères et aux vrais dévots à

se tenir pour satisfaits en leur disant de ma part : Si je scrutais vos actes avec toute la rigueur de la justice, je serais obligé de vous infliger un rude châtiment. »

Il disait dans un élan de son cœur : « Mon Dieu, tu nous condamnes, moi et les miens, à rester affamés et nus; la nuit tu ne nous donnes pas de lampe pour nous éclairer; c'est ainsi que tu as toujours traité tes amis. Qu'a donc fait Fuzeïl pour arriver à ce degré de félicité, que tu le traites comme tes propres amis? »

On raconte que, pendant trente ans, personne ne le vit jamais rire. Le jour où son fils rendit le dernier soupir, il rit une fois. « Pourquoi as-tu ri? lui demanda-t-on. — Comme la volonté du Seigneur très haut, répondit-il, était que cela arrivât, j'ai été si joyeux de la voir accomplie que j'en ai ri de joie. » Il disait encore : « La crainte qu'éprouvent les anges est plus forte que celle qu'éprouvent les fils d'Adam. »

Un jour qu'un homme, doué d'une belle voix, récitait le Qoran devant lui, Fuzeïl lui dit : « Va réciter le Qoran devant mon fils, mais ne prononce pas en sa présence les paroles relatives à la Résurrection (sour. LXXV), car il n'aurait pas la force de les entendre. » Cet homme alla donc et se mit à réciter le Qoran. Quand il eut commencé à réciter la sourate *el-Qâri'at* " le Coup " (c'est la 101[e]), soudain le jeune homme, poussant un soupir, tomba à la renverse et mourut.

On raconte que, dans ses derniers moments, Fuzeïl, qui avait deux filles, dit à sa femme : « Quand je serai mort, prends ces filles, conduis-les à la montagne d'Abou Qobaïs et dis : Mon Dieu, Fuzeïl, en exprimant ses dernières volontés, t'a adressé cette prière : Lorsque tu m'auras transporté de ce bas monde dans l'autre, c'est à toi que je confie mes filles. » Après qu'on eut déposé Fuzeïl dans sa dernière demeure, sa femme et ses enfants, s'étant rendues à la montagne d'Abou Qobaïs, y adressaient à Dieu de ferventes prières, tout en pleurant, lorsque survint le pâdichâh du Yemen, qui passait par là. A ses questions elles répondirent en lui exposant leur situation. « Eh bien, dit le pâdichâh, je prends les filles de Fuzeïl pour mes

fils »; et, les faisant monter dans une litière, il les conduisit à la ville capitale du Yemen, après avoir remis à leur mère pour chacune d'elles dix mille pièces d'or. Il réunit les principaux de sa cour dans un grand festin, reconnut à l'une et à l'autre des filles un droit de reprise de mille pièces d'or et les unit à ses fils. Dieu seul sait tout.

Sentences d'Ibrahim Edhem [1].

Celui qui avait renoncé à la royauté de ce monde, qui avait bu le vin des désirs spirituels, ce docteur sincère et pur, dont le cœur était plein de toutes les vérités; lui qui pratiquait constamment la bienveillance et la générosité, cet Ibrahim Edhem, que la miséricorde de Dieu soit sur lui! Comme il avait fréquenté beaucoup de docteurs, il était accompli dans la connaissance de Dieu. Il était en relation avec Imâm Abou Hanifeh de Koufa. Djuneïd Bagdâdi l'avait surnommé *la Clef des sciences*. On raconte qu'Abou Hanifeh disait : « Ibrahim vaut mieux que nous. — Et en quoi vaut-il mieux? lui demanda-t-on. — En cela, répondit-il, que lui est toujours occupé au service du Seigneur très haut, tandis que nous autres nous nous adonnons à des œuvres étrangères à son service. »

Il avait commencé par occuper le rang de pâdichâh dans la ville de Balkh, et les richesses de beaucoup de principautés affluaient chez lui. Une nuit qu'il était couché, il entendit soudain sur le toit de son palais un bruit de pas. « Qui es-tu, s'écria-t-il, toi qui marches sur ce toit? » Il entendit qu'on lui répondait : « J'ai perdu un chameau et je suis à sa recherche sur ce toit. — Mais, sot que tu es, tu as donc perdu la raison pour aller chercher un chameau sur un toit! — Et toi donc, homme imprévoyant, lui répondit soudain une voix, c'est couché sur un trône d'or que tu

1. Ou plus exactement Ibrahim ben Edhem ben Suleymân ben Mansour el-Balkhi. Lui-même était surnommé Abou Izhaq. Il mourut le 16 de djemâdi el-evvel de l'an 161 ou 162 (777, 778 ou 778-779).

cherches le Seigneur très haut! Voilà qui est bien plus étrange que de chercher ce chameau sur le toit. » A ces paroles la crainte envahit le cœur d'Ibrahim, qui se leva et s'adonna aux exercices de piété jusqu'aux premiers rayons de l'aurore. Le lendemain matin il s'assit sur son trône, autour duquel se placèrent, chacun à son rang, comme ils le faisaient chaque jour, tous les grands de son royaume et ses gardes. Tout à coup Ibrahim aperçut au milieu de la foule un personnage majestueux et de haute taille qui s'avançait sans être visible pour les huissiers et les gardes. Lorsqu'il fut arrivé près d'Ibrahim, celui-ci lui demanda : « Qui es-tu et que viens-tu chercher ici? — Je suis étranger, répondit-il, et je viens descendre dans cette hôtellerie. — Mais ce n'est pas une hôtellerie, observa Ibrahim, c'est ma propre maison. — A qui appartenait-elle avant toi? — A mon père. — Et avant ton père, à qui était-elle? — A mon grand-père. — Et tes ancêtres, où sont-ils maintenant? — Ils sont morts. — Eh bien, n'est-ce pas une hôtellerie que cette maison, où ceux qui s'en vont sont remplacés par ceux qui arrivent? » Et, après avoir ainsi parlé, il se retira. Ibrahim se levant courut après ce personnage et lui dit : « Arrête! au nom du Seigneur très haut. » Lui s'arrêta. « Qui es-tu, lui demanda Ibrahim, toi qui as allumé le feu dans mon âme? — Je suis Khizr [1]; ô Ibrahim! il est temps de t'éveiller. » Et il disparut. Ibrahim, pénétré de douleur, rentra en lui-même, et son cœur se dégoûta de ce bas monde. Le lendemain matin, étant monté à cheval pour aller à la chasse, il entendait de tous les côtés des voix qui lui disaient : « Ô Ibrahim! éveille-toi, avant qu'on t'éveille avec la mort. » Soudain parut une antilope au milieu des chasseurs. Lui se lança à sa poursuite et, par ordre de Dieu, disparut du milieu du cortège qui l'accompagnait. Alors l'antilope, adressant la parole à Ibrahim, lui dit : « Ô Ibrahim! éveille-toi, tâche de comprendre pourquoi Dieu t'a créé. Au lieu de me frapper, va, frappe-toi toi-même. » Ibrahim détourna son visage de cette antilope, mais il

1. Voir sur ce personnage mystérieux le Qoran, sour. XVIII, vers. 64 *sq.*

entendait des voix qui s'adressaient à lui de son carquois, de sa selle, de ses habits. En même temps une clarté mystérieuse se levait dans son cœur. Par un effet de la toute-puissance divine les portes du ciel s'ouvrirent devant lui et la lumière de la science spirituelle se montra dans son âme. Alors il se mit à pleurer si abondamment que ses habits et son carquois en furent tout mouillés. A ce moment il vit au pied d'une montagne un troupeau de moutons et un berger couvert d'un vêtement de feutre, portant sur sa tête un bonnet qui était aussi de feutre. « A qui appartiennent ces moutons? demanda Ibrahim. — A vous-même », répondit le berger. Aussitôt Ibrahim fit présent de ces moutons au berger, qu'il gratifia aussi de son cheval, de sa tunique, de son diadème enrichi de pierreries et de tout ce qu'il portait sur lui. Il lui prit en échange son grossier vêtement et son bonnet de feutre, et les mit. Puis il partit à pied, et tous les anges le contemplaient et se disaient : « Oh! la belle royauté qui brille maintenant aux yeux d'Ibrahim, lui qui a déposé le vêtement impur de ce bas monde et qui s'est revêtu d'une livrée glorieuse. »

Pour lui, il parcourait à pied, tout en pleurs, les plaines et les montagnes. Un jour il arriva à un pont. Un homme qui avait la vue faible le traversait, lorsqu'il perdit l'équilibre et tomba. L'abîme était profond. Aussitôt Ibrahim de s'écrier : « Mon Dieu, prends cet homme sous ta sauvegarde. » Et, en effet, il resta suspendu en l'air au milieu de sa chute. On accourut et on le recueillit, tandis qu'on regardait Ibrahim avec stupeur. Pour lui, il continua son chemin dans la direction de Nichabour. Près de cette ville était une grotte, où il demeura pendant neuf ans, toujours occupé à ses actes de dévotion. Tous les jeudis il sortait de sa grotte et rapportait sur son dos une charge de bois qu'il vendait au bâzâr le vendredi. Du produit de cette vente il achetait du pain dont il mangeait la moitié, donnant l'autre moitié en aumônes. Puis, après avoir fait la prière du vendredi, il retournait à la grotte, où il reprenait ses exercices de piété.

On raconte que, durant l'hiver, un soir qu'il faisait très froid, Ibrahim, après avoir brisé la glace pour faire ses

ablutions, avait prolongé ses prières jusqu'à minuit. Passé cette heure, il gela si fort qu'il faillit périr de froid. « Ah! lui vint-il à l'esprit, si j'avais du feu ou bien une pelisse de fourrure, je me réchaufferais. » Cependant il se laissa aller au sommeil et, dès qu'il fut endormi, il vit un dragon s'approcher et le réchauffer en lui lançant du feu par la gueule. Épouvanté de ce spectacle, il s'écria : « Mon Dieu, éloigne de moi le dragon! » Et, sur-le-champ, le dragon frotta sa tête contre terre en signe de respect et s'en alla.

On raconte que, lorsque le peuple eut compris tout ce que valait Ibrahim, celui-ci sortit de sa grotte et prit la direction de la Ke'abeh. Après son départ Cheïkh bou Seïd, fils de Boul-Khaïr, étant venu visiter la grotte, dit : « Dieu soit loué! si cette grotte était pleine de musc, il n'en sortirait pas une odeur plus agréable, parce que c'est là qu'un vénérable personnage, au cœur sincère, a demeuré plusieurs jours, tout adonné aux actes de piété. »

On raconte que, lorsque Ibrahim entra dans le désert qui conduit à la Ke'abeh, un personnage vénérable vint à sa rencontre et lui enseigna à prononcer le grand nom de Dieu, en lui disant : « Pense au Seigneur en prononçant ce nom. » Un autre jour Khizr le rencontra et lui dit : « Ô Ibrahim! c'était mon frère Élias, celui qui t'a enseigné le grand nom »; puis ils s'entretinrent ensemble et Ibrahim eut pour directeur Khizr, qui, par le commandement de Dieu, l'avait fait entrer dans cette voie spirituelle.

Ibrahim dit : « Lorsque je parvins au lieu nommé *Dsât el 'Araq*[1], je vis soixante-dix personnages vêtus de haillons et tout souillés d'un sang rouge, qui gisaient morts à terre. » Un d'eux était encore en vie. « Que vous est-il arrivé? lui demanda Ibrahim. — Ô Ibrahim! répondit-il, ne va pas plus loin, car tu n'arriverais jamais et n'approche pas, car tu serais perdu. Ô Ibrahim! méfie-toi de cet Ami

1. Dsât el 'Araq ou 'Irq est une des stations désignées par le Prophète lui-même pour y revêtir l'*ihrâm*. Ces stations ou *miqât* sont Dsoul-Huleifah pour les pèlerins de Médine, Djuhfeh pour ceux de la Syrie, Dsât el 'Irq pour ceux de l'Irâq, Qaran ou Qarn (lieu d'origine du célèbre Oveïs ou Veis Qarni, dont il a été parlé plus haut) pour ceux du Nedjd, et Yalamlam pour ceux du Yemen.

qui tue les pèlerins comme s'ils étaient des infidèles du pays de Roum. Sache donc que nous étions une troupe de *soufi*. Pleins de confiance, nous avions posé le pied dans ce désert, après avoir pris l'engagement de ne rien admettre dans nos cœurs en dehors du Seigneur très haut et de son amour, bien décidés à ne pas faire attention à tout autre qu'à lui. Lorsque nous arrivâmes à la Ke'abeh, Khizr se rencontra avec nous. Nous le saluâmes avec beaucoup de joie en nous disant : Grâces soient rendues à Dieu de ce qu'un homme comme celui-là nous a rencontrés! Bien sûr nos peines n'auront pas été perdues. A notre retour, nous n'étions pas plus tôt parvenus à cet endroit qu'une voix s'est fait entendre à nous : Ô vous qui professez pour moi une fausse amitié! est-ce là l'engagement que vous aviez pris, vous qui m'oubliez et qui donnez tous vos soins à un autre qu'à moi? Eh bien, maintenant, tant que je ne vous aurai pas ravi l'existence, tant que je n'aurai pas versé votre sang, je n'entrerai pas en accord avec vous. Et c'est ainsi qu'il a fait périr tous ces amis passionnés. — En voyant tous ces corps, continuait Ibrahim, je restai frappé de stupeur et je dis au survivant : Et toi, comment n'es-tu pas encore mort? — Parce que j'étais imparfait; maintenant que je suis accompli, je vais marcher à leur suite. En entendant ces paroles, je perdis connaissance, et lui passa dans l'autre vie. »

On raconte que, durant quatorze ans, Ibrahim resta sur la route de la Ke'abeh, ne cessant de prier et de pousser des gémissements. Au bout de ce temps il se joignit à une caravane et se dirigea vers la Ke'abeh. Lorsqu'il en approcha, la nouvelle de son arrivée étant parvenue aux chefs de la ville, tous sortirent à sa rencontre. Ibrahim, ne voulant pas être reconnu, prit les devants sur la caravane. Les serviteurs de la Ke'abeh, qui précédaient les chefs, le rencontrant, lui demandèrent si Ibrahim Edhem approchait. « Pourquoi me faites-vous cette question? — Parce que les chefs de la ville sont sortis pour venir au-devant de lui. — Eh! pourquoi donc vous occuper de cet homme, qui est un pécheur et un impie? — De quel droit parles-tu ainsi de lui? » dirent-ils; et saisissant Ibrahim, qu'ils ne connaissaient pas, ils le battirent rudement. En même temps ils lui criaient : « Pourquoi traites-tu Ibrahim d'impie? » Après l'avoir frappé, ils le laissèrent là et poursuivirent leur chemin. Quant à Ibrahim, il se disait à lui-même : « Tu as eu ce que tu méritais. » Lorsqu'on l'eut reconnu plus tard, on se confondit en excuses envers lui et on le conduisit à la Ke'abeh. Il y resta plusieurs années, se nourrissant du pain qu'il gagnait par son travail, tantôt en portant du bois, tantôt en gardant les melonnières des habitants.

On raconte que, lorsque Ibrahim quitta Balkh, il avait un fils encore enfant. Celui-ci, devenu grand, demanda : « Où donc est mon père? » Sa mère lui raconta l'histoire d'Ibrahim. « Mais, reprit son fils, où se trouve-t-il actuellement? — A la Ke'abeh, lui dit sa mère. — Eh bien, je vais me rendre à la Ke'abeh pour la visiter et pour retrouver mon père. » Et aussitôt il fit annoncer publiquement : « Quiconque est disposé à faire le voyage de la Ke'abeh, qu'il vienne, je suis prêt à en payer tous les frais. » Quatre mille personnes se réunirent alors, lesquelles il pourvut d'une monture et de tout ce dont elles avaient besoin; puis tous ensemble partirent pour la Ke'abeh. Quand il y fut arrivé, il vit dans l'enceinte sacrée beaucoup de personnages vêtus de haillons. « Connaissez-vous Ibrahim Edhem? leur demanda-t-il. — C'est un de nous, lui répondit-on. Il est allé chercher du bois qu'il doit vendre pour en acheter du pain et nous le rapporter. » Aussitôt le fils d'Ibrahim sortit dans la campagne en quête de son père. Il aperçut un vieillard qui s'avançait portant du bois sur sa tête. A ce spectacle il fut tout près de pleurer; mais, demeurant maître de lui, il se retint et marcha derrière son père. Quant à Ibrahim, il porta ce bois au bâzâr, le vendit et acheta du pain qu'il rapporta à ses compagnons; puis il se mit en prière. Lorsqu'il eut fini, il dit à ses compagnons : « Attention à vous! ne regardez ni les jeunes gens imberbes ni les femmes; sachez retenir vos yeux! » Et tous recevaient ses avis avec déférence. Ensuite Ibrahim et ses compagnons accomplirent le *tavâf* (les sept promenades circulaires) autour de la Ke'abeh. Cependant le fils d'Ibrahim se présenta devant son père. C'était un beau jeune homme,

sur lequel il lançait des regards à la dérobée. Ce que voyant, ses compagnons restaient tout étonnés. Lorsqu'ils se furent acquittés du *tavâf*, tous lui dirent : « Ô Ibrahim! vous nous recommandiez de ne pas regarder inconsidérément les jeunes garçons et les femmes; d'où vient donc que vous-même vous regardiez ce jeune imberbe? — Quand je suis sorti de la ville de Balkh, répondit Ibrahim, j'avais un fils qui suçait le lait. Il me vient à l'esprit que ce jeune homme pourrait bien être mon fils. » D'autre part son fils ne se démasquait pas, parce qu'il craignait que, s'il venait à se faire connaître subitement, son père ne s'enfuit tête baissée. Il venait donc de temps en temps et passait en le regardant de loin. Le lendemain matin un des compagnons d'Ibrahim se leva et se rendit à la tente de son fils. Il vit, assis sur un trône d'or, ce jeune homme qui récitait le Qoran tout en pleurant. Le derviche s'étant avancé pour le saluer, il lui rendit le salut. « Qui êtes-vous? lui demanda le derviche, d'où venez-vous? de qui êtes-vous fils? — Je suis le fils d'Ibrahim Edhem, répondit le jeune homme, et jamais auparavant je n'avais pu voir mon père. Je crains que, si je me fais connaître à lui, il ne me repousse brusquement et ne s'enfuie tête baissée. — Venez, reprit le derviche, je vais vous mener moi-même auprès d'Ibrahim. » Et, sans plus tarder, la femme et le fils d'Ibrahim se joignirent au derviche pour aller le trouver. Sa femme ne l'eut pas plus tôt aperçu qu'elle poussa un cri et dit : « Mon fils, voilà ton père! » Tous les assistants fondirent en larmes, tandis que le fils d'Ibrahim tomba sans connaissance. Quand il fut revenu à lui, il salua son père, qui lui rendit le salut et, le serrant dans ses bras, dit : « Ô mon fils! de quelle religion es-tu? — De la religion de Mohammed, répondit celui-ci. — Dieu soit loué! » s'écria Ibrahim. Puis il lui demanda encore : « Sais-tu le Qoran? — Je le sais. — Lis-tu les livres qui traitent de la science (religieuse)? — Je les lis. — Dieu soit loué! » s'écria une fois de plus Ibrahim. Puis il voulut les laisser et s'en aller, mais sa femme et son fils ne le permirent pas et se mirent à pleurer. Alors Ibrahim, levant les yeux au ciel, supplia : « Mon Dieu, viens à mes cris! » Et, sur-le-champ, son fils

rendit l'âme. Les compagnons d'Ibrahim lui demandèrent : « Que signifie tout cela? — Quand j'ai vu mon fils, répondit-il, ma tendresse pour lui s'est éveillée dans mon cœur. Aussitôt une voix s'est fait entendre : Quoi donc! Ibrahim, tu prétends avoir de l'amitié pour nous, et voilà que tu t'attaches à une autre personne! Comment deux amitiés pourraient-elles exister dans un même cœur? En entendant cette voix, j'ai invoqué le Seigneur : Mon Dieu, si mon amitié pour cet enfant doit m'éloigner de toi, prends son âme ou la mienne. Ma prière a été exaucée, et il a pris l'âme de mon fils. »

On raconte qu'Ibrahim disait : « Plusieurs nuits de suite je cherchais l'occasion de trouver la Ke'abeh solitaire. Une nuit qu'il pleuvait très fort, je rencontrai enfin la solitude que je cherchais. J'entrai dans la Ke'abeh et, élevant mon cœur vers Dieu, je lui dis : Mon Dieu, efface mes péchés. Une voix se fit entendre : Ô Ibrahim! les hommes du monde entier me demandent la même chose; mais si nous effacions les péchés de tous, à qui donc ferions-nous part de l'océan de nos miséricordes? »

On raconte qu'il disait encore : « Mon Dieu, tu m'as donné à un tel point la faveur de t'aimer que les sept paradis n'ont plus de valeur à mes yeux. — Mon Dieu, éloigne de moi les ténèbres de l'ignorance et le vice, et fais que mon cœur s'adonne entièrement à l'adoration. »

« Pourquoi, lui demandait-on, as-tu abandonné la royauté et ton royaume? — Un jour, répondit-il, que j'étais assis sur mon trône, j'ai regardé un miroir. J'y ai vu ma dernière demeure, qui était une tombe obscure où je n'avais personne pour me tenir compagnie. Le chemin pour aller dans l'autre monde était long et se prolongeait à l'infini, sans que j'eusse aucune provision pour le parcourir. Je vis encore un juge intègre, qui m'interrogeait avec une telle rigueur que je ne trouvais rien de convenable à lui répondre. Voilà pourquoi la royauté et le royaume m'ont paru bien froids et pourquoi j'ai tout abandonné. — Mais pourquoi, lui demanda-t-on encore, as-tu fui le Khoraçân? — Parce qu'on ne cessait de me questionner sur ma situation. — Mais d'où vient que tu ne prends pas de

femme? — Est-ce qu'il y aurait une femme qui voudrait épouser un mari comme moi, qui suis toujours affamé et nu? Si je le pouvais, je me répudierais moi-même; comment pourrais-je donc attacher quelqu'un à ma personne? »

Une autre fois Ibrahim demandait à un derviche : « As-tu une femme et de petits enfants? — Non, répondit le derviche. — Alors tout va bien pour toi. — Et pourquoi parles-tu ainsi? reprit le derviche. — Parce que, chaque fois qu'un derviche a pris une femme, il s'est trouvé dans la situation d'un passager sur un vaisseau; mais quand il lui est né de petits enfants, il a été comme celui qui se noie dans la mer. » Une autre fois Ibrahim voyant un derviche qui gémissait : « Sans doute, lui dit-il, que tu as acheté à bas prix cette situation de derviche? — Quoi donc! Ibrahim, reprit celui-ci, est-ce que l'état de derviche s'achète? — Certainement, répondit Ibrahim. Moi, par exemple, je l'ai acheté au prix de la royauté et je trouve que je l'ai payé bon marché. »

Un jour quelqu'un apporta à Ibrahim Edhem une somme de mille pièces d'or qu'il avait fait vœu de lui offrir. « Je ne reçois rien de celui qui est dans la misère, observa Ibrahim. — Mais, dit l'autre, je suis un homme riche. — Quoi! reprit Ibrahim, tu es si riche que cela et tu cherches à accroître encore ton avoir! — Je le cherche en effet. — Eh bien, alors, tu es le plus misérable de tous les misérables »; et il ajouta : « Écoute, moi, je ne possède rien, mais je ne demande rien à personne. Nous, nous avons recherché la condition de derviche et nous avons trouvé la richesse; les autres ont recherché la richesse et ont trouvé la pauvreté. » Une autre personne apporta, pour la remettre à Ibrahim, une somme de mille pièces d'or qu'il refusa en disant : « Tu veux sans doute, au moyen de cet argent, faire disparaître mon nom de l'assemblée des derviches. »

Il disait encore : « Quiconque recherche les jouissances n'est pas un ami sincère. — Il y a trois occasions où il faut garder vos cœurs de toute pensée étrangère : quand vous récitez le Qoran; quand vous prononcez le nom de Dieu; quand vous faites la prière. — Ce qui distingue l'homme initié, c'est qu'ayant toujours la mention du Seigneur très haut à la bouche, il invoque le témoignage de sa parole auguste; qu'étant continuellement adonné aux exercices de piété, il ne cesse de contempler les manifestations de la puissance divine. »

Il disait encore : « Je vis gravé sur une pierre : Ô toi qui ne conformes pas ta conduite aux enseignements que tu as reçus, quel fruit espères-tu tirer de choses dont tu ne connais pas l'usage? — Tout ce qui aujourd'hui te semble le plus pénible aura demain sa récompense d'autant plus grande. — On reconnaît l'homme initié à trois signes distinctifs : 1) quand bien même on lui donnerait la pleine possession de tout ce bas monde, il ne devrait pas s'en réjouir, si c'était en échange de la félicité de l'autre monde; 2) si, se trouvant en pleine jouissance des deux mondes, on venait à l'en dépouiller, il n'en éprouverait pas un atome de contrariété; 3) quand bien même tous les habitants de la terre le proclameraient bon et chanteraient ses louanges, il ne s'égarerait pas de la route et ne laisserait pas entrer l'orgueil dans son cœur. » Il demandait à quelqu'un : « Souhaites-tu de devenir un saint, d'acquérir un rang qui dépasse celui de tous les docteurs? — Je le souhaite, répondit celui-ci. — Eh bien, reprit Ibrahim, ne conçois l'atome d'un désir ni pour ce bas monde ni pour l'autre. Détourne sans exception ton visage de tout ce qui existe pour ne le fixer que sur le Seigneur très haut. Ne te nourris que de ce qui est licite et, chassant de ton cœur l'amour de toutes les créatures, rends-toi véritablement libre. »

On raconte que Chaqiq Balkhi dit à Ibrahim Edhem : « Pourquoi fuis-tu la société des hommes? » Lui de répondre : « Je ramasse ma religion dans le pan de ma robe et je vais de ville en ville, de montagne en montagne, n'ayant qu'un désir : sauver ma foi des attaques de Cheïtân. »

On raconte que, durant le mois du jeûne, Ibrahim rapportait de la campagne du bois ou des broussailles qu'il vendait pour acheter du pain. Il donnait ce pain aux derviches, tandis que lui priait toute la nuit jusqu'aux premières lueurs de l'aurore. « Pourquoi ne dors-tu pas?

lui disaient ses compagnons. — Parce que, mes yeux ne cessant jamais de répandre des larmes, comment le sommeil pourrait-il s'y installer? » Lorsqu'il avait fini sa prière, il portait les deux mains à sa figure et disait : « Je crains bien qu'on ne me jette au visage cette prière que je viens de faire. »

On raconte qu'un jour Ibrahim Edhem ne put rien se procurer pour rompre le jeûne. Une fois la nuit venue, il dit : « Mon Dieu, en action de grâces de ce que je n'ai rien trouvé aujourd'hui, je veux faire cette nuit une prière de quatre cents *rik'at* »; ce qu'il exécuta en effet, à tel point que, n'ayant rien trouvé durant sept jours, il fit chaque nuit une prière de quatre cents *rik'at*. Le huitième jour, comme il se sentait faiblir, un jeune homme se présenta devant lui et dit : « Ô derviche! as-tu besoin de nourriture? — Oui, j'en ai besoin. — Alors viens, allons chez moi »; et il le conduisit dans sa maison. Là, le regardant, il poussa un soupir et lui dit : « Ô Ibrahim! je suis ton esclave et tout ce que je possède est à toi. — Eh bien, reprit Ibrahim, je t'affranchis et je te fais don de tout ce qui est en ta possession »; et il ajouta : « Mon Dieu, je m'engage vis-à-vis de ta cour à ne jamais rien demander à un autre qu'à toi. Parce que j'ai demandé à quelqu'un un morceau de pain, tu veux m'enchaîner à toutes les superfluités mondaines! » Et, laissant là ce jeune homme, il s'enfuit.

On raconte qu'une nuit Ibrahim, avec trois ou quatre de ses compagnons, s'était installé dans une mosquée qui n'avait pas de porte fermée. Le froid étant très vif, Ibrahim, jusqu'au lever de l'aurore, se tint dans l'ouverture de la porte pour empêcher la bise glaciale d'atteindre ses compagnons.

On rapporte que chaque jour il allait travailler pour un salaire, et ce qu'il gagnait, il l'employait à acheter des vivres qu'il rapportait à ses compagnons; puis tous ensemble rompaient le jeûne. Toutefois il ne revenait jamais avant d'avoir fait la prière du soir. Un soir qu'il s'était absorbé dans sa prière, il revint plus tard que de coutume. Il n'était pas encore arrivé que ses compagnons se dirent : « Il faut rompre le jeûne et nous coucher tous sans exception. Quand Ibrahim verra ce qui en est, il s'arrangera pour revenir plus tôt désormais et pour ne pas nous faire attendre »; et tous, rompant le jeûne, se couchèrent ensuite. Cependant Ibrahim arriva et, les voyant couchés, il se dit : « Peut-être, n'ayant rien trouvé, se sont-ils couchés tout affamés? » Il avait apporté avec lui un peu de farine qu'il convertit en pâte; puis, posant sur la terre sa barbe blanche, il soufflait pour allumer le feu et faire cuire le souper de ses compagnons. Ceux-ci, se levant, lui dirent : « Que fais-tu donc, Ibrahim? — Je veux faire cuire quelque chose pour vous, car il m'est venu à l'esprit que, peut-être, vous vous étiez couchés sans avoir rien pris. » Ceux-ci se regardèrent en disant : « Voyez un peu, tandis que nous complotions contre lui, de quoi il s'occupait en pensant à nous. »

Quand il formait une liaison avec quelqu'un, il lui posait ces trois conditions : « C'est moi qui ferai le service; c'est moi qui appellerai à la prière; quelque chose que le Seigneur très haut nous donne, nous le partagerons également. »

Une personne qui avait vécu quelque temps en communauté avec Ibrahim se sépara ensuite de lui et dit au moment de partir : « Ô Ibrahim! indique-moi quel défaut tu as remarqué en moi, parce que je veux m'en corriger. — Je te voyais avec les yeux de l'amitié, répondit Ibrahim; si tu avais des défauts, je ne les ai pas vus; va poser ta question à d'autres. »

Un jour un homme qui avait des enfants en bas âge s'en retournait chez lui tout soucieux, à l'heure de la prière du soir, parce qu'il n'avait rien à leur donner. Tout en marchant, il réfléchissait : « Que pourrai-je bien dire à mes enfants quand j'arriverai à la maison? » Comme il avait aperçu Ibrahim Edhem assis tranquillement : « Tu es bien heureux, Ibrahim, lui-dit-il, toi qui te reposes à l'abri de tout souci. — Eh bien, répondit Ibrahim, je te fais don de tout ce que j'ai gagné aujourd'hui par mes prières et mes bonnes œuvres, à condition que tu m'abandonneras en retour ces soucis qui t'assiègent. »

On raconte qu'un personnage appelé Muhtechem

demanda à Ibrahim : « Quel métier pratiques-tu? — Mon occupation, répondit Ibrahim, consiste à laisser ce monde à ceux qui le recherchent et l'autre monde à ceux qui l'aiment, tandis que j'ai choisi pour moi-même dans ce monde l'honneur de chanter les louanges du Seigneur très haut et dans l'autre monde le privilège de contempler sa face. » Une autre personne ayant demandé à Ibrahim quel métier il savait, celui-ci répondit : « Ignores-tu donc que ceux qui se consacrent au service du Seigneur très haut n'ont pas besoin d'exercer un métier? »

On raconte que quelqu'un apostropha Ibrahim en ces termes : « Ô avare! — Eh quoi! dit celui-ci, moi qui ai donné la royauté en échange de la condition de derviche, je serais un avare! » Un autre jour un barbier arrangeait avec des ciseaux les moustaches d'Ibrahim. Un de ses disciples passait par là. Ibrahim lui dit : « As-tu quelque monnaie à donner pour moi au barbier? » Le disciple donna une bourse pleine d'or. En ce moment vint un derviche qui demanda l'aumône au barbier. Celui-ci donna la bourse au derviche. Alors Ibrahim de s'écrier : « Hé! barbier, cette bourse est pleine d'or! — Je le sais bien, ladre », répondit le barbier. Ibrahim de répéter une seconde fois : « C'est de l'or! » et le barbier de répondre : « Je le sais bien, ladre; et le derviche qui prend la bourse, le sait bien aussi. » — « Pour moi, racontait Ibrahim, je fus couvert de confusion. »

On demandait à Ibrahim : « Depuis que tu es entré dans cette voie, as-tu jamais été joyeux? — Mais oui, et plusieurs fois, répondit-il. Un jour, par exemple, je m'étais embarqué avec une troupe de gens et nous voguions sur le fleuve. Dans notre bateau se trouvait un mauvais plaisant. Mes cheveux étaient devenus très longs et je portais un vêtement tout déchiré, de sorte que personne ne m'avait reconnu et que tous me riaient au nez. A chaque instant ce mauvais plaisant s'approchait de moi, me tirait les cheveux et les arrachait en m'appliquant des tapes sur le cou. En voyant le degré de mépris où j'étais tombé, j'éprouvai un vif sentiment de joie. Soudain les eaux du fleuve s'agitèrent fortement et les vagues commencèrent à battre notre

embarcation. Le patron dit : Il faut jeter quelqu'un à l'eau pour que les flots s'apaisent; et, me saisissant par les oreilles, ils me lancèrent dans le fleuve, dont les eaux se calmèrent subitement par un effet de la toute-puissance du Seigneur très haut. Au moment où l'on me saisissait, je me sentis tout joyeux en voyant mon état de profonde impuissance et d'humiliation. Une autre fois j'étais monté dans la galerie supérieure d'une mosquée pour m'y reposer, lorsque survinrent plusieurs personnes qui m'en chassèrent. Comme je ne pouvais me lever vite par suite de mon état de faiblesse et de fatigue, on me saisit, on me traîna de force et l'on me jeta en bas de l'escalier de la mosquée, que je descendis en roulant. A mesure que ma tête touchait une marche, elle s'y fendait quelque part; mais, par un effet de la toute-puissance divine, à chaque chute que je faisais, les mystères de toute une région céleste se dévoilaient à mes yeux et je me disais dans mon cœur : Plût à Dieu qu'il y eût encore plus de marches! et j'étais dans le ravissement. Une autre fois que j'avais été emprisonné dans un endroit, un mauvais plaisant vint uriner sur moi, ce dont je me réjouis intérieurement. Une autre fois encore j'avais une pelisse de fourrure dans laquelle se trouvait une nombreuse vermine, qui me mordait et me tourmentait cruellement. Alors, à la pensée de tous ces vêtements précieux qui étaient dans mon trésor, je me dis en gémissant : De combien de peines n'es-tu pas redevable! et je me réjouis en voyant à quel degré d'avilissement ma personne était réduite. »

On raconte qu'Ibrahim disait : « J'étais resté plusieurs jours sans rien trouver à manger. J'avais bien un ami demeurant loin de moi; mais je réfléchis que, si j'allais le trouver, la confiance en Dieu dont je faisais profession ne serait plus qu'un vain mot. J'entrai donc dans une mosquée, où je m'assis en disant : *Je mets ma confiance dans cet éternel Seigneur très haut, le vivant, que la mort ne saurait atteindre*[1]. » Lorsqu'il eut prononcé ces paroles, il entendit une voix qui disait : « Il est pur et exempt de toute tache, le Seigneur très haut qui a purgé la surface de la

1. Qoran. sour. XXV. vers. 60.

terre de ceux qui font profession d'avoir confiance. — Il a purgé! et pourquoi? » se dit Ibrahim. Alors la voix se fit entendre de nouveau : « Comment pratique-t-il la confiance en Dieu celui qui, pour une bouchée que lui donnera peut-être un ami d'emprunt, entreprend une si longue route et dit mensongèrement : Je mets ma confiance dans le Seigneur très haut? »

Un jour Ibrahim demanda à un ascète qui faisait profession d'avoir confiance en Dieu : « D'où vient ce que tu manges? — Je l'ignore, répondit celui-ci, demande-le au Pourvoyeur. » Ibrahim racontait : « Une fois j'achetai un esclave. Je lui demandai son nom. — Celui que tu me donneras, répondit-il. — Que mangeras-tu? — Ce que tu me fourniras. — Quels vêtements porteras-tu? — Tous ceux que tu me feras porter. — Que feras-tu? — Ce que tu m'ordonneras de faire. — Que désires-tu? — Il n'appartient pas à un esclave d'avoir des désirs à lui. — Lorsque j'entendis ces paroles, je me dis en moi-même : Apprends de cet esclave à pratiquer la servitude, et, pleurant abondamment, je perdis connaissance. Puis je donnai la liberté à l'esclave. »

Ibrahim ne s'asseyait jamais les jambes croisées. « Un jour, racontait-il, que je m'étais assis les jambes croisées, j'entendis tout à coup une voix qui me disait : Ô Ibrahim! les esclaves doivent-ils s'asseoir de cette manière en présence du Seigneur très haut? Aussitôt je rentrai en moi-même et m'assis tout droit (sans croiser les jambes, appuyé sur les genoux). »

« De qui es-tu l'esclave? » demandait-on à Ibrahim. Lui de trembler à ces paroles, de fondre en larmes, de se rouler par terre; puis, se redressant : « Je suis l'esclave du Seigneur très haut qui a créé la terre et le ciel. — Mais pourquoi n'as-tu pas répondu aussitôt qu'on t'a posé la question? — Parce que j'ai craint que, si je répondais : Je suis son esclave, il ne me réclamât les droits du maître sur son esclave, tandis que, si je répondais : Je ne le suis pas, je devenais un infidèle. »

On lui demandait encore : « Comment passes-tu ta vie? — J'ai trois chevaux, répondit-il. Chaque fois qu'il me

vient une faveur de la part du Seigneur très haut, je monte sur le cheval de l'action de grâces et je vais au-devant d'elle. S'il s'agit d'un acte de dévotion à accomplir, je monte sur le cheval de la sincérité et de la pureté et je vais à sa rencontre. Est-il question de la doctrine, je monte sur le cheval de la pratique et je me dirige de son côté. »

Un jour plusieurs docteurs, assis dans une maison, s'entretenaient ensemble. Survint Ibrahim; mais ils ne lui ouvrirent pas la porte et lui crièrent : « Va-t'en! il s'exhale encore de ta personne une odeur de royauté »; et ils lui refusèrent l'entrée.

Quelques personnages de considération demandèrent à Ibrahim : « Comment se fait-il que nos cœurs, dans la voie de Dieu, soient comme derrière un rideau? — Pour cette raison, répondit-il, que ce que Dieu a en aversion, vous le prenez en amitié, et que, attachés que vous êtes aux œuvres de ce monde périssable, vous ne vous occupez pas des intérêts de l'autre vie. »

Quelqu'un lui dit : « Donne-moi un conseil. » Ibrahim répondit : « Aie sans cesse à la bouche le nom du Seigneur très haut et laisse là les créatures. Dénoue ce que tu as lié et lie ce que tu as dénoué. — Voilà des paroles que je ne comprends pas », fit observer cet homme. Et Ibrahim de reprendre : « Dénoue ta bourse que tu as liée et lie ta langue que tu as dénouée. »

On raconte qu'Ahmed Khizreviyeh disait : « Comme Ibrahim faisait le *tavâf* autour de la Ke'abeh, quelqu'un lui dit : Tu n'obtiendras pas le rang des esclaves bons et vertueux tant que tu n'auras pas accompli six opérations : 1) ferme devant toi la porte des jouissances et ne laisse ouverte que celle des souffrances; 2) enchaîne pour toi la richesse et lâche les freins à la pauvreté; 3) comprime en toi les aspirations à un avenir lointain et ouvre-toi la porte qui donne sur la mort; 4) interdis-toi le sommeil et donne toute franchise sur toi à la veille; 5) ferme la porte de l'étalage et de la parure et ouvre celle de l'abjection; 6) ferme devant toi la porte de l'amour des créatures et laisse toute grande ouverte celle de l'amour du Seigneur très haut, qui à la fin arrivera à tes cris de détresse. »

On raconte que quelqu'un étant venu trouver Ibrahim lui dit : « Ô Ibrahim! je me suis fait à moi-même beaucoup de mal; donne-moi un conseil. — Ecoute donc mon conseil et fais six choses : 1) Lorsque tu auras commis un péché, prive-toi de manger la nourriture que te donne le Seigneur très haut. — Mais je ne pourrai jamais faire cela, interrompit l'autre. — Quoi donc! reprit Ibrahim, est-il juste que tu profites toujours des ressources que te fournit le Seigneur très haut, tandis que tu ne le sers pas et que tu ne cesses de l'offenser? 2) Si tu es sur le point de commettre un péché, sors à l'instant même du royaume du Seigneur très haut. — Mais, dit cet homme, son royaume s'étend de l'orient à l'occident; comment en sortir? — Eh bien, restes-y donc, mais renonce au péché et ne sois plus rebelle. 3) Quand tu vas pécher, mets-toi dans un lieu où le Seigneur très haut ne te voie pas. — Mais on ne peut lui cacher un seul de ses actes. — Eh bien alors, dit Ibrahim, est-il acceptable que tu vives de la nourriture qu'il te dispense, que tu habites dans son royaume et que tu commettes sous ses yeux de mauvaises actions? 4) Lorsque Azraïl se présentera pour réclamer ton âme, dis-lui : Donne-moi du répit; je vais faire pénitence. — Mais comment Azraïl écoutera-t-il une semblable proposition? — S'il en est ainsi, reprit Ibrahim, fais donc pénitence maintenant, afin de n'avoir pas lieu de te repentir quand Azraïl arrivera. 5) Une fois dans ta dernière demeure, éloigne de ta personne Munkir et Nekir. — Mais je ne le pourrai pas. — D'accord; il faut donc pratiquer les bonnes œuvres pour être en état de répondre à ces deux interrogateurs. 6) Au jour de la Résurrection, lorsqu'un ordre souverain commandera de conduire en enfer les pécheurs, déclare que tu n'iras pas. — Il suffit, Ibrahim, tu m'en as dit assez. » Il fit pénitence et à la fin mourut dans toute la ferveur de cette conversion.

On demandait à Ibrahim : « D'où vient que, dans la Parole (le Qoran), le Seigneur très haut a dit : *Si vous demandez quelque chose, je vous exaucerai certainement* [1]; et

1. Qoran, sour. LX, vers. 62.

cependant tout ce que nous demandons ne nous est pas accordé. — Vous autres, répondit Ibrahim, vous avez à la bouche le nom du Seigneur très haut; mais vous ne pratiquez pas les œuvres qu'il prescrit, vous n'adoptez pas les traditions de l'Envoyé, sur lui soit le salut! Vous récitez le Qoran; mais vous n'agissez pas d'après ses préceptes. Vous jouissez des bienfaits du Seigneur; mais vous ne lui en rendez pas grâces. Il a créé pour les serviteurs obéissants un paradis éternel comme lui; vous ne faites rien pour arriver à le posséder. Vous savez qu'il a créé l'enfer pour les esclaves rebelles, et vous ne le fuyez pas avec horreur. Vous n'ignorez pas que Cheïtân est votre ennemi, et, bien loin d'être en état d'hostilité avec lui, vous le traitez en ami. Vous savez aussi que la mort est inévitable, et vous ne pratiquez pas les œuvres de l'autre monde; vous n'êtes même pas en état de tirer un enseignement de ce qui se passe ici-bas. Pleins de clairvoyance pour discerner les défauts d'autrui, vous ne voyez pas les vôtres. Comment voulez-vous que les prières de gens comme vous soient exaucées! »

On lui demandait un jour : « Si un homme a faim et ne trouve rien à manger, que doit-il faire? — Endurer la faim jusqu'à la mort; mais avoir le cœur ferme, car l'indemnité à payer est à la charge du Meurtrier. » Quelqu'un lui disait : « Ô Ibrahim! la viande est chère. — Eh bien, répondit Ibrahim, il faut que nous la rendions bon marché. — Mais comment la rendras-tu bon marché? — N'en mangeons plus; il est certain que par ce moyen-là elle ne nous coûtera pas cher. »

On raconte qu'Ibrahim se rendit un jour aux thermes. Comme il n'avait pas d'argent, on ne le laissa pas entrer. « Mais, dit-il, si on ne laisse pas entrer dans la maison du diable un homme qui a les mains vides, comment pourra-t-on se présenter devant la majesté du Seigneur très haut sans la pratique des bonnes œuvres? »

Ibrahim racontait : « Je m'étais mis en route pour la Ke'abeh sans provisions. Trois jours durant je ne trouvai aucune ressource. Je vis s'avancer Iblis, qui me dit : Quoi donc! Ibrahim, tu as abandonné la royauté et tant de

jouissances, et voilà que tu te rends à la Ke'abeh sans provisions! — Mon Dieu, m'écriai-je alors, c'est avec pleine confiance en toi que je marchais sur cette route, et voilà que tu m'envoies cet ennemi! Alors une voix se fit entendre : Ô Ibrahim! tire de ta poche ce qui y est renfermé et jette-le; de notre côté nous nous engageons à te fournir les ressources du monde invisible. Je mis donc la main à ma poche. Il s'y trouvait quatre pièces d'argent que j'avais oubliées. Je les en retirai et les jetai à terre; ce que voyant, Iblis s'enfuit loin de moi, et, par un effet de la puissance du Seigneur très haut, je vis tout à coup apparaître de quoi manger. »

On raconte qu'Ibrahim disait : « Un jour j'étais allé glaner. A mesure que je remplissais d'épis le pan de ma robe, on me les retirait violemment et l'on me chargeait d'injures. Quarante fois de suite je remplis le pan de ma robe; autant de fois on m'enleva tout ce que j'avais ramassé. Que signifie cela? ô mon Dieu! m'écriai-je; et une voix se fit entendre à moi : Ô Ibrahim! au temps de ta royauté tu marchais précédé de quarante boucliers d'or rouge; il a bien fallu que nous te donnions cette avanie comme compensation du luxe des quarante boucliers d'or. »

On raconte qu'une fois quelqu'un confia à Ibrahim la garde de son verger. Un jour le propriétaire de ce verger, étant venu le visiter, dit à Ibrahim de lui apporter des grenades douces. Ibrahim alla et rapporta les grenades les plus grosses qu'il put rencontrer, mais elles se trouvèrent aigres. « Quoi donc! dit le propriétaire, depuis si longtemps que tu manges des grenades dans ce verger, tu ne sais pas distinguer celles qui sont amères de celles qui sont douces! — Mais, répondit Ibrahim, tu m'as chargé de surveiller ce verger et non pas d'en manger les grenades. — Alors, reprit l'autre, à en juger par l'austérité de ta vie, tu dois être Ibrahim Edhem. » Celui-ci, voyant qu'on allait le reconnaître, sortit de ce verger et s'en alla.

Ibrahim racontait : « Une nuit je vis en songe Djebraïl qui s'avançait un morceau de papier à la main. Où vas-tu donc? lui demandai-je. — Je viens inscrire sur cette feuille

de papier les noms des amis du Seigneur très haut. — Y inscriras-tu mon nom? — Mais tu n'es pas au nombre des amis. — Si je ne suis pas au nombre des amis, du moins suis-je l'ami des amis. Aussitôt une voix se fit entendre : Ô Djebraïl! inscris au premier rang le nom d'Ibrahim, car quiconque aime nos amis est aussi notre ami. »

Ibrahim racontait encore : « Un soir, m'étant rendu à la mosquée de Jérusalem, je m'y couchai, après m'être roulé dans une natte, parce que ceux qui étaient chargés de l'entretien de la mosquée n'y souffraient personne, une fois la nuit venue. A minuit la porte s'ouvrit. Je vis entrer un vieillard et ses quarante compagnons, tous vêtus d'une étoffe grossière. Le vieillard ayant fait une prière de deux *rik'at*, s'assit sur le *mihrâb*. Alors un des assistants dit : Il y a ici cette nuit quelqu'un qui n'est pas des nôtres. — En effet, répondit le vieillard, c'est cet Ibrahim, fils d'Edhem. Voilà quarante nuits qu'il ne peut goûter le charme et la douceur de la pratique des œuvres de piété. — Ô vieillard! m'écriai-je alors, tu dis vrai; mais, au nom du Seigneur très haut, explique-moi à quoi cela tient. — Voici, repartit le vieillard. Un jour, à Basra, dans telle boutique, tu achetais des dattes. Une d'elles était tombée à terre et y restait. Dans la pensée qu'elle était tombée de ta main, tu l'as ramassée, mêlée aux tiennes et mangée sans y faire attention. Et voilà d'où vient la situation qui t'afflige. En entendant ces paroles, je me rendis à Basra et je racontai le tout au marchand de dattes, lequel m'accorda le pardon que je lui demandais, en ajoutant : Puisque la chose est d'une nature si délicate [1], moi aussi je veux me faire derviche et me consacrer aux actes de piété. Et, en effet, il employa en bonnes œuvres tout son bien et se fit moine mendiant. »

On raconte que, tandis qu'Ibrahim marchait dans la campagne, un cavalier le rencontra et lui demanda qui il était. « Je suis, répondit Ibrahim, le serviteur du Seigneur très haut. — Eh bien, reprit le cavalier, indique-moi de quel

1. C'est-à-dire : puisque la nuance qui sépare le licite de l'illicite est si délicate à saisir et qu'il est si difficile de suivre la bonne voie sans s'exposer à se rendre coupable de prévarication.

côté sont les habitations. » Ibrahim lui montra la direction du cimetière. « Tu te moques de moi », s'écria-t-il; et il le frappa si rudement qu'Ibrahim en eut la tête fendue et que le sang commença à couler. Puis il lui attacha une corde au cou et, le traînant de force, il le conduisit au milieu des habitants. Et tous de lui crier : « Insensé! que fais-tu? c'est Ibrahim, fils d'Edhem. » Aussitôt cet homme, baisant la main d'Ibrahim, se confondit en excuses, et Ibrahim appela sur lui les bénédictions de Dieu. « Ô Ibrahim! dit-il alors, quand je t'ai demandé de quel côté étaient les habitations, pourquoi m'as-tu indiqué l'emplacement des tombes? — Chaque jour, répondit Ibrahim, le cimetière devient de plus en plus peuplé, tandis que la ville et ses quartiers les plus florissants vont sans cesse tombant en ruine. »

On raconte qu'un personnage vénérable vit en songe dans le paradis une troupe de houris qui portaient sur des plateaux des pièces d'or et des perles en se disant : « Un insensé a brisé la tête d'Ibrahim, fils d'Edhem; à notre tour, quand il arrivera au paradis, nous répandrons des pierreries sur cette même tête. »

On raconte qu'Ibrahim, ayant vu un ivrogne qui gisait à terre dans le vomissement, la bouche toute souillée d'ordure, alla chercher de l'eau pour la lui laver, en disant : « Une bouche qui a fait mention du Seigneur très haut, il n'est pas permis de la laisser ainsi souillée. » Lorsque cet ivrogne se releva, on lui dit : « Ibrahim, fils d'Edhem, t'a lavé la bouche en déclarant intolérable qu'une bouche qui avait prononcé le saint nom de Dieu restât ainsi souillée. » Celui-ci, en entendant ces paroles, renonça à tous ses vices. Cette nuit-là même Ibrahim entendit en songe une voix qui disait : « Ô Ibrahim! si tu as lavé la bouche d'un homme parce qu'elle avait fait mention de nous, à notre tour nous avons lavé ton cœur et nous l'avons purifié. »

On raconte qu'un personnage appelé Mohammed disait : « Ibrahim et moi nous nous rendions à Jérusalem. En route nous nous assîmes quelque temps au pied d'un grenadier. De ce grenadier sortit une voix : Ô Ibrahim! fais-moi l'honneur de manger des grenades qui poussent sur mes rameaux. Comme en entendant ces paroles Ibrahim s'était

assis en baissant la tête, la même voix, sortant de l'arbre, dit : Ô Mohammed! intercède pour moi. — Entends-tu, Ibrahim? lui dis-je. Alors il se leva et cueillit deux grenades, dont il mangea l'une lui-même et me donna l'autre. Quand nous mangeâmes ces grenades, elles étaient amères et l'arbre qui les portait était tout rabougri. Lorsque nous y revînmes plus tard, il avait grandi, ses grenades étaient devenues douces et mûrissaient deux fois par an. Beaucoup de personnages vénérables s'asseyaient à son ombre et on lui a donné le nom de *grenadier des serviteurs de Dieu.* »

On raconte qu'Ibrahim, accompagné d'un personnage vénérable, se tenait sur une montagne. Son compagnon lui dit : « Ô Ibrahim! quand l'homme arrivera-t-il à la perfection? — Lorsque, répondit Ibrahim, il dira à la montagne de marcher et qu'elle marchera. » Comme ils en étaient là de leur conversation, la montagne commença à se mouvoir. Ibrahim, s'adressant à elle, lui dit : « Ô montagne! je ne te dis pas de marcher; c'est une simple supposition que je fais. » Et la montagne se tint tranquille.

On raconte qu'un personnage appelé Redjâ disait : « Nous étions, Ibrahim et moi, sur un bateau. Soudain les vagues s'élevèrent et l'obscurité devint telle que l'embarcation semblait menacée d'être entièrement submergée. En ce moment critique une voix se fit entendre : Ô hommes! ne craignez rien, car Ibrahim, fils d'Edhem, est avec vous. En même temps le vent se calma, le temps s'éclaircit et les flots s'apaisèrent. »

Une autre fois, comme les eaux du fleuve étaient agitées, Ibrahim, élevant au-dessus de sa tête une copie du Qoran, s'écria : « Mon Dieu, ne permets pas que nous soyons submergés lorsque ta Parole est au milieu de nous. » Et aussitôt une voix se fit entendre : « Nous ne permettrons pas que vous soyez submergés. »

Un autre jour encore, comme il allait s'embarquer, les bateliers lui demandèrent de l'argent. Ibrahim fit une prière de deux *rik'at* et dit : « Mon Dieu, voilà qu'on me demande de l'argent! » Aussitôt la berge du fleuve ne fut

plus qu'un monceau de pièces de monnaie. Ibrahim en prit une poignée, qu'il remit aux bateliers.

On raconte qu'un jour Ibrahim, assis sur le bord du fleuve, cousait une pièce à son vieux vêtement. Quelqu'un survenant lui dit : « Ô Ibrahim! qu'as-tu trouvé en échange de la ville de Balkh que tu as abandonnée? » Ibrahim jeta son aiguille dans le fleuve, et aussitôt mille poissons montrèrent leurs têtes à la surface de l'eau, ayant chacun dans la gueule une aiguille d'or. « C'est mon aiguille qu'il me faut », dit Ibrahim. Alors un petit poisson s'avança et lui rapporta son aiguille. « Depuis que j'ai laissé la ville de Balkh, dit celui-ci, j'ai trouvé en échange plusieurs choses : tu viens d'en voir une; quant aux autres, tu ne saurais les connaître. »

On raconte encore qu'un jour Ibrahim descendit un seau dans le puits pour tirer de l'eau. Quand il le remonta, le seau était plein d'or. Il répandit cet or à terre et redescendit le seau, qui remonta, cette fois, plein d'argent. Il jeta cet argent et redescendit encore le seau, qui se trouva rempli de perles. « Mon Dieu, dit Ibrahim, veux-tu donc me montrer tous tes trésors! Je n'ignore pas que, par un effet de ta toute-puissance, tu peux créer en un instant cent mille trésors; mais je ne serai pas ébloui par la vue de tant de richesses. Donne-moi de l'eau, que je puisse me purifier. » Alors il redescendit le seau et l'en retira plein d'eau.

On raconte qu'Ibrahim se rendait à la Ke'abeh. Ses compagnons lui dirent : « Nous n'avons pas de vivres. — Camarades, leur répondit Ibrahim, ayez confiance dans le Seigneur très haut. » Et, comme ils regardaient, ils virent que la campagne et le désert regorgeaient d'or et d'argent. Ensuite ils arrivèrent tous ensemble à la porte d'un vieux château. Il s'y trouvait entassé beaucoup de bois à brûler, et les compagnons d'Ibrahim dirent : « Il faut passer la nuit ici. » Ils s'y installèrent donc pour la nuit, et, jetant dans le feu des morceaux de bois, ils se chauffaient, tout en mangeant leur pain sec. « Plût à Dieu, dit un derviche, que nous eussions de la viande d'un usage licite! nous la ferions cuire à la broche sur ce feu pour nous en régaler. — Mais, fit observer Ibrahim, le Seigneur très haut peut, s'il le veut, nous donner de la viande à cette heure même » ; et il se leva de sa personne pour faire sa prière. Soudain un rugissement s'étant fait entendre, ils virent un lion qui poussait devant lui un onagre. Cet onagre étant arrivé à leur portée, ils s'en saisirent, le tuèrent et se mirent à manger des brochettes de sa chair, tandis que le lion, assis tranquillement, de loin les regardait faire.

On raconte que, lorsque la dernière heure d'Ibrahim fut arrivée, il disparut à tous les regards, sans que personne ait jamais pu savoir au juste où se trouve son tombeau. Les uns disent que c'est à Bagdad; les autres assurent que c'est à Damas; d'autres encore soutiennent que c'est dans la ville de Loth; mais la vérité est qu'on n'en connaît pas au juste l'emplacement. Lorsque Ibrahim fut trépassé, on entendit une voix qui criait, de manière à retentir sur toute la terre : « Il est mort l'homme de confiance par excellence! » et ensuite : « Il est trépassé Ibrahim, fils d'Edhem! »

Sentences de Buchr Hâfi[1].

Cet homme accompli dans la voie de la vérité, cet esprit éminent entre tous les esprits d'élite, lui dont l'œil et le cœur étaient également purs, ce Buchr Hâfi, que la miséricorde de Dieu soit sur lui! Il était consommé dans la science et avait été en relations suivies avec Fuzeïl, fils d'Ayâz. Quoique originaire de la ville de Merv, il résidait à Bagdad. Voici quelle fut la cause première de sa conversion. Un jour qu'il cheminait en état d'ivresse, il trouva un morceau de papier sur lequel était écrit : « Au nom de Dieu, le clément et le miséricordieux. » Ramassant ce morceau de papier, il l'enveloppa dans un fragment d'étoffe de lin sans tache, en y joignant du musc et de

1. Né à Bagdad l'an 150 (767-768), il mourut le mercredi 10 de moharrem 227 (841-842).

l'ambre et le déposa dans un coin avec toute espèce d'honneurs et de respects. Cette même nuit un personnage vénérable eut un songe où on lui prescrivait d'aller dire à Buchr : « Puisque tu as ramassé notre nom qui gisait à terre et que tu l'as débarrassé des souillures dont il était couvert, nous, à notre tour, te traitant avec honneur, nous t'avons purifié de tes péchés. Tu as enveloppé notre nom dans un fragment de lin sans tache; à notre tour, nous te revêtirons dans l'autre vie d'un vêtement complet; et parce que, après l'avoir recouvert d'ambre et de musc, tu l'as placé hors de toute atteinte, nous, de notre côté, nous t'honorerons dans ce monde et dans l'autre et nous laverons ta renommée de toute tache. » Ce personnage vénérable eut ce songe trois fois de suite; mais il doutait encore de sa réalité, parce que Buchr Hâfi était un homme perdu de mœurs. Le lendemain matin, comme il s'était mis à sa recherche, il le trouva au cabaret. Il ne lui eut pas plus tôt répété ces paroles que Buchr Hâfi, prenant congé de ses camarades, leur dit : « Mes amis, on nous appelle! nous y allons »; et, sans hésiter, il renonça au péché.

Sa conversion fut telle, que quiconque entendait prononcer son nom en avait le cœur réjoui. Toujours occupé aux exercices de piété, c'était sans chaussures qu'il les accomplissait; et, c'est parce qu'il marchait ainsi pieds nus, qu'on ajouta à son nom, qui était Buchr, l'épithète de Hâfi, et qu'on l'appela Buchr Hâfi, *hâfi* signifiant en langue arabe « celui qui marche pieds nus ». Une fois on lui demandait pourquoi il ne portait pas de chaussures. « Le jour, répondit-il, où je suis entré dans cette voie de pénitence, après avoir fait un contrat avec Dieu, je marchais pieds nus; actuellement je rougirais de mettre des chaussures. En outre le Seigneur très haut dit : J'ai créé cette terre comme un tapis [1]; or, si je marchais avec des chaussures sur le tapis du Seigneur, ce serait un manque de convenance. »

On raconte qu'Imâm Ahmed Hanbal se rendait fréquemment auprès de Buchr Hâfi, qu'il aimait beaucoup. Ses disciples lui disaient : « Toi qui es un personnage savant et

1. Qoran, sour. LXXI, vers. 18.

qui n'as pas ton égal dans toute espèce de science, est-il convenable que tu sois toujours aux trousses d'un fou en délire? — Sans doute, répondit Imâm Ahmed Hanbal, je suis plus que lui dans le domaine de la science; mais, dans la connaissance du Seigneur très haut, il me dépasse de beaucoup. » Et il ne cessait d'aller le visiter, lui disant : « Parle-moi de la connaissance du Seigneur très haut. »

On raconte qu'un soir Buchr Hâfi arriva chez lui en état d'extase. Ayant monté la moitié de l'escalier, il s'arrêta en route et resta ainsi plongé dans la contemplation jusqu'aux rayons de l'aurore. Au point du jour il fit ses purifications, s'acquitta de la prière de l'aurore et entra dans sa maison. « Que t'est-il donc arrivé, mon frère? » lui demanda sa sœur aînée. Lui de répondre : « J'étais abîmé dans la contemplation de la générosité et de la libéralité du Seigneur très haut et je le remerciais de ce que, parmi tant de gens qui portent à Bagdad le nom de Buchr, les uns étant chrétiens, les autres adorateurs du feu, je suis le seul auquel il ait accordé la grâce de l'Islâm. Voilà la faveur insigne et le don gracieux pour lesquels je lui exprime ma reconnaissance. »

On raconte que Bilâl Khavvâss disait : « Un jour je rencontrai Khizr et je lui demandai : Ô Khizr! que dis-tu de l'imam Châfi'i? — Je dis que c'est un docte personnage. — Et d'Ahmed Hanbal? — C'est un des hommes sincères. — Et de Buchr Hâfi? — Après lui il ne s'élèvera pas un homme qui lui soit comparable. »

On raconte qu'on disait à Buchr Hâfi : « A Bagdad tout ce qui est illicite et licite est mêlé; que manges-tu donc? — Je mange de tout ce que vous mangez vous-mêmes, répondit-il. » On lui disait encore : « Par quel moyen as-tu obtenu un si haut degré de sainteté? » Lui de répondre : « J'ai mangé moins de bouchées que vous et j'ai réduit mes mains à être plus courtes que les vôtres. En outre, à chaque bouchée que vous mangez, vous riez, tandis que moi je pleure. » Quarante années durant il désira de la viande rôtie; mais il n'en mangea pas. Il eut pendant plusieurs années la passion des fèves, sans jamais y céder. Jamais il ne buvait de l'eau des canaux appartenant au

domaine. « Mais, lui demandait-on encore, par quel procédé es-tu parvenu à un tel degré? — En cachant mes actes, répondait-il, à tout autre qu'au Seigneur très haut. »

Ibrahim Mutaïb disait : « A l'heure où tout le monde est couché je vis Buchr Hâfi traverser [1] le fleuve de Bagdad (le Tigre) et, après avoir causé avec Ma'rouf Karkhi, repasser l'eau et revenir au matin. Je lui baisai les pieds et lui demandai de faire une prière pour moi. — Surtout, me dit-il, ne révèle à personne ce que tu as vu; et, en effet, je n'en parlai à qui que ce fût de son vivant. »

On raconte que Buchr Hâfi disait : « Je vis Ali Djordjâni assis auprès d'une source. Sitôt qu'il m'aperçut il se leva et s'enfuit en s'écriant : Quel péché ai-je donc commis pour voir aujourd'hui la face d'un homme? — Pour moi, je courus après lui en lui répétant : Ô Ali Djordjâni! donne-moi un conseil. — Eh bien, Buchr Hâfi, me répondit-il, accepte la pauvreté et supporte la vie avec patience. Prends en aversion les désirs immodérés et la concupiscence. Débarrasse ta demeure de tout ce qui l'encombre, afin que demain tu sois vite débarrassé des comptes que tu dois rendre. »

On raconte que plusieurs personnes vinrent trouver Buchr Hâfi et lui dirent : « Nous partons pour la Ke'abeh; viens-tu avec nous? — J'irai, répondit-il, si vous remplissez trois conditions : nous n'emporterons rien avec nous; nous ne demanderons rien à personne; nous n'accepterons rien de n'importe qui. — Soit, nous n'emporterons rien avec nous et ne demanderons rien à personne; mais comment ne pas accepter ce qu'on nous offrirait? — S'il en est ainsi, c'est que vous comptez sur les provisions de route des autres pèlerins. Si vous aviez mis votre confiance dans le Seigneur très haut, je serais parti avec vous. »

On raconte que quelqu'un dit à Buchr : « Je possède une somme parfaitement légitime de deux mille pièces d'or : je désirerais faire le voyage de la Ke'abeh. — Sans doute, répondit Buchr, que tu y vas uniquement pour te promener; autrement, si c'est pour complaire au Seigneur très

1. Le miracle consistait à passer l'eau à pied.

haut, commence par donner cet argent à un débiteur, ou à un serviteur de Dieu chargé de famille, ou à un orphelin, ou à un malheureux; s'ils te doivent la paix du cœur tu obtiendras en compensation la récompense de cent voyages à la Ke'abeh. »

On raconte que Buchr Hâfi disait : « Un jour, comme j'étais entré dans un cimetière, je vis que les habitants des tombes se disputaient quelque chose, comme des gens qui s'arrachent mutuellement un objet. Mon Dieu, m'écriai-je, explique-moi ce qui se passe parmi eux. Alors une voix de me dire : Interroge-les toi-même. Je les interrogeai et ils me répondirent : Il y a une semaine qu'un personnage vénérable passant par ici a répété par trois fois : *qoul houallahou* (Dis : C'est lui qui est Allah) et nous a fait don de la récompense attachée à ces paroles; et voilà pareil temps que nous nous partageons cette récompense sans pouvoir arriver au bout. »

On raconte qu'une nuit Buchr Hâfi vit en songe l'Envoyé, sur lui soit le salut! et le salua. « Ô Buchr! lui dit l'Envoyé, sais-tu d'où vient que le Seigneur très haut t'honore et t'a élevé à ce haut degré? — Je l'ignore. — Eh bien, continua l'Envoyé, c'est parce que tu as maintenu en vigueur toutes mes prescriptions, que tu as donné des avis au peuple, que tu t'es montré plein de soumission envers les hommes dignes de respect et que tu as aimé mes enfants. »

On raconte qu'une nuit il vit en songe Ali, l'émir des fidèles, et lui dit : « Ô Ali! donne-moi un conseil. — Ô Buchr Hâfi! lui répondit Ali, dans ce bas monde la compassion des riches pour les pauvres, en vue des récompenses futures, est une bonne chose; c'en est une meilleure encore que les pauvres, n'ayant pas recours aux riches et ne mettant leur confiance qu'en Dieu, ne demandent rien à personne. »

Buchr Hâfi disait : « Quiconque désire être honoré dans ce monde et dans l'autre, qu'il ne demande rien aux créatures, qu'il ne porte de jugement injuste contre personne et qu'il n'aille chez qui que ce soit réclamer l'hospitalité. Quiconque cherche à se faire de la publicité ne goûtera pas les douceurs de l'autre monde. Ce qui distingue

les serviteurs affectionnés, c'est que leur tête est toujours dans l'adoration et leur langue dans la louange; c'est que leur occupation constante est la pratique de la patience et l'action de grâces. »

Lorsqu'il fut sur le point d'expirer il devint tout soucieux. « Tu aimes donc bien la vie? lui demanda-t-on. — Ce n'est pas à cause de la vie que je suis soucieux, répondit-il; mais c'est une grosse affaire que de comparaître devant le Roi des rois. » En ce moment survint un homme qui se plaignait de ne posséder quoi que ce fût. Aussitôt Buchr Hâfi, retirant sa propre chemise, la lui donna; et c'est sans chemise qu'il trépassa. On raconte que, du vivant de Buchr Hâfi, les bêtes de somme ne répandaient pas de crottin dans les rues de Bagdad, par respect pour lui qui marchait toujours pieds nus.

On rapporte qu'un personnage vénérable vit en songe Buchr Hâfi et lui demanda : « Que t'a dit le Seigneur très haut? — Le Seigneur très haut m'a adressé des reproches. Pourquoi, m'a-t-il dit, avais-tu si peur de moi dans ce bas monde? Ignorais-tu donc quelle est ma générosité? » Une autre personne qui le vit en songe lui demanda : « Ô Buchr! quelle est ta situation? — Le Seigneur, répondit-il, m'a apostrophé en ces termes : Quand tu étais dans le monde terrestre tu ne mangeais ni ne buvais par crainte de nous déplaire; maintenant mange et bois. Puis il m'a pardonné. » Un autre encore qui le vit en songe l'ayant questionné sur son sort, Buchr répondit : « Le Seigneur très haut m'a pardonné et m'a assigné une place dans le paradis. »

Sentences de Cheïkh Dsou'n-Noun Misri [1].

Celui qui accomplissait l'œuvre des prophètes, qui possédait à fond la connaissance de Dieu, qui marchait

1. Son nom était Tsavbân ben Ibrahim et son surnom Aboul-Gaïz. Originaire d'Ikhmim, dans la Haute-Égypte, il mourut à Gizeh le 26 de cha'bân de l'an 245 (859-860).

d'un cœur sincère dans la voie spirituelle, cet amoureux dans le domaine de la vérité, cette gloire de la science juridique, ce Dsou'n-Noun Misri, que la miséricorde de Dieu soit sur lui! Il était le plus grand parmi les adeptes de la vie spirituelle. Nombreuses étaient ses mortifications; non moins nombreuses étaient les manifestations de sa puissance surnaturelle; mais, de son vivant, les habitants de l'Égypte ne surent pas apprécier ses actes. Ce ne fut qu'après sa mort qu'ils comprirent toute sa valeur, attendu qu'il cachait sa vie à tous les yeux.

Voici à quelle occasion il se convertit. Ayant entendu dire qu'à tel endroit se trouvait un grand ascète, il partit pour aller le visiter. Une fois arrivé, il vit que cet ascète s'était pendu à un arbre et disait à sa personne sensuelle : « Allons, allons, il faut te soumettre docilement à tous les exercices religieux; sinon, je te laisserai pendue comme tu es là et tu périras de faim. » « Lorsque je vis, racontait Dsou'n-Noun, l'acte de cet ascète, je commençai à pleurer. Lui, entendant ma voix, cria : Qui est-il celui qui est là à s'apitoyer sur un misérable dont les péchés sont nombreux et les remords bien petits? Alors, ajoutait Dsou'n-Noun, je me présentai devant cet ascète et, l'ayant salué, je lui demandai ce que signifiait tout cela. — Ce corps que tu vois, répondit-il, est rebelle aux exercices de piété et recherche l'amitié des créatures. — Mais, repris-je, sans doute ton corps a commis un meurtre ou quelque péché capital, pour que tu lui infliges un pareil supplice? — Quiconque, répondit-il, se mêle au monde et à ses impuretés commet forcément nombre de péchés capitaux et véniels. — Tu es un étrange ascète! m'exclamai-je. — Désires-tu en voir un plus fort que moi? me demanda-t-il. — Certes oui, je le désire. — Eh bien, monte sur la montagne qui est là, et tu verras. — Je gravis cette montagne et j'y vis un jeune homme se tenant à la porte d'un ermitage, un pied en dedans et un pied en dehors. Il s'était coupé le pied qui était en dehors; les vers s'y étaient mis et le dévoraient. Je saluai ce jeune homme et lui demandai ce que cela voulait dire. — Un jour, me répondit-il, que j'étais assis à cette place, tout d'un coup

une dame est venue à passer par ici. Mon cœur s'est senti attiré vers elle. J'ai posé un pied en dedans de cette porte et un autre en dehors pour voir la dame. Alors j'ai entendu une voix : Esclave! ne rougis-tu pas, toi qui depuis trente ans es occupé à m'adorer et à me servir, de tendre ainsi le cou aux pièges de Cheïtân? C'est alors que j'ai coupé ce pied, et, maintenant, je reste ici, ne sachant pas ce que Dieu veut faire de moi. Mais toi, qui t'a amené auprès d'un misérable pécheur? Si tu désires voir un serviteur vénérable du Seigneur très haut, monte jusqu'au sommet de cette montagne. Comme la cime de cette montagne était trop éloignée pour que je pusse y parvenir, je lui demandai des renseignements sur celui dont il parlait, et voici ce qu'il me dit : C'est un homme qui, depuis nombre d'années, s'adonne aux exercices de piété. Un jour quelqu'un lui ayant dit que, parmi les créatures, on ne peut se procurer les ressources nécessaires à la vie que par le travail, cet ascète s'engagea à ne rien manger de ce qui pourrait lui venir d'un autre homme créé comme lui. Il resta donc à jeun plusieurs jours, au bout desquels le Seigneur très haut a envoyé un essaim d'abeilles qui produisent du miel tout autour de lui. Il mange de ce miel et s'adonne tout entier aux exercices de piété. Lorsque j'entendis ces paroles, continuait Dsou'n-Noun, je compris que quiconque met sa confiance dans le Seigneur très haut, celui-ci le dirige dans ses œuvres et ne permet pas que sa peine soit perdue. Comme je m'en revenais, je vis sur un arbre qui se trouvait le long de la route un oiseau dont les yeux étaient privés de lumière. Où cet oiseau aveugle trouve-t-il à manger et à boire? me dis-je en moi-même. Au même instant l'oiseau, s'envolant de son arbre, ne fut pas plus tôt posé à terre qu'il la frappa de son bec. Sur-le-champ, par un effet de la toute-puissance divine, on vit apparaître deux écuelles, l'une d'or, l'autre d'argent. Dans la première était du sésame et dans l'autre de l'eau. L'oiseau mangea le sésame, but l'eau, puis, reprenant son vol, alla se percher sur l'arbre, tandis que les écuelles disparaissaient. Témoin de ce spectacle, je mis sans hésiter toute ma confiance en Dieu et je repris mon chemin. Une nuit je campai avec mes compagnons dans des ruines. Nous y trouvâmes de l'or dans une jarre qui était elle-même recouverte d'une tablette sur laquelle était gravé le grand nom du Seigneur très haut. Mes compagnons se partagèrent cet or. Moi, leur dis-je, je n'ai pas besoin d'or; mais donnez-moi cette tablette, car le nom de l'Ami est gravé sur elle. Je la pris, la baisai et me mis à la passer sur mes yeux. Cette nuit-là même j'eus un songe où l'on me disait : Ô Dsou'n-Noun! parce que tu as eu de nobles aspirations et que tu as préféré notre nom à la possession de l'or, nous, à notre tour, te traitant avec honneur, nous t'avons ouvert la porte de la science, de la sincérité et de la direction spirituelle. »

On raconte que Dsou'n-Noun disait : « Un jour je vis un beau palais sur le bord d'une grande rivière où je faisais mes ablutions. Sur le toit de ce palais j'aperçus une belle fille. Curieux de savoir qui elle était, je lui demandai le nom de son maître. Elle de me répondre : Ô Dsou'n-Noun! de loin je t'ai pris pour un fou; de plus près pour un initié; de plus près encore pour un homme instruit; mais, en y regardant bien, je vois que tu n'es ni fou, ni initié, ni instruit. — Qui te fait parler ainsi? dit Dsou'n-Noum. — Si tu avais été fou, fit observer cette fille, tu ne te serais pas livré aux exercices de piété. Si tu avais été un homme instruit, tu n'aurais pas regardé une personne que tu n'as pas le droit d'approcher. Si tu avais été un initié, rien de ce qui n'est pas le Seigneur très haut n'aurait attiré tes regards; et, en parlant ainsi, elle disparut à mes regards. Je connus alors avec certitude qu'elle n'était pas de la race d'Adam, mais que c'était un ange. Ces paroles avaient allumé le feu dans mon âme. M'étant rendu au bord de l'eau, je vis une troupe de gens qui s'embarquaient et allaient voyager sur le fleuve. Je m'embarquai avec eux. Une grosse perle, propriété d'un marchand qui se trouvait sur le bateau, ayant été perdue, tout le monde cria : C'est ce derviche qui l'a volée; et on me chargea de coups sans que je me plaignisse. Cependant, comme la violence qu'on me faisait dépassait toute limite : Mon Dieu, m'écriai-je, permets-tu une pareille chose! A l'instant même mille poissons levèrent la tête au-dessus de l'eau, ayant chacun dans la

gueule une grosse perle. » Dsou'n-Noun, prenant une de ces perles, la donna à ses insulteurs. Les passagers, qui étaient sur le bateau, témoins d'un pareil prodige, demeurèrent stupéfaits; puis, baisant les pieds et les mains de Dsou'n-Noun, ils lui demandèrent pardon.

Dsou'n-Noun avait une sœur qui, vivant toujours dans son intimité, en était arrivée à acquérir beaucoup de savoir et avait atteint le degré de la perfection. Un jour cette fille dit : « Mon Dieu, d'où vient que tu as fait pleuvoir sur les enfants d'Israël la manne et les cailles et que tu n'as pas accordé la même faveur aux fidèles de Mohammed? Je jure par ton unité que je renonce à m'asseoir tant que je n'aurai pas vu tomber la pluie de manne et de cailles. » Sur-le-champ, par un effet de la toute-puissance du Seigneur très haut, la manne et les cailles commencèrent à tomber en pluie. Alors cette fille, prenant sa course, sortit de la maison dans la direction du désert, et, depuis, personne n'a pu la retrouver ni la voir.

On raconte que Dsou'n-Noun disait : « Comme je me promenais dans les montagnes, j'y vis plusieurs infortunés, affligés de maladies, qui s'étaient réunis dans un endroit. Que vous est-il donc arrivé? leur demandai-je. Eux de me répondre : Ici, dans un ermitage, vit un ascète adonné aux exercices de piété. Une fois l'an il sort de son ermitage et il n'a pas plus tôt soufflé sur tous ces malades qu'ils se trouvent guéris. Puis il rentre chez lui et n'en ressort plus jusqu'à l'année suivante. Je m'assis avec eux. Lorsque cet ascète sortit de l'ermitage, je vis qu'il avait la figure toute pâle et les yeux creux; mais il avait un aspect si imposant que les montagnes tremblaient devant lui. Alors, jetant un regard de compassion sur les malades, il leva les yeux au ciel et n'eut pas plus tôt soufflé sur eux que tous furent guéris. Puis, comme il se retournait pour rentrer chez lui, je le saisis par le pan de sa robe en lui disant : Ô saint homme! tu as porté remède aux souffrances extérieures de ces malades; au nom de la Divinité, guéris le mal dont je suis atteint dans mon intérieur! Il jeta les yeux sur moi et s'écria : Laisse-moi, Dsou'n-Noun, car l'Ami nous regarde. Qu'il voie que tu t'attaches au pan de la robe d'un autre que Lui, il lui abandonnera le soin de tes affaires, comme il t'abandonnera, à toi, le soin des affaires de cet autre. Et, ce disant, il rentra dans son ermitage. »

On raconte qu'un jour Dsou'n-Noun s'étant mis à pleurer, ses disciples lui en demandèrent la cause. Lui de répondre : « Hier soir, en faisant la prière, comme j'avais posé ma tête par terre pour adorer, je me suis endormi. J'ai vu en songe le Seigneur tout-puissant, qui m'a dit : Écoute, Dsou'n-Noun. Quand j'ai créé les hommes, je les ai partagés en dix sections et je leur ai montré ce bas monde : neuf sections se sont tournées de son côté. J'ai encore divisé celle qui restait en dix autres sections et je leur ai montré le paradis : neuf d'entre elles se sont tournées du côté du paradis. Une troisième fois j'ai divisé cette section qui restait en dix sections : neuf d'entre elles, à la vue de l'enfer, se sont dispersées en désordre dans l'excès de leur frayeur; une seule est restée, qui n'a pas donné son cœur à ce monde, qui ne s'est pas sentie attirée vers le paradis, qui n'a pas eu peur de l'enfer. — Que vous faut-il? ai-je demandé à ceux-là. — Seigneur, ont-ils répondu, tu le sais bien ce qu'il nous faut! »

On raconte qu'un enfant étant venu trouver Dsou'n-Noun, lui dit : « Ô Dsou'n-Noun! il m'est venu en héritage cent mille pièces d'or. Je veux faire pénitence à ton service et dépenser cette somme dans la voie de Dieu en faveur des pauvres, des misérables et des derviches méritants. — Es-tu en âge de puberté? lui demanda Dsou'n-Noun. — Non, répondit-il. — Alors il n'est pas permis que ceux-ci jouissent de ton argent. Patiente jusqu'à ce que tu sois arrivé à la puberté. » Lorsqu'il eut atteint cet âge, l'enfant vint se consacrer à la pénitence auprès de Dsou'n-Noun, non sans avoir distribué aux pauvres et aux malheureux ces cent mille pièces d'or, si bien qu'il ne lui resta absolument rien. Un jour ce jeune homme eut besoin de quelque argent pour sa dépense, mais il ne le possédait pas. « Plût au ciel, disait-il, que j'eusse de nouveau cent mille pièces d'or! je les dépenserais au service de tous ces vénérables serviteurs de Dieu. » Dsou'n-Noun en entendant ces paroles comprit qu'il n'avait pas chassé de son cœur l'amour de ce bas

monde et il lui dit : « Va dans la boutique de tel droguiste et demande-lui pour un *poul* d'une certaine drogue. » Le jeune homme rapporta cette drogue, que Dsou'n-Noun broya à l'état de farine, qu'il pétrit avec de l'huile et dont il fit trois boulettes. Il les perça par le milieu avec une aiguille et, les prenant dans sa main, il n'eut pas plus tôt soufflé dessus une fois qu'elles se changèrent en trois morceaux d'hyacinthe rouge d'une incomparable beauté. Dsou'n-Noun remit ces trois hyacinthes au jeune homme en lui disant : « Porte-les au bâzâr et fais-les estimer, mais ne les vends pas et reviens avec. » Le jeune homme les porta au bâzâr, et, quand il les eut fait estimer, il se trouva que chacune valait mille pièces d'or. Il ne les vendit pas et les rapporta à Dsou'n-Noun. Celui-ci lui dit : « Mets les hyacinthes dans un mortier, pile-les jusqu'à les réduire en poudre et jette-moi le tout à l'eau. » Le jeune homme ayant fait ainsi qu'il lui avait été commandé, Dsou'n-Noun l'interpella : « Sache, jeune homme, que c'est au prix de leur âme que les derviches ont acheté leur pauvreté et que ce n'est pas pour un morceau de pain qu'ils en sont arrivés où tu les vois. » Le jeune homme, après ce qu'il avait vu, se réveilla du sommeil de l'inadvertance et arracha définitivement de son cœur l'amour de ce bas monde.

On rapporte que Dsou'n-Noun racontait : « Un jour j'étais assis dans la mosquée et je disais : Bien sot est celui qui, étant faible, va se mettre en procès avec un plus fort que lui! Le fils du pâdichâh, entendant ces paroles, entra avec ceux de sa suite et me dit : Que signifie cela? Moi de lui répondre : L'homme est faible et le Seigneur très haut est fort; c'est un acte d'infidélité que de vouloir plaider à sa cour. A ces mots le prince, changeant de couleur, me demanda : Quelle est donc la route qui mène à Dieu? — Il y a, lui répondis-je, une petite route et une grande route. Si tu choisis la petite route, abandonne entièrement le péché et la concupiscence; si tu choisis la grande route, chasse de ton cœur tout ce qui n'est pas le Seigneur très haut. — Eh bien, s'écria le prince, je vais choisir la grande route; puis, sur-le-champ, il se revêtit d'un habit de laine et, extirpant radicalement de son cœur l'amour de ce bas monde, il se fit derviche. »

On raconte que quelqu'un vint trouver Dsou'n-Noun et lui dit : « J'ai une dette à payer, mais je ne possède rien. » Dsou'n-Noun, ramassant par terre un fragment de caillou, le lui donna. L'autre le porta au bâzâr et il se trouva que c'était une émeraude, qu'il vendit quatre cents pièces d'or, lesquelles il donna en payement de sa dette.

On rapporte qu'il y avait un jeune homme adversaire décidé des *soufi*. Un jour Dsou'n-Noun lui remit son anneau en disant : « Porte cet anneau chez tel boulanger, laisse-le en gage pour une pièce d'argent et rapporte-nous du pain. » Lorsque le jeune homme arriva avec cet anneau, on ne voulut pas le recevoir en gage. Il le rapporta donc et vint annoncer qu'on ne le prendrait pas en gage pour une pièce d'argent, mais seulement pour un *poul*. « Eh bien, dit Dsou'n-Noun, porte-le chez tel joaillier pour qu'il l'estime. » Le jeune homme l'y porta et on l'estima mille pièces d'or. Quand il vint en informer Dsou'n-Noun, celui-ci l'apostropha : « Ô jeune homme! tu en sais aussi long sur l'état des *soufi* que le boulanger sur la valeur de cet anneau. » Et le jeune homme se consacra à la pénitence auprès de Dsou'n-Noun.

On raconte qu'il y avait dix ans que Dsou'n-Noun éprouvait le désir de manger du *kipeh*[1], sans qu'il eût jamais satisfait ce désir. Lorsque vint la *Nuit de la fête*[2] sa sensualité lui dit : « Voyons, Dsou'n-Noun! demain est un jour de fête; est-ce que tu ne pourrais pas me faire manger du *kipeh?* — Si tu veux me prêter assistance, répondit Dsou'n-Noun, de manière que j'achève entièrement la récitation du Qoran dans une prière de deux *rik'at*, demain matin je t'accorderai du *kipeh*. » Sa sensualité lui prêta assistance pendant la nuit, de sorte qu'il put faire la prière en paix. Au matin, comme il revenait de la *Prière de la fête*, on lui servit le *kipeh*. Dsou'n-Noun en prit un morceau

1. Sorte de vinaigrette ou saupiquet de viande hachée et assaisonnée de miel.

2. Il y en a deux, qui précèdent les deux fêtes du Beyram tombant, l'une le 1er de chevvâl, et l'autre le 10 de dsou'l-hiddjeh.

pour le porter à sa bouche : puis il le remit sur le plat et se releva pour faire la prière. Quand il eut fini, son serviteur lui demanda ce qu'il avait. Lui de répondre : « Lorsque j'ai eu pris cette bouchée de *kipeh* ma sensualité s'est écriée : Enfin je suis arrivée à mon but! — Non, ai-je dit à mon tour, tu n'y arriveras jamais! Et voilà pourquoi je n'en ai pas mangé. » Au même moment arriva un homme portant du *kipeh* dans un chaudron qu'il posa devant Dsou'n-Noun en lui disant : « Ô Dsou'n-Noun! je suis un portefaix. Il y a longtemps que ma femme et mes enfants désiraient du *kipeh* et que nous ne pouvions nous en procurer. Nous avons fait cuire celui-ci cette nuit. Aujourd'hui, après m'être acquitté de la prière, j'ai dormi quelque temps. J'ai vu en songe l'Envoyé, sur lui soit le salut! qui m'a dit : Veux-tu contempler mon visage au jour de la Résurrection? — Certes oui, je le veux, ô Envoyé du Seigneur! — Eh bien, a-t-il ajouté, porte donc ce *kipeh* et le chaudron dans lequel tu l'as fait cuire auprès de Dsou'n-Noun; salue-le de ma part et dis-lui : Mohammed t'envoie le salut et te recommande de manger quelques bouchées par considération pour lui et de faire la paix avec ta sensualité. » En entendant ces paroles Dsou'n-Noun pleura abondamment et mangea de ce *kipeh*.

On raconte que lorsque la puissance d'action de Dsou'n-Noun eut pris un très grand essor, les habitants de l'Égypte le traitèrent d'impie et envoyèrent à Bagdad le dénoncer au khalife Mutevekkel. Le khalife donna des ordres pour qu'on lui amenât Dsou'n-Noun à Bagdad; et on l'y conduisit en effet après lui avoir mis les fers aux pieds. Quand on le présenta à la porte du khalife une vieille femme lui dit : « Ô Dsou'n-Noun! ne crains rien, car celui-ci aussi est un serviteur du Seigneur très haut. Tant que la volonté suprême ne le lui permettra pas, il ne pourra rien te dire. » A ce moment un messager apporta de la part du khalife l'ordre de conduire Dsou'n-Noun en prison. Il y resta quarante jours, durant chacun desquels la sœur cadette de Buchr Hâfi lui envoya un pain qu'elle gagnait à filer. Le jour où l'on fit sortir Dsou'n-Noun de prison il se trouva qu'il n'avait pas mangé un seul des quarante pains

que lui avait envoyés la sœur cadette de Buchr Hâfi. Celle-ci lui dit : « Ô Dsou'n-Noun! tu sais bien que ces pains étaient gagnés légitimement; pourquoi ne les as-tu pas mangés? — Parce que, répondit-il, le plat qui les contenait n'était pas pur, en ce sens que la main du geôlier y avait touché. » En sortant de prison il fit une chute et se blessa au front; mais le sang n'atteignit ni son vêtement ni sa personne : toutes les gouttes qui tombaient à terre disparaissaient entièrement. Lorsqu'on eut conduit Dsou'n-Noun en présence du khalife, celui-ci s'entretint avec lui et pleura abondamment en entendant ses paroles. Tous les assistants restèrent stupéfaits de son savoir et de son éloquence. Le khalife, se déclarant son disciple, le traita avec beaucoup de respect et le renvoya en Égypte avec tous les témoignages de son estime et de sa considération.

On raconte que Dsou'n-Noun avait un disciple qui avait fait quarante fois le voyage de la Ke'abeh, était entré quarante fois dans la quarantaine de réclusion et durant quarante ans avait consacré les nuits aux exercices pieux, sans se livrer au sommeil. Un jour il vint trouver Dsou'n-Noun, lui exposa sa situation et lui dit : « Depuis quarante ans que je m'impose de pareilles épreuves, il ne m'a rien été révélé du monde invisible; l'Ami ne m'a rien dit et n'a pas jeté sur moi un regard. Je crains de mourir et de m'en aller de ce monde sans espoir. Toi, qui es le médecin des gens en peine, imagine donc quelque procédé pour me guérir. — Va, lui dit Dsou'n-Noun, ce soir ne fais pas la prière du coucher au commencement de la nuit, mange à ton appétit, couche-toi et dors. Il arrivera sans doute que, si l'Ami ne te regarde pas avec l'œil de la miséricorde, il te regardera du moins avec celui de la colère. » Ce derviche s'en alla et fit la prière du coucher en se disant que ce serait mal de ne pas la faire; puis il mangea jusqu'à satiété et s'endormit. Dans son sommeil il vit l'Envoyé, sur lui soit le salut! qui lui dit : « Ô derviche! l'Ami t'envoie le salut et il a ajouté : Faut-il qu'il soit pusillanime celui qui, à peine arrivé à ma cour, a hâte de s'en retourner! Dans cette route-là pose le pied comme doivent le faire les hommes de cœur, et alors il faudra que nous te donnions la récompense

de tous les exercices de piété que tu as accomplis pendant quarante ans et que nous te fassions arriver au but de tes désirs. Charge-toi de faire parvenir de ma part le salut à cet impudent détrousseur de grands chemins et dis-lui : Ô bandit de Dsou'n-Noun! si je ne te signalais pas à la réprobation de tous les hommes, c'est que je ne serais pas ton Dieu; car je ne veux pas qu'à l'avenir tu enseignes la ruse à mes adorateurs. » Le derviche, ayant eu ce songe, s'éveilla et alla en pleurant auprès de Dsou'n-Noun, auquel il raconta tout. Lorsque Dsou'n-Noun apprit que le Seigneur très haut, après lui avoir donné le salut, l'avait traité de menteur et d'impudent, il pleura amèrement au milieu de sa joie. Peut-être demandera-t-on comment un cheïkh pouvait dire à son disciple de ne pas faire la prière. Mais il faut réfléchir que ces cheïkhs sont des médecins connaissant le remède pour toute espèce de maladies. Or il y a beaucoup de maladies que les médecins traitent par les poisons. Dsou'n-Noun savait bien d'ailleurs que son disciple ne négligerait certainement pas de faire la prière. Il y a dans la voie spirituelle beaucoup de choses qui ne se justifient pas d'après la loi écrite. C'est ainsi que le Seigneur très haut a donné l'ordre à Ibrahim le prophète, sur lui soit le salut! de sacrifier son fils, quoiqu'il ne fût pas écrit dans les arrêts du destin qu'il dût le sacrifier en effet, outre que, d'après la loi écrite, il n'est pas permis de tuer son fils. Quiconque, n'ayant pas atteint un tel degré dans la vie spirituelle, agirait comme Dsou'n-Noun commettrait un acte illicite et serait un être sans foi ni loi; car chacun, dans ses actes, doit se conformer aux décisions de la loi écrite.

On raconte que Dsou'n-Noun disait : « Comme je faisais la promenade circulaire autour de la Ke'abeh, je vis un homme au visage pâle, au corps affaibli. — Es-tu véritablement épris? lui demandai-je. — Oui, répondit-il. — L'Ami s'approche-t-il de toi? — Certes oui. — Est-il bon avec toi? — Assurément. — Grand Dieu, m'écriai-je alors, quoi! l'Ami s'approche de toi, il est bon avec toi, et voilà que ton corps est si abattu! Alors lui de m'apostropher : Pauvre esprit! ne sais-tu donc pas que ceux dont l'Ami s'approche sont les plus durement éprouvés? »

On rapporte que Dsou'n-Noun disait : « Un jour, comme j'étais en voyage, j'arrivai à une plaine toute couverte de neige. Je vis un adorateur du feu qui y répandait du millet. Ô infidèle! lui dis-je, pourquoi répands-tu ce millet? — Aujourd'hui, répondit-il, comme il a neigé, j'ai réfléchi que les oiseaux ne trouveraient pas de grain et j'ai répandu ce millet pour qu'ils puissent le recueillir; et puis j'espère que le Seigneur très haut aura peut-être pitié de moi. — Le grain que sème un profane, fis-je observer, ne germe pas; or tu es un profane. — Eh bien, reprit l'infidèle, si Dieu n'accepte pas mon offrande, du moins puis-je espérer qu'il voit ce que je fais! — Assurément il le voit, repris-je. — S'il le voit, fit-il, cela me suffit. Une fois arrivé au but du pèlerinage, je vis cet infidèle en train de faire le *tavâf*. Lui, de son côté, m'ayant vu, me reconnut et me dit : Ô Dsou'n-Noun! le Seigneur très haut, témoin de l'acte que j'accomplissais, l'a agréé. Le grain que j'ai répandu à terre a germé, car Dieu m'a fait don de la foi et m'a conduit jusque dans sa maison. » « En le voyant, ajoutait Dsou'n-Noun, je me sentis heureux et m'écriai : Mon Dieu, tu donnes le paradis à un infidèle pour une poignée de millet! Alors j'entendis une voix qui disait : Ô Dsou'n-Noun! la miséricorde et la générosité du Seigneur très haut sont immenses. »

On raconte que Dsou'n-Noun avait un ami pauvre qui vint à mourir. Il le vit en songe et lui demanda quelle était sa condition. Celui-ci lui répondit : « Le Seigneur très haut m'a fait miséricorde en me disant : Je t'ai fait grâce parce que, quand tu étais dans ce bas monde, malgré ta pauvreté, tu souffrais patiemment sans rien demander à personne. »

On raconte que Dsou'n-Noun disait : « La santé du corps provient de la sobriété, comme celle de l'âme provient de l'abstention du péché. La connaissance de la philosophie ne saurait se rencontrer avec la satiété de l'estomac. Lorsque les hommes sont maintenus par la crainte ils restent dans la bonne voie; mais lorsque la crainte est sortie de leur cœur, ils s'égarent de la route. Contracte amitié avec celui qui ne deviendra pas un étranger pour toi quand ta condition aura changé. Le signe

visible de l'amour qu'on a pour le Seigneur très haut, c'est la fidélité à suivre les traces de l'Envoyé, sur lui soit le salut! et à conformer tous ses actes aux prescriptions qu'il nous a laissées. Les ascètes sont les rois de l'autre monde et les initiés sont les rois des ascètes. Veux-tu donner une preuve visible de ton amour pour le Seigneur très haut, laisse de côté tout ce qui te détournerait de bénir son saint nom. Il y a quatre signes auxquels on reconnaît un cœur malade : il ne sait plus apprécier la saveur des exercices de piété; la crainte du Seigneur très haut ne subsiste plus en lui; il ne regarde plus ce bas monde avec l'œil de l'expérience; il ne comprend plus rien aux paroles qu'il entend de la bouche des hommes doctes. Quiconque a atteint le degré de la fidélité au service de Dieu rejette loin de lui l'avidité, la passion et la concupiscence. La conversion du commun des hommes consiste à faire pénitence du péché; celle des sujets d'élite consiste à faire pénitence de l'état d'incurie. Il y a pour chacune des parties du corps humain une pénitence qui lui est propre. La pénitence du cœur consiste à renoncer à la concupiscence et aux désirs illicites; la pénitence de l'œil consiste à le fermer quand il aperçoit quelque chose qu'il ne lui est pas permis de voir; celle de l'oreille à se refuser aux mauvaises paroles et aux propos de la médisance; celle de la main à s'abstenir de prendre ce qui lui est défendu; celle du pied à ne pas être capable de se mouvoir pour une mauvaise action; celle du ventre à ne pas être disposé à manger ce qui est illicite; celle de la personne sensuelle à ne pas se laisser aller à l'adultère. Quiconque a dans le cœur un atome de l'amour du Seigneur très haut, si on le jette au feu et qu'on l'en retire ensuite, son amour n'en sera pas diminué d'une parcelle. Lorsque l'amour du Seigneur très haut entre dans un cœur, l'amour de ce bas monde et des créatures en sort en même temps. On reconnaît les hommes au cœur pur et sincère à trois signes certains : qu'on les charge de coups ou d'injures, l'un et l'autre leur sont également indifférents; ils ne se souviennent jamais du bien qu'ils ont fait; le mobile qui les fait agir n'est pas le désir des récompenses qu'ils recevront dans l'autre monde pour leurs actes. Ils se

contentent d'espérer dans la miséricorde de l'Unique, du Vivant, du Seigneur tout-puissant et très haut. »

On demandait à Dsou'n-Noun quel était le signe distinctif de l'homme qui met sa confiance en Dieu. « Quiconque met sa confiance en Dieu, répondit-il, ne doit rien désirer de la créature. Celui qui ne renonce pas à ne rien désirer de la créature, sa confiance en Dieu n'est pas de bon aloi. » On lui demandait encore : « Qu'est-ce que le monde? — C'est, répondit-il, tout ce qui te distrait et te préoccupe au point de te faire négliger de rendre gloire au Seigneur très haut. — Qu'est-ce que l'ignorant? Qu'est-ce que l'insouciant? — C'est celui qui ne connaît pas le chemin menant à Dieu et qui n'éprouve pas le moindre souci de s'en instruire auprès de quelqu'un. »

Youçouf ben Huceïn demanda à Dsou'n-Noun : « Avec qui faut-il entretenir des relations? — Avec celui-là, répondit-il, qui n'introduira dans vos rapports ni le *toi* ni le *moi*. — Donne-moi un conseil, ajouta-t-il. — Sois l'ami du Seigneur très haut, dit Dsou'n-Noun, et l'ennemi de tes passions. Ne considère jamais personne comme étant au-dessous de toi-même, fût-ce un chien. Si tu donnes ton être extérieur à la créature, donne à Dieu ton être intérieur. Lorsque Dieu t'enverra un bienfait, rends-lui de nombreuses actions de grâces; si, au contraire, une épreuve vient à ta rencontre, supporte-la avec patience. » Quelqu'un lui ayant dit : « Ô Dsou'n-Noun! je t'aime », Dsou'n-Noun lui répondit : « Connais-tu le Seigneur très haut? Si tu le connais, aime-le, car l'amitié que tu as pour lui doit te suffire. Si tu ne le connais pas, cherche quelqu'un qui te fasse arriver jusqu'à lui et te fasse connaître de lui. »

On lui demandait : « Quel est le premier degré auquel tendent les initiés? — Le premier degré, répondit-il, est celui de l'*ébahissement* [1]; vient ensuite celui du *rapprochement*; ensuite celui de l'*union intime*. »

On raconte que, dans ses derniers moments, on demanda

1. Dans le *Pend nâmeh* de 'Attar la vallée de l'*ébahissement* est la sixième des sept qu'il faut parcourir pour arriver à la cour du Simorg.

à Dsou'n-Noun ce que souhaitait son cœur. « Il souhaite, répondit-il, que, s'il ne me reste plus qu'un souffle de vie, il soit consacré à bénir le Seigneur très haut »; et il rendit le dernier soupir. Dans cette même nuit soixante-dix personnes virent en songe l'Envoyé, sur lui soit le salut! qui disait : « L'ami du Seigneur très haut, Dsou'n-Noun Misri, va arriver; nous venons au-devant de lui. » Après sa mort on trouva tracée sur son front une ligne verte où on lisait : « Celui-ci est l'ami du Seigneur très haut. Il est mort avec la passion qu'il avait pour lui, et c'est à cause de cette passion qu'il s'est jeté de son plein gré au-devant des coups mortels du glaive de Dieu. » Lorsqu'on enleva de terre le brancard qui portait le corps de Dsou'n-Noun, tous les oiseaux, voltigeant au-dessus, l'ombrageaient de leurs ailes. Tandis que le cortège était en marche, il se trouva qu'on faisait l'appel à la prière. Au moment où celui qui faisait cet appel prononça la formule : « J'atteste qu'il n'y a pas d'autre Dieu qu'Allah », Dsou'n-Noun, retirant sa main de dessous le linceul, leva en l'air l'index. Tous les témoins de ce prodige poussèrent un cri, s'imaginant que Dsou'n-Noun était ressuscité. On posa à terre le brancard; mais quelques efforts qu'on fit pour abaisser le doigt on ne put y parvenir. Les habitants du Caire, voyant cela, se repentirent de tous leurs mauvais procédés à l'égard de Dsou'n-Noun et en firent pénitence. Dieu seul sait ce qui est.

Sentences de Cheïkh Bayezid Bestâmi[1].

Ce sultan des initiés, cet argument vivant des défenseurs de la vérité, cette mine de sincérité et de pureté, Bayezid Bestâmi, que la miséricorde de Dieu soit sur lui! C'était un grand docteur dont les austérités et les miracles dépassaient toutes les limites. N'ayant pas son pareil dans la doctrine, il

1. Son nom était Taïfour ben Içа ben Adam ben Serouchân, et son sobriquet Sultan el 'Arifin. Il mourut le 15 de cha'bân de l'an 261 (874-875).

s'était laissé embraser du feu de l'amour divin. Dans la science de la vie spirituelle il était accompli et défiait toute rivalité, à tel point que Cheïkh Djuneïd Bagdâdi disait de lui : « Bayezid, au milieu de nous, est comme Djebraïl, sur lui soit le salut! au milieu des anges. » Cheïkh Bou Se'id Boul-Khaïr a dit : « Je vois les dix-huit mille mondes remplis par Bayezid; mais lui, je ne le vois pas au milieu, je l'aperçois anéanti dans le séjour de la vérité. »

On lit dans un récit que le grand-père de Bayezid était un adorateur du feu, mais que son père était un des notables de Bestâm. La puissance miraculeuse de Bayezid se manifesta lorsqu'il était encore dans le sein de sa mère. Chaque fois que celle-ci mangeait quelque chose de suspect, il s'agitait tellement dans son ventre qu'elle était obligée de rejeter ce qu'elle avait avalé.

On demandait à Bayezid : « Qu'y a-t-il de meilleur pour les hommes d'élite dans cette route (de la vie)? — La félicité qui leur est dévolue dès leur naissance, répondit-il. — Et à défaut de celle-ci? — Un cœur ardent quand il s'adonne à la dévotion. — Et à défaut de celui-ci? — Un œil vigilant dans la voie de Dieu. — Et à défaut de cet œil? — Une oreille ouverte aux enseignements dans cette même voie. — Et à défaut de cette oreille? — Pour ceux à qui manquent tous ces avantages, ce qu'il y a de mieux, c'est la mort subite. »

On raconte que la mère de Bayezid l'envoyait régulièrement chez le *molla*, où il s'exerçait à la lecture. Quand il arriva à la sourate de Loqmân, il lut le verset (XXXI, 13) dont le sens est : Le Seigneur très haut te donne ce commandement : *Témoigne-moi ta reconnaissance en me servant, témoigne aussi ta reconnaissance à ton père et à ta mère en les servant*. Son maître, à qui il demanda le sens de ce verset, ne le lui eut pas plus tôt expliqué que, sur-le-champ, prenant congé de lui, il se rendit chez ses parents. En le voyant, sa mère lui dit : « Qu'es-tu venu faire ici, mon enfant? T'aurait-on envoyé chercher le cadeau[1]? —

1. Le cadeau volontaire que les élèves font au maître pour l'indemniser de sa peine.

Mère, répondit Bayezid, je viens de lire ce verset dont le sens est que le Seigneur très haut me commande de le servir et de te servir; mais, comme je ne peux servir dans deux endroits à la fois, je viens actuellement te proposer, ou de demander au Seigneur très haut de me donner à toi afin que je te serve, ou bien de me donner toi-même au Seigneur très haut afin que je le serve. — Puisqu'il en est ainsi, lui dit sa mère, je te donne au Seigneur très haut et je te fais remise de mes droits. » Ensuite Bayezid, sortant de Bestâm, s'exerça pendant trente ans à la vie ascétique dans les déserts de Syrie, marchant pieds nus et ne se laissant pas aller au sommeil. Il se consacra au service de cent treize docteurs, dont l'un était Dja'far Sâdiq. On raconte qu'un jour celui-ci dit à Bayezid : « Va me chercher dans cette niche tel livre et apporte-le-moi. — Quelle niche veux-tu dire? demanda Bayezid. — Comment! reprit Dja'far Sâdiq, tu n'avais jamais vu cette niche jusqu'à ce jour? — Est-ce que je peux me permettre de lever la tête en votre présence et de promener mes regards autour de moi? — S'il en est ainsi, lève-toi et retourne à Bestâm, car tu n'as plus rien à faire ici. »

On raconte que Bayezid, informé qu'à tel endroit il y avait un grand docteur, s'y rendit pour le visiter; mais, l'ayant aperçu de loin qui crachait dans la direction de la *Qiblah*, il s'en retourna sur ses pas et refusa d'avoir une entrevue avec lui. « Si cet homme, disait-il, possédait la science de la vie spirituelle, il n'aurait pas craché dans la direction de la *Qiblah*, contrairement aux prescriptions formelles de la loi écrite. » Il y avait une quarantaine de pas de la demeure de Bayezid à la mosquée, et jamais il n'avait craché sur ce parcours par respect pour la mosquée.

On raconte qu'une fois Bayezid se rendant à la Ke'abeh resta douze ans en route. A mesure qu'il parcourait un espace de quelques pas il faisait une prière de deux *rik'at*. « Cette route, disait-il, n'est pas comme celles qui conduisent aux palais des pâdichâhs de ce monde et que l'on fait en courant. » Lorsqu'il eut atteint la Ke'abeh, au bout de douze ans, il ne se rendit pas à Médine la même année, disant : « Il faut que je fasse un voyage à part pour

visiter le tombeau de l'Envoyé, sur lui soit le salut! » L'année suivante, comme il se rendait à la Ke'abeh, il atteignit sur sa route une ville dont tous les habitants, jusqu'aux plus distingués, résolurent de faire le pèlerinage avec lui. Lorsqu'il sortit de cette ville, toute la population en sortit à sa suite. Bayezid, les voyant, demanda qui ils étaient. « Ces gens-là, lui dirent ses compagnons, sont venus pour te tenir compagnie. — Mon Dieu, s'écria-t-il, ne permets pas que je me préoccupe d'eux de manière à négliger de bénir ton saint nom. » Puis, afin d'ôter de leurs cœurs l'affection qu'ils lui portaient, lorsqu'ils vinrent tous pour faire la prière de l'aurore, il s'écria, en fixant sur eux son regard : *Je suis le Seigneur; il n'y a pas d'autre Seigneur que moi; rendez-moi vos hommages*[1]. Ceux-ci, entendant ces paroles, dirent d'une voix unanime : « Ce Bayezid est fou »; et tous le laissèrent là et s'en allèrent. Remarquons cependant qu'il ne prononça pas ces paroles en son nom, mais au nom du Seigneur très haut, exactement comme, dans la chaire, on répète la parole de Dieu, d'où il résulte que c'est en son nom qu'on parle. Bayezid s'étant donc séparé de ces gens se remit en route. Sur son chemin il trouva le crâne desséché d'un homme. Il le ramassa et vit gravé dessus : *Sourds, muets, aveugles ils sont, les gens qui n'ont pas écouté la parole de Dieu*[2]. Bayezid, devenu tout pensif devant le crâne, dit : « Cette tête ressemble à celle d'un *soufi* sur laquelle on aurait tracé des caractères. Elle n'a ni oreille pour entendre les appels du Seigneur très haut, ni œil pour voir ses œuvres, ni langue pour enseigner les mystères de sa connaissance. Entendu ainsi, ce verset a été inscrit avec justice sur cette tête. »

On raconte que Dsou'n-Noun Misri envoya un de ses disciples auprès de Bayezid pour lui faire dire : « Ô Bayezid! toute la nuit, jusqu'au lever de l'aurore, tu restes couché dans le désert, absorbé dans l'immobilité, tandis que la caravane a passé et s'est éloignée. » Bayezid lui répondit : « Va dire à Dsou'n-Noun que l'homme d'élite

1. Qoran, sour. XX, vers. 14.
2. Qoran, sour. II, vers. 17.

est celui qui reste couché jusqu'au lever de l'aurore et qui, néanmoins, arrive à la station avant la caravane aussitôt que l'aurore a lancé ses premiers feux. » Dsou'n-Noun, en entendant ces paroles, se mit à pleurer et s'écria : « Béni soit Bayezid! Pour nous, nous ne sommes pas encore arrivés à ce degré. »

On raconte que, sur la route de la Ke'abeh, Bayezid avait un chameau qui portait des vivres et de l'eau pour lui et ses compagnons. « Pauvre chameau! s'écria quelqu'un, il a une lourde charge; véritablement on abuse cruellement de lui. — Jeune homme, dit Bayezid, le chameau n'en porte pas tant que tu le crois; regarde bien et juge toi-même. » Ceux qui étaient là regardèrent et virent que la charge était élevée d'une palme au-dessus du chameau, et Bayezid ajouta : « Quand nous nous cachons de vous, vos langues nous atteignent et ne nous épargnent pas le blâme. Au contraire, si nous vous faisons voir nos œuvres, vous n'êtes pas de force à en supporter la vue. Comment donc faut-il s'y prendre avec vous? » Cependant il continua son chemin et visita Médine. Ensuite il se dit : « Je vais aller voir ma mère. » Il prit donc, avec ses compagnons, la route de Bestâm. Lorsqu'il y arriva les habitants sortirent à sa rencontre. Bayezid entra dans la ville avec toute cette foule, en se disant : « Ces gens-là vont me faire parler et me feront négliger de bénir le saint nom du Très-Haut. » On était dans le mois du jeûne. Bayezid acheta un pain à la boutique d'un boulanger et commença à le manger; ce que voyant, la foule qui l'entourait le laissa et se dispersa. Lui, alors, s'adressa à ses compagnons : « Avez-vous vu, lorsque nous avons posé devant eux une question de formalité légale, comme ils m'ont tous réfuté? » De grand matin Bayezid se rendit à la maison de sa mère. Ayant appliqué son oreille contre la porte, il l'entendit qui disait après avoir fait ses purifications : « Mon Dieu, bénis mon pauvre exilé; fais que les cœurs des docteurs se réjouissent à cause de lui et accorde-lui la grâce de la vertu. » Bayezid, entendant ces paroles, pleura et frappa à la porte. « Qui est là? demanda sa mère. — Ton exilé, répondit-il. » Elle n'eut pas plus tôt ouvert que, serrant Bayezid dans ses bras, elle

lui dit tout en pleurant : « Ô mon fils! séparée de toi que j'étais, mes yeux ont perdu la vue et ma taille s'est courbée »; et tous deux versèrent un torrent de larmes.

On raconte que Bayezid disait : « Ce que j'aurais dû savoir avant tout est précisément ce que je n'ai appris que plus tard : servir ma mère »; et il ajoutait : « Ce que je cherchais en me livrant à tant d'exercices religieux, en me mettant au service des autres, en m'exilant loin des miens et de mon pays, voici comment je l'ai trouvé. Une nuit que ma mère me demandait de l'eau, comme il n'y en avait pas dans les cruches, j'allai en puiser au canal. C'était une nuit d'hiver et le froid était très vif. En attendant que j'apportasse l'eau, ma mère s'était rendormie. Je me tins donc la cruche pleine à la main jusqu'à ce qu'elle se fût éveillée. Elle me demanda de l'eau; mais, lorsque je voulus lui en donner, il se trouva que cette eau s'était congelée et que la cruche était collée à ma main. — Pourquoi, me dit ma mère, ne la posais-tu pas à terre? — Parce que je craignais de n'être pas prêt lorsque vous me demanderiez de l'eau. » Ensuite sa mère lui dit : « Ouvre un des battants de la porte; je veux voir si nous sommes au matin. — Est-ce le battant de droite ou celui de gauche que je dois ouvrir? demanda Bayezid; car, faisait-il observer, si j'avais fait autrement qu'elle ne le commandait, je serais devenu un rebelle. Dans cette même nuit le Seigneur très haut m'accorda tout ce que je lui demandais. »

On raconte que Bayezid, revenant de la Ke'abeh, arriva à Hamadân, où il acheta quelques graines qu'il se proposait de porter à Bestâm pour les y semer. Une fois parvenu à Bestâm, il s'aperçut qu'il y avait parmi ces graines une certaine quantité de petites fourmis. « Évidemment, se dit-il, il y avait un nid de fourmis dans la maison où nous étions logés à Hamadân; voilà d'où elles viennent »; et, se levant aussitôt, il les reporta de Bestâm à Hamadân et les remit dans leur nid.

On raconte que Bayezid disait : « Douze années de suite je fus le forgeron de ma personne, que je plaçai dans le foyer de l'ascétisme, pour la faire rougir au feu de l'épreuve, la poser sur l'enclume de la crainte et la battre

avec le marteau de la réprimande. Je fis ainsi d'elle un miroir qui me servit à m'examiner moi-même pendant cinq années, où je ne cessais d'enlever la rouille de ce miroir à l'aide des actes de piété et d'adoration. Une année, comme j'eus mis ma confiance dans mes actes de piété et dans mes œuvres, il se noua autour de mes reins une ceinture d'infidélité, qui ne put en être détachée qu'au bout de cinq ans d'efforts. Alors je renouvelai entièrement ma foi religieuse. En y regardant avec attention, je reconnus que toutes les créatures n'étaient que des cadavres. Je récitai pour elles la prière funèbre avec les quatre *tekbir* et, à mon retour de cette cérémonie, je me lavai les mains de toute assistance humaine, et c'est avec l'aide de Dieu que je revins à Dieu. »

On raconte que Bayezid, chaque fois qu'il arrivait à la porte d'une mosquée, s'y arrêtait un certain temps et pleurait. Quand ses disciples lui en demandaient la cause, il répondait : « Je me fais l'effet d'une femme en état d'impureté qui arrive à la porte d'une mosquée, et je crains d'y entrer. »

Une fois, comme il se rendait à la Ke'abeh, il avait déjà parcouru plusieurs stations lorsqu'il revint sur ses pas. « Que t'est-il donc arrivé, lui demanda-t-on, pour rebrousser chemin? » Lui de répondre : « En route j'ai vu un Éthiopien tout noir, le sabre en main, qui m'a crié : Si tu veux retourner, retourne vite, sinon je vais te frapper avec ce sabre et te couper la tête! et il a ajouté : Tu laisses à Bestâm le Seigneur très haut et tu vas le chercher à la Ke'abeh! »

On raconte que Bayezid disait : « Un homme vint me trouver et me demanda où j'allais. Je vais à la Ke'abeh, répondis-je. — Que possèdes-tu? — Deux cents pièces d'or. — Eh bien, donne-les-moi et tourne sept fois autour de ma personne, car je suis pauvre et chargé de famille. Par cet acte de charité tu mériteras une plus grande récompense que tu n'en gagnerais à la Ke'abeh. Je fis comme il me disait et cette année-là je n'exécutai pas le voyage de la Ke'abeh. »

On raconte que lorsque Bayezid fut parvenu à un haut degré de sainteté ses paroles ne furent plus à la portée de ses compatriotes, qui le chassèrent à cinq reprises différentes de la ville de Bestâm. « Pourquoi me chassez-vous de Bestâm? leur demanda-t-il. — Parce que tu es un être malfaisant, lui répondit-on. — Bienheureuse ville, s'écria-t-il, que celle dont Bayezid est le rebut! »

On raconte qu'un jour Bayezid, étant assis à part avec ses disciples, perdit tout d'un coup connaissance, tandis que de sa bouche sortaient ces paroles : *Je suis le Seigneur pur et libre de toute souillure; à moi appartient la grandeur*. Lorsqu'il revint à lui ses disciples lui dirent : « Voilà les paroles que vous avez prononcées. » Alors Bayezid, les adjurant tous : « A quelque moment qu'il m'arrive de prononcer encore de semblables paroles, mettez-moi en pièces »; et il acheta des couteaux qu'il distribua à chacun d'eux. Or, il arriva qu'un autre jour Bayezid, perdant de nouveau connaissance, redit encore les mêmes paroles. Aussitôt ses disciples de se précipiter pour le mettre à mort; mais son corps devint tellement grand qu'il remplit toute la maison. Plus ses disciples s'acharnaient à frapper dessus avec les couteaux, plus leurs mains s'y enfonçaient comme s'ils avaient frappé sur l'eau. Au bout d'un certain temps Bayezid commença à rapetisser; puis, ayant repris des proportions normales, il s'assit sur le *mihrâb*. Lorsque ses disciples lui rendirent compte de ce qui s'était passé, il leur dit : « Celui que vous voyez maintenant, c'est bien Bayezid; quant à celui qui prononçait ces paroles, ce n'était pas Bayezid. »

Si quelqu'un demande l'explication d'un fait si étrange, voici ce qu'on peut lui répondre : Adam, le prophète, était tout d'abord tellement grand que sa tête touchait le ciel. Plus tard, par un ordre exprès du Seigneur très haut, Djebraïl lui appliqua son aile sur la tête; en suite de quoi sa taille devint petite. As-tu observé que l'enfant nouveau-né est tout petit et grandit ensuite avec le temps? Faire grandir ce qui est petit et rapetisser ce qui est grand est facile pour la toute-puissance du Seigneur très haut; mais personne ne comprend un pareil prodige tant qu'il ne parvient pas lui-même à un tel pouvoir.

On raconte que Bayezid, considérant un jour une pomme rouge, disait : « Quelle belle pomme! » Une voix se fit entendre : « Ô Bayezid! ne rougis-tu pas de donner notre nom à une pomme? » Et pendant quarante jours son cœur, rempli de ténèbres, oublia le nom du Seigneur très haut. Aussi jura-t-il qu'il ne mangerait plus jamais des fruits de Bestâm.

« Un jour, racontait Bayezid, il me vint à l'esprit que j'étais le plus grand des docteurs de ce temps. » Mais à peine eut-il conçu cette pensée qu'il comprit que c'était de l'égarement de sa part. « Aussitôt, ajoutait-il, je me levai et, prenant la direction du Khoraçân, je parcourus une ou deux étapes, puis je m'assis à une station. Alors je pris la résolution de ne pas bouger de ce lieu jusqu'au moment où le Seigneur très haut m'enverrait quelqu'un qui me ferait voir à moi-même. Je restai donc là trois nuits et trois jours. La quatrième nuit approchait lorsque arriva un homme monté sur un chameau. Je remarquai sur son visage les signes d'un esprit pénétrant. A peine eus-je fait signe au chameau de s'arrêter que ses pieds s'enfoncèrent en terre. Alors cet homme, fixant sur moi son regard, me dit : Tu désires sans doute que, dans un clin d'œil, j'engloutisse la ville de Bestâm avec toute sa population, y compris les riches et Bayezid lui-même? A ces paroles je fus saisi d'une crainte inexprimable et je lui demandai : D'où viens-tu? — Ô Bayezid! me répondit-il, depuis que tu es assis en cet endroit, j'ai parcouru une route de trois mille *igadj*[1]. Prends bien garde, ô Bayezid! de mettre un frein à ton cœur et de ne pas oublier ta voie; sinon tu périrais infailliblement. Puis il me tourna le dos et s'en alla. »

Bayezid racontait encore : « Quarante ans durant je ne mangeai pas de ce que mangent les hommes; autrement dit ma nourriture provenait d'une autre source (que celle des hommes, elle était miraculeuse). » « Pendant quarante ans, disait-il encore, je scrutai les replis secrets de mon cœur et, au bout de ce temps, je m'aperçus que la ceinture du paganisme était serrée autour de mes reins. » Or ce

1. L'*igadj* représente environ 8 kilomètres.

paganisme de Bayezid consistait en ce que, dans toute occasion, il se laissait préoccuper par un penchant vers une autre personne que le Seigneur; attendu que, dans tout cœur où il ne reste pas trace de paganisme, il n'y a jamais souci de ce qui n'est pas le Seigneur.

Il disait encore : « Pendant trente ans je marchai à la recherche de Dieu et, lorsque j'ai ouvert les yeux au bout de ce temps, j'ai découvert que c'était lui qui me cherchait. Durant trente années, chaque fois que je voulais prononcer le nom du Seigneur très haut, je commençais par me laver trois fois la bouche avec de l'eau. Pendant plusieurs années je conduisais à la cour du Seigneur ma personne sensuelle qui n'y allait qu'en pleurant; mais, maintenant qu'il m'est venu du secours d'en haut, c'est elle qui me conduit toute souriante à la cour de Dieu. »

Dans les derniers temps la puissance de Bayezid était arrivée à un tel degré que, quel que fût le désir qu'il formât, il le voyait tout aussitôt se réaliser devant lui. On raconte qu'Abou Turâb avait un disciple opérant beaucoup de miracles, auquel il ne cessait de répéter : « Tel que tu es, il faut que tu ailles voir Bayezid. — Ô maître! lui dit une fois ce disciple, chaque jour je vois cent fois le Dieu de Bayezid; que ferai-je de Bayezid lui-même? — Quand tu vois le Seigneur très haut, lui répondit Abou Turâb, tu le vois proportionnellement à ta force; tandis que, si tu le vois auprès de Bayezid, tu le verras proportionnellement à la force de Bayezid. » Ce raisonnement ayant paru convaincant au disciple, celui-ci dit à son maître : « Eh bien, lève-toi, il faut y aller tous deux »; et tous les deux se rendirent à Bestâm. Bayezid ne se trouvait pas chez lui au moment de leur arrivée; il était allé chercher de l'eau. Comme ils s'étaient dirigés à sa rencontre vers le bord de l'eau, ils le virent s'avancer une cruche à la main. Il était revêtu d'une vieille pelisse de fourrure, toute rapiécée. Au moment où l'œil de Bayezid tomba sur le disciple d'Abou Turâb et l'œil du disciple d'Abou Turâb sur Bayezid, le disciple fut pris d'un tremblement convulsif, tomba par terre et expira. « Ô Bayezid! que signifie cela? s'écria Abou Turâb. — Cela

veut dire, répondit Bayezid, que ce jeune homme était sous l'influence d'une force supérieure qui ne s'était pas encore fait sentir à lui. Aussitôt qu'il a vu notre visage, cette force s'est subitement développée sur lui. Incapable de la supporter, il a trépassé, a fait le sacrifice de son âme et est parti. »

On raconte que Yahya Mo'âz Râzi, que la miséricorde de Dieu soit sur lui! envoya à Bayezid une lettre dans laquelle il lui disait : « Que penses-tu d'un homme qui, ayant bu une coupe de vin, est tombé dans une ivresse indéfinie? » Bayezid répondit : « Il y a ici des hommes qui boivent tous les flots de ce bas monde et de l'autre et qui les absorbent sans difficulté [1]. » Dans une autre lettre Yahya lui dit : « J'ai un secret à te communiquer; mais, pour cela, je te donne rendez-vous dans le paradis au pied de l'arbre *Touba*. » En même temps il lui fit parvenir un pain avec ce message : « Qu'il mange ce pain que j'ai pétri avec de l'eau de *Zemzem*. » Bayezid, répondant à cette lettre, consigna d'abord par écrit le secret dont Yahya avait parlé; puis il ajouta : « Ô Yahya! partout où tu fais mémoire du saint nom de Dieu, là est le paradis et l'ombre du *Touba*. Quant au pain, nous ne l'avons pas mangé. Tu nous avais bien dit : Je l'ai pétri avec l'eau de *Zemzem*; mais tu ne nous as pas fait savoir de quel blé provenait la farine dont il a été fait. »

Yahya, désireux de voir Bayezid, se mit en route pour aller le trouver; mais il ne le rencontra pas chez lui, parce qu'il était alors au milieu des tombeaux, occupé à des actes de dévotion. C'était l'heure de la prière du coucher. Yahya se mit à la recherche de Bayezid, qu'il découvrit bientôt. Il se dit : « Actuellement il est nuit; mais demain matin je pourrai le saluer. » Jusqu'aux premiers rayons de l'aurore il vit Bayezid, debout sur ses pieds, murmurant des paroles; et il en resta frappé de stupeur. Lorsque l'aurore fut levée Yahya alla saluer Bayezid. « Que faisiez-vous donc cette nuit? lui demanda-t-il. — Cette nuit, répondit

1. Ce passage doit être pris dans le sens mystique des *soufi*, pour lesquels le *vin* représente l'amour de Dieu et l'*ivresse* l'état d'extase dans lequel cet amour plonge l'esprit.

Bayezid, on nous a montré vingt degrés que nous n'avons pas acceptés, parce qu'ils étaient tous comme des portières qui m'empêchaient d'aller de l'avant. » Ensuite Yahya dit : « Ô Bayezid! donne-moi un conseil. — Eh bien, dit Bayezid, quand même on t'offrirait le degré qu'ont atteint tous les prophètes, ne consens pas à l'accepter. Demande à aller encore plus loin, élève tes prétentions; parce que si tu acceptes un degré, il deviendra pour toi une portière [1] qui arrêtera ta marche. »

Ahmed ben Harb avait envoyé une natte destinée à Bayezid, en lui disant : « Vous ferez la prière sur cette natte. » Bayezid lui fit répondre : « J'ai fait réunir les actes d'adoration et les prières de tous ceux qui sont dans le ciel et sur la terre, je les ai mis dans mon oreiller et j'ai placé le tout sous ma tête. »

On raconte que Dsou'n-Noun Misri ayant envoyé à Bayezid un tapis de prière, celui-ci ne voulut pas l'accepter et le lui renvoya avec ces paroles : « Que ferais-je d'un tapis de prière? Ce qu'il me faut, c'est un coussin sur lequel je puisse m'appuyer. » A la réception de ce message, Dsou'n-Noun acheta pour Bayezid un bon coussin et le lui envoya. Bayezid était si faible à cette époque qu'il ne lui restait que la peau et les os. Il n'accepta pas non plus le coussin et le renvoya en disant : « Celui qui a besoin d'un appui en trouvera un dans la libéralité et la générosité du Seigneur très haut; il n'a pas à s'occuper des coussins que pourraient lui fournir des créatures. »

On raconte qu'une nuit Bayezid, étant sorti de sa maison, se rendait au cimetière pour s'y livrer aux actes de dévotion. Tout à coup s'avança un jeune homme qui jouait de la guitare. Lorsqu'il fut près de lui, Bayezid s'écria : « Il n'y a de force et de puissance que dans le Seigneur très haut, très grand! » Le jeune homme frappa de sa guitare la tête de Bayezid, qui en fut blessée, et en même temps l'instrument se brisa. Bayezid retourna aussitôt chez lui. Le lendemain, de grand matin, il déposa dans un plateau du *halva* et quelques pièces d'or et chargea son disciple d'aller

1. Il semble faire allusion aux *portières* célestes qui succèdent aux *rideaux*, pour défendre les approches de l'*arch* où trône Dieu.

porter le tout à ce jeune homme avec force excuses. « Cette nuit, disait-il, tu as brisé ta guitare en la frappant contre notre tête; prends donc cet argent, achète une autre guitare et mange ce *halva,* afin qu'il ne reste plus aucune peine dans ton cœur. » Le disciple s'étant acquitté de sa mission, ce jeune homme vint en pleurant auprès de Bayezid, lui demanda pardon et fit pénitence, ainsi que d'autres jeunes gens témoins de cet acte.

On raconte qu'Ahmed Khizreviyeh, accompagné de ses mille disciples, vint visiter Bayezid. Chacun de ses mille disciples était parvenu à un tel degré qu'il marchait sur la surface du fleuve et volait en l'air comme les oiseaux. Ahmed Khizreviyeh dit à ses disciples : « Celui-ci qui n'est pas capable d'affronter la vue de Bayezid n'a qu'à rester dehors. Pour nous, il nous faut entrer et lui rendre visite. » Chacun des disciples tenait à la main un bâton. Or, il y avait près de la porte de Bayezid une maison qu'on appelait *beït ul'assâ* (la maison du bâton). Ce fut là qu'ils déposèrent tous leurs bâtons. Un d'eux dit : « Je vais rester assis près de ces bâtons, car je ne me sens pas de force à affronter la vue de Bayezid. » Ahmed avec ses mille disciples (moins un) étant entré chez Bayezid, celui-ci dit : « Allez donc me chercher celui qui vaut mieux que vous tous. » Ils firent donc entrer ce disciple qui était auprès des bâtons. Alors Bayezid s'adressa à Ahmed Khizreviyeh : « Jusques à quand traverseras-tu ainsi le monde dans tous les sens? — Quand l'eau reste stagnante quelque part, répondit Ahmed, elle se corrompt. — Alors sois comme la mer, reprit Bayezid, et tu ne te corrompras pas. » Et comme il se mettait à discourir, Ahmed l'interrompit en lui disant : « Ô Bayezid! tiens-nous un langage plus simple, afin que nous puissions le comprendre »; ce qu'il lui répéta jusqu'à sept fois. Lorsque Bayezid eut fini de parler de la connaissance de Dieu, Ahmed Khizreviyeh lui dit : « Ô Bayezid! j'ai vu Iblis pendu dans la rue où est située ta maison. — Il était convenu avec nous, fit observer Bayezid, qu'il ne viendrait pas à Bestâm; or, il y est venu et a suggéré à quelqu'un de mauvaises pensées; eh bien, de même qu'on pend les voleurs dans la ville des pâdichâhs, nous aussi, nous avons attaché Iblis au gibet. » Un des disciples d'Ahmed dit à Bayezid : « Je vois auprès de vous plusieurs êtres semblables à des femmes et à des hommes; qui sont-ils donc? — Ce sont des anges, répondit Bayezid, qui viennent s'instruire auprès de moi et auxquels j'enseigne la vraie doctrine. »

Une nuit Bayezid priait sans parvenir à trouver la paix du cœur. Appelant son serviteur : « Qu'y a-t-il donc dans la maison? lui demanda-t-il. — Une grappe de raisin, répondit celui-ci. — Eh bien, donnez-la donc à quelqu'un; car, après tout, ce n'est pas ici la boutique d'un *baqqâl* (marchand de légumes et de toutes sortes de denrées). » Lorsqu'on eut donné le raisin, Bayezid put faire sa prière avec recueillement.

Du temps de Bayezid, comme on exhortait un adorateur du feu à se faire musulman, celui-ci répondit : « Si pour être musulman il faut faire ce que fait Bayezid, je n'en aurai jamais la force; et, s'il faut faire ce que vous faites, vous autres, à quoi bon? »

Bayezid, étant assis dans une mosquée, s'écria soudain : « Compagnons, levez-vous! voici venir un ami du Seigneur très haut, il faut aller au-devant de lui »; et tous, s'étant dirigés vers la porte, n'y furent pas plus tôt arrivés qu'ils virent Ibrahim Herevi s'avançant monté sur un âne. « Ô Ibrahim! lui dit Bayezid, j'étais assis lorsqu'un appel a retenti dans mon cœur, me criant : Lève-toi, va au-devant d'Ibrahim et dis-lui qu'il intercède auprès de nous pour toi. — Ô Bayezid! répliqua Ibrahim, si le Seigneur, en faveur de ton intercession, te concédait la grâce de tous les peuples du monde, ce ne serait, eu égard à ta valeur, qu'une poignée de terre. » Bayezid resta confondu en entendant ces paroles. Ensuite il donna ordre qu'on étendit la nappe. On avait fait cuire toute espèce de mets délicats. Ibrahim se disait : « Il semblerait que Bayezid se nourrit habituellement de toutes ces bonnes choses. » Bayezid, qui comprit sa pensée, le prit par la main à la fin du repas et le conduisit à un endroit de la maison. Là il frappa contre un mur et l'on vit paraître une porte qu'il ouvrit. Ils y entrèrent et une grande mer se montra à leurs yeux.

« Viens, Ibrahim, dit Bayezid, pénétrons dans cette mer. » Ibrahim, effrayé, répondit : « Je ne suis pas encore arrivé à un si haut degré. » Bayezid continua : « Cet orge, qui a fourni le pain que tu as fait cuire, sais-tu d'où il vient? — Je l'ignore. — Eh bien, on l'a trié dans le crottin du bétail, puis on l'a nettoyé et converti en la farine dont on a pétri le pain qu'on a fait cuire. » En effet, on fit une enquête et il se trouva que les choses s'étaient passées comme l'avait dit Bayezid ; ce que voyant, Ibrahim se repentit.

On raconte qu'un personnage vénérable disait : « J'ai vu Bayezid passer en volant au-dessus d'un convoi dans la province du Tabarestân. » Et en effet, lorsque, arrivé à Bestâm, il en parla à Bayezid, celui-ci lui répondit : « Tu as dit vrai. »

Plusieurs personnes étant venues trouver Bayezid, lui dirent : « Adresse une demande à Dieu pour qu'il tombe de la pluie. » Bayezid, baissant la tête et la relevant ensuite, leur dit : « Allez, mettez en état les gouttières de vos maisons, car la pluie va venir. » Effectivement il plut une nuit et un jour.

On raconte qu'un jour Bayezid, étant assis, allongea tout d'un coup son pied. Un de ses disciples, qui était assis, allongea également son pied. Bayezid ayant ramené son pied sous lui, le disciple voulut en faire autant, mais son pied ne se retira pas et il resta dans cette position.

On raconte que Cheïkh Se'id Mihrubâni [1] vint trouver Bayezid dans l'intention de l'éprouver, ce que celui-ci comprit parfaitement. Bayezid avait un disciple appelé Râ'i; il dit à Se'id Meïkhourâni : « Va trouver Râ'i; car nous lui avons donné le rang de la puissance des miracles. » Se'id Meïkhourâni alla trouver Râ'i et le vit faisant sa prière, tandis que les loups gardaient ses moutons. « Que désires-tu maintenant? dit Râ'i à Se'id Meïkhourâni. — Il me faudrait du raisin », répondit celui-ci. Râ'i tenait à la main un bâton; il en fit deux morceaux qu'il piqua en terre, l'un de son côté, l'autre du côté de Se'id. Aussitôt, par un effet de la puissance du Seigneur

1. Ce personnage est appelé plus bas Meïkhourâni ou Meïkhârâni.

très haut, de ces deux morceaux de bois il sortit du raisin, blanc sur le morceau tourné vers Râ'i, noir sur celui qui regardait Se'id. « Pourquoi, demanda celui-ci, le raisin qui est de ton côté est-il blanc, tandis que celui qui est du mien est noir? — Parce que, répondit Râ'i, c'est en toute sincérité que je me suis prêté à tes désirs, tandis que toi, tu n'avais d'autre but que de nous mettre à l'épreuve. » Râ'i avait un tapis de prière qu'il donna à Se'id, en lui recommandant de le garder avec soin et de faire sa prière dessus. Se'id Meïkhourâni, lorsqu'il se rendit à la Ke'abeh, n'avait plus ce tapis sur l'*Arafat*. Quand il revint à Bestâm il le trouva en la possession de Râ'i.

On raconte qu'on demandait à Bayezid : « Quel est ton directeur? — Un jour, répondit-il, je marchais dans la campagne, tellement plongé dans le monde de l'amour spirituel que rien, sur cette terre, n'apparaissait plus à mes yeux. Soudain arriva une vieille femme avec un sac de farine : Allons, dit-elle, enlève cette farine et viens avec moi à la ville. Alors, je fis signe à un lion, qui s'approcha et que je chargeai du sac; puis, je dis à cette femme : Ô femme! quand tu entreras dans la ville, si l'on te demande qui a pris la peine de charger ce lion pour toi, que diras-tu? — Eh bien, répondit-elle, je dirai que j'ai rencontré un patron qui abuse de son pouvoir. — Pourquoi parleras-tu ainsi? — Ô Bayezid! est-ce que le Seigneur très haut a jamais commandé qu'on chargeât un lion comme une bête de somme? — Non, certes. — S'il en est ainsi, pourquoi abuses-tu de ton pouvoir pour commettre des actes que le Seigneur très haut n'a pas autorisés? Et puis, dans quel dessein montres-tu des merveilles aux hommes? En entendant ces reproches, disait Bayezid, je rentrai en moi-même et je me repentis; et voilà comment les paroles de cette femme ont fait pour moi l'office d'un directeur. »

Ahmed Khizreviyeh racontait : « Une nuit je vis en songe le Seigneur très haut qui disait : Tous les hommes me demandent le paradis; Bayezid, lui, ne me demande que moi-même. »

On raconte qu'un jour Bayezid étant venu sur le bord du fleuve (le Tigre), les deux rives se rejoignirent (pour lui

faciliter le passage). Bayezid dit : « Il ne m'en coûterait qu'un *dâniq* pour qu'on me fît passer l'eau; eh bien, ce n'est pas pour une pièce de menue monnaie que j'irai compromettre tant d'années d'efforts (en profitant de ce miracle pour passer gratis). Ce qu'il faut, c'est me montrer généreux et non pas montrer des prodiges. »

On raconte qu'un jour Bayezid fit la prière sous la direction d'une personne qui lui demanda ensuite : « Dis-moi, Bayezid, tu ne réclames rien à personne, tu n'exerces aucune industrie; d'où tires-tu donc de quoi manger? — Attends un peu, répondit Bayezid, je vais recommencer la prière. — Et pourquoi? — Parce qu'il n'est pas permis de faire la prière avec un homme qui ne connaît pas le dispensateur de notre subsistance quotidienne. »

On raconte que Bayezid disait : « Je voudrais que le jour de la Résurrection arrivât bien vite. Je planterais ma tente au bord de l'enfer afin que son feu se calmât en me voyant et que tous les hommes pussent franchir le passage en toute sécurité. »

Hâtim Assam disait à ses disciples : « Si, au jour de la Résurrection, vous n'intercédez pas pour ceux qu'on conduira en enfer, vous n'êtes pas mes disciples. » Lorsque Bayezid eut connaissance de ce propos, il dit à son tour : « Ils seront vraiment mes disciples ceux qui, au jour de la Résurrection, se tiendront au bord de l'enfer pour se saisir des malheureux qu'on y précipitera et les envoyer au paradis, dussent-ils, pour le salut des autres, entrer eux-mêmes dans le feu éternel! »

Un jour que Bayezid était tout tremblant, un de ses disciples le questionna sur son état. Il lui répondit : « Voilà trente ans que je marche dans cette route au prix de mon âme, et toi, qui n'y es entré que d'hier, tu veux pénétrer les secrets des hommes d'élite! »

Une fois que l'armée des musulmans était aux prises avec les infidèles du pays de Roum, cette armée était sur le point d'être mise en pièces lorsque quelqu'un cria : « Au secours, Bayezid! » Aussitôt, du côté du Khoraçân, apparut un feu se dirigeant vers l'armée des infidèles. Ceux-ci, mis en déroute, prirent la fuite dans le plus grand désordre.

Quelqu'un se rendit auprès de Bayezid et le vit la tête enfoncée dans son froc. Lorsqu'il l'en eut retirée, le visiteur lui demanda : « Où étais-tu? ô Bayezid! — Nous étions allé, répondit-il, à la cour du Seigneur très haut. — Moi aussi j'y étais, et pourtant je ne vous ai pas vu. — C'est que je me tenais en dedans du rideau, tandis que toi, tu étais en dehors. »

Bayezid racontait encore : « Un jour j'entendis une voix qui me disait : Ô Bayezid! notre trésor regorge d'actes d'adoration et de dévotion; si tu désires nous posséder, apporte-nous quelque chose qui ne se trouve pas dans notre trésor. — Mais, mon Dieu, m'écriai-je, que puis-je donc apporter? Et la voix me répondit : Apporte-moi la détresse, l'humilité, la supplication, la contrition du cœur. »

Un autre jour on demandait à Bayezid : « Quelles sont les épreuves que tu t'es imposées? — Dans un temps, répondit-il, ma personne sensuelle n'écoutait pas les conseils que je lui donnais. Alors je restai un an sans boire d'eau, puis je lui dis : Ou tu te soumettras aux pratiques pieuses, ou tu mourras de soif. »

Bayezid avait un disciple qui le servait depuis vingt ans, et cependant, chaque jour, en lui commandant de faire quelque chose, il ne manquait pas de lui demander son nom. Une fois ce disciple lui dit : « Comment! voilà vingt ans que je vous sers, et chaque jour vous me demandez mon nom! — Disciple, répondit Bayezid, l'amour du Seigneur très haut remplit tellement mon cœur que je n'y puis faire tenir autre chose. »

On raconte que Bayezid disait : « Une nuit je sortis de Bestâm et je me dirigeai vers la campagne. Il faisait un beau clair de lune. Le Seigneur très haut me fit voir les splendeurs de sa cour, en présence desquelles les dix-huit mille mondes ne valaient pas un atome. Alors, saisi d'un transport soudain : Mon Dieu, m'écriai-je, d'où vient que cette cour si brillante me paraît déserte et que j'aperçois ce qui est caché aux yeux des hommes? Une voix me dit alors : Ô Bayezid! si cette cour est déserte, c'est parce que nous ne voulons pas que chaque ignorant vienne y montrer

sa face impure. Je me dis : Je vais demander au Seigneur très haut le pardon des péchés de toutes les créatures. Puis je me représentai que le droit de l'intercession appartient à l'Envoyé, sur lui soit le salut! et qu'il me fallait rester sur la réserve; et je restai sur la réserve. Alors j'entendis une voix : Ô Bayezid! parce que tu as été modeste et réservé, nous avons résolu d'élever si haut ton nom et ton rang que, jusqu'au jour de la Résurrection, tous les hommes t'appelleront Bayezid Bestâmi, *le sultan des initiés.* »

On raconte que Bayezid disait : « Après avoir supporté pendant quarante ans les rigueurs de l'ascétisme, une nuit je vis qu'on dressait devant moi les portières et les rideaux (qui cachent le trône de Dieu). — Par pitié, disais-je en gémissant, laissez-moi passer. — Ô Bayezid! me cria une voix, tu possèdes une cruche et une vieille pelisse de fourrure; tu ne peux pas passer. Alors je jetai la cruche et la pelisse et j'entendis la voix qui m'interpellait : Ô Bayezid! dis à ces ignorants : Voilà quarante ans que je souffre toutes les rigueurs de l'ascétisme! Eh bien, tant que je n'ai pas eu rejeté loin de moi une cruche brisée et une pelisse toute déchirée, je n'ai pu trouver accès auprès de Dieu; et vous, qui vous êtes embarrassés dans les liens de tant d'intérêts mondains, comment pourriez-vous découvrir la route? »

On raconte qu'une nuit Bayezid, après avoir fait la prière du coucher, resta debout jusqu'au matin, les yeux versant des larmes de sang. « Qu'aviez-vous donc cette nuit? » lui demanda son serviteur le lendemain. « Lorsque je suis arrivé à l'*arch* (le trône de Dieu), répondit Bayezid, il m'est apparu sous la forme d'un loup. — Ô *'arch!* me suis-je écrié, on nous représente le Seigneur comme reposant sur toi. — Ô Bayezid! a repris l'*arch*, on le représente aussi comme résidant dans ton cœur; mais quelle est l'intelligence capable de s'élever jusqu'à ce mystère? Les êtres célestes interrogent là-dessus les créatures terrestres, lesquelles, à leur tour, en demandent l'explication aux êtres célestes. »

Bayezid disait encore : « Lorsque je fus parvenu à la station de la *Proximité*, je m'entendis interpeller : Ô

Bayezid! demande tout ce que tu as à demander. — Mon Dieu, répondis-je, c'est toi que je demande. — Ô Bayezid! s'il reste en toi un atome de désir mondain, et tant que tu ne te seras pas réduit à rien dans la station de l'*Anéantissement,* tu ne seras pas capable de nous trouver. — Mon Dieu, repris-je, je ne reviendrai pas de ta cour les mains vides; je veux te demander quelque chose. — Eh bien, demande. — Accorde-moi la grâce de tous les hommes et fais-leur miséricorde. Une voix se fit entendre : Ô Bayezid! lève les yeux. Je levai les yeux et je vis que le Seigneur très haut était encore plus porté que moi-même à l'indulgence pour ses serviteurs. — Mon Dieu, m'écriai-je alors, fais miséricorde à Cheïtân! — Ô Bayezid! me répondit la voix, Cheïtân est de feu, et au feu il faut le feu. Applique-toi bien toi-même à ne pas mériter d'aller au feu. »

Bayezid disait encore : « Le Seigneur très haut m'a donné deux mille fois accès à sa cour, et, chaque fois qu'il m'y admettait, il me montrait un de ses royaumes; mais je ne l'acceptais pas. Que te faut-il donc, Bayezid? me demanda-t-il alors; et moi je lui répondis : Mon Dieu, il ne me faut rien autre que toi. »

Quand quelqu'un disait à Bayezid : « Fais une prière pour moi », il répondait : « Il connaît tes pensées les plus secrètes et Il te donne ce qui convient le mieux à tes besoins. Je ne me poserai pas entre vous en intermédiaire dont on n'a que faire. » Quelqu'un lui dit : « Donne-moi un conseil. — Sois certain, lui répondit Bayezid, que le Seigneur très haut voit tout ce que tu fais; sois également certain qu'il n'a aucun besoin de tout ce que tu peux faire. »

Un jour que Bayezid cheminait sur la route, un jeune homme qui le suivait, foulant de ses pieds la trace de ses pas, lui dit : « Déchire un morceau de ta pelisse et donne-le-moi afin que ta bénédiction repose sur ma personne. — Quand bien même, lui répondit celui-ci, tu dépouillerais Bayezid de sa peau pour t'en revêtir, tu n'en retirerais aucun avantage tant que tu ne produirais pas les mêmes actes que lui. »

Bayezid disait : « Plusieurs fois il m'était arrivé d'aller

faire le *tavâf* autour de la Ke'abeh; mais quand je fus parvenu auprès du Seigneur très haut, ce fut la Ke'abeh qui vint faire le *tavâf* autour de moi. »

Il disait encore : « Une nuit que je cherchais mon cœur sans pouvoir le trouver, j'entendis une voix qui me criait : Ô Bayezid! voilà que tu cherches autre chose que moi! Qu'as-tu donc à faire de ton cœur? » Il disait encore : « Le Seigneur très haut, par une grâce toute spéciale, m'a fait arriver à ce degré où j'ai vu entre deux de mes doigts, à ma disposition, la population du monde entier. » Et encore : « Si, en échange de tous les hommes, le Seigneur très haut m'enlevait pour me précipiter en enfer, je supporterais mon mal avec patience et mon amour ne serait pas diminué d'un atome; de même que, s'il pardonnait aux créatures tous leurs péchés, sa miséricorde n'en serait nullement amoindrie. » Et encore : « Lorsque, ayant pris le monde en aversion, j'ai été auprès du Seigneur, son amour a tellement rempli mon cœur que j'ai pris en aversion ma propre personne. » Et encore : « Celui qui met sa confiance dans ses actes de piété est plus coupable que celui qui commet le péché. » Et encore : « Il y a tels serviteurs du Seigneur très haut qui pousseraient entre eux des gémissements comme les damnés en enfer, quand bien même on leur donnerait la possession des huit paradis, attendu que toujours ils ne désireront de Dieu que Dieu lui-même. » Et encore : « Un seul atome de l'amour du Seigneur très haut dans le cœur de quelqu'un vaut mieux que cent mille paradis. » Et encore : « Le Seigneur, par un effet de sa toute-puissance, rend faibles beaucoup d'hommes d'élite et élève au rang d'hommes d'élite beaucoup d'hommes faibles. » Et encore : « Quiconque a connaissance du Seigneur très haut détourne forcément son visage de ce bas monde et des créatures et n'incline la tête devant aucun des deux mondes. Le cœur dans lequel pénètre l'amour de Dieu repousse et rejette tout autre amour. Quiconque, possédant la science, accueille l'amour de ce bas monde et laisse de côté l'amour de Dieu, ne tire aucun fruit de son savoir. Quiconque connaît Dieu ne doit pas avoir sur la langue d'autre parole que la parole de Dieu. Les initiés qui ont

donné les deux mondes pour entrer en possession de l'amour de Dieu l'ont acquis à bien bon marché. »

Il disait encore : « Celui que le Seigneur très haut a pris en affection se reconnaît à trois signes distinctifs : sa libéralité est comparable à celle de la mer; sa bonté est comme celle du soleil; son humilité est comme celle de la terre. » Et encore : « Les pèlerins tournent autour de la Ke'abeh avec leurs pieds et demandent en échange le paradis; les dévots tournent autour de l'*arch* avec leur cœur et aspirent à la vue de Dieu. Quand on entretient des relations avec les hommes de bien, c'est comme si l'on faisait une bonne action, tandis que les relations avec les méchants sont comparables à une mauvaise action. Quiconque a la connaissance du Seigneur très haut reçoit de lui en don la science infuse, de sorte qu'il n'a plus besoin de recourir à personne pour apprendre quoi que ce soit. Quiconque n'est pas arrivé à la connaissance de Dieu ne comprendra jamais la parole des hommes doctes. Quiconque a rejeté les élans de convoitise et de passion qui sont dans son cœur est arrivé à Dieu. Quiconque n'a pas eu connaissance de Dieu, le feu le dévorera; tandis que quiconque a eu connaissance de Dieu dévorera le feu (bien loin d'avoir rien à craindre du feu, c'est le feu qui aura à craindre de lui). »

Il disait encore : « La vie s'entretient par la science, comme la paix de l'âme par la connaissance de Dieu et la jouissance par la mention sans cesse renouvelée de ses attributs. Le signe certain de la connaissance de Dieu, c'est le sentiment qui porte à considérer comme très grandes les moindres grâces venant de lui, à estimer comme très peu de chose les actes de piété les plus nombreux et à ne priser ni ce bas monde ni l'autre. » Il disait encore : « Il est proche de Dieu celui qui ne se lasse pas de supporter le fardeau du prochain, dont la nature est toujours bonne et qui oublie sa propre personne pour ne tenir compte que du Seigneur. » Et encore : « Le cœur des initiés est comme un lustre garni de lampes, à la clarté desquelles il voit le monde invisible. La perte des hommes et leur abandon par Dieu ont lieu dans deux cas : quand ils sont dépourvus de compassion les

uns pour les autres et qu'ils se manquent mutuellement d'égards; lorsqu'ils ne se montrent pas reconnaissants pour les grâces qui leur viennent du Seigneur très haut.

On demandait à Bayezid : « Qu'est-ce que la *farizeh* (précepte d'obligation divine)? Qu'est-ce que la *sunnet* (précepte d'obligation imitative)? » Il répondit : « Être en relation avec Dieu est une *farizeh*; renoncer aux jouissances de ce bas monde est une *sunnet*. »

On raconte que Bayezid avait un disciple qui, près de partir pour un voyage, lui demanda un conseil. « J'ai trois recommandations à te faire, lui dit Bayezid : d'abord, quand tu te trouveras en relation avec un homme vicieux, arrange-toi avec lui de manière à faire aller ensemble sa conduite, qui est vicieuse, et la tienne, qui est louable. De plus, si quelqu'un te fait un don, commence par en rendre grâces au Seigneur très haut, après quoi tu en témoigneras ta reconnaissance à ce bienfaiteur. En troisième lieu, si un malheur vient à te frapper, hâte-toi de déplorer amèrement ton incapacité à supporter les épreuves avec patience. »

On lui demandait : « Quand est-ce que les hommes d'élite arrivent à la perfection? — Au moment, répondit-il, où, ayant conscience de leur imperfection, ils se désintéressent des créatures et s'éloignent de la création; c'est alors que le Seigneur très haut les rapproche de lui. » On lui demandait encore par quel moyen on peut parvenir jusqu'à Dieu, et lui de répondre : « En se faisant aveugle, sourd et muet. »

Comme on l'interrogeait sur son âge, il répondit qu'il avait quatre ans. « Comment cela, Cheïkh? — Durant soixante-dix ans j'ai été enveloppé dans les voiles de ce bas monde, et il n'y a que quatre ans que j'en suis débarrassé et que je vois Dieu. »

« D'où vient, lui demandait-on, que tu fais tant l'éloge de la modération dans les désirs et de la faim? — Si Fir'oun, répondit-il, avait souffert de la faim, il n'aurait jamais prétendu être Dieu. »

On lui disait un jour : « Ô Bayezid! tu marches sur l'eau et tu voles dans l'espace! — Un oiseau aussi vole dans l'espace, répondit-il. — Tu vas dans une nuit d'ici (de

Bestâm) à la Ke'abeh! — Un magicien va bien en une nuit de l'Indoustân jusqu'à Demâvend. » Comme on lui demandait ce que devaient faire les hommes d'élite, il répondit : « N'attacher leur cœur à personne autre qu'au Seigneur très haut. »

Bayezid disait encore : « J'ai répudié par trois fois ce bas monde et, me réfugiant auprès du Seigneur très haut, je lui ai crié : Mon Dieu, je n'ai plus d'autre appui que toi. Lui a connu alors la sincérité de mon cœur, et la première grâce qu'il m'ait faite a été d'ôter de devant moi toute attache à ma personne sensuelle. D'abord je m'imaginai que j'aimais réellement le Seigneur; mais, en y regardant, j'ai reconnu qu'il m'aimait plus que je ne l'aimais. Tous les hommes avant moi s'instruisaient auprès des morts; Celui qui ne mourra jamais a été mon maître dans la science. »

« Une nuit je vis en songe le Seigneur, qui me dit : Que désires-tu, Bayezid? — Ce que tu désires toi-même, ô mon Dieu! — Ô Bayezid! c'est toi que je désire, de même que toi tu me désires. — Mais, repris-je, quelle est la route qui mène à toi? — Ô Bayezid! quiconque renonce à lui-même arrive à moi. »

Bayezid disait encore : « Les hommes voient en moi un être semblable à eux; mais, s'ils étaient témoins du rang que j'occupe dans le monde invisible, ils seraient tous frappés de stupeur. Je ressemble à une mer dont on n'aperçoit ni le commencement, ni la fin, ni le fond. »

On demandait à Bayezid ce que c'était que l'*arch* [1]. « C'est moi, répondit-il. — Et le *kursi* (le trône qui repose sur l'*arch*)? — C'est encore moi. » Comme on lui demandait s'il existait un serviteur du Seigneur très haut comparable à Ibrahim le prophète, à Mouça, à 'Içâ, à Mohammed : « Oui, il y a moi, dit-il. — Mais, qui est comme Djebraïl, comme Esrafil? — Moi, je le suis, attendu que quiconque est parvenu jusqu'à Dieu et s'est uni à lui, tout ce qu'il dit est essentiellement vrai. »

1. L'*arch* est proprement le neuvième ciel, l'empyrée.

Récit du Mi'râdj de Bayezid.

Bayezid dit : « Lorsque le Seigneur très haut, dans sa munificence et sa générosité, m'eut fait grand entre tous et m'eut élevé aux rangs supérieurs, il éclaira de ses rayons tout mon être extérieur et intérieur, me dévoila tous ses mystères et manifesta dans ma personne toute sa grandeur. Alors, venant à le contempler avec ses yeux mêmes, je vis que ma lumière, comparée à la sienne, n'était que ténèbres et obscurité. De même ma grandeur et ma gloire n'étaient que néant devant sa grandeur et sa gloire. Puis, examinant avec l'œil de la vérité tant d'actes de piété et de fidélité à son service que j'avais accomplis, je reconnus que tous provenaient de lui et non pas de moi. — Mon Dieu, m'écriai-je, que signifie cela? — Ô Bayezid! me répondit-il, celui qui a accompli les actes de piété, celui qui m'a servi fidèlement, c'est bien toi; mais c'est moi qui t'ai accordé mon assistance, sans laquelle aucun de vous ne serait capable de me servir dignement. »

« Quand le Seigneur très haut, anéantissant mon être périssable, m'eut fait participer à sa durée impérissable, la perspicacité de mon œil infaillible se trouva accrue. Considérant Dieu avec l'œil de Dieu, c'est par Dieu que je vis Dieu; et, me cantonnant dans la vérité, je demeurai calme et paisible. Je bouchai l'orifice de mon oreille, je rentrai ma langue dans ma bouche impuissante et je laissai là la science d'acquit que j'avais apprise des créatures. Grâce à l'assistance du Seigneur très haut, j'éloignai de moi ma personne sensuelle, coutumière de frivolité, et le Seigneur, par une nouvelle faveur, me fit don de la science qui n'a pas eu de commencement. Par sa générosité il a placé dans ma bouche une langue capable de parler et il m'a donné un œil émanant de sa lumière. Avec cet œil j'ai pu discerner tous les êtres qui ont été créés. A l'aide de cette langue qui a poussé dans ma bouche par la munificence du Seigneur, lorsque j'ai parlé avec lui dans toute la ferveur d'un entretien secret, il m'est échu une part de sa science souveraine. »

« Lorsque j'ai regardé Dieu avec l'œil que lui-même m'a

donné, un ordre suprême m'a été adressé : Ô Bayezid! nous venons de te donner ce degré sublime; mais n'abandonne jamais la loi écrite et n'en éloigne pas ton pied. Quant à nous, nous ne laisserons pas périr ta peine et nous tenons à te témoigner notre satisfaction. Puis, m'éclairant de sa lumière, il me débarrassa des ténèbres de ma personne sensuelle et me dit : Demande ce que tu voudras. — Mon Dieu, m'écriai-je, de toi je ne veux que toi; enlève de mon cœur ce qui n'est pas toi! Alors le Seigneur posa sur ma tête la couronne du don des miracles; il me revêtit lui-même des habits de la grandeur suprême, m'ouvrit la porte de la proclamation de l'unité et me concéda le rang le plus élevé. Puis, me faisant avaler le breuvage de sa grâce et de sa libéralité, il me donna une nouvelle vie. Alors il me demanda : Qui est le pâdichâh? — Toi. — Qui est le maître de la souveraineté? — Toi. — Qui est le maître de la décision? — Toi. — Qui est le maître de la sélection? — Toi. Lorsque nous eûmes échangé ces paroles, le Seigneur très haut illumina mon être extérieur et intérieur par la lumière de la proclamation de l'unité. Voilà comment ma langue procède de sa grâce, pourquoi mon œil et mon cœur procèdent de sa lumière. Tout ce que je dis, je le dis avec son assistance; tout ce que je vois, c'est grâce à sa force que je le vois. C'est par lui que je suis vivant et que je ne serai jamais assujetti à la mort. Quelque chose que je dise, ce n'est pas de moi-même que je le dis, c'est lui qui fait tourner ma langue vers n'importe quelles paroles il veut. »

« Le Seigneur me dit ensuite : Ô Bayezid! les hommes demandent à te voir. — Moi, lui répondis-je, je ne demande pas à voir les hommes; mais, si tel est ton commandement, je suis prêt à partir. A peine eus-je fait un pas pour m'en retourner que je fus renversé. Alors j'entendis une voix qui disait : Faites revenir mon ami, qui ne saurait rester sans moi. »

Bayezid disait : « Durant trente mille années je volai dans les espaces de l'unité du Seigneur très haut. Durant trente mille autres années je volai dans les espaces de son être. Durant trente mille autres années je volai dans les espaces de sa grandeur et de sa majesté. Quand j'eus volé

de cette manière durant quatre-vingt-dix mille années, je me vis dans la première station des prophètes et j'y pris un essor qui ne se pourrait décrire. En ce moment je me dis : Personne n'est arrivé plus haut que cela. Soudain je regardai et je vis que j'avais la tête sous les pieds d'un prophète. Alors je compris que la dernière station des saints se trouvait là où était la première station des prophètes et que personne autre que le Seigneur très haut ne savait où était la dernière station des prophètes. »

« Ensuite mon âme traversa le monde invisible. On me montra le paradis et l'enfer; mais je ne fis attention à aucun des deux, et, de tout ce qu'on me fit voir, je n'eus la force de rien examiner. Chaque fois que j'arrivais à l'âme d'un prophète, je la saluais. Quand j'arrivai près de l'âme de l'Envoyé, sur lui soit le salut! je vis cent mille mers de feu et mille portières de feu aux rideaux suspendus à la lumière. Si j'avais posé le pied sur une de ces mers j'aurais été entièrement consumé. Je restai frappé de terreur. Quelques efforts que j'aie faits pour atteindre les piquets auxquels étaient attachées les cordes de la tente de Mohammed, sur lui soit le salut! je n'y pus parvenir. Moi, qui étais parvenu jusqu'au Seigneur très haut, je ne pus pénétrer jusqu'à Mohammed, sur lui soit le salut! La raison en est que chacun approche du Seigneur suivant son propre mérite, attendu que le Seigneur est avec tout le monde; mais tant qu'on n'a pas prononcé les paroles : *là ilah illallah* (Il n'y a pas d'autre Dieu qu'Allah), on ne dit pas : *mohammed reçoul allah* (Mohammed est l'envoyé d'Allah); car en réalité ces deux vérités n'en font qu'une. »

Alors Bayezid dit : « Mon Dieu, tout ce que j'ai vu et tout ce que j'ai pu atteindre, je le dois à ta grâce. — Ô Bayezid! répliqua le Seigneur très haut, si tu es arrivé à un si haut degré, c'est parce que tu as marché fidèlement sur les traces de notre Ami et que tu l'as aimé, lui et ses fils. »

Oraison éjaculatoire de Bayezid Bestâmi.

Bayezid dit : « Jusques à quand y aura-t-il entre toi et moi le *moi* et le *toi?* Supprime entre nous mon *moi* : fais qu'il devienne tout entier ton *toi* et ne soit plus mon *moi*. Mon Dieu, ajouta-t-il, si je suis avec toi, je vaux mieux que tous, et si je suis avec moi-même, je vaux moins que tous. Mon Dieu, l'exercice de la sainte pauvreté (*faqirliq*) et la pratique des austérités m'ont fait parvenir jusqu'à toi; dans ta générosité tu n'as pas voulu que mes peines fussent perdues. Mon Dieu, ce n'est pas l'ascétisme, la connaissance par cœur du Qoran et la science qu'il me faut; mais donne-moi une part dans tes secrets. Mon Dieu, je cherche mon refuge en toi et c'est par toi que j'arrive à toi. Mon Dieu, si je t'aime, rien de moins étonnant, puisque je suis ton serviteur, faible, impuissant, nécessiteux; ce qui est étrange, c'est que tu m'aimes, toi, qui es le Roi des rois! Mon Dieu, actuellement je te crains, et cependant je t'aime si passionnément! Comment donc ne t'aimerais-je pas lorsque j'aurai reçu ma part de ta miséricorde et que mon cœur sera libre de toute crainte? »

On raconte que Bayezid trouva jusqu'à soixante-dix fois accès à la cour du Seigneur très haut et que, chaque fois qu'il en revenait, il attachait autour de ses reins une ceinture qu'il coupait ensuite. Dans les derniers moments de sa vie il ceignit ses reins d'une ceinture et vint s'asseoir sur le *mihrâb;* puis, mettant à l'envers sa pelisse de fourrure et son bonnet, il dit : « Mon Dieu, je ne réclame pas le prix des austérités que je me suis imposées dans tout le cours de ma vie et je ne parle pas des prières que j'ai faites durant les nuits et des jeûnes que j'ai observés le jour; je ne rappelle pas non plus le nombre de fois que j'ai récité le Qoran dans son entier. Ô mon Dieu! tu sais bien que je ne tiens aucun compte de toutes ces œuvres que j'ai accomplies et que, bien loin d'y mettre ma confiance, je serais plutôt disposé à les fuir. D'ailleurs, n'est-ce pas toi qui as couvert ma nudité du vêtement de ces bonnes œuvres? Quant à moi, je me vois comme un adorateur du feu, moi qui, pendant soixante-dix ans, ai vu blanchir mes cheveux et ma barbe dans l'infidélité. Pour le moment je m'essaye à dire Allah! Allah! et je coupe ma ceinture (la ceinture qui est particulière aux mages). J'entre dans l'Islâm comme un nouveau prosélyte et je fais tourner ma langue dans le sens

de la profession de foi musulmane. Je compte pour rien tout ce que j'ai fait; daigne, par un effet de ta générosité, effacer toutes mes mauvaises actions et tous mes péchés! »

On raconte que, dans les commencements, Bayezid répétait fréquemment : Allah! Allah! A ses derniers moments, comme il rendait l'âme, il disait encore : Allah! Allah! Ensuite il s'écria : « Mon Dieu, j'ai passé ma vie dans l'insouciance, je ne t'ai pas servi fidèlement! » et il expira. Cette même nuit où Bayezid quitta ce bas monde, Abou Mouça n'était pas présent. En songe il se vit marcher portant sur sa tête l'*arch*. Il s'éveilla ensuite et resta tout étonné. Le lendemain matin il se leva et dit : « Je vais aller demander à Bayezid l'explication de ce songe. » Quand il arriva chez Bayezid, celui-ci était déjà mort et une grande foule de peuple était rassemblée autour de ses restes. Abou Mouça raconte : « Lorsqu'on enleva le corps de Bayezid, je fis tous mes efforts pour qu'on me cédât un coin du brancard; mais je ne pus y réussir. Alors, me glissant dessous, je le soulevai sur ma tête. J'avais oublié le songe que j'avais eu la nuit précédente. A ce moment Bayezid me dit de son brancard : « Ô Abou Mouça! voilà l'accomplissement du songe que tu as eu. Cet *'arch* que tu portais sur la tête, c'est ce brancard où repose notre corps. »

Un des disciples de Bayezid le vit en songe et lui dit : « Ô Bayezid! qu'as-tu répondu à Munkir et à Nekir? — Lorsqu'ils sont venus et m'ont interrogé, je leur ai dit : Si je vous réponds que le Seigneur très haut est mon Dieu, certainement vous n'aurez pas obtenu ce que vous voulez. Allez donc, demandez au Seigneur très haut : Qu'est Bayezid pour toi? et qu'il en soit comme il vous répondra. Quand bien même je vous répéterais cent fois qu'il est mon Seigneur, à quoi bon si lui ne me reconnaît pas pour son serviteur? »

Lorsqu'on déposa Bayezid dans sa dernière demeure, un docteur qui était présent s'écria : « Mon Dieu, fais-nous voir la situation de Bayezid! » « Aussitôt, racontait-il, le voile qui le cachait à mes yeux disparut et je vis Bayezid couché, semblable à un rayon de lumière. Cependant Munkir et Nekir vinrent tous deux ensemble. Nekir dit à

Munkir : Avance le premier. — Va toi-même en avant, répondit Munkir. — C'est que j'ai peur, objecta Nekir. Soudain Bayezid, levant la tête, s'écria : Que vous faut-il, anges augustes? Ceux-ci le lui dirent. Alors Bayezid, regardant le ciel : Mon Dieu, dit-il, voilà soixante-dix ans que je déclare à la face de toutes les créatures quel est mon Seigneur; maintenant que je suis entré dans cette solitude, faudra-t-il le redire encore devant des êtres créés? Et il ajouta : Tant que tu ne m'interrogeras pas toi-même, je ne dirai rien. Aussitôt une voix se fit entendre : Ô anges! retournez d'où vous venez, car il y a un secret entre nous et Bayezid. »

Un personnage vénérable vit Bayezid en songe et lui dit : « Ô Bayezid! comment le Seigneur très haut t'a-t-il traité? — Il s'est adressé à moi, répondit Bayezid, et m'a dit : Qu'as-tu apporté ici? — Mon Dieu, je n'ai rien apporté qui soit digne de ta cour; mais jamais je n'ai associé personne à ta majesté suprême. Alors je m'entendis interpeller : Ô Bayezid! un jour que tu avais bu du lait tu as eu mal au ventre et tu as dit : J'ai mal au ventre pour avoir bu du lait. En attribuant ton mal à ce lait tu nous associais un pouvoir étranger. » Si Dieu traite d'association un acte aussi minime, comment appellera-t-il donc des actes plus graves?

Lorsqu'on eut déposé Bayezid en terre, la femme d'Ahmed Khizreviyeh vint rendre visite à son tombeau. A son retour elle dit : « Savez-vous quel homme était ce Bayezid? — Tu le sais sans doute mieux que nous? lui répondit-on. — Eh bien, reprit-elle, une nuit je faisais le *tavâf* autour de la Ke'abeh. Soudain je m'endormis. Dans mon songe je vis qu'on me conduisait au-dessous de l'*arch*. Là était une vaste plaine couverte de rosiers. Sur leurs feuilles était écrit : Bayezid Bestâmi est un saint, serviteur du Seigneur très haut. » Un des disciples de Bayezid le vit en songe et lui dit : « Donne-moi un conseil. — Tous les hommes, répondit Bayezid, sont plongés dans la mer de l'insouciance; applique-toi à ne pas te laisser submerger dans les flots de cette mer et tiens-toi à distance des créatures. — Qu'est-ce que le *soufisme?* lui demanda encore ce disciple. — Le *soufisme* consiste à renoncer au repos et à

accepter la souffrance. » Aboul-Khaïr étant venu visiter le tombeau de Bayezid s'écria : « Amis, voilà un lieu où vous n'aurez qu'à vous rendre pour y retrouver tout ce que vous aurez perdu dans le monde. »

Sentences de Cheïkh Abd Allah Mubârek [1].

Ce sultan des savants, cet imam de la loi écrite, ce sectateur fidèle de la voie spirituelle, cet initié aux secrets de la vérité, cette nature supérieure à toutes les autres, cet Abd Allah Mubârek, que la miséricorde de Dieu soit sur lui! On l'a surnommé le pâdichâh des savants. Pour la science, comme pour la bravoure, il n'avait pas son égal. Il avait été en relation avec les plus grands docteurs. Voici quelle fut l'origine de sa conversion. Il était devenu amoureux d'une femme au point d'en perdre le repos et la tranquillité. Une nuit d'hiver qu'il tombait de la neige, il resta près du mur de la maison de cette femme jusqu'aux premiers rayons de l'aurore. Lorsqu'on appela les fidèles à la prière du matin, il s'imagina qu'on appelait à la prière du coucher, et ce ne fut qu'en voyant paraître l'aurore qu'il reconnut qu'il avait passé toute la nuit sur pied. « Ô Abd Allah! se dit-il, ne rougis-tu pas d'avoir passé une nuit si sainte dans la satisfaction de ta sensualité? Si l'imam, en faisant la prière, récitait une *sourate* un peu longue, ton esprit se fatiguerait; d'où vient que, dans cette œuvre de passion, tu es resté sur pied jusqu'à l'aurore sans que ton esprit se soit lassé? » Il en conçut alors une douleur profonde et se convertit.

Il parvint à un tel degré de perfection, par la grâce du Seigneur très haut, qu'un jour sa mère, s'étant rendue au verger, le vit couché, tout endormi, tandis qu'un serpent, tenant dans sa gueule un narcisse, était occupé à éloigner de lui les mouches. Au bout de quelques jours il partit de

1. Il naquit l'an 118 (736-737) et mourut l'an 181 (797-798).

Merv pour Bagdad, où il eut des relations avec beaucoup de docteurs qu'il servit. Puis il se rendit à la Mecque, où il devint *mudjâvir* [1]. Quelques années plus tard il retourna à Merv, dont les habitants venaient étudier auprès de lui. Sa pratique constante était celle-ci : une année il s'acquittait du pèlerinage; une autre année il prenait part à la guerre sainte, échangeant des coups avec les infidèles; une troisième année il faisait le commerce, dont il appliquait les profits à ses dépenses. Quand il donnait des dattes aux derviches il comptait les noyaux et remettait à chacun d'eux une pièce d'or par datte qu'il avait mangée.

Il arriva qu'un jour, étant à Damas, il emprunta à quelqu'un un *qalam* en lui disant : « J'ai quelque chose à écrire et je te le rendrai ensuite. » L'ayant emporté à Merv par inadvertance, il revint de cette ville à Damas pour remettre le *qalam* à son propriétaire. Un autre jour qu'il passait par la grande route, il y trouva un aveugle assis. Quelqu'un dit à cet aveugle : « Voilà Abd Allah qui passe sur le chemin; demande-lui de faire une prière pour toi afin que tes yeux recouvrent la vue. — Ô Abd Allah! s'écria l'aveugle, prie pour que mes yeux soient guéris! » Abd Allah, baissant la tête, n'eut pas plus tôt fait une prière que cet homme recouvra sur-le-champ l'usage de la vue. Un autre jour encore, le 7 du mois du *Qourbân*, Abd Allah ayant tourné ses pas vers la campagne, dans son ardent regret de n'être pas à la Ke'abeh se conformait à toutes les pratiques de ceux qui s'y trouvaient alors, comme eux se coupant les cheveux et se taillant les ongles. « J'agissais ainsi, racontait-il, dans l'espoir que le Seigneur très haut me donnerait la récompense qu'il promet aux pèlerins. Tout à coup une vieille femme, un bâton à la main, s'avança et me dit : Abd Allah, désirerais-tu te rendre à la Ke'abeh? — Oh! oui, répondis-je. — Eh bien, reprit-elle, le Seigneur très haut m'a envoyée tout exprès pour t'y conduire. — Ah! dis-je en moi-même, il ne reste plus que trois jours d'ici au *Qourbân*; comment pourrait-elle me

1. On appelle ainsi les personnes qui se fixent soit à la Mecque, soit à Jérusalem, pour faire leurs dévotions près de la Ke'abeh ou de la Sakhrah.

faire arriver de Merv à la Ke'abeh? — Cependant, poursuivit cette vieille, j'ai accompli dans le Turkestân ce qui est d'obligation imitative pour la prière de l'aurore et je me suis acquittée de ce qui est de précepte divin [1] sur les bords de l'Amou; maintenant que le soleil est haut à l'horizon, me voilà à la limite du territoire de la ville de Merv. Alors je me mis en route avec elle. M'ordonnant à chaque fois de fermer l'œil, puis de le rouvrir ensuite, elle me fit traverser de grands fleuves et me conduisit ainsi jusqu'à la Ke'abeh. Après que nous l'eûmes visitée en accomplissant tous les rites nécessaires, cette vieille me dit : Ô Abd Allah! j'ai un fils qui depuis longtemps s'est fixé dans une caverne où il s'adonne à la pratique des austérités; viens, il faut que nous allions le voir. Lorsque nous fûmes arrivés à cette caverne, j'aperçus un jeune homme tout pâle, exténué, mais sur le front duquel resplendissait la lumière de l'Islâm. Il n'eut pas plus tôt reconnu sa mère que, se frottant le visage contre ses pieds, il lui dit : Mère, je reconnais que c'est le Seigneur très haut qui t'a envoyée ici, car ma dernière heure est arrivée. Alors la vieille s'adressant à moi : Ô Abd Allah! dit-elle, reste ici quelque temps, afin que nous déposions mon fils dans sa dernière demeure. Ce jeune homme rendit en effet le dernier soupir et nous lui donnâmes la sépulture. Maintenant, me dit la mère, tu peux t'en aller, ô Abd Allah! Pour moi, je vais me fixer près du tombeau de mon fils. Si tu viens l'année prochaine tu ne me retrouveras plus; car moi aussi je serai morte. Souviens-toi de moi dans tes prières. »

Une année Abd Allah se rendit à la Ke'abeh. Un jour, pendant son sommeil, il vit en songe deux anges qui descendaient du ciel. « Combien de personnes sont venues cette année à la Ke'abeh? demanda l'un des deux à son compagnon. — Six cent mille, répondit celui-ci. — Et combien y en a-t-il dont le pèlerinage a été agréé? reprit le premier. — Pas un seul! » « Quoi! se dit Abd Allah, la peine de tant de personnes a été dépensée en pure perte! »

1. Les pratiques qui constituent le *namâz* (prière) sont les unes d'obligation divine, *farz*, d'autres d'obligation canonique, *vâdjib*, et les autres d'obligation imitative, *sunnet*.

« Cependant, poursuivit cet ange, il y a à Damas un ravaudeur nommé Ali ben Mufiq qui n'a pas fait en personne le voyage de la Ke'abeh, mais dont le pèlerinage a été agréé et auquel on a accordé la grâce de ces six cent mille pèlerins qui sont venus. » « Aussitôt éveillé, racontait Abd Allah, je me dis : Je vais aller à Damas rendre visite à ce personnage; et je m'y rendis. Après m'être renseigné sur lui, je me mis à sa recherche et le trouvai. C'était un homme âgé. Comment t'appelles-tu? lui demandai-je. — Je me nomme Ali ben Mufiq et j'exerce le métier de ravaudeur. Alors je lui narrai mon songe et il pleura beaucoup. Raconte-moi donc ce qui t'arrive, lui dis-je. — Voilà trente ans, répondit ce vieillard, que j'avais l'intention de me rendre à la Ke'abeh. J'avais gagné à mon métier de ravaudeur trois cent cinquante pièces d'or et je me proposais de mettre à exécution cette année mon projet de pèlerinage. Or j'ai une fille qui est en état de grossesse. Un jour qu'une odeur de ragoût sortait de la maison de nos voisins, ma fille me dit : Va donc trouver nos voisins et demande-leur pour moi de ce ragoût. J'y ai été et, quand j'ai eu expliqué ce dont il s'agissait, mon voisin s'est mis à pleurer et m'a dit : Sache que voilà sept nuits et sept jours que les miens n'ont rien mangé. Aujourd'hui j'ai apporté un morceau de viande d'âne et je l'ai fait cuire; mais c'est une nourriture prohibée et je ne sais comment faire. En entendant ces paroles, je me suis senti le feu au cœur : j'ai fait don à mon voisin de ces trois cent cinquante pièces d'or et je lui ai dit : Tiens, voilà pour subvenir à tes dépenses, ce sera ma Ke'abeh. » Abd Allah, après avoir rendu visite à ce ravaudeur, prit congé de lui et s'en alla.

Abd Allah avait un esclave, écrivain de profession, qui, chaque jour, rapportait à son maître une pièce d'argent. Quelqu'un dit à Abd Allah : « Cet esclave commet des actes coupables dont il retire l'argent qu'il te remet chaque jour. » Ces paroles inquiétèrent Abd Allah. Une nuit qu'il épiait son esclave, il le vit sortir de la maison et se rendre à un cimetière. Là il ouvrit la porte d'un tombeau et y pénétra. Dans ce tombeau se trouvait un *mihrâb* sur lequel il se plaça pour faire la prière. Abd Allah s'avançant à pas

comptés le vit se revêtir d'un froc grossier et se passer au cou un carcan de fer, puis entrer en oraison et adresser à Dieu des supplications en se frappant le visage contre terre. Témoin d'un pareil spectacle, Abd Allah, tout en pleurs, se retira et fut s'asseoir dans un coin. Lorsque l'aurore darda ses premiers rayons, l'esclave sortit du tombeau, dont il referma soigneusement l'ouverture; puis, s'étant rendu à la mosquée pour y faire la prière du matin, il dit : « Mon Dieu, celui qui est mon maître de nom va me demander de l'argent; donne-m'en. » Aussitôt descendit du ciel un rayon lumineux qui déposa une pièce d'argent dans sa main. N'y pouvant plus tenir, Abd Allah jeta ses bras autour du cou de l'esclave et versa des larmes abondantes; puis, baisant sa figure et ses yeux, il lui dit : « Que mon âme te serve de rançon! maintenant c'est moi qui suis ton esclave et qui vais te servir. — Ô mon Dieu! s'écria l'esclave, mon secret a été divulgué! une créature a été témoin de mes actes! A présent il n'est plus pour moi de repos dans ce monde; prends mon âme! » Et, prononçant la profession de foi, il exhala son dernier soupir. Alors Abd Allah, lui ayant rendu les derniers devoirs, le déposa dans le tombeau où il lui avait vu faire sa prière, après l'avoir recouvert du froc dont il s'était revêtu cette nuit-là. La nuit même qui suivit ces funérailles, Abd Allah vit en songe l'Envoyé, sur lui soit le salut! et Ibrahim, le prophète. Tous deux s'avançaient montés sur un *boraq* [1]. « Ô Abd Allah! lui dirent-ils, pourquoi n'as-tu pas déposé notre ami dans sa dernière demeure avec plus d'appareil et pourquoi l'as-tu enterré avec ce mauvais froc? »

Une autre fois Abd Allah, accompagné d'un nombreux cortège et monté sur un cheval, cheminait avec pompe. Soudain un descendant d'Ali lui dit : « Ô fils d'Indou [2] quelle conduite tiens-tu là? Te convient-il à toi de déployer tout cet étalage, tandis que moi, qui suis *seïd,* fils de Mohammed, je gagne mon pain à manier l'alène du matin

1. Un cheval merveilleux comme celui dont il est question dans le *Mi'râdj.*

2. Cette épithète injurieuse équivaut à peu près à celle de « publicain » dans l'évangile et fait allusion à la passion des Indous pour le gain.

au soir? — Si je suis arrivé au rang que j'occupe, répondit Abd Allah, c'est parce que je fais ce que faisait Mohammed, sur lui soit le salut! et ce qu'il recommandait de faire, tandis que toi tu n'obéis pas aux prescriptions de ton aïeul Mohammed. Ô fils de *seïd!* ajouta-t-il, ton grand-père t'a laissé en héritage la science, et mon grand-père m'a laissé à moi le soin des intérêts de ce monde. Cependant je me suis approprié l'héritage qui venait de ton grand-père, et voilà pourquoi j'ai obtenu un rang élevé. Quant à toi, tu as pris en partage l'héritage de mon grand-père et voilà pourquoi tu as été captif dans les liens de l'avilissement. » Cette même nuit Abd Allah vit en songe l'Envoyé, sur lui soit le salut! qui lui dit : « Pourquoi as-tu fait de la peine à notre fils? » Abd Allah se dit à son réveil : « Je vais aller demander pardon à ce *seïd.* » De son côté celui-ci vit en songe, la même nuit, l'Envoyé, sur lui soit le salut! qui lui dit : « Ô mon fils! pourquoi as-tu fait de la peine à Abd Allah? » Le *seïd,* à son réveil, se leva aussitôt pour aller demander pardon à Abd Allah. Tous deux se rencontrèrent en route, se racontèrent mutuellement leur songe, se demandèrent pardon et firent pénitence.

Abd Allah racontait : « Je vis un chrétien exténué par toutes ses austérités. Quelle est, lui demandai-je, la voie qui conduit au Seigneur très haut? — Si tu connais le Seigneur très haut, me répondit-il, tu dois savoir le chemin qui mène à lui. Puis il ajouta : Moi, je le crains sans le connaître; mais toi, qui le connais, comment ne le crains-tu pas? »

« Une autre fois, disait toujours Abd Allah, pendant la guerre sainte, je me battais avec un infidèle. Lorsque vint le moment de faire la prière, je lui demandai de m'accorder un instant de répit afin que je pusse m'acquitter de ce devoir. Il y consentit et je m'écartai pour faire la prière. Lorsque vint l'heure de la prière pour l'infidèle, il me demanda à son tour un peu de répit, que je lui accordai, et il fit sa prière. Tandis qu'il s'éloignait pour aller se prosterner devant son idole je me dis : Je vais le tuer; et, tirant mon sabre, je me plaçai à portée de sa tête. A ce moment une voix se fit entendre : Ô Abd Allah! sois fidèle à ta parole. En entendant cette voix je me mis à pleurer.

L'infidèle releva la tête et, voyant que je pleurais, me demanda ce qu'il y avait. Je lui racontai ce qui m'était arrivé. Une voix s'est fait entendre à moi de la part du Seigneur très haut à propos de toi, lui dis-je. Alors le chrétien de s'écrier : Comment pourrais-je détourner ma face d'un Dieu si compatissant! Et, sans plus attendre, il se fit musulman. »

« Une autre fois, en hiver, voyant un esclave qui tremblait de froid, je m'adressai à lui : Dis donc à ton maître de t'acheter une tunique. — Mon maître, répondit-il, me voit et connaît tous les secrets de mon cœur. » Cette réponse plut beaucoup à Abd Allah.

On lui demandait un jour : « Qu'y a-t-il de meilleur pour l'homme dans l'exercice de ses actes? — L'intelligence, répondit-il. — Et à défaut de l'intelligence? — L'éducation. — Et à défaut de l'éducation? — Un frère sincèrement attaché. — Et à défaut de ce frère? — L'attitude résignée et la patience. — Et à défaut de la patience? — Pour celui qui n'a rien de tout cela, le mieux c'est de mourir. »

Abd Allah disait encore : « Quiconque n'a pas reçu d'éducation abandonnera les traditions; quiconque abandonnera les traditions restera forcément en dehors des préceptes d'obligation divine; quiconque délaissera les préceptes d'obligation divine ne participera en rien à la connaissance de Dieu et ses œuvres seront stériles. Les amis du Seigneur très haut sont toujours dans le désir; or ceux qui sont continuellement aiguillonnés par le désir en trouvent à la fin la réalisation. Quiconque se connaît bien lui-même est arrivé au but final de l'éducation. Celui qui se montre compatissant pour son entourage recevra la même récompense que ceux qui font la guerre sainte. »

Un jour un homme vint trouver Abd Allah et se jeta à ses pieds en pleurant. Celui-ci lui ayant demandé ce qu'il avait : « Hélas! répondit-il, j'ai commis un adultère. — Oh! dit Abd Allah, je m'imaginais que tu t'étais rendu coupable de médisance. »

Dans les derniers temps de sa vie il donna tout son argent aux pauvres. Un de ses disciples lui dit : « Ô Abd Allah! tu as trois filles et tu ne laisses rien pour elles!

— C'est au Seigneur très haut que je les confie, répondit-il. » Quelqu'un, qui vit en songe Sofiân Tsavri, lui demanda : « Quelle est ta situation? — Le Seigneur très haut m'a fait miséricorde, répondit-il. — Mais quelle est la situation d'Abd Allah Mubârek? — Deux fois par jour il se rend à la cour du Seigneur très haut. » Dieu seul sait tout.

Sentences de Sofiân Tsavri [1].

Cet homme sincère et véritablement religieux, ce dévot tout brûlant d'amour, cet ascète éminent entre tous, ce savant accompli, ce cœur rempli de la lumière divine, cet initié à la connaissance de Dieu, Sofiân Tsavri, que la miséricorde d'Allah soit sur lui! Il était le plus grand de son siècle et le peuple le surnommait l'*Émir des fidèles.* Il n'avait pas son égal dans la science des choses extérieures et intérieures et était incomparable dans la pratique de l'ascétisme. Il avait été au service d'un grand nombre de docteurs. Sa ferveur ascétique s'était révélée quand il était encore dans le sein de sa mère. Celle-ci, étant montée sur la terrasse de sa maison, avait mangé un peu de conserves au vinaigre placées sur la terrasse du voisin. Sofiân Tsavri frappa de tels coups de tête le ventre de sa mère qu'elle alla demander pardon de son larcin.

Voici quels furent ses débuts. Un jour, il pénétra dans une mosquée sans se préoccuper de la manière dont il y posait le pied. Aussitôt il entendit une voix qui le traitait de *tsavr*, ce qui, en arabe, signifie *taureau;* et voilà pourquoi on l'a surnommé Sofiân Tsavri. En entendant cette voix il perdit connaissance. Lorsqu'il revint à lui, d'une main saisissant sa barbe et de l'autre s'appliquant un soufflet : « Pourquoi, grossier personnage, s'écria-t-il, as-tu posé le pied de telle façon que ton nom a été rejeté de l'assemblée

1. Originaire de Koufa. Son père portait le nom de Se'id, et lui-même était surnommé Abou Abd Allah. Il mourut à Basra, le 3 de cha'bân de l'an 161 (777-778). Ibn Khallikân le fait remonter jusqu'à 'Adnân.

des fils d'Adam? Dorénavant recueille-toi et fais attention à la manière dont tu poseras le pied. »

Durant vingt ans il ne dormit pas la nuit. Chaque fois qu'il entendait citer un *hadis* du Prophète, sur lui soit le salut! il y conformait sa conduite.

On raconte qu'un jour le khalife, tout en faisant sa prière auprès de Sofiân, ne cessait de remuer sa tête et sa barbe. « Ta prière n'en est pas une, dit Sofiân; au jour de la Résurrection on te la jettera à la figure comme un chiffon malpropre. » Irrité de ce reproche, le khalife ordonna qu'on dressât un gibet et qu'on y suspendît Sofiân, pour empêcher que personne autre n'osât lui parler sur ce ton. Lorsqu'on communiqua cette décision à Sofiân, il s'écria : « Mon Dieu, appesantis ta main sur ce khalife! » Celui-ci se tenait assis en ce moment avec plusieurs de ses familiers et de ses femmes. Soudain ils entendirent un bruit terrible et, la terre s'entr'ouvrant, ils y furent tous engloutis. Tous les assistants restèrent stupéfaits du résultat de cette imprécation de Sofiân.

Le khalife suivant le traitait avec beaucoup de considération. Un jour que Sofiân était tombé malade, le khalife, qui avait un habile médecin chrétien, le lui envoya. Le médecin n'eut pas plus tôt examiné le vase de nuit de Sofiân qu'il dit : « Le malade est un homme chez lequel la crainte du Seigneur très haut est telle que le foie se change en sang et forme des caillots qui sortent avec les urines. » Puis il ajouta : « Une religion et une croyance où se rencontrent de tels hommes ne peuvent être mensongères »; et aussitôt il se fit musulman. Lorsque le khalife apprit cette nouvelle il dit : « Je m'imaginais avoir envoyé un médecin au secours d'un malade, mais c'est le malade que j'ai envoyé au secours du médecin. »

Un jour qu'il se rendait à la Ke'abeh, il était tout en pleurs. Quelqu'un lui dit : « C'est sans doute au souvenir de tes péchés que tu pleures ainsi? — Mes péchés, si nombreux qu'ils soient, répondit Sofiân, seront effacés en un instant à Sa cour; mais je tremble en me demandant si, oui ou non, j'apporte avec moi ma foi dans toute son intégrité. »

Sofiân Tsavri disait encore : « Quiconque pleure par crainte du Seigneur très haut, chaque larme qui coule de son œil lui profitera plus que de nombreux actes de dévotion. » « C'est une chose étrange, disait-il aussi, que l'incurie des hommes. La mort est certaine, la nécessité d'aller dans un autre monde est incontestable; eh bien, ils n'en persistent pas moins dans leur insouciance, négligeant les intérêts de la vie future pour ne s'occuper que de ceux de la vie actuelle. Il y a beaucoup de gens peu éclairés qui accomplissent des œuvres méritoires; mais, comme ils ne cessent d'en parler devant les autres, elles semblent faites pour la montre et il n'en revient aucun profit à leurs auteurs. Le véritable ascète est celui dont l'ascétisme est dans les actes; ce n'est pas celui dont l'ascétisme est uniquement sur la langue et non dans les actes. N'est pas ascète celui qui se revêt d'un froc grossier et qui mange du pain d'orge, mais bien celui qui n'attache pas son cœur à ce bas monde et qui sait restreindre la portée de ses aspirations. Le meilleur des hommes est celui qui s'instruit dans la société des savants. Cinq personnes différentes sont particulièrement honorables et bonnes parmi les créatures : un savant qui pratique l'ascétisme; un riche, quand il est humble; un pauvre qui témoigne de la reconnaissance; un pauvre qui supporte patiemment les épreuves; un soufi, quand il possède les lumières de l'initiation. Celui que le Seigneur très haut a pris en amitié ne sera jamais traité en ennemi. L'Envoyé, sur lui soit le salut! déclare qu'il est ennemi du Seigneur très haut celui qui dit du mal des autres en leur absence. »

On raconte que Sofiân Tsavri disait à Hâtim Assam : « Dans quatre cas on agit sous l'empire de l'ignorance : 1) quand on se mêle de censurer les autres, ce qui tient à ce qu'on ne sait pas reconnaître les décisions suprêmes du Seigneur très haut, et quiconque ne les reconnaît pas tombe dans l'infidélité; 2) lorsqu'on se laisse aller à l'envie et qu'on ne se soumet pas au partage établi par le Seigneur très haut, car celui qui ne se soumet pas à ce partage tombe dans l'infidélité; 3) quand on amasse des richesses injustes ou d'une légitimité douteuse, ce qui est ne pas se soucier du

compte qu'il faudra rendre au jour du jugement dernier, et ne pas se soucier de ce compte est le propre d'un infidèle; 4) lorsqu'on n'espère plus rien du Seigneur, ce qui provient de ce qu'on méconnaît sa miséricorde, et quiconque désespère de sa miséricorde est un infidèle. »

Sofiân Tsavri disait à ses disciples : « Partout où vous verrez la mort, achetez-la pour moi. » Lorsque sa dernière heure fut arrivée il s'écria : « C'est une chose dure que la mort! — La crains-tu donc? lui demandèrent ses disciples. — Non, je ne la crains pas; mais c'est une affaire sérieuse que de se présenter devant le Seigneur très haut! » Auparavant, chaque fois qu'il parlait de la mort, il pleurait et disait aux assistants : « Prenez bien garde! Faites vos préparatifs pour l'autre monde, avant que la mort vienne vous surprendre. » Pour lui il la craignait, tout en la désirant ardemment. A ses derniers moments une irritation d'entrailles se déclara chez lui. Une nuit on compta qu'il fit jusqu'à soixante purifications. Comme il en commençait une autre, on lui demanda : « Pourquoi donc tant de purifications? — C'est, répondit-il, parce que je veux être pur pour paraître à la cour du Seigneur très haut. »

Abd Allah Mehri raconte : « A minuit Sofiân Tsavri me dit : Pose-moi la face contre terre; le moment suprême approche. Je lui posai donc la face contre terre et je sortis de la maison pour aller prévenir quelques-uns de ses compagnons. Lorsque je revins, ils étaient tous réunis autour de lui. Qui donc vous a prévenus? leur demandai-je. — Lui-même, me répondirent-ils, nous a dit en songe : Levez-vous et réunissez-vous pour les obsèques de Sofiân Tsavri. A ce moment, tirant de dessous sa tête une bourse de mille pièces d'or, Sofiân Tsavri dit : Demain matin dépensez cet or pour les funérailles et donnez le reste en aumônes. — Mais, lui objectèrent quelques-uns, tu ne cessais de nous répéter qu'il ne fallait pas garder chez soi les biens de ce monde, et tu possédais une si grosse somme! — Oui, répondit-il, je la gardais chez moi parce que chaque fois que Cheïtân me disait : Que mangeras-tu aujourd'hui? de quoi te vêtiras-tu? Je lui répondais : Voilà de l'argent. S'il me disait : Tu n'as pas de linceul, je lui répondais

encore : Voilà de l'argent. Et je repoussais ainsi toutes ses suggestions. Puis, faisant sa profession de foi, il rendit le dernier soupir. »

Un de ses disciples le vit en songe et lui demanda quelle était sa condition. « Le Seigneur très haut m'a fait miséricorde, répondit-il, et de plus il m'a accordé une place dans le paradis. » Une autre personne le vit en songe dans le paradis, volant d'arbre en arbre, comme un oiseau, et lui demanda : « Par quelles œuvres as-tu gagné ce degré de béatitude? — Par l'exercice de l'ascétisme et la crainte de Dieu. »

On raconte qu'un jour, de son vivant, Sofiân Tsavri étant allé au bâzâr vit qu'on mettait en vente un petit oiseau. Il l'acheta et lui rendit la liberté. Cet oiseau venait chaque jour chez Sofiân et, quand il le trouvait absorbé dans ses exercices de piété, il le contemplait en silence, se posant chaque fois sur son épaule. Quand on déposa Sofiân dans sa dernière demeure, ce petit oiseau, poussant des cris plaintifs, vint se poser sur le corbillard et accompagna le corps; ce que voyant, tous les assistants se mirent à pleurer. Puis, à la fin, il se plaça sur le tombeau et tomba lui-même inanimé.

Sentences de Cheïkh Chaqiq Balkhi.

Cet infatigable explorateur dans la voie de Dieu, cet homme versé dans les profondeurs de la science; lui qui possédait tous les secrets de la vérité; lui qui pratiquait toutes les œuvres de la vie spirituelle, qui dictait les arrêts de la loi écrite, qui, entre tous les hommes d'élite, était le maître de la bonne direction, ce Cheïkh Chaqiq natif de Balkh, que la miséricorde de Dieu soit sur lui! Passant sa vie dans l'ascétisme et les exercices pieux, il excellait en outre dans toute espèce de sciences. Il était le maître de Hâtim Assam et avait appris lui-même d'Ibrahim Edhem la science de la voie spirituelle. Il avait été au service de

beaucoup de docteurs et s'était fait le disciple soumis et obéissant de dix-sept cents maîtres. Les livres dont il s'était rendu acquéreur auraient constitué la charge de plusieurs chameaux.

Il disait : « Quiconque est l'objet de la grâce et de la miséricorde du Seigneur très haut le manifeste de quatre manières : à l'abri de toute inquiétude pour sa subsistance journalière, il a le cœur en repos; il marche sincère et pur dans la voie de la religion; il est en état d'hostilité avec Cheïtân; il pense à la mort et travaille pour l'autre monde. »

On raconte que la cause de la conversion de Cheïkh Chaqiq fut celle-ci. Il s'était rendu dans le Turkestân pour y faire du négoce. Un jour qu'il était entré dans un temple païen pour en examiner les idoles, il aperçut un infidèle qui, prosterné devant elles, poussait des gémissements plaintifs. « Ô infidèle! lui dit Chaqiq, pourquoi te prosterner devant des idoles? Le Seigneur très haut, qui t'a créé, est l'Unique, le Vivant, le Tout-Puissant, Celui qui sait tout. N'as-tu pas honte de courber la tête devant une image? — Si ton Seigneur est tout-puissant, répondit l'infidèle, ne pouvait-il te fournir ta subsistance dans ta propre ville sans t'envoyer jusqu'ici? » En entendant ces paroles Chaqiq, réveillé de sa torpeur, se dirigea vers Balkh. « D'où viens-tu? lui demanda un infidèle qu'il rencontra en route. — Je voyage pour mon négoce, répondit Chaqiq. — Bien certainement, reprit l'infidèle, si tu cherches des biens que le destin ne t'a pas réservés, tu n'y parviendras pas, dusses-tu persévérer jusqu'au jour de la Résurrection. Si tu recherches ce que le destin t'a assuré, tu n'as pas besoin de courir après, cela t'arrivera forcément. » A ces mots le cœur de Chaqiq Balkhi devint froid pour les biens de ce monde.

Cette même année il y eut une grande disette à Balkh. Un jour un esclave se promenait dans le bâzâr en faisant de grandes démonstrations de joie. « Esclave, lui dit quelqu'un, d'où vient donc cette gaieté? — Ah! répondit-il, j'appartiens à un maître qui a une bonne provision de grains; voilà pourquoi je suis si content. » A ce moment

Chaqiq s'écria : « Ô mon Dieu! parce qu'un homme a des provisions en magasin, voilà son esclave tout joyeux. Toi, tu es le nourricier du monde entier, c'est toi qui donnes à chacun sa subsistance; nous, nous sommes tes esclaves : pourquoi donc serions-nous soucieux? » Et, détournant entièrement sa face de ce bas monde, il se convertit. Plein de confiance, il fixa ses regards sur la cour du Seigneur très haut, et il ne cessait de répéter : « Moi, je suis le disciple de cet esclave. »

On rapporte que quelqu'un lui dit un jour : « Ô Chaqiq! on te blâme. Chaqiq, répète-t-on, vit du travail des autres. Viens, tu travailleras pour moi et je te donnerai un salaire. — Je te servirais, répondit Chaqiq, s'il n'y avait pas chez toi cinq côtés faibles : ton bien est exposé à diminuer; les voleurs peuvent mettre la main dessus; tout ce que tu me donneras tu le regretteras; si tu découvres en moi une imperfection tu me supprimeras mon salaire; si tu viens à mourir je resterai sans ressources. Mon Dieu à moi est pur et dégagé de toute imperfection. Ses trésors ne diminuent jamais et les voleurs ne peuvent mettre la main sur les biens qu'il tient en réserve. Il donne la subsistance au monde entier et ne regrette pas ce qu'il donne. Découvrirait-il en moi mille défauts, il ne retrancherait rien de ma ration. J'ai le ferme espoir qu'il ne me laissera jamais sans ressources et que, dans sa générosité, il effacera mes péchés. »

Un jour quelqu'un vint le trouver et lui dit : « Ô Chaqiq! je pars pour la Ke'abeh. — Quelles sont tes provisions de route? lui demanda Chaqiq. — J'en ai de quatre sortes : je me vois toujours plus à portée que qui que ce soit de la part qui m'est assignée par Dieu; la portion qui est assignée aux autres ne l'est pas au détriment de la mienne; je sais très bien que les arrêts du Seigneur très haut me trouveront partout où je serai; je suis convaincu qu'en toute occurrence le Seigneur très haut discernera mieux que moi ce qui me convient. — Voilà de bonnes provisions pour la route, s'écria Chaqiq, puissent-elles te réussir! »

En se rendant à la Ke'abeh, Chaqiq passa à Bagdad. Haroun er-Rechid l'ayant invité à venir le voir lui demanda : « Es-tu Chaqiq l'ascète? — Je suis Chaqiq,

répondit-il, mais je ne suis pas ascète. — Donne-moi un conseil, lui dit Haroun er-Rechid. — Le Seigneur très haut, s'écria Chaqiq, t'a fait asseoir à la place d'Abou Bekr Siddiq; il demande de toi de la sincérité. Il t'a fait asseoir à la place d'Omar; il demande de toi de la justice et il est en droit d'exiger que tu saches discerner le vrai du faux. Il t'a fait asseoir à la place d'Osmân; il est en droit d'exiger de toi la pudeur et la générosité. Il t'a fait asseoir à la place d'Ali, l'Émir des fidèles; il est en droit d'exiger de toi la science, l'équité et la libéralité. » Puis il ajouta : « Ô Haroun er-Rechid! le Seigneur très haut t'a constitué gardien des portes de l'enfer. En outre il t'a donné trois choses : la richesse, le sabre, le fouet, et il t'a commandé de préserver le peuple de sa perte à l'aide de ces trois choses. Tout pauvre qui est dans le besoin, ne lui refuse pas l'argent. Quiconque verse le sang, impose-lui avec le sabre la peine du talion. Quiconque violera les commandements du Seigneur très haut, châtie-le avec le fouet. Si tu montres de la négligence dans l'accomplissement de ces trois devoirs, tu entreras le premier en enfer. » Il ajouta encore : « Ô Haroun! si tu étais délaissé sans secours dans un désert aride et sur le point de périr faute d'eau, et que quelqu'un vînt te dire : Abandonne-moi la moitié de ton empire et je te donnerai de l'eau; que ferais-tu? — J'abandonnerais la moitié de mon empire, répondit Haroun. — Eh bien, poursuivit Chaqiq, si tu buvais cette eau et qu'elle se répandît dans tes intestins, de telle sorte que tu fusses tout près de ta perte et que quelqu'un vînt te dire : Je vais te donner un remède et te guérir; cède-moi l'autre moitié de ton empire; que ferais-tu? — Je la lui céderais sans doute, répondit Haroun. — S'il en est ainsi, poursuivit Chaqiq, ô Haroun! n'attache pas ton cœur à cet empire dont le prix n'est pas supérieur à celui d'une gorgée d'eau, car il en a vu passer beaucoup comme toi. » En entendant ces paroles Haroun pleura amèrement et il congédia Chaqiq, après l'avoir comblé de marques de considération.

Celui-ci poursuivit sa route et se rendit à la Ke'abeh, où toute la population le reçut avec honneur et se réunit autour de lui. Comme Ibrahim Edhem se trouvait alors à la

Mecque, Chaqiq lui dit : « Ô Ibrahim! comment passes-tu ta vie dans un lieu où il est si difficile de vivre? — Quand je trouve quelque chose, répondit Ibrahim, je rends grâces à Dieu; si je ne trouve rien, je prends patience. — Mais, reprit Chaqiq, c'est ce que font les chiens de Balkh. Si tu leur donnes quelque chose, ils remuent la queue en signe de reconnaissance; si tu ne leur donnes rien, ils se résignent. — Mais vous autres, comment faites-vous donc? demanda Ibrahim. — Quand nous trouvons quelque chose, répondit Chaqiq, nous le partageons entre nos frères; quand nous ne trouvons rien, c'est alors que nous rendons des actions de grâces. — Ô Chaqiq! s'écria Ibrahim, qu'un pareil degré de perfection te soit prospère! »

Un vieillard vint trouver Chaqiq et lui dit : « Ô Chaqiq! j'ai commis un grand nombre de péchés et je suis venu pour en faire pénitence auprès de toi. — Tu es venu bien tard, répondit Chaqiq. — Je me suis pourtant dépêché. — Ah! et comment cela? — Oui, je me suis dépêché, puisque je suis arrivé avant la mort. — Il dit vrai, pensa Chaqiq. »

Chaqiq disait : « Celui sur qui tombe un arrêt du destin doit montrer de la résignation. Quiconque, dans les épreuves, se désespère et pleure fait comme s'il se saisissait d'une javeline pour combattre contre le Seigneur très haut. » Il disait encore : « La racine de la piété est la crainte du Seigneur très haut et l'abstention de tout ce qui est défendu. La perte des hommes tient à trois causes : l'une est qu'ils commettent le péché et qu'ils se bercent de l'espoir de faire pénitence plus tard; l'autre, qu'ils ne se pressent pas de faire pénitence, parce qu'ils se flattent de vivre longtemps; la troisième enfin est que beaucoup de gens, sous prétexte que la miséricorde du Seigneur très haut est immense, meurent sans avoir fait pénitence, après avoir passé leurs jours dans l'insouciance. Le Seigneur très haut, au moment de la mort, redouble l'intensité de la vie chez ceux de ses serviteurs qui l'ont servi fidèlement, tandis qu'il rend semblables à des morts, même pendant leur vie, les mauvais serviteurs adonnés au péché. » « Ce que je préfère à tout, disait-il, c'est de recevoir un hôte chez moi, parce que, tandis qu'il ne fait que manger la ration qui lui a été

attribuée par la destinée, moi je participe à la récompense promise à ceux qui font aumône de leur avoir. »

Il disait encore : « J'ai demandé à sept cents savants : Qu'est-ce qu'un homme éclairé? Qu'est-ce qu'un homme avisé? Qu'est-ce qu'un riche? Qu'est-ce qu'un derviche? Qu'est-ce qu'un avare? Tous ont été d'accord pour me répondre : L'homme éclairé est celui qui n'aime pas ce bas monde; l'homme avisé est celui que ce bas monde ne trompe pas; le riche est celui qui est satisfait de la part que lui a donnée le Seigneur très haut; le derviche (le vrai pauvre) est celui qui se contente de ce qu'il a et ne demande rien de plus; l'avare est celui qui, ne rendant pas au Seigneur très haut le culte légitime, est sans compassion pour les fidèles. »

Sentences d'Abou Hanifeh de Koufa [1].

Ce flambeau de la loi écrite, cette lumière de la voie de la religion, cette mer de toute espèce de sciences, ce guide des fidèles, ce *soufi* ami du Prophète, Abou Hanifeh de Koufa, que Dieu se complaise en lui! Il n'est pas possible de donner une idée complète de ses austérités, de ses actes de dévotion, de son amour de la retraite. Il possédait à fond la science du droit et de la vie spirituelle. Pour la libéralité il n'avait pas son pareil. Enis ibn Mâlik raconte au sujet de l'Envoyé, sur lui soit le salut! qu'un jour celui-ci dit : « Parmi mes fidèles, un homme surgira dont le nom sera Abou Hanifeh et le surnom No'mân ibn Tsâbit. Il sera le flambeau de mes fidèles. La description de sa personne a été donnée dans le livre de la *Tevrit* (la Loi). »

Abou Youçouf disait : « Durant dix-neuf ans j'ai servi Abou Hanifeh et, pendant ces dix-neuf ans, il fit toujours la prière du matin sans avoir besoin de renouveler la

1. Abou Hanifeh dit *le grand imam, imâm a'zem*, se nommait proprement No'mân ibn Tsâbit. Né l'an 80 (699-700), il mourut à Bagdad le 15 de redjeb 150 (767-768).

purification qu'il avait faite à la prière du coucher. » Imâm Châfi'i disait : « Dans la science de la jurisprudence les savants du monde entier sont les disciples d'Abou Hanifeh. » Celui-ci avait connu plusieurs des compagnons du Prophète et avait eu des relations avec eux, aussi bien qu'avec Dja'far Sâdiq et de nombreux docteurs. Dans la suite, lorsqu'il se rendit au tombeau de l'Envoyé, sur lui soit le salut! Abou Hanifeh s'écria : « Salut sur toi, Seigneur des envoyés! » Une voix, sortant du tombeau, lui répondit : « Salut sur toi, imam des musulmans! »

Abou Hanifeh se tenait toujours dans la solitude. Une nuit il rêva qu'il pénétrait dans le tombeau de l'Envoyé, sur lui soit le salut! et qu'il opérait un triage entre ses ossements. Dans son saisissement il s'éveilla brusquement. Comme il avait fait part de ce songe à un des *compagnons*, celui-ci lui dit : « Il te sera accordé une grande part de la science de l'Envoyé, en sorte que tu trancheras beaucoup de questions. »

Une nuit Abou Hanifeh vit en songe l'Envoyé, sur lui soit le salut! qui lui dit : « Ô Abou Hanifeh! Dieu t'a créé pour ressusciter mes traditions en les mettant au jour; pourquoi rester confiné dans une solitude dont tu ne sors pas? »

Un jour le khalife Mansour, ayant donné une terre à un de ses serviteurs, lui en fit rédiger un acte par écrit. Il y avait un homme instruit, appelé Chou'abi, qui était le professeur d'Abou Hanifeh. On lui apporta cet acte en lui disant : « Le khalife a fait don à un tel d'une terre; écrivez votre attestation sur cet acte. » Aussitôt Chou'abi écrivit son attestation, ce que firent également tous les *'oulema*. Abou Hanifeh, lorsqu'on lui porta cet acte, ne voulut point y écrire son attestation. « Ou que le khalife vienne ici, dit-il, ou bien allons nous-même trouver le khalife. Nous entendrons son témoignage et nous pourrons ensuite consigner par écrit une attestation qui sera valable. — Mais, lui objectèrent les serviteurs du khalife, le qâdi a écrit, tous les *'oulema* ont écrit; pourquoi faire des embarras et refuser d'écrire? » Lorsque cet incident parvint aux oreilles du khalife, celui-ci fit appeler Chou'abi et lui

posa cette question : « Lorsqu'on donne une attestation par écrit est-il, oui ou non, nécessaire de voir de ses yeux la personne qui affirme une chose et de l'entendre affirmer cette chose? — Il est nécessaire de l'entendre, répondit Chou'abi. — Comment donc, reprit le khalife, as-tu attesté par écrit la vérité d'une chose que tu n'avais pas entendu affirmer? — J'ai su que cela se faisait par ton ordre, et je n'ai pas osé t'appeler devant moi. — Voilà qui est bien loin de la droiture, s'écria le khalife »; puis il ajouta : « Faites venir ici Abou Hanifeh, Sofiân, Cherik et Mouch'arab; je veux élever à la dignité de qâdi un de ces quatre personnages. » On les manda donc tous les quatre. Comme ils étaient en route pour se rendre au palais, Abou Hanifeh dit : « Il nous faut imaginer quelque expédient pour échapper à cette dignité de qâdi. Quant à moi je trouverai bien une défaite pour me tirer d'affaire. Toi, Sofiân, prends la fuite; toi, Mouch'arab, ne te sauve pas, mais feins la folie; Cherik, lui, sera qâdi. » En conséquence, Sofiân s'enfuit en route, et l'on conduisit les trois autres au khalife Mansour. « Allons, Abou Hanifeh, s'écria le khalife, à toi d'être qâdi! — Mais, objecta celui-ci, je ne suis pas arabe et les *seïd* du peuple arabe ne me reconnaîtront pas pour qâdi. Toi, qui es le khalife des musulmans, ne permets pas que je tente une pareille aventure. » Abou Hanifeh se tira d'affaire par ces paroles. A ce moment Mouch'arab, saisissant la main du khalife, lui dit : « Comment te portes-tu? Comment se portent ta femme et tes enfants? — Laissez aller celui-ci, dit le khalife, il est fou. » Et Mouch'arab, lui aussi, échappa de cette manière. Le khalife s'adressa alors à Cherik : « Allons, Cherik, à toi d'être qâdi! » Et Cherik devint qâdi.

Chaque nuit Abou Hanifeh faisait une prière de trois cents *rik'at*. Un jour, comme il passait devant une femme, celle-ci dit à une de ses compagnes : « Voilà un homme qui, chaque nuit, fait une prière de cinq cents *rik'at!* » A partir de ce moment Abou Hanifeh, ne voulant pas qu'on donnât un démenti à ces femmes, fit chaque nuit une prière de cinq cents *rik'at*. Une autre fois des enfants qui jouaient, l'ayant vu passer, dirent : « Voilà un homme qui, chaque nuit, fait

une prière de mille *rik'at!* » Et, dès lors, il fit effectivement, chaque nuit, une prière de mille *rik'at*. Un de ses disciples lui dit : « Ô imam! on prétend qu'Abou Hanifeh ne dort pas, jusqu'aux premiers rayons de l'aurore. — En effet, répondit-il, j'ai pris la résolution de ne pas dormir la nuit. » Et, à partir de ce moment, il fit la prière du matin sans avoir à renouveler les purifications qu'il avait faites pour la prière du coucher. Par suite de ses actes de dévotion continuels ses genoux étaient devenus comme ceux d'un chameau.

Cheïkh Daoud Taï disait : « Trente années de suite je fus dans l'intimité d'Abou Hanifeh et, durant tout ce temps, je ne le vis jamais s'asseoir tête nue ou pieds nus. Un jour je lui disais : Ô imam! est-ce que tu ne pourrais pas, quand tu es seul, t'asseoir en allongeant les pieds? Et lui de me répondre : Il faut toujours avoir une tenue convenable sous le regard du Seigneur très haut. »

On raconte qu'un jour voyant un enfant patauger dans la vase, Abou Hanifeh lui cria : « Prends garde de tomber! — Et quand même je tomberais, répondit l'enfant, je tomberais seul et il n'y aurait pas grand mal; mais prends garde de tomber toi-même, car tous les musulmans tomberaient avec toi et auraient bien de la peine à se relever. » Profondément touché de ces paroles, Abou Hanifeh versa d'abondantes larmes et, s'adressant à ses compagnons : « Si, dans une question quelconque, dit-il, votre cœur vous suggère une solution meilleure que celle qui a été donnée par moi, n'hésitez pas, agissez en conséquence et ne tenez nul compte de mon opinion. » C'est ainsi qu'il pratiquait la justice, même à ses dépens.

On rapporte que le cheïkh Ali ben 'Ommân disait : « C'était en Syrie; je m'étais couché et endormi sur le tombeau de Bilâl Habchi (le muezzin de Mohammed). Je vis en songe l'Envoyé, sur lui soit le salut! qui avait l'air de porter dans ses bras un jeune enfant. Je le saluai, je lui baisai le pied et je le regardai d'un air étonné. Lui me dit : C'est Abou Hanifeh que je porte ainsi; il est l'imam des musulmans. »

Nofel ben Khaïan dit : « Après la mort d'Abou Hanifeh,

une nuit je vis en songe la scène de la Résurrection. Je vis aussi l'Envoyé, sur lui soit le salut! qui se tenait au bord du bassin *Kaoucer*. Un personnage à barbe blanche, la figure toute rayonnante, était placé en face de l'Envoyé, sur lui soit le salut! à la droite et à la gauche duquel était une foule nombreuse. Tout près de l'Envoyé, sur lui soit le salut! se tenait Abou Hanifeh. Je m'avançai vers lui, je le saluai et lui demandai de l'eau. Sur l'ordre de l'Envoyé, sur lui soit le salut! Abou Hanifeh me donna de l'eau. Qui sont donc, lui demandai-je alors, ces vieillards qui se trouvent à la droite et à la gauche de l'Envoyé, sur lui soit le salut! — Celui qui se tient à sa droite, me répondit-il, c'est Ibrahim, le prophète; celui qui se tient à sa gauche est Abou Bekr Siddiq. »

Sentences d'Imâm Châfi'i[1].

Ce maître par excellence dans la loi écrite, ce dialecticien irréfutable, celui dont les paroles dans l'interprétation des mystères sont l'expression de la vérité, ce parent du Prophète, cet Imâm Châfi'i, que Dieu se complaise en lui! Il n'est pas nécessaire de faire la description de ses mérites, puisque la lumière de son savoir a éclairé le monde entier. Il était parent de l'Envoyé, sur lui soit le salut! et membre de la tribu de Qoraïch. Le Seigneur très haut lui avait donné en partage un tel savoir qu'à l'âge de quinze ans il donnait des décisions juridiques (*fetva*) à tout l'univers.

On raconte qu'Ahmed Hanbal citait trois cent mille *hadis* de l'Envoyé, sur lui soit le salut! qu'il savait par cœur, sans avoir besoin de consulter le texte écrit; eh bien, un personnage de cette valeur se constitua disciple d'Imâm Châfi'i, il marchait à pied devant son cheval. Beaucoup de personnes dirent à Imâm Ahmed : « Comment un person-

1. Son surnom était Abou Abd Allah, et son nom Mohammed. Il naquit à Gaza l'an 150 (767-768) et mourut le vendredi dernier du mois de redjeb de l'an 204 (819-820).

nage comme toi s'abaisse-t-il au rôle de serviteur d'Imâm Châfi'i? — Mais, répondit-il, tous ces versets et ces *hadis* que nous savons par cœur, lui, il en comprend parfaitement le sens. Sans lui nous étions perdus. Dans le domaine de la science il est comme le soleil, et la lumière de son savoir pénètre dans le monde entier. La porte de l'étude de la jurisprudence était fermée; c'est grâce à lui que le Seigneur très haut l'a ouverte. »

On rapporte que Châfi'i, dès l'âge le plus tendre, refusait de se rendre à tout festin ou invitation et qu'il ne cessait de pleurer. Pendant un certain temps il servit auprès de Selim Râ'i et là s'initia mieux que tout autre à la science du *soufisme*. On demandait un jour à Abd Allah Ansâri à quel rite il appartenait. « Je n'ai besoin d'aucun rite, répondit-il, mais j'aime Châfi'i parce que, en toute chose, je l'ai toujours vu en tête des autres. »

Châfi'i racontait : « Une nuit je vis en songe l'Envoyé, sur lui soit le salut! qui me mit dans la bouche de la salive de sa bouche sacrée en me disant : Le Seigneur très haut est avec toi; en avant! Dans le même songe l'émir des fidèles me donna son propre anneau et c'est à la suite de cela que j'eus part à la science de Mohammed et à celle d'Ali. »

Châfi'i n'avait encore que six ans lorsque deux hommes vinrent trouver sa mère et lui confièrent un dépôt. Au bout de quelque temps l'un des deux vint chercher l'objet placé en dépôt et s'en alla. Un autre jour le second se présenta à son tour et se mit à réclamer la remise du dépôt. En vain la mère de Châfi'i objectait que l'un des deux était venu chercher le dépôt, l'autre répliquait : « Mais c'est à moi qu'il appartient. » Survint Imâm Châfi'i, qui demanda de quoi il s'agissait. Lorsqu'on le lui eut expliqué, il dit au réclamant : « L'objet déposé est toujours ici; mais vous étiez deux lorsque vous nous l'avez confié; va donc chercher ton camarade et alors vous reprendrez ce qui vous appartient. » Là-dessus cet homme partit et ne revint pas.

Châfi'i étant allé se mettre sous la direction d'Imâm Mâlik, qui avait alors soixante-dix ans, se tenait assis à la porte de sa maison. Quiconque en sortait tenant à la main

une décision juridique qu'il s'était fait rédiger, Châfi'i le renvoyait auprès de l'imam pour l'engager à examiner plus mûrement la question. Et, en effet, après un examen plus sérieux, Mâlik reconnaissait que Châfi'i avait raison. Aussi était-il content chaque fois qu'il le voyait.

C'était le temps où Haroun er-Rechid était khalife. Or il arriva que ce prince s'étant querellé avec Zobeïdeh-Qatoun, la princesse le traita d'*hôte de l'enfer* (*tamouqlouq*). « Si je suis un *hôte de l'enfer*, repartit Haroun er-Rechid, sois séparée de moi par les trois répudiations (le divorce définitif) »; et ils se séparèrent. Mais Haroun aimait passionnément Zobeïdeh, et, loin d'elle, il perdit tout repos. Il fit donc annoncer publiquement que tous les *'oulema* eussent à se réunir dans la ville de Bagdad pour examiner cette question; mais, lorsqu'ils voulurent la trancher par une décision juridique, aucun d'eux ne put y parvenir. Tous dirent : « Nous ne savons pas si vous êtes l'*hôte du paradis* ou l'*hôte de l'enfer*. — Eh bien, moi, dit Châfi'i, je vais répondre à la question. » Comme il était encore tout jeune à cette époque-là, l'assistance entière s'écria : « Cet enfant est fou! » Cependant Haroun l'ayant invité à répondre, l'enfant lui dit : « Est-ce toi qui demandes mon assistance ou moi qui demande la tienne? — C'est moi qui demande la tienne, déclara Haroun. — S'il en est ainsi, reprit Châfi'i, descends du trône pour reconnaître la supériorité du rang des *'oulema*. » Aussitôt Haroun descendit du trône et y fit asseoir Châfi'i. Celui-ci dit alors : « Écoute, khalife, j'ai d'abord à te poser une question. Quand tu y auras répondu, je répondrai moi-même à la tienne. — Pose-moi ta question, répliqua Haroun. — Ne t'est-il jamais arrivé qu'au moment où ta main était à la portée d'une mauvaise action que tu allais commettre, tout d'un coup, saisi de la crainte du Seigneur très haut, tu te désistais de tes projets coupables? — Effectivement, répondit Haroun, ce cas s'est présenté une fois pour moi. — Tu jures que tu dis vrai? » insista Châfi'i. Lorsque Haroun l'eut juré : « En ce cas, décida Châfi'i, tu es un des hôtes du paradis. — Mais sur quoi appuies-tu donc ta décision? interrompirent tous les assistants. — Sur

le Qoran, dit Châfi'i, car dans le texte sacré [1] Dieu dit : *Or quiconque forme le projet de commettre une mauvaise action et, par crainte du Seigneur très haut, renonce à le mettre à exécution, le paradis sera son séjour.* » Tous les assistants, vivement émus, s'écrièrent : « Ce n'est encore qu'un enfant, et il est si avancé! Que sera-ce donc lorsqu'il aura grandi? »

Un jour qu'il récitait une leçon il se leva jusqu'à dix fois, pour se rasseoir ensuite. « Pourquoi vous leviez-vous? lui demanda-t-on. — C'est, dit-il, parce qu'un jeune *seïd* jouait avec des enfants. Chaque fois qu'il paraissait vis-à-vis de moi, je me levais pour lui faire honneur; car nous devons honorer les *seïd.* »

Un jour quelqu'un avait envoyé une somme d'argent à la Ke'abeh. Châfi'i s'y trouvant alors, on lui en remit sa part. « Qu'a dit le possesseur de cet argent? demanda-t-il. — Il a dit, répondit-on, qu'on distribuât cet argent aux derviches qui vivent dans les austérités et la crainte de Dieu. — S'il en est ainsi, reprit Châfi'i, comme je ne vis ni dans les austérités ni dans la crainte de Dieu, je n'ai aucun droit à avoir une part de cet argent »; et il le refusa.

Une autre fois, comme il se rendait à la Ke'abeh, ayant en sa possession une somme de dix mille pièces d'or, ses compagnons lui dirent : « Avec cet argent vous devriez acheter une terre bien arrosée ou un certain nombre de moutons. » Aussitôt Châfi'i, jetant tout cet argent devant lui, en donna une poignée à quiconque se présentait, et il le distribua ainsi jusqu'à ce qu'il n'en restât rien.

Chaque année on envoyait du pays de Roum (l'empire byzantin) à Haroun er-Rechid à Bagdad une certaine somme d'argent. Une année les chrétiens députèrent quatre cents de leurs docteurs en disant : « Si vos savants engagent une controverse avec nos docteurs et parviennent à les vaincre, nous payerons le tribut; mais, s'ils n'ont pas le dessus, ne nous demandez plus d'argent. » Haroun er-Rechid fit annoncer publiquement que tous les *'oulema* eussent à se rassembler sur le bord du fleuve. Tous s'y

1. Qoran, sour. LXXIX, vers. 40.

rendirent en effet et Châfi'i, jetant son tapis à prière sur son cou, y vint aussi. « Châfi'i, lui dit Haroun er-Rechid, charge-toi de donner la réplique à ces chrétiens. » A l'instant même Châfi'i, lançant sur le fleuve son tapis à prière, y monta et s'assit. Puis il s'écria : « Que quiconque a à discuter avec nous vienne ici et nous discuterons. » Tous les chrétiens témoins de ce prodige se firent musulmans. Lorsque le qaïsar de Roum apprit que tous ceux qui étaient partis pour Bagdad s'étaient faits musulmans sous la direction de Châfi'i, il s'écria : « Il est encore heureux que ce Châfi'i ne soit pas venu au pays de Roum, car il ne resterait pas dans tout notre empire un seul *porteur de ceinture* (moine). »

Plusieurs personnes dirent à Haroun er-Rechid : « Châfi'i ne sait pas par cœur le Qoran et il ne pourrait pas le réciter sans avoir le livre sous les yeux. » Cela était vrai; mais quelle nature brillante que celle de Châfi'i! Pendant le mois du jeûne le khalife ordonna que ce fût lui qui présidât aux cinq prières canoniques. Châfi'i lisait une section du Qoran, qu'il plaçait dans sa mémoire; puis, lorsque venait la nuit, il récitait cette trentième portion du Qoran durant la prière des *terâvih* [1]; de sorte que, dans l'espace de trente jours, il récita en entier les trente sections du Qoran.

Imâm Ahmed Hanbal avait dit à Châfi'i : « Celui qui, avec intention, néglige une fois de faire sa prière est un infidèle. — Non, reprit Châfi'i; mais il faut châtier sévèrement celui qui commet une pareille faute »; et il ajouta : « Si quelqu'un qui a négligé la prière devient un infidèle, comment fera-t-il pour redevenir musulman? — En faisant la prière, dit Ahmed. — Comment cela, objecta Châfi'i, puisque la prière d'un infidèle n'est pas valable? » Ahmed, ne trouvant rien à répondre, se tut et comprit que la manière de voir de Châfi'i était conforme à la bonne voie.

Châfi'i disait : « Quiconque enseigne la science à un

1. Cette prière, d'obligation imitative, consiste en un *namâz* extraordinaire de vingt *rik'at*, dont tout fidèle doit s'acquitter de nuit durant tout le mois de ramazân.

esprit inculte perd inutilement son savoir. Quiconque refuse, par jalousie, de communiquer sa science à un homme qui en est digne se rend coupable d'injustice envers lui. »

Un nommé Rebi' racontait : « Avant la mort de Châfi'i je vis en songe qu'Adam, le prophète, avait rendu le dernier soupir et que tous les peuples réunis enlevaient sa dépouille mortelle; puis, je m'éveillai. Le lendemain matin ayant consulté un interprète de songes, celui-ci me dit : Il va mourir un homme qui en sait plus long à lui seul que les habitants du monde entier. En effet, quelques jours après, Châfi'i rendait le dernier soupir. »

En mourant il avait prescrit que son corps fût lavé par un personnage qui était alors en Égypte. Lorsque celui-ci arriva, après la mort de Châfi'i, et qu'on lui eut fait connaître les dernières volontés du défunt, il demanda à voir ses papiers. En les examinant il vit une feuille sur laquelle Châfi'i avait expliqué qu'il avait à payer soixante-dix mille pièces d'or. Pour attirer sur lui la faveur divine cet homme paya de sa bourse les dettes de Châfi'i en disant : « Voilà la lotion qui convenait à Châfi'i, voilà celle qu'il me recommandait de lui faire! Maintenant il est libéré de toutes ses dettes. »

Rebi' raconte : « Je vis en songe Châfi'i et je l'interrogeai sur son sort. — Le Seigneur très haut, me répondit-il, m'a fait miséricorde; il m'a installé sur un trône lumineux, a commandé qu'on répandît des perles sur ma tête et m'a assigné dans le paradis une place sept cents fois grande comme le monde. »

Une autre personne ayant vu Châfi'i en songe lui demanda : « Comment t'a paru le travail qui se fait pour rendre l'âme? — Oh! répondit Châfi'i, j'étais en train de réfléchir à une question de science lorsque tout à coup je me suis vu dans le paradis sans m'être aperçu que j'avais rendu l'âme. »

Sentences d'Imâm Ahmed Hanbal[1].

Ce savant aux vastes connaissances, ce passionné dans la voie de Dieu, ce cœur ardent pour la dévotion, cet homme accompli dans la doctrine, cet Imâm Ahmed Hanbal, que la miséricorde de Dieu soit sur lui! Personne n'avait mieux que lui la connaissance des *hadis*. Consommé dans l'ascétisme et la pratique des austérités, il obtenait du Seigneur très haut tout ce qu'il demandait dans ses prières. Il s'était trouvé en relation avec Dsou'n-Noun Misri, Buchr Hâfi, Sari Saqati, Ma'rouf Karkhi et un grand nombre de docteurs.

On raconte que la mère d'un jeune homme, étant malade depuis longtemps, dit un jour à son fils : « Écoute, mon enfant, va trouver Imâm Ahmed Hanbal et engage-le à prier pour moi. Il pourra se faire que, grâce à cette prière, le Seigneur très haut me délivre de cette maladie. » Ce jeune homme, étant allé chez Imâm Ahmed, ne l'eut pas plus tôt instruit de ce dont il s'agissait que l'imam se leva et se mit en prières. Il avait une servante, qui dit au jeune homme : « Retourne maintenant chez toi; l'imam s'occupe de ton affaire. » Et, en effet, dans le temps qu'il mit à regagner sa maison, sa mère fut guérie.

Un autre jour l'imam, assis au bord de l'eau, faisait ses purifications. Un jeune homme, qui les faisait au-dessus de lui, ne l'eut pas plus tôt aperçu que, par déférence, il se leva et alla les faire plus bas. Quelque temps après ce jeune homme étant mort, quelqu'un qui le vit en songe lui demanda quelle était sa condition. « Le Seigneur très haut, répondit-il, m'a fait miséricorde en considération de ce qu'en procédant à mes purifications j'avais eu de la déférence pour Imâm Ahmed. »

1. Son surnom était Abou Mohammed ou bien Abou Abd Allah, et son nom Ahmed ibn Mohammed ben Hanbal. Né à Bagdad l'an 164 (780-781), il mourut le vendredi 12 de rebi'el-evvel 241 (855-856).

« Un jour, disait-il, comme j'étais en route pour la Ke'abeh, je m'égarai. Ayant aperçu un homme assis dans le désert, j'allai à lui et je lui demandai de m'indiquer le chemin. Il me dit qu'il avait faim. J'avais en ma possession un morceau de pain que je lui donnai. Soudain cet homme, devenu furieux, m'apostropha : Ô Ahmed! qui es-tu donc pour prétendre aller à la maison du Seigneur très haut, toi qui ne lui rends même pas d'actions de grâces pour la subsistance qu'il t'accorde? Voilà pourquoi tu t'égares en chemin. — Eh quoi! mon Dieu, m'écriai-je, tu avais dans chaque coin des serviteurs de ce mérite, et personne ne les connaissait! — Oui, reprit-il, Dieu a des serviteurs qui n'auraient qu'à lui demander de changer en or cette terre et les montagnes pour que tout fût réellement changé en or. Et, effectivement, poursuivait Ahmed, comme je portais mes regards autour de moi, je vis que toute la terre et les montagnes étaient devenues de l'or. Mon saisissement fut tel que j'en perdis l'esprit. — Ô Ahmed! me dit une voix, nous avons un serviteur à la demande duquel nous n'hésiterions pas à frapper la terre contre le ciel et le ciel contre la terre. Nous venons de te le montrer, mais tu ne le verras plus jamais. »

Imâm Ahmed ne mangeait jamais de pain de la ville de Bagdad, parce que, disait-il, le khalife Omar avait constitué ce territoire en *vaqf* (legs religieux) au profit de ceux qui faisaient la guerre sainte. Aussi envoyait-il de l'argent à Mossoul, d'où on lui expédiait de la farine pour son usage.

Ahmed avait un fils appelé Sâlih, qui fut qâdi à Isfahân pendant un an. C'était un personnage adonné à l'ascétisme, observant le jour un jeûne continuel et passant les nuits en prière jusqu'aux premiers rayons de l'aurore. Il avait fait bâtir à la porte de sa maison une habitation où il s'installait le soir, « parce que, disait-il, si quelqu'un venait tout à coup à avoir besoin de moi la nuit et qu'il ne pût pas me voir, la responsabilité en retomberait sur moi ». Un jour qu'on faisait cuire du pain pour Imâm Ahmed, on alla chercher dans la maison de son fils du levain qu'on mêla à la farine; puis on procéda à la cuisson. Lorsqu'on servit le

pain à Imâm Ahmed : « Qu'est-il donc arrivé à ce pain? demanda-t-il. — Le levain vient de chez votre fils, lui répondirent ses serviteurs, et la farine vous appartient. — Mais, reprit Ahmed, mon fils a exercé les fonctions de qâdi à Isfahân une année durant; nous ne pouvons manger ce pain. — Que faut-il donc en faire? — Gardez-le. Si un derviche se présente à la porte, dites-lui : La farine de ce pain appartenait à Ahmed et le levain à Sâlih; prends-le si cela est nécessaire. » On mit donc le pain à part; puis, comme il ne vint pas un seul derviche pendant quarante jours, on le jeta dans le fleuve de Bagdad; mais, à partir de ce moment, Ahmed ne mangea plus de poisson du Tigre. Telle était la rigidité de son ascétisme.

Ahmed racontait : « Un jour je fis cette prière : Mon Dieu, ouvre dans mon cœur la porte de la crainte; et une telle crainte assaillit mon cœur que j'en faillis périr. Ensuite, m'adressant à Dieu dans ma prière, je lui dis : Mon Dieu, comment peut-on se rapprocher de toi? Et une voix me répondit : En récitant le Qoran et en accomplissant des actes de piété. »

Comme on demandait à Imâm Ahmed : « Qu'est-ce que la sincérité? Qu'est-ce que la confiance? » Il répondit : « Tu pratiques la sincérité lorsque tu fais de bonnes œuvres, que tu t'appliques à ne pas voir toi-même et à oublier. Quant à la confiance, elle consiste à t'en rapporter au Seigneur très haut et à être bien convaincu qu'il te fera parvenir ta subsistance. — Mais, lui demandait-on encore, qu'est-ce que l'acquiescement? qu'est-ce que l'amitié? — L'acquiescement consiste à confier au Seigneur très haut la direction de ses actes. Quant à l'amitié, consultez à ce sujet Buchr Hâfi; nous ne saurions en parler tant qu'il sera en vie. — Mais qu'est-ce que l'ascétisme? — Il y en a trois espèces, dit Imâm Ahmed. L'une consiste à renoncer à ce qui est illicite : c'est la pénitence du commun des fidèles; la seconde consiste à renoncer à l'abus de ce qui est légitime : c'est la pénitence de l'élite des fidèles; la troisième consiste à renoncer à tout ce qui peut distraire de Dieu : c'est la pénitence des initiés. »

Il y avait alors dans la ville de Bagdad un grand nombre

de *mo'tazeleh;* tous résolurent, d'un commun accord, de s'emparer d'Imâm Ahmed et de lui faire confesser que le Qoran avait été créé. On le conduisit donc au palais du khalife. Ahmed était un vieillard tout débile. « Confesse que le Qoran a été créé », lui répétait-on. Comme il ne voulait pas en convenir, on le prit, on le suspendit à une potence et on lui appliqua mille coups de bâton. Mais il ne confessa pas que le Qoran eût été créé. Comme on le battait, l'attache de son caleçon se dénoua pendant que ses deux mains étaient liées; alors, par un effet de la toute-puissance du Seigneur très haut, deux mains miraculeuses parurent tout à coup et rattachèrent le caleçon. Les assistants, témoins de ce prodige, laissèrent aller Imâm Ahmed; mais il mourut des suites des mauvais traitements qu'il avait endurés.

Dans les derniers temps de sa vie, plusieurs personnes étant venues savoir de ses nouvelles lui dirent : « Quels sont tes sentiments à l'égard de ceux qui t'ont battu? — Ils me battaient à cause du Seigneur très haut, répondit-il; au jour de la Résurrection je ne me montrerai pas leur ennemi. » Lorsqu'il fut près de rendre l'âme, tout en faisant signe de la main, il prononçait clairement ces paroles : « Pas encore! — Que dis-tu donc, mon père? lui demanda son fils. — C'est que, répondit Ahmed, les anges se tiennent à ma droite et à ma gauche, et Cheïtân, placé devant moi, me dit : Allons, Ahmed, te voilà sauvé de mes mains, tu as emporté ton âme saine et sauve! et moi je lui réponds : Oh! non, pas encore; car, tant qu'il reste un souffle, il faut se tenir sur ses gardes. » Et il rendit le dernier soupir. Lorsqu'on enleva son cercueil tous les oiseaux vinrent se précipiter dessus en poussant des cris plaintifs. Quarante-deux mille juifs, témoins de ce prodige, se firent musulmans et jetèrent leurs ceintures. En même temps ils proclamaient à haute voix : « Il n'y a pas d'autre Dieu qu'Allah et Mohammed est l'Envoyé d'Allah. »

Mohammed, fils de Harbeh, raconte : « Je vis en songe Imâm Ahmed et je l'interrogeai sur son sort. — Le Seigneur très haut, me répondit-il, m'a pardonné. Il a posé sur ma tête la couronne du don des miracles, m'a donné un

rang élevé et m'a dit : Ahmed, si je t'ai fait parvenir à un si haut rang, c'est parce que tu n'as pas accordé que le Qoran ait été créé! » Que le salut soit sur vous!

Sentences de Cheïkh Daoud Taï [1].

Cet homme accompli dans la science de la loi écrite, cet athlète dans la voie spirituelle, cet homme de Dieu, Daoud Taï, que la miséricorde d'Allah soit sur lui! Il était consommé dans toute espèce de sciences. Disciple pendant vingt ans d'Abou Hanifeh, il avait eu des relations suivies avec Fuzeïl ben 'Ayâz et Ibrahim Edhem. Son directeur dans la voie spirituelle avait été Habib Râ'i. Toujours confiné dans la solitude, il pratiquait la modération dans les désirs et s'appliquait sans cesse aux exercices pieux. Une fois libre de ce devoir, il se mettait à la récitation du Qoran.

Abou Bekr 'Ayâch raconte : « Comme j'étais allé trouver Daoud Taï chez lui, je le vis qui tenait un morceau de pain à la main et pleurait. Pourquoi pleures-tu? lui demandai-je. — Je voudrais manger ce morceau de pain, me répondit-il, mais je ne sais pas s'il est licite ou illicite. Je vis encore une cruche qu'il avait exposée au soleil. D'où vient, lui dis-je, que tu ne places pas cette eau à l'ombre? — Mais elle y était quand je l'ai déposée là, répondit-il, et j'ai honte de l'y transporter maintenant par pure complaisance pour ma sensualité. »

Il avait une maison dans laquelle se trouvaient plusieurs corps de logis. Il habitait successivement chacun d'eux jusqu'à ce qu'il fût en ruine; et alors il venait s'installer dans un autre. Comme on lui demandait pourquoi il ne réparait pas ces bâtiments qui tombaient en ruine, il répondit : « Je me suis engagé envers le Seigneur très haut à ne rien réparer de ce qui tient à ce bas monde. » Un jour

1. Proprement Daoud Nasr Taï, dont le surnom était Abou Suleymân. Il mourut l'an 162 (778-779) ou, selon d'autres, l'an 165 (781-782).

toute la maison s'écroula, sauf le porche qui était à l'entrée, lequel s'écroula aussi le jour où mourut Daoud.

Comme on lui demandait pourquoi il n'entretenait pas de relations avec les hommes, il répondit : « Si je m'assois avec de plus petits que moi, ils ne me parleront pas des intérêts de la religion, et si c'est avec de plus grands que moi, ils ne me reprendront pas de mes défauts. Qu'ai-je donc à faire de la compagnie des hommes? »

Un jour la mère de Daoud, le voyant assis au soleil et tout en sueur, lui dit : « Ô mon fils! tu jeûnes : à quoi bon rester exposé à un soleil ardent? Lève-toi et va t'installer à l'ombre. — Mère, lui répondit Daoud, je rougirais devant le Seigneur très haut de rien faire pour mon bien-être. »

Lui qui était continuellement plongé dans la tristesse, on le vit un jour tout joyeux. « D'où vient cette joie, aujourd'hui? lui demanda-t-on. — Cette nuit, répondit-il, de grand matin, on m'a donné une potion qui m'a rendu tout joyeux. »

On raconte que Daoud Taï était en train de manger du pain quand survint un chrétien. Daoud lui donna un morceau de ce pain. Le chrétien, après l'avoir mangé, coucha avec sa femme, qui, par la puissance du Seigneur très haut, devint enceinte; et l'enfant qui vint au monde fut Ma'rouf Karkhi.

Abou Rebi' raconte : « Je demandai à Daoud Taï de me donner un conseil. Il me répondit : Conduis-toi dans ce monde comme un homme qui jeûne et considère ton dernier jour comme la fête de la *Rupture du jeûne*. Fuis les hommes comme tu fuirais un lion et retiens ta langue. » A un de ses disciples il disait : « Renonce à ce monde et à l'autre pour arriver à Dieu. »

Haroun er-Rechid et Abou Youçouf le qâdi étant venus rendre visite à Daoud Taï, celui-ci donna à Haroun beaucoup de conseils qui le firent pleurer amèrement. En se levant pour se retirer, Haroun déposa devant Daoud une bourse pleine d'or, que celui-ci n'accepta pas, disant : « J'avais une maison que j'ai vendue, et j'en consacre le prix à mes dépenses journalières, suppliant le Seigneur très haut de me retirer de ce monde aussitôt que cet argent sera

épuisé et de ne pas permettre que j'aie besoin de personne. » Abou Youçouf ayant demandé à un des disciples de Daoud combien il restait d'argent courant à son maître : « Deux pièces d'argent, répondit le disciple; et, comme il dépense journellement un *poul* (pièce de monnaie de billon), il a de quoi s'entretenir pendant douze jours. » Au bout de douze jours Abou Youçouf dit : « Aujourd'hui Daoud Taï est mort. » Et, quand on se rendit chez lui, on constata qu'en effet il était mort.

Sa mère, interrogée sur ce qui s'était passé, répondit : « Toute la nuit il a été occupé à des pratiques de dévotion. Au matin il a incliné son front vers la terre et ne l'a pas relevé. Je suis arrivée et lui ai dit : Relève-toi, mon fils, c'est l'heure de la prière; mais j'ai constaté qu'il était mort. »

De son vivant Daoud avait fait cette recommandation : « Quand je serai mort, déposez-moi derrière un mur afin que personne ne passe devant mon visage. » On fit comme il l'avait désiré, et aujourd'hui son tombeau est encore au pied de ce même mur. La nuit même où mourut Daoud Taï, une voix se fit entendre du ciel, disant : « Daoud Taï est arrivé à Dieu. » Une personne vit en songe Daoud qui volait dans l'espace en disant : « Actuellement me voilà délivré de la prison de ce bas monde! » Le lendemain matin cette personne se mit en route pour venir raconter ce songe à Daoud; mais elle le trouva mort.

Sentences de Harits Muhâcibi[1].

Ce docteur au vaste savoir, lui dont le cœur était plein de toutes les vérités, lui qui avait la connaissance de la loi écrite et pratiquait les œuvres de la voie spirituelle; cet homme aux qualités éminentes, ce Harits Muhâcibi, que la

1. Proprement Harits ibu el-Açad Muhâcibi, surnommé Abou Abd Allah. Il était originaire de Basra et mourut à Bagdad l'an 243 (857-858).

miséricorde de Dieu soit sur lui! Très savant, ayant toute l'autorité d'un docteur, il possédait parfaitement la science de la forme et du fond. Ses aspirations étaient élevées, sa générosité très grande, son naturel essentiellement bon. Menant une vie austère, possédant le don des miracles, il était accompli dans la science de la vie spirituelle. Il était originaire de la ville de Basra, et c'est à Bagdad qu'il rendit le dernier soupir. Lorsqu'on plaçait devant lui un mets d'une légitimité douteuse, les veines de sa main se contractaient et il reconnaissait ainsi que ce mets était illicite.

On raconte que Cheïkh Djuneïd disait : « Un jour Harits vint nous rendre visite. Comme je vis qu'il avait faim, je plaçai devant lui les reliefs d'un festin qu'on nous avait envoyés de la maison d'un de mes parents. Sa main se contracta et il ne put parvenir à l'allonger de manière à toucher ces mets. Je lui en mis un morceau dans la bouche; mais, ne pouvant parvenir à le mâcher et à l'avaler, il finit par le rejeter; puis il se leva et sortit de la maison. Il vint encore me voir une autre fois et je plaçai devant lui du pain sec. Il le mangea et me dit : Ô Djuneïd! voilà le genre de nourriture qu'il faut servir aux derviches. »

On l'avait surnommé Muhâcibi (le contrôleur) parce qu'il ne prononçait pas une parole sans y avoir mûrement réfléchi. Un de ses disciples lui ayant demandé un conseil, il lui répondit : « Je te recommande dix choses : 1) ne fais point de serment en prenant à témoin le nom du Seigneur très haut, soit en vrai, soit en faux; 2) ne profère jamais un mensonge; 3) si tu prends un engagement envers quelqu'un, sois fidèle à le remplir; 4) ne laisse jamais tomber une malédiction sur personne, quand bien même tu serais victime d'une injustice; 5) si quelqu'un te fait du mal, ne lance pas d'imprécations contre lui : c'est le Seigneur très haut qui se chargera de le rétribuer suivant ses mérites; 6) ne donne jamais ton témoignage au sujet des actes de quelqu'un, soit en bien, soit en mal; 7) ne prémédite jamais une mauvaise action, soit en public, soit en secret, et préserve ta personne de toute souillure; 8) ne fais pas porter à un autre la charge qui te revient; 9) retire ta

confiance aux créatures et mets-la dans le Seigneur très haut; 10) considère-toi comme de moindre valeur que tous les autres. »

Il disait encore : « Pratiquer la patience, c'est savoir servir de but aux flèches de l'adversité. Pratiquer la soumission, c'est tendre le cou aux arrêts souverains qui viennent de Dieu. L'amour de Dieu consiste à ne pas prêter l'oreille à d'autre parole que la sienne; la pudeur, à se tenir en garde contre toute mauvaise action. L'homme sincère est celui qui, bien loin de concevoir du dépit quand on ne le traite pas avec considération, en tire profit pour son avancement spirituel. Quiconque a macéré son corps par les austérités trouvera la route qui conduit à Dieu. Quiconque entretient des relations avec des derviches initiés y trouvera toute la saveur des hôtes du paradis. Gagner, grâce aux aspirations de son cœur, une part du monde invisible vaut mieux que toute la science de ce monde; et c'est par la pratique des austérités qu'on obtient ce résultat. »

Ibn Mesrouq raconte qu'au moment de sa mort Harits en était réduit à avoir besoin d'une pièce d'argent. Pourtant il avait hérité de son père beaucoup de biens-fonds; mais il ne disposa jamais d'aucun d'eux et ne voulut ni s'en occuper ni même s'en approcher : il renonça à tous.

Sentences d'Abou Suleymân Dârâï[1].

Cet homme unique dans la science, qui se tenait à l'écart de tout ce qui était mauvais; lui dont l'extérieur et l'intérieur étaient purs et qui avait l'esprit libre de toutes les préoccupations de ce monde; cette mer de savoir, Suleymân Dârâï, que la miséricorde d'Allah soit sur lui! Il était l'unique de ce temps-là et n'avait pas son pareil dans

1. Son nom était Abd er-Rahman ben Ahmed ben 'Atiyeh el'Ansi. Il était originaire de Dârâ, bourg de la circonscription de Damas, et mourut l'an 215 (830-831).

l'exercice des austérités et de la modération dans les désirs, vertu que personne ne sut pratiquer à l'égal de lui. Il possédait à fond les mystères de la connaissance de Dieu.

Dârâ est un bourg de la circonscription de la ville de Damas, et c'est de ce bourg qu'Abou Suleymân était originaire. Voici ce qu'il racontait : « Une nuit qu'il faisait la prière dans une mosquée, le froid était tellement vif qu'il ne pouvait trouver ni calme ni recueillement. Après la prière, craignant le froid, il se contenta de sortir une de ses mains de sa manche pour faire la salutation finale; puis, s'enveloppant dans ses vêtements, il se coucha. Aussitôt il vit en songe quelqu'un qui lui disait : Ô Abou Suleymân! tu as mis à découvert une de tes mains et tu as fait la salutation; nous t'en avons récompensé pour sa part. Si tu avais également mis à découvert ton autre main, nous lui aurions donné aussi sa part légitime. » Depuis lors, qu'il fît chaud ou froid, il dégageait toujours ses deux mains pour faire la salutation finale.

Il racontait encore : « Une nuit je m'étais profondément endormi. Je vis en songe une houri qui s'approcha de moi et me dit : Ô Abou Suleymân! voilà cinq cents ans qu'on me pare pour toi, et c'est comme cela que tu restes plongé dans le sommeil! Puis elle me fit un sourire qui illumina le monde entier. — D'où vient, lui dis-je, que ton visage est si beau? — Une nuit, me répondit-elle, tu as pleuré de crainte devant le Seigneur très haut et on m'a lavé la figure avec les larmes qui tombaient de tes yeux; voilà pourquoi je suis devenue si belle, car la beauté des houris est entretenue par les larmes des fidèles : plus elles sont abondantes, plus cette beauté est éclatante. »

Il disait encore : « Heureux le serviteur dans le cœur duquel réside la crainte du Seigneur très haut! Celui qui est timoré fait de bonnes actions dont le Seigneur est satisfait. Quiconque a la crainte dans le cœur et se trouve toujours entre l'appréhension et l'espérance, l'amour du Seigneur très haut remplit son cœur. »

Il disait encore : « La plus excellente de toutes les œuvres est de mortifier sa personne sensuelle et d'avoir sans cesse des larmes dans les yeux. Les ténèbres du cœur viennent de

l'excès de la nourriture. Celui qui mange trop ne connaîtra pas les douceurs de la prière. Son cœur restera inaccessible à tout bon sentiment; il n'aura pas de pitié pour les autres et montrera peu d'empressement à s'acquitter du *namâz* (l'oraison), tandis que ses convoitises iront toujours croissant. La totalité des fidèles se réunirait autour de la mosquée, que le gros mangeur ne se rencontrerait jamais qu'aux abords des latrines. L'art de se contenter de peu et de supporter la faim est un trésor du Seigneur très haut; il ne le donne qu'à ses serviteurs de prédilection. Lorsque le ventre de l'homme est plein jusqu'à la satiété, les entrailles de sa convoitise crient la faim; mais tant que le ventre n'est pas rassasié, la convoitise ne se fait pas sentir. L'épreuve de la faim est la clef de l'autre monde, tandis que la satiété est la clef de ce bas monde. Celui qui souffre de la faim a part aux secrets du monde céleste et il lui est loisible de s'occuper non seulement des affaires de ce bas monde, mais encore de celles de l'autre monde. Ne manger qu'une petite bouchée acquise légitimement est aussi méritoire que d'avoir prié toute une nuit jusqu'aux premiers rayons de l'aurore. De même que le monde devient obscur aussitôt que le soleil se plonge dans la mer, de même le cœur est plein de ténèbres quand on a mangé jusqu'à la satiété. »

Comme on lui demandait ce que c'était que l'acquiescement : « Il consiste, répondit-il, à ne pas demander au Seigneur très haut le paradis et à ne pas craindre l'enfer. — Et qu'est-ce l'humilité? — L'humilité est l'impuissance à discerner ses propres bonnes œuvres, quelque nombreuses qu'elles puissent être. Tant que l'on ne se connaît pas soi-même, on ne sait pas ce que c'est que l'humilité. Tant qu'on ne sait pas ce que c'est que ce bas monde, on ne devient pas ascète. L'ascète est celui qui laisse de côté tout ce qui peut le détourner de penser au Seigneur très haut, ou bien encore, l'ascète est celui qui, possédant un vêtement de la valeur de trois pièces d'argent, n'en désirera jamais un qui en vaille cinq. Ne te porte jamais garant, en parlant de quelqu'un, que ce soit un ascète, par la raison que tu ignores ce qui se passe au fond des cœurs. Aimer ce bas monde est le principe de tous les péchés. La racine de la

dévotion est le contentement de ce qu'on a. Celui qui connaît le Seigneur très haut s'occupe de bénir son nom et de le servir; puis, en repassant dans sa mémoire tous ses péchés, il ne cesse de pleurer. »

Il disait encore : « Dans le paradis sont des plaines. Chaque fois qu'un homme bénit le nom du Seigneur, un ange plante pour lui des arbres dans ces plaines. Quand il s'arrête, l'ange s'arrête de son côté. »

Il disait encore : « Celui qui arrive au degré de l'initiation, ses yeux extérieurs se ferment, mais ses yeux intérieurs s'ouvrent et il ne voit plus rien que Dieu. Celui qui paraît avoir de la valeur à ses propres yeux ne sera jamais capable de servir le Seigneur très haut. L'avilissement de l'homme est dû aux mauvaises actions, tandis que la considération dont il jouit est le fruit des bonnes œuvres. Il y a pour chaque chose un *kavin*, c'est-à-dire un droit de reprise; c'est ainsi que le droit de reprise appliqué au paradis s'exerce dans le cas où il y a renoncement à ce bas monde. Là où le cœur est plein de l'amour de ce bas monde, le goût de l'autre monde ne saurait subsister en même temps. Aux yeux du Seigneur très haut, toutes les richesses de ce bas monde ne valent même pas l'aile d'un moucheron. Pourquoi donc les gens intelligents donneraient-ils leur cœur à un monde sans valeur? Le Seigneur très haut a dit : Celui de mes serviteurs qui se montrera plein de réserve en ma présence, je lui ferai remise de ses défaillances et de ses péchés. Au jour de la Résurrection je rendrai léger son fardeau. »

Ahmed Havâri raconte : « Un jour Abou Suleymân, qui s'était vêtu de blanc, disait : Plût à Dieu que mon cœur fût blanc comme le vêtement que je porte! » Après sa mort, quelqu'un le vit en songe et lui demanda quel était son sort. « Le Seigneur très haut m'a fait miséricorde, répondit-il, et m'a donné une place dans le paradis. »

Sentences de Cheïkh Mohammed ibn Semmâk [1].

Cette élite des ascètes, ce chef de tous ceux qui savent le Qoran par cœur, cet austère sectateur des pratiques de la religion, ce cœur généreux pour lequel le monde n'avait pas de charmes, ce pôle des cieux, ce Mohammed ibn Semmâk, que la miséricorde d'Allah soit sur lui! Il avait une éloquence persuasive et était consommé dans la science des choses spirituelles; quand il prêchait, Haroun er-Rechid se rendait auprès de lui et le comblait de marques de distinction.

Ce saint homme disait un jour : « Le plus méritoire de tous les actes, c'est de ne jamais se considérer soi-même comme supérieur à qui que ce soit et de parvenir ainsi au degré de l'humilité. »

Il disait encore : « Autrefois la compagnie des hommes me semblait une potion délicieuse dont les effets étaient salutaires; actuellement elle m'apparaît comme un mal pour lequel il n'y a pas de remède. Si tu veux y échapper dans ce monde, lis assidûment les bons livres, sans jamais laisser détourner ta pensée du Seigneur très haut. »

Il disait encore : « La convoitise est une corde nouée autour du cou de celui qui ne sait pas mettre un frein à ses désirs et qui ne deviendra libre que quand il s'en sera débarrassé. »

Ahmed Havâri raconte : « Mohammed ibn Semmâk étant tombé malade, je portai au médecin, qui était chrétien, un vase renfermant de son urine. En route un beau vieillard au visage rayonnant nous accosta et nous demanda où nous allions. Lorsque nous lui eûmes expliqué ce dont il s'agissait, il nous dit : Comment! vous voulez faire traiter un ami du Seigneur très haut par un de ses ennemis? Retournez sur vos pas et dites à Mohammed ibn

1. D'après Ibn Khallikân, ce cheïkh était mort à Koufa l'an 183 (799-800).

Semmâk qu'il se frictionne avec la main en récitant : *Je cherche refuge en Dieu contre Cheïtân le lapidé. Nous avons réellement envoyé le Qoran d'en haut et il est descendu réellement. Et toi, nous ne t'avons envoyé que pour annoncer et pour avertir* [1]. Nous retournâmes donc sur nos pas et, quand nous eûmes exécuté ce que nous avait prescrit le vieillard, Mohammed ibn Semmâk se trouva guéri, et il nous dit que ce vieillard était Khizr en personne. »

Au moment d'expirer Mohammed s'écria : « Mon Dieu, si moi-même je ne suis qu'un pécheur, du moins j'aime tes fidèles serviteurs; pardonne-moi par considération pour eux! » et il rendit le dernier soupir. Quelqu'un qui le vit en songe lui demanda quel était son sort. « Le Seigneur très haut m'a fait miséricorde, répondit-il; mais, à sa cour, personne n'est aussi considéré que ceux qui ont supporté le fardeau d'une nombreuse famille et se sont montrés pour elle pleins de tendresse. »

Sentences de Mohammed ibn Aslam Touci [2].

Ce pôle des amis de Dieu, ce flambeau de la voie spirituelle qui jetait la lumière dans les cœurs, lui qui répandait partout la semence de l'affection, le paon (allusion à l'ange Gabriel) du monde de l'amour, ce Mohammed ibn Aslam Touci, que la miséricorde d'Allah soit sur lui! Homme unique dans son temps, il était resté fidèle aux traditions de l'Envoyé, sur lui soit le salut! et possédait parfaitement les *hadis*. Lui-même était un initié. Comme il avait séjourné longtemps dans la ville de Tous, on le connaissait sous le nom de Touci. En compagnie d'Imâm Ali ibn Mouça Rizâ, il avait ajusté une litière sur un chameau, et, installés chacun dans un des compartiments de cette litière, ils étaient venus à Tous. Là,

1. Qoran, sour. XVII, vers. 106.
2. Je ne saurais donner la date précise de sa mort.

Mohammed ne cessa de monter en chaire et de prêcher, à tel point que cinquante mille personnes renoncèrent au péché devant lui et se détournèrent de la mauvaise voie.

Il y avait alors un pâdichâh oppresseur qui se saisit de sa personne et le fit jeter en prison, où il le retint deux ans, le pressant de confesser que le Qoran avait été créé, ce que Mohammed se refusait à faire. Chaque vendredi celui-ci faisait ses ablutions, prenait dans ses mains son tapis à prière et s'avançait jusqu'à la porte de la prison, que le geôlier ne lui permettait pas de franchir. Mohammed alors se retirait et, frappant son visage contre terre, il s'adressait en gémissant au Seigneur très haut : « Mon Dieu, tu sais que j'ai fait tout ce qui dépendait de moi; le reste te regarde. » Au bout de deux ans il fut mis en liberté.

Le beg du Khoraçân était alors un nommé Abd Allah Tâhir, homme d'une beauté remarquable et qui se montrait très bon envers les savants. Une fois, comme il s'était rendu à Nichabour, tous les habitants, dans l'espace de sept jours, vinrent successivement le saluer. « Reste-t-il encore quelqu'un qui ne se soit pas présenté devant nous? demanda-t-il. — Oui, lui répondit-on, il y a deux personnes qui ne sont pas venues : Ahmed Harb et Mohammed ibn Aslam. — Et pourquoi cela? dit-il. — Ce sont de doctes personnages, de vénérables serviteurs du Seigneur très haut; ils ne vont jamais visiter personne. — Eh bien, reprit Abd Allah, puisqu'ils ne viennent pas, c'est nous qui irons les voir. » Il se rendit d'abord chez Ahmed Harb, qui le reçut debout et la tête inclinée. Quelques instants après, Ahmed, relevant la tête et regardant fixement Abd Allah, lui dit : « Ô Abd Allah! j'avais entendu dire que tu avais une figure charmante, et je vois que c'est exact; mais prends garde de déparer ta beauté devant le Seigneur très haut! » Abd Allah sortit alors et alla trouver Mohammed Aslam, qui ne voulut pas le recevoir. Comme ce jour-là était un vendredi, Abd Allah attendit patiemment qu'il sortit pour aller faire la prière. Aussitôt qu'il le vit, il descendit de cheval et, frottant son visage contre terre, il s'écria : « Mon Dieu, c'est à cause de toi que Mohammed Aslam me traite en ennemi, parce que je suis un mauvais

serviteur, et moi, c'est à cause de toi que je l'aime, parce qu'il est un de tes bons serviteurs. Pardonne à moi, qui suis pécheur, par égard pour lui, l'homme de bien. » Et, après avoir ainsi parlé, il s'en retourna.

On raconte qu'une eau courante passait devant la porte de Mohammed Aslam, qui n'en buvait jamais, disant qu'elle était la propriété de quelqu'un. Un jour qu'il en avait grande envie, il tira une cruche d'eau de puits et la versa dans cette eau courante, dont il prit ensuite une cruche pleine.

Mohammed Aslam empruntait sans cesse des sommes qu'il employait à secourir les derviches. Un jour un juif vint le trouver et lui dit : « Je t'avais prêté autrefois de l'argent; rends-le-moi maintenant. » Mais lui ne possédait absolument rien. Il venait de tailler un *qalam* (roseau à écrire) dont les rognures étaient encore là. « Prends les rognures de ce *qalam* », dit-il au juif. Celui-ci regarda et vit que toutes ces rognures tombées à terre étaient devenues de l'or. A ce spectacle, il n'hésita point à faire la profession de foi et devint musulman.

Lorsque Mohammed Aslam tomba malade, quelqu'un le vit en songe qui disait : « Dieu soit loué! me voilà quitte de ces souffrances. » Le lendemain matin cette personne s'étant rendue chez lui pour lui raconter le songe qu'elle avait eu, vit que Mohammed Aslam avait rendu le dernier soupir.

Sentences de Cheïkh Ahmed Harb [1].

Cet illustre serviteur de Dieu, cette rose du jardin de la science spirituelle, lui qui était versé dans l'étude de la loi écrite, qui pratiquait dans leur intégrité tous les préceptes traditionnels, ce directeur de l'Orient et de l'Occident, cet Ahmed Harb, que la miséricorde d'Allah soit sur lui! Sa

1. Je ne puis donner la date exacte de sa mort.

science et l'austérité de sa vie étaient telles que Yahya Mo'âz Râzi, la miséricorde d'Allah soit sur lui! étant sur le point d'expirer, prescrivit qu'on déposât son corps au-dessous des pieds d'Ahmed Harb.

Il y avait à Nichabour deux Ahmed : Ahmed Harb et Ahmed Bâzirguiân. Cet Ahmed Harb ne cessait pas un instant de bénir le nom du Seigneur très haut, à tel point qu'un jour qu'il se faisait faire les moustaches par son barbier, comme il glorifiait Dieu sans discontinuer, il eut la lèvre supérieure coupée en deux ou trois endroits. Quant à Ahmed Bâzirguiân, il était tellement attaché aux intérêts de ce monde qu'un jour, au milieu de ses comptes, ayant commandé à sa servante de lui faire cuire quelque chose et celle-ci ayant préparé un plat qu'elle avait ensuite posé devant lui, il oublia de manger, absorbé qu'il était par ses additions. La nuit venue, il tomba de fatigue à la même place et s'endormit. Le lendemain matin il dit à sa servante : « Ne t'avais-je pas ordonné de me faire cuire quelque chose? » Et celle-ci de lui préparer un plat et de le lui servir. Mais Ahmed était retombé dans ses calculs, de sorte qu'il oublia encore de manger et s'endormit. La servante se présenta alors et enleva le plat, en ayant soin d'en étaler quelque peu sur la main d'Ahmed. Celui-ci en s'éveillant s'imagina qu'il avait mangé et commanda qu'on lui apportât de l'eau pour se laver les mains, tant il était persuadé qu'il avait soupé.

Ahmed Harb avait un ermitage éloigné de sa maison. Une nuit qu'il y était occupé à la prière, il tomba une pluie très forte. Il lui vint alors à l'esprit que peut-être l'eau allait faire irruption chez lui et gâter ses livres. Aussitôt une voix lui cria : « Ô Ahmed! tu as envoyé chez toi ce que tu as de mieux, c'est-à-dire le cœur; lève-toi et va le rejoindre. » Aussitôt Ahmed, frottant sa face contre terre et poussant de grands gémissements, fit pénitence.

Ahmed avait pour voisin un guèbre, nommé Behrâm, auquel un voleur déroba un jour des marchandises. Ahmed, accompagné de ses disciples, sortit pour aller porter à son voisin des compliments de condoléance. Behrâm n'eut pas plus tôt aperçu Ahmed qu'il vint le

saluer et lui baisa la main. « J'ai appris, dit Ahmed, qu'un voleur t'avait enlevé des marchandises et je suis venu pour te témoigner la part que je prends à ton malheur. — Il est vrai, répondit Behrâm, on m'a pillé; mais il y a trois choses dont je suis reconnaissant : la première c'est que, si l'on m'a enlevé mon bien, je n'ai enlevé le bien de personne; la seconde, c'est qu'on ne m'a enlevé que la moitié de mon bien et que l'autre moitié me reste; la troisième, c'est que ma religion me reste tout entière et que peu importe que la richesse terrestre vienne à moi ou s'en aille. » Ahmed, charmé de ces paroles, dit : « Voilà qui sent l'islamisme! » Puis il ajouta : « Ô Behrâm! d'où vient que tu adores le feu? — Pour qu'il ne me consume pas, répondit Behrâm. Et puis moi, qui dans ce bas monde lui ai tant sacrifié de bois, j'espère bien qu'au lendemain de cette vie il me sera fidèle et me fera arriver jusqu'au Seigneur très haut. — Tu es dans l'erreur, reprit Ahmed, le feu est une créature faible, sans discernement et incapable de fidélité. Qu'un enfant vienne jeter sur lui une cruche d'eau et il s'éteindra sans pouvoir s'en défendre. Comment une créature si faible te ferait-elle arriver jusqu'au Seigneur très haut? Quant à son manque de discernement, il est tel, que si tu lui jettes en pâture du crottin, il le consumera; jette-lui du musc ou du safran, il les consumera de même, sans distinguer ce qui est précieux de ce qui est vil. Voilà soixante-dix ans que tu l'adores, et cependant, si tu y mettais ta main, il la consumerait sans le moindre égard pour toi! » Behrâm, sentant bien que tout cela était vrai, dit sans hésiter : « Écoute, Ahmed, j'ai quatre questions à te poser; si tu y réponds, je me ferai musulman. — Pose tes questions, dit Ahmed. — Eh bien, poursuivit Behrâm, pourquoi le Seigneur très haut a-t-il créé les hommes? Pourquoi leur donne-t-il leur subsistance? Pourquoi les fait-il mourir? Pourquoi les ressuscite-t-il ensuite? — Le Seigneur très haut, répondit Ahmed, a créé les hommes pour qu'ils le servent et pour que, voyant sa toute-puissance, ils comprennent bien que c'est par elle qu'il les a tirés du néant. Il leur donne leur subsistance afin qu'ils reconnaissent sa libéralité envers tous et sa générosité. Il les fait mourir afin

qu'ils soient témoins de sa toute-puissance, qui réduit à néant ce qui existe, qui ne retire aucune utilité de l'existence de ses serviteurs et n'en souffre non plus aucun dommage. Il manifeste ainsi sa force irrésistible. Ensuite il les ressuscite pour montrer à tous son pouvoir souverain et leur apprendre quelle est la force de sa grâce et de son amour. » En entendant ces paroles, Behrâm abjura sur-le-champ le culte du feu et se fit musulman. Ahmed, témoin de sa conversion à l'islamisme, perdit connaissance et tomba de toute sa hauteur. Quand il revint à lui, comme on le questionnait sur cet incident, il répondit : « Au moment où Behrâm s'est fait musulman, j'ai entendu une voix qui me disait : Ô Ahmed! Behrâm a été adorateur du feu durant soixante-dix ans et il finit par se présenter à notre cour en qualité de musulman; toi, qui es musulman depuis soixante-dix ans, en quelle qualité te présenteras-tu finalement? »

Ahmed ne dormait jamais la nuit. Comme on lui en demandait la raison, il répondit : « Au-dessus de moi on embellit le paradis; sous mes pieds on active le feu de l'enfer. J'ignore dans lequel des deux je suis destiné à entrer. Dans une telle perplexité, comment le sommeil pourrait-il me venir? Craignez le Seigneur très haut et appliquez-vous de toutes vos forces à le servir; prenez bien garde que le monde ne se joue de vous comme il l'a fait de tant d'autres! »

Il disait encore : « Plût à Dieu que je pusse savoir qui sont ceux qui me traitent en ennemi, qui disent du mal de moi en mon absence et révèlent aux autres mes défauts! je leur enverrais de l'argent, car ils travaillent pour moi et il est juste qu'ils jouissent de mon bien. »

Sentences de Hâtim Assam (Assamm) [1].

Cet ascète des ascètes, cet adorateur par excellence, qui s'appliquait par-dessus tout à pratiquer la sincérité et la

1. Proprement Hâtim ben 'Afvân Assam, surnommé Abou Abd er-Rahman. Il était originaire de Balkh et mourut l'an 237 (851-852).

générosité, ce Hâtim Assam, que la miséricorde d'Allah soit sur lui! Il était un des principaux docteurs de Balkh et l'un des disciples de Chaqiq Balkhi. Étant venu dans le Khoraçân, il était entré en relation avec Ahmed Khizreviyeh. Pour la pratique des austérités et la régularité de la vie, il n'avait pas son pareil. Il était toujours occupé à mortifier sa personne sensuelle.

On raconte qu'un jour il dit à ses disciples : « En est-il un parmi vous qui soit tel que mon cœur le désire? » Eux de répondre : « Un tel a fait tant d'expéditions contre les infidèles. — Eh bien, c'est un *gâzi* (un combattant pour la foi); il nous faut mieux que cela. — Un tel a fait tant de pèlerinages à la Mecque. — Eh bien, c'est un hâddji. — Cet autre a distribué aux fidèles telle part de son bien. — C'est un homme généreux. — Mais alors qui donc est méritant à tes yeux? — Celui-là seul qui ne craint que le Seigneur et qui n'espère qu'en lui! »

Un autre jour, une vieille femme, étant venue trouver Hâtim Assam pour le consulter, laissa tout d'un coup échapper une éructation et en fut toute honteuse. Lui, pour la tirer d'embarras, contrefaisant le sourd, s'écria : « Femme, parle plus fort, car j'ai l'oreille paresseuse »; et la femme se sentit toute rassurée. Pour le même motif il joua la surdité dix-huit années durant, de peur que quelqu'un ne fît connaître la vérité à cette femme. Lorsqu'elle fut morte, il déclara que son oreille était redevenue bonne, et c'est de là que lui vint le sobriquet de *Assam*, qui, en arabe, signifie « sourd ».

Un jour que Hâtim Assam prêchait, il adressa à Dieu cette prière : « Mon Dieu, daigne pardonner à celui de tous les hommes rassemblés ici aujourd'hui qui a le plus de péchés et qui est le plus porté au péché! » Dans cette foule il y avait un homme dont l'industrie consistait à ouvrir les tombes pour dépouiller les morts du linceul qui les recouvrait. L'homélie ne fut pas plus tôt terminée que cet homme se leva et retourna chez lui. La nuit venue, il alla ouvrir une tombe et cherchait à en enlever le linceul, lorsque soudain le mort lui dit : « Comment, malheureux! hier, lorsque tu étais assis auprès de Hâtim Assam, le

Seigneur très haut t'a pardonné tes péchés, et voilà que cette nuit tu reviens te livrer à de pareilles manœuvres! » Le lendemain matin cet homme alla rapporter ces paroles à Hâtim Assam et fit pénitence.

Sa'id ibn Mohammed Râzi raconte : « Comme Hâtim Assam traversait le bâzâr, un homme qui avait saisi un de ses disciples cria à celui-ci : Il faut absolument que tu me donnes de l'argent. — Prends patience, lui dit Hâtim Assam, il t'en donnera dans quelques jours. — Non, répondit l'autre, je ne veux pas attendre; qu'il me donne tout de suite mon argent. Irrité, Hâtim Assam ôta sa pelisse et il se préparait à la livrer, lorsque les assistants vinrent placer devant lui une forte somme d'argent. Alors s'adressant au créancier : Allons, prends ce qui te revient, dit-il; mais garde-toi d'en prendre plus, car ta main se dessécherait. Celui-ci s'avança et prit son dû, en s'appropriant quelque chose de plus. Aussitôt, par un effet de la toute-puissance divine, sa main se dessécha. »

Hâtim Assam disait : « Chaque jour Cheïtân vient me murmurer à l'oreille : Où prendras-tu aujourd'hui de quoi manger? Et moi je lui réponds : Je me nourrirai du breuvage de la mort. — Et de quoi te vêtiras-tu? — D'un linceul. — Et où coucheras-tu? — Dans la tombe. — Ah! quel être désagréable tu fais! s'écrie Cheïtân; puis il me laisse là et s'en va. »

Hâtim Assam avait une femme instruite, sage et éclairée. Comme il se disposait à partir pour aller guerroyer contre les infidèles, il lui dit : « Quelle somme vais-je te laisser pour ton entretien? — Une somme proportionnée au temps qui te reste encore à vivre, répondit-elle. — Mais ma vie n'est pas à ma disposition; elle est sous la puissance du Seigneur très haut. — Hé, la subsistance de chaque jour n'est pas non plus à ta disposition! » Après le départ de Hâtim Assam, quelqu'un demanda à sa femme combien son mari lui avait laissé. « Mon mari, lui aussi, répondit-elle, consomme chaque jour la part qui lui est assignée. Quant à celui qui assigne à chacun sa part, il est toujours ici. »

Hâtim Assam racontait : « Dans cette expédition je me

battis avec un infidèle qui m'asséna un coup dont je fus renversé. Lui, alors, s'assit sur ma poitrine pour me tuer à son aise. Pour moi, je n'éprouvais aucune crainte et, mettant ma confiance dans le Seigneur très haut, je restais ferme. Cependant l'infidèle cherchait son coutelas pour me couper la tête lorsque, soudain, une flèche l'atteignit et le perça de part en part. Aussitôt il tomba mort, et moi je rendis grâces au Seigneur très haut qui m'avait délivré de ce péril. »

Un autre jour quelqu'un qui allait partir pour un voyage ayant demandé une règle de conduite, il lui dit : « Si tu cherches un ami, le Seigneur très haut en sera un pour toi; si c'est un compagnon de route que tu veux, les deux anges nommés *kirâm el-kâtibin* [1] sont assis sur tes épaules, d'où ils te tiennent compagnie; si tu désires un confident, le Qoran te suffit; si tu souhaites recueillir des exemples instructifs, tu en trouveras dans le spectacle de ce monde; cherches-tu l'action, pratique les œuvres de piété; demandes-tu un conseil, pense à la mort. Si tu n'acceptes pas ces paroles, considère-toi comme un des hôtes de l'enfer. »

Un jour il demandait à quelqu'un comment il se trouvait. « Je me trouve heureux et en sûreté, répondit celui-ci. — En sûreté? reprit Hâtim Assam, tu y seras quand tu auras passé le pont du *Sirât*. Heureux? tu ne pourras l'être que lorsque tu seras dans le paradis. »

On demandait à Hâtim Assam comment il faisait la prière. « D'abord, répondit-il, je purifie mon corps en le lavant avec de l'eau, en même temps que je lave mon cœur avec la pénitence et que je fais une purification interne. Ensuite je me rends à la mosquée. En elle je vois la Ke'abeh, de même que dans le *mihrâb* je vois le lieu où se tenait Ibrahim. Je distingue à ma droite le paradis, à ma gauche l'enfer, le pont du *Sirât* sous mes pieds, Azraïl (l'ange de la mort) derrière moi. Alors je remets mon cœur

1. Ce sont les deux anges gardiens, ainsi nommés parce qu'ils inscrivent, sans en oublier une seule, les bonnes et les mauvaises actions de celui à la garde duquel ils sont commis. L'ange placé à droite inscrit les bonnes actions, tandis que celui qui est à gauche inscrit les mauvaises.

à la garde du Seigneur très haut et, récitant le *tekbir*, je joins mes mains pour la prière, que je fais debout, dans une attitude suppliante; je récite le Qoran avec soin, je me prosterne en toute humilité, je reste assis avec persévérance en état d'oraison et je finis par l'action de grâces et la salutation. »

Il disait encore : « Quiconque remplit trois conditions sera délivré du feu de l'enfer : 1) Concevoir dans son cœur un regret sincère en se disant : La journée d'hier s'est passée sans que j'aie su accomplir des actes de piété méritoires, sans que j'aie pu demander pardon de mes péchés; si, aujourd'hui, il me faut demander pardon de mes péchés d'hier, je ne pourrai jamais m'acquitter de ma tâche quotidienne. 2) Mettre à profit le jour présent pour s'acquitter des œuvres de piété, demander pardon de ses péchés et donner satisfaction à ses ennemis. 3) S'appliquer de toutes ses forces à servir Dieu fidèlement, dans l'incertitude où l'on est du lendemain. »

Il disait encore : « Ne donnez pas votre cœur aux jardins et aux palais de ce monde, car le paradis est bien plus beau. Ne vous enorgueillissez pas de vos actes de dévotion, vous qui avez appris ce qui est arrivé à Cheïtân, auquel sa dévotion avant sa révolte n'a servi à rien. Ne vous laissez pas non plus illusionner par le don des miracles, car Bal'am l'avait reçu et il ne lui fut d'aucune utilité. Lisez toujours dans les livres l'histoire des peuples qui vous ont précédés, afin de ne pas vous oublier vous-mêmes. »

Il disait encore : « Les cœurs sont de quatre espèces : les cœurs morts, les cœurs malades, les cœurs insouciants, les cœurs vigilants. Les cœurs morts sont ceux des infidèles; les cœurs malades sont ceux des rebelles adonnés au péché; les cœurs insouciants sont ceux des gens qui ont le savoir sans les œuvres; les cœurs vigilants sont ceux des fidèles qui remplissent leurs devoirs de piété, ont toujours le saint nom de Dieu à la bouche, sont pleins de zèle et se montrent compatissants. Quand tu fais une bonne action, sache que le Seigneur très haut la voit; quand tu parles, sache qu'il t'entend; quand tu gardes le silence, il pénètre le secret qui est caché dans ton cœur. »

Il disait encore : « Chaque chose a son lustre. Le lustre de l'hommage rendu à Dieu, c'est la crainte. Le signe manifeste que tu as la crainte du Seigneur très haut, c'est de te sentir le cœur refroidi pour ce bas monde. »

Sentences de Soheïl (ibn) Abd Allah Techteri (Tusteri) [1].

Ce savant accompli dans la connaissance de la loi écrite, ce sectateur éminent de la voie spirituelle, cet esprit toujours à portée des mystères de la vérité, ce guide des cœurs enflammés, Soheïl (ibn) Abd Allah Techteri, que la miséricorde d'Allah soit sur lui! C'était un grand docteur. A un vaste savoir il joignait, à un haut degré, la pratique des austérités et le don des miracles. Il était disciple de Dsou'n-Noun Misri.

On raconte que Soheïl disait : « Au jour où l'on nous demanda *Ne suis-je pas votre Seigneur?* je sais bien que j'ai répondu *Oui, certainement* [2]. » Depuis l'âge de quatre ans le Seigneur très haut l'avait assisté si puissamment que toutes les nuits, sans se laisser aller au sommeil, il priait jusqu'aux premiers rayons de l'aurore. Il avait un frère aîné qui, témoin de ses austérités, lui disait en pleurant : « Ô Soheïl! couche-toi et goûte un peu de repos. » A la fin il prit un essor de plus en plus élevé. Un jour il dit à son frère aîné : « Ô frère! il me semble que je vois ma propre tête s'incliner au pied de l'*arch* (le trône de Dieu). — Cache bien ce secret, lui répondit son aîné, et n'en parle à personne. » Toujours confiné dans la solitude, il consacrait une partie de son temps à la lecture du Qoran. A partir de l'âge de sept ans il jeûna chaque jour et se livra la nuit aux exercices de piété. A douze ans il se rendit à Basra, où il se

1. Il mourut au mois de moharrem de l'an 283 (896-897).
2. Il est fait allusion ici au verset 171 du chapitre VII du Qoran, d'après lequel Dieu a fait comparaître devant lui toutes les générations qui devaient sortir d'Adam, pour leur faire prendre l'engagement d'obéir à ses commandements.

mit au service de Habib ben Hamzah. Il ne rompait le jeûne que tous les trois jours et mangeait du pain d'orge. Puis il en arriva à un tel point que, dans l'espace de quarante jours, il se contentait d'une amande. « Dans les premiers temps, disait-il, c'est en mangeant que j'acquérais de la force et en supportant la faim que je ressentais de la faiblesse; plus tard, grâce à l'assistance du Seigneur très haut, ma force se retrempait dans le jeûne, tandis que ma faiblesse venait de ce que je prenais de la nourriture. » Durant un mois de jeûne il ne mangeait qu'une seule fois et était constamment occupé à des exercices de piété.

Ayant distribué au peuple tout ce qu'il possédait, il prit la direction de la Ke'abeh et dit à sa sensualité : « Maintenant il ne me reste plus rien; ne me demande donc rien. » Lorsqu'il fut arrivé à la ville de Koufa, sa sensualité lui dit : « Jusqu'à présent je ne t'ai rien demandé. Pour le moment donne-moi un peu de poisson et de pain et je ne te réclamerai plus rien jusqu'à notre arrivée à la Ke'abeh. » Étant entré en ville il vit un vendeur d'huile qui avait attaché un chameau au moulin à presser l'huile et qui le faisait travailler. « Combien, demanda-t-il au marchand d'huile, payes-tu par jour pour la location de ce chameau que tu fais travailler? — Je donne deux pièces d'argent. — Eh bien, reprit Soheïl, attache-moi à la place de ce chameau; je vais travailler jusqu'au soir, et tu me donneras alors une pièce d'argent. » Le marchand d'huile détacha le chameau et attacha à sa place le cheïkh, qui travailla jusqu'au soir. Celui-ci reçut pour son salaire une pièce d'argent avec laquelle il acheta un pain et un poisson qu'il posa devant lui; puis, s'adressant à sa sensualité : « Chaque fois que tu auras des désirs de ce genre, dit-il, il faudra que tu payes de ta personne en travaillant ainsi jusqu'au soir. » Ensuite il se rendit à la Ke'abeh, qu'il visita; après quoi il revint à Techter, où il vit Dsou'n-Noun Misri et lui rendit beaucoup de soins.

Ses miracles étaient nombreux, mais il les cachait. C'est ainsi que, lorsqu'il marchait sur l'eau, ses pieds ne s'y enfonçaient pas, et que les lions, les tigres et bien d'autres bêtes sauvages s'approchaient familièrement de lui. « Sur la

route de la Ke'abeh, racontait-il, je vis une vieille femme qui tenait un bâton. Mettant la main à ma poche, j'en tirai quelques pièces de monnaie en invitant cette femme à les prendre et à les employer à ses besoins. Celle-ci n'accepta pas mon argent; mais, étendant la main dans le vide, elle y recueillit une poignée de monnaie qu'elle me remit en disant : Toi, tu prends de l'argent dans ta poche; moi, j'en prends dans le monde invisible; et, en même temps, elle disparut. Lorsque je fus arrivé à la Ke'abeh, je la vis se mettre en branle autour de quelqu'un. Je m'approchai pour mieux voir et je reconnus la vieille femme. Celle-ci ne m'eut pas plus tôt aperçu qu'elle me dit : Quiconque arrive à la Ke'abeh après avoir traversé le désert fait le *tavâf* (les tournées) autour d'elle; mais quiconque a laissé derrière lui le monde, à la recherche de la présence de Dieu, c'est la Ke'abeh qui évolue autour de lui. »

Il disait aussi : « Les pratiques traditionnelles de l'Envoyé, sur lui soit le salut! sont comme le paradis : de même que celui qui entre dans le paradis est à l'abri des châtiments du Seigneur très haut, de même quiconque s'applique à mettre à exécution ces pratiques n'a pas à craindre ces châtiments. »

« Sache, disait-il encore, que la plus grande grâce que le Seigneur très haut fasse à quelqu'un de ses serviteurs, c'est de le rendre appliqué à bénir son saint nom. Chaque jour il interpelle ses serviteurs : Quoi! leur dit-il, moi, je pense toujours à vous, et vous, vous ne vous souvenez pas de moi! Je vous invite à ma cour, et vous allez vous présenter à d'autres cours! J'éloigne de vous les calamités, et vous, vous vous y jetez tête baissée en multipliant vos péchés! Demain, au jour de la Résurrection, que répondrez-vous pour vous justifier? »

A ses derniers moments quatre cents de ses disciples, arrivés à la perfection, se tenaient près de lui. « Après toi, lui demandaient-ils, qui s'assoira à ta place? qui montera dans ta chaire pour y prononcer des homélies? — Il y a ici, répondit le cheïkh, un adorateur du feu appelé Châd-Dil (cœur joyeux); c'est lui qui montera dans ma chaire et s'y installera à ma place. — Quoi donc! lui dirent les

assistants, tu as quatre cents disciples remplis de savoir, et c'est à un adorateur du feu que tu délègues le soin de te remplacer? — Amenez-moi Châd-Dil! s'écria le cheïkh. » Alors, s'adressant à lui : « Trois jours après ma mort tu monteras dans ma chaire, dit-il, et tu feras l'homélie »; puis il expira. Trois jours après arriva Châd-Dil, portant sur la tête le bonnet des adorateurs du feu et la ceinture autour des reins. Il monta dans la chaire et dit : « Amis, votre cheïkh m'a envoyé en ambassade vers vous et m'a adressé ces paroles : Allons, Châd-Dil, voilà le moment de couper cette ceinture et de jeter ton bonnet! » Alors, coupant sa ceinture avec un couteau, il s'en débarrassa; il jeta aussi son bonnet, fit aussitôt acte d'adhésion à Mohammed et s'écria : « Amis, je viens de couper et de rejeter ma ceinture extérieure; à votre tour, renoncez aux mauvaises actions et rejetez la ceinture intérieure! » Les assistants fondirent en larmes et beaucoup d'entre eux firent pénitence.

Le jour même où l'on enleva le corbillard qui contenait les restes du cheïkh, au milieu d'un grand concours de peuple, un adorateur du feu s'écria : « Ô musulmans! ce que je vois, le voyez-vous? Eh bien, je vois les anges descendre par troupes du haut du ciel pour venir frotter leur tête contre le corbillard et s'en aller ensuite »; et, sur-le-champ, il prononça la profession de foi et, renonçant à la religion des adorateurs du feu, se fit musulman. Salut!

Sentences de Cheïkh Ma'rouf Karkhi [1].

Ce compagnon assidu de la parole de Dieu, cet ami pour lequel il n'y avait pas de mystères dans la voie de la vérité, cet esprit délié dans les secrets de l'amour, lui qui possédait tous les arcanes, le cheïkh d'un grand nombre de disciples,

1. Proprement Ma'rouf ibn Ali Karkhi, surnommé Abou Mahfouz. Il mourut le deuxième jour du mois de moharrem de l'an 200 (815).

ce Ma'rouf Kharkhi, que la miséricorde d'Allah soit sur lui! Il possédait à fond la science de la connaissance de Dieu et c'est à cause de cela qu'il est devenu Ma'rouf (connu).

Ses austérités étaient nombreuses et ses miracles se multipliaient. Son père et sa mère étaient chrétiens. Chaque fois qu'il se rendait chez le *molla* des chrétiens, celui-ci lui disait : « Affirme que Dieu est triple. — Non, s'écriait Ma'rouf, Dieu est un et absolu! » Et le *molla* chrétien, pour le punir de parler ainsi, le châtiait cruellement. Un jour Ma'rouf s'enfuit loin de son père, de sa mère et de son maître : ils eurent beau le chercher, ils ne purent le retrouver. « Plût à Dieu qu'il revînt! disaient ses parents, quelle que soit la religion où il soit entré, nous y entrerions aussi. » Quant à Ma'rouf, il se rendit auprès d'Ali ibn Mouça er-Rizâ et se fit musulman.

Un jour il revint à la maison paternelle et frappa à la porte. « Qui es-tu? lui demanda-t-on. — C'est moi, Ma'rouf », répondit-il. Sa mère l'ayant fait entrer, elle et son père lui dirent : « De quelle religion es-tu? — De la religion de Mohammed », déclara-t-il; et eux, sans hésiter, se firent aussi musulmans. Ensuite Ma'rouf alla trouver Daoud Taï, auprès duquel il s'adonna à la piété et à la pratique des austérités.

On raconte qu'un jour Ma'rouf étant en marche avec ses disciples, une troupe de jeunes gens arriva, jouant du *rebâb* (sorte d'instrument à cordes) et buvant du vin. « Ô Ma'rouf! lui dirent ses disciples, fais une prière pour que ces débauchés soient tous engloutis dans les eaux de ce fleuve. » Lui, élevant les mains au-dessus de sa tête, s'écria : « Mon Dieu, de même que tu leur as donné dans ce bas monde la vie joyeuse et agréable, accorde-la-leur également dans l'autre monde! » A ces mots les disciples, n'en pouvant croire leurs oreilles, lui dirent : « Quelle étrange prière tu as faite, Ma'rouf! — Patience! » leur répondit-il. Au même moment les jeunes gens, apercevant Ma'rouf, brisèrent aussitôt leurs *rebâb*, répandirent le vin à terre et commencèrent à trembler. Puis, s'approchant, ils baisèrent les pieds de Ma'rouf et firent amende honorable.

Celui-ci, s'adressant à ses disciples : « Avez-vous vu, dit-il, comme tout s'est arrangé à la satisfaction générale, sans que ces jeunes gens aient été engloutis dans l'eau et sans qu'ils aient eu rien à souffrir? »

Il disait encore : « Celui de ses serviteurs qui est l'objet de ses grâces, le Seigneur très haut lui donne le goût des bonnes œuvres, dont la récompense lui reviendra ensuite. Quant à celui qui n'est pas l'objet de sa grâce, il lui donne le goût des mauvaises actions, par suite desquelles il tombera dans la peine dans ce monde et dans l'autre. Tenir de bons propos est un signe de bonnes mœurs; tenir de mauvais propos est un signe d'habitudes vicieuses. Celui qui aspire à être l'objet de la miséricorde céleste doit se soumettre docilement aux commandements du Seigneur très haut. Celui qui ambitionne le paradis doit pratiquer les bonnes œuvres. Celui qui désire pour lui l'intercession de l'Envoyé, sur lui soit le salut! doit être fidèle à toutes les pratiques traditionnelles. »

Lorsque Ma'rouf eut rendu le dernier soupir, les chrétiens le réclamèrent comme étant un des leurs. « Il est des nôtres », soutenaient les musulmans; et la dispute s'échauffait. Sur ces entrefaites un des disciples de Ma'rouf dit : « Voici ce que lui-même a déclaré : Celui des deux peuples qui pourra soulever mon corbillard, c'est à lui que j'appartiens. » Les chrétiens s'avancèrent et, malgré tous leurs efforts, ne purent l'enlever de terre. Les musulmans, eux, le soulevèrent facilement et déposèrent le corps dans sa dernière demeure, après avoir récité sur lui les prières des morts. Sari Saqati vit Ma'rouf en songe et lui demanda comment le Seigneur très haut l'avait accueilli. Ma'rouf répondit : « Comme j'avais renoncé à tous les péchés et que j'avais purifié mon cœur de toute affection pour ce bas monde, le Seigneur très haut m'a fait miséricorde et m'a lavé de mes souillures. »

Sentences de Sari Saqati [1].

Cet homme au cœur illuminé, ce sectateur de la voie droite, qui s'adonnait aux austérités tout en cultivant la science, qui pratiquait la modération des désirs au sein de la pauvreté, ce derviche de la vérité, ce Sari Saqati, que la miséricorde d'Allah soit sur lui! Dans ce siècle (le troisième de l'hégire) il était le chef des *soufi* et le maître des savants. La plupart des docteurs de l'Irâq étaient ses disciples, comme lui-même était le disciple de Ma'rouf Karkhi.

Il tenait une boutique dans la ville de Bagdad. Un jour il avait acheté pour soixante pièces d'or un lot d'amandes. Or le prix des amandes ayant monté à cette époque, quelqu'un vint le trouver et lui dit : « Vends-moi en bloc toutes tes amandes. — Soit, dit Sari Saqati, prends-les pour soixante-trois pièces d'or. — Mais, reprit l'acheteur, elles sont très chères actuellement et je vais t'en donner quatre-vingt-dix pièces d'or. — Non pas, objecta Sari Saqati, car je me suis fait une loi de ne pas vendre plus de dix pièces d'or et demie ce que j'ai acheté dix pièces d'or. »

Il arriva une fois que le feu se mit au bâzâr de Bagdad, qui brûla tout entier, sauf la boutique de Sari Saqati. Lorsqu'il vit cela, Sari Saqati abandonna tout son bien aux derviches et aux pauvres pour plaire au Seigneur très haut et, se consacrant entièrement aux œuvres de piété et aux austérités, il servit Dieu. Durant quatre-vingt-dix-huit ans jamais il n'appuya ses reins contre terre, excepté lorsqu'il était malade et couché. Quarante ans de suite son cœur désira du miel sans qu'il consentît à satisfaire ce désir sensuel.

Voici ce que racontait Djuneïd Bagdâdi : « Un jour je vis Sari Saqati tout en pleurs. Comme je lui en demandais la

1. Proprement Sari ben Muflis es-Saqati, surnommé Aboul-Haçan. Il mourut dans le mois de ramazân de l'an 256 (870) ou 257 (871).

cause, il me répondit : Cette nuit j'ai suspendu en l'air une cruche d'eau pour la faire rafraîchir; puis je me suis endormi. En songe j'ai aperçu une houri et je me suis informé à qui elle appartenait : J'appartiens à celui qui ne suspend pas sa cruche en l'air; et, renversant la mienne, elle l'a brisée. Lorsque je me suis éveillé, ma cruche gisait à terre, en morceaux. »

La sœur cadette de Sari Saqati lui dit un jour : « Frère aîné, permets-moi de balayer ta chambre »; mais il ne le lui permit pas et s'écria : « Pour la vie que je mène, il n'est pas besoin de balayer la maison! » Un jour cette même sœur vit une vieille femme qui balayait cette maison. « Frère, lui demanda-t-elle, qui est cette femme? — C'est le monde, répondit-il, qui brûle d'amour pour nous; mais, comme nous ne faisons pas attention à lui, il vient ici pour se faire voir et balaye la maison. »

On raconte qu'un jour que Sari Saqati prêchait, un des familiers du khalife, nommé Ahmed, vint pour l'écouter. A ce moment Sari Saqati disait : « Dans le monde il n'y a pas de créature plus faible que l'homme, parce qu'il n'y en a pas d'autre que lui qui devienne rebelle en commettant le péché. Lorsque l'homme est bon, il l'est tellement que les anges sont passionnés pour lui; mais, lorsqu'il est mauvais, il l'est à tel point que les démons eux-mêmes le fuient. Dieu nous préserve de cette méchanceté! C'est par ignorance que l'homme devient pécheur et se montre rebelle à la cour du Seigneur très haut. » Ces paroles arrivèrent comme une flèche jusqu'au cœur d'Ahmed, qui s'en alla tout en larmes. Le jour suivant il revint et dit : « Ô cheïkh! lorsque j'ai entendu tes paroles, l'amour du monde est sorti de mon cœur, et maintenant je veux me tenir à l'écart des créatures et me retirer dans un coin, où je m'adonnerai aux actes de piété. Indique-moi la route qui conduit à Dieu. — Ô Ahmed! lui répondit Sari Saqati, est-ce la route que suit le commun des hommes que tu demandes, ou celle que suivent les serviteurs d'élite? — Décris-les-moi toutes les deux, demanda Ahmed. — Eh bien donc, reprit Sari Saqati, la route du commun des hommes consiste à faire ensemble les cinq prières, à payer la dîme de son bien et à

observer le jeûne. Quant à la route des serviteurs d'élite, elle consiste à délaisser non seulement le monde, mais toutes ses œuvres et à s'adonner entièrement au service du Seigneur très haut, en renonçant à toutes les jouissances temporelles pour se livrer aux mortifications de la chair. » A ces mots Ahmed, se levant, sortit et se dirigea vers le désert. Quelques jours après, une vieille femme qui se déchirait les joues avec ses ongles et s'arrachait les cheveux vint trouver Sari Saqati. « Imam des musulmans, lui dit-elle, j'avais un fils. Un jour après être venu vous trouver, il est rentré à la maison tout en pleurs; puis, il y a plusieurs jours, il a disparu, et je ne puis savoir où il est. Cependant le chagrin d'être séparée de lui allume en moi un feu qui me dévore. » Et elle pleurait amèrement. « Écoute, lui dit le cheïkh, ton fils a renoncé au monde pour entrer dans la voie du Seigneur très haut; mais je te promets que, chaque fois qu'il viendra ici, je t'en donnerai avis. » Or un jour qu'Ahmed vint trouver le cheïkh, celui-ci envoya un de ses disciples prévenir la mère. Le cheïkh remarqua que le visage d'Ahmed était pâle et que tout son corps était émacié. « Ô cheïkh! s'écria Ahmed, que le Seigneur très haut te bénisse, toi qui m'as délivré des ténèbres et des misères de ce monde! » Comme il parlait ainsi, survinrent sa mère et sa femme portant dans ses bras son tout jeune fils. Sa mère se précipita sur lui et en même temps sa femme et son fils se mirent à pleurer. Lui-même ne put retenir ses larmes; mais tous leurs efforts pour le ramener à la maison furent inutiles. Puis, comme il manifestait le désir d'échapper à leurs importunités et de s'en aller, sa femme lui dit : « Ô Ahmed! tu m'as laissée veuve de ton vivant et tu as fait ton fils orphelin! Que lui répondrai-je à ce fils quand il te demandera? Si tu veux absolument t'en aller, au moins prends-le avec toi! — C'est ce que je vais faire, répondit Ahmed »; et, sur-le-champ, il le dépouilla de ses beaux vêtements, qu'il jeta, et le revêtit d'un lambeau de feutre; puis il lui suspendit une corbeille au cou. A ce spectacle la mère, incapable de se contenir, arracha son fils des mains du père. Quant à ce dernier, il sortit et disparut. Quelques années plus tard, le soir, un

inconnu se présenta devant Sari Saqati et lui dit : « Ahmed m'a envoyé vers vous avec ce message : Ma dernière heure est arrivée; venez, je voudrais vous voir. » Le cheïkh y alla donc. Une fois arrivé, il vit Ahmed couché par terre dans un cimetière, remuant les lèvres et récitant quelque chose. Sari Saqati lui souleva la tête et la posa sur ses genoux. Ahmed, ouvrant les yeux, n'eut pas plus tôt reconnu le cheïkh qu'il lui dit : « Tu es arrivé à propos, ô cheïkh! » Puis, faisant sa profession de foi, il rendit le dernier soupir. Grâce à l'assistance de Sari Saqati, beaucoup de disciples d'une grande sainteté parurent dans le monde. L'un d'eux a été Djuneïd Bagdâdi, dont la réputation s'est répandue dans tout l'univers.

Sari Saqati disait : « Quiconque veut que sa foi reste intacte et aspire au bonheur de la vie future doit se tenir à l'écart des hommes. Arrêtez-vous à cinq choses dans ce monde; si vous voulez aller plus loin, vous tomberez dans l'abus : de la nourriture juste assez pour assurer votre existence; de l'eau en quantité suffisante pour apaiser votre soif; des habits pour couvrir votre corps; une maison pour y habiter; un livre pour agir d'après ses enseignements. Renoncez au péché, pour vous rapprocher du Seigneur très haut, pour avoir le paradis en partage et pour échapper au feu de l'enfer. »

Au moment d'expirer Sari Saqati recommanda à Djuneïd Bagdâdi de bien prendre garde à ne pas se laisser absorber par la compagnie des hommes au point d'oublier la compagnie du Seigneur. « Si tu m'avais dit cela plus tôt, lui répondit Djuneïd, j'aurais renoncé même à toute relation avec toi. »

Sentences de Cheïkh Feth Maucili[1].

Cet homme accompli dans la science, supérieur dans la sincérité; ce saint voué aux mortifications, ce Feth Maucili,

1. Proprement Feth ben 'Ali Maucili, mort le 10 de dsou'l-hiddjeh de l'an 220 (835).

que la miséricorde d'Allah soit sur lui! Sa sincérité était grande et ses miracles étaient nombreux; mais il se tenait caché au regard des hommes. On raconte qu'un jour, comme quelqu'un l'interrogeait sur la nature de la sincérité, Feth Maucili, plongeant sa main dans le fourneau d'un forgeron, en retira un morceau de fer rouge et dit : « Voilà ce que c'est que la sincérité! » Il était toujours en pleurs au souvenir de ses péchés. Il racontait : « J'ai été au service de trente docteurs; tous m'ont dit : Attention! éloigne-toi de la société des hommes; mange peu, afin d'affaiblir ta personne sensuelle; si tu veux arriver jusqu'au Seigneur très haut, ne t'occupe pas de servir un autre que lui. » Il disait encore : « Quiconque connaît le Seigneur très haut ne parle qu'à lui, n'agit que pour lui, ne demande rien qu'à lui. Quiconque affaiblit sa personne sensuelle, l'amour du Seigneur très haut se montre dans son cœur. »

Après sa mort, quelqu'un qui le vit en songe lui demanda : « Eh bien, Feth Maucili, comment le Seigneur très haut t'a-t-il traité? — Il m'a fait miséricorde, répondit-il, et m'a dit : Ô Feth! j'avais commandé à l'ange chargé d'enregistrer tes péchés de n'en pas prendre note quarante ans durant, à cause des larmes que tu versais. »

Sentences de Cheïkh Ahmed Havârî[1].

Lui qui n'avait pas son pareil dans la science, le plus grand des ascètes, le plus élevé en rang, cet Ahmed Havârî, que la miséricorde d'Allah soit sur lui! Il possédait à fond la science de la voie spirituelle. C'était un docteur voué à toutes les mortifications et sachant pratiquer la modération dans les désirs. Disciple de Suleymân Dârâï, il s'était formellement engagé envers lui à ne contrevenir en rien aux ordres qu'il en recevrait. Un jour que Suleymân était en train de parler, Ahmed vint lui dire : « Cheïkh, le four est

1. Proprement Ahmed ben Aboul-Havârî, ou Havvârî, ou Hovvârî, ou Havâra, surnommé Aboul-Haçan, né à Damas, mort l'an 230 (844-845).

chaud. » Le cheïkh n'ayant pas répondu, Ahmed revint à la charge. « Eh bien, reprit Suleymân, va donc te mettre dans le four et restes-y! » Aussitôt Ahmed alla se mettre dans le four et s'y installa. Au bout d'un certain temps, le cheïkh demanda Ahmed; mais on ne le trouva pas. « Voyez dans le four, dit-il, car Ahmed exécute toujours mes ordres sans y rien changer. » On regarda dans le four et l'on y vit Ahmed, assis tranquillement et, par un effet de la toute-puissance du Seigneur très haut, n'ayant aucune brûlure.

Ahmed racontait : « Une nuit je vis en songe une houri. Houri, lui dis-je, comme tu es belle! — Ô Ahmed! répondit-elle, une nuit que tu pleurais, je me suis frotté le visage avec les larmes de tes yeux; et voilà pourquoi je suis devenue si belle. »

Il disait encore : « Tout cœur où réside la crainte du Seigneur très haut s'abstient des mauvaises actions pour s'adonner entièrement aux bonnes. Quiconque admet dans son cœur l'amour de ce monde voit l'amour du Seigneur très haut et la lumière de l'ascétisme en sortir pour n'y plus rentrer. »

Sentences de Cheïkh Ahmed Khizreviyeh [1].

Cet athlète dans la voie droite, cette perle unique dans la mer de l'amour, cette mine de science de la voie spirituelle, ce khan des hommes d'élite dévoués de cœur, ce cheïkh de disciples nombreux, cet Ahmed Khizreviyeh de Balkh, que la miséricorde d'Allah soit sur lui! C'était un des principaux docteurs du Khoraçân, recommandable par le nombre de ses miracles autant que par ses mortifications, son savoir et sa générosité. Il ne comptait pas moins de mille disciples, tous capables de voler dans les airs et de marcher sur les eaux. Lui-même était disciple de Hâtim Assam et il avait profité de l'assistance de nombreux docteurs. Sa femme, fille du beg de Balkh, se nommait

1. Proprement Ahmed ben Khizreviyeh, surnommé Abou 'Abid, originaire de Balkh, mort l'an 240 (854-855).

Fâtimeh et était accomplie dans la connaissance de la voie spirituelle. Bayezid Bestâmi disait d'elle : « N'appelez pas cette Fâtimeh une femme, car elle mérite d'être rangée parmi les hommes d'élite. »

On raconte qu'un voleur, s'étant introduit la nuit dans la maison d'Ahmed, n'y trouva rien à prendre. Comme il se disposait à sortir et à s'en aller, Ahmed lui dit : « Voyons, jeune homme, prends ce seau, tire de l'eau du puits, purifie-toi et fais la prière; au lever de l'aurore, je te donnerai tout ce dont le Seigneur très haut m'aura gratifié. » Le voleur tira de l'eau et se mit à faire la prière. Aux premiers rayons de l'aurore un messager apporta cent pièces d'or pour Ahmed, qui les remit à ce jeune homme en lui disant : « Puisque tu as fait la prière cette nuit, que cet or te serve de récompense! » Aussitôt une émotion extraordinaire s'empara du jeune homme, qui commença à trembler et s'écria tout en pleurs : « Ô cheïkh! j'étais égaré et je marchais dans une mauvaise voie! » Et, renonçant à ses péchés, il se fit le disciple d'Ahmed.

On raconte qu'un jour Ahmed, s'étant dépouillé de la livrée des derviches, se revêtit d'habillements ordinaires et se rendit à un couvent. Les derviches qui habitaient ce couvent, ne connaissant pas Ahmed, le regardèrent avec mépris. Celui-ci, qui se disposait à tirer de l'eau du puits, prit le seau et l'y laissa tomber. Survint un serviteur qui chargea Ahmed de coups. Ahmed se rendit auprès du cheïkh du couvent et lui dit : « Allons, cheïkh, récite une *fâtihah* afin que le seau remonte du puits. » Comme le cheïkh restait tout étonné de ces paroles, Ahmed ajouta : « Si tu ne veux pas réciter la *fâtihah*, permets-moi de le faire. — Soit, récite-la », dit le cheïkh. Ahmed n'en eut pas plus tôt récité une que le seau remonta à l'orifice du puits. Le cheïkh, témoin de cette merveille, tomba aux pieds d'Ahmed en lui disant : « Qui es-tu donc, toi qui as captivé mon âme? — Ô cheïkh! lui répondit Ahmed, recommande à tes compagnons de ne plus regarder les étrangers avec dédain; pour moi, je m'en vais. »

Une autre fois un homme vint trouver Ahmed et lui dit : « Ô cheïkh! je suis un pauvre misérable : enseigne-moi un

métier à l'aide duquel je puisse vivre. — Va, lui répondit le cheïkh, bats les grands chemins et fais le métier de voleur. » Cet homme alla donc trouver des brigands et leur dit : « Je désire m'associer à vos expéditions. — Si tu deviens notre associé, répondirent ceux-ci, tu t'engageras à faire tout ce que nous te dirons. — Ainsi ferai-je », promit-il. Il marcha donc quelque temps en leur compagnie. Un jour ils tombèrent sur une caravane et le capitaine des brigands donna l'ordre au nouvel associé de couper le cou au chef de cette caravane. « Je suis tout prêt à le faire, répondit cet homme »; et, sans hésiter, il tira son sabre. Puis, rentrant en lui-même, il se dit : « Au lieu de tuer injustement ce malheureux, je vais ôter la vie au capitaine de ces brigands »; et, sur-le-champ, il lui asséna un coup mortel; ce que voyant, toute la bande des voleurs s'enfuit, et les marchands furent ainsi délivrés. En retour ils lui firent de si riches cadeaux qu'il se trouva dans une position fortunée.

Un jour quelques derviches demandèrent l'hospitalité dans la maison d'Ahmed, qui les reçut avec distinction et leur servit plusieurs plats recherchés. Lorsque la nuit vint il alluma soixante-dix flambeaux. « A quoi bon allumer tant de flambeaux et faire des cérémonies! dit un derviche. — Mais, fit observer Ahmed, ce n'est pas pour la parade, c'est pour honorer le Seigneur très haut. Si tu doutes de mon intention, lève-toi et éteins quelques-uns de ces flambeaux. » Le derviche se leva en effet; mais il eut beau faire, soit en y versant de l'eau, soit en y appliquant de la terre, il n'en put éteindre aucun. Lui et tous ses compagnons furent frappés de stupeur. Le lendemain matin Ahmed, prenant avec lui ces derviches, se rendit à un temple d'idoles. Les chrétiens qui s'y trouvaient apportèrent toute espèce de mets, qu'ils placèrent devant Ahmed. « Mais, dit celui-ci, les amis du Seigneur très haut ne sauraient manger avec ses ennemis! » Alors tous ces chrétiens de s'écrier : « Nous sommes musulmans! » Et il y en eut soixante-dix qui embrassèrent ainsi l'islamisme. Cette même nuit Ahmed s'entendit ainsi interpeller en songe par le Seigneur très haut : « Ô Ahmed! parce que tu as allumé soixante-dix

flambeaux en notre honneur, à notre tour nous avons éclairé, grâce à toi, soixante-dix cœurs auxquels nous avons fait don de la foi. »

Ahmed disait : « Celui-là seul pratique véritablement la patience qui n'y mêle pas la plainte; s'il murmure, sa patience n'a pas de valeur. » Et encore : « Il est l'ami du Seigneur très haut, celui qui accueille dans son cœur l'amour de Dieu, qui ne cesse de bénir son saint nom et se débarrasse de toute affection pour ce monde. »

Quand Ahmed fut sur le point d'expirer, il devait sept cents pièces d'or. Tous ses créanciers étaient réunis à son chevet. A ce moment il s'écria du fond de son cœur : « Mon Dieu, mon âme reste en gage auprès de ces gens, donne-leur ce qui leur est dû et prends-la! » Il parlait encore lorsqu'un homme vint frapper à la porte et dit : « Que les débiteurs d'Ahmed viennent toucher ce qui leur revient! » Tous sortirent en même temps et reçurent leur argent. Alors Ahmed fut transporté hors de ce monde. Salut!

Sentences d'Abou Turâb Nakhchebi[1].

Cet explorateur expérimenté des routes du sublime, ce sincère parmi les sincères, cet homme au cœur viril dans l'explication des mystères, cet incomparable adepte des secrets de l'ascétisme, cet ami du Prophète, Abou Turâb Nakhchebi, que la miséricorde d'Allah soit sur lui! Il était le chef d'un grand nombre de docteurs et un guide vénéré dans la province du Khoraçân. Dans le domaine des mortifications, soit qu'il s'agit d'accepter les épreuves, soit qu'il s'agit de pratiquer l'ascétisme, il n'avait pas son pareil; jamais il ne se laissait aller au sommeil.

Il avait été quarante fois à la Ke'abeh. Une nuit qu'il lui était arrivé de s'y endormir, il vit en songe plusieurs houris

1. Proprement 'Askeri ben Mohammed ben el-Huceïn, mort le 17 de djemâdi el-evvel de l'an 246 (859-860.)

qui venaient se montrer à lui. « Houris, leur dit-il, je suis trop occupé pour faire attention à vous. — Ô cheïkh! reprirent-elles, quand les autres houris apprendront que vous n'avez pas voulu nous accueillir, elles nous accableront d'outrages. » L'ange gardien du paradis dit aux houris : « Pour le moment ne détournez pas l'attention du cheïkh; demain, lorsqu'il arrivera au paradis, vous lui offrirez vos services. — Oui, ajouta Abou Turâb, si tu me fais descendre jusqu'au paradis, elles viendront me rendre leurs services. »

Ibn Djelâ disait : « J'ai été au service de trois cents docteurs; mais ce n'est que d'Abou Turâb que j'ai reçu pleine et entière assistance. »

Abou Turâb racontait : « Un jour, comme je me trouvais dans le désert, en route pour la Ke'abeh, mon cœur désira du pain chaud et des œufs de poule. Sur ces entrefaites je m'égarai. J'arrivai à un campement. Un voleur y avait pénétré avant moi et en avait enlevé beaucoup d'objets. Les propriétaires ne m'eurent pas plus tôt aperçu qu'ils se saisirent de moi, en criant que j'étais un voleur, et me donnèrent cent coups de bâton. Cependant un vieillard qui appartenait à un autre campement me reconnut et les empêcha de continuer à me battre, en disant : Mais voilà le maître de la voie spirituelle et le directeur des hommes sincères! et il leur raconta mon histoire. Tous, saisis de repentir, vinrent me baiser les pieds et les mains et se confondirent en excuses. Amis, leur dis-je, ces coups de bâton que vous m'avez donnés, je m'en réjouissais, moi, parce que ma personne sensuelle se révoltait et que, présentement, elle est réduite à l'impuissance. » Ensuite ce vieillard emmena Abou Turâb dans sa tente et lui servit du pain chaud et des œufs. En même temps une voix mystérieuse se fit entendre : « Allons, Abou Turâb, maintenant que tu as reçu cent coups de bâton, tu peux manger ce dont tu avais si fort envie; et chaque fois que tu formeras un désir de ce genre, il ne pourra se réaliser que lorsque tu auras reçu cent coups de bâton. »

Abou Turâb se trouvant sur la route de la Ke'abeh avec bon nombre de ses disciples et de ses compagnons, tous

furent en proie à une soif ardente. « L'un d'eux, raconte son disciple, dit à Abou Turâb : Ô cheïkh! il me faut absolument de l'eau! Le cheïkh n'eut pas plus tôt frappé la terre du pied qu'il parut une fontaine d'où l'eau jaillissait en bouillonnant. Maintenant, ajouta ce même disciple, il me faudrait une bonne coupe pour que je pusse boire. Et le cheïkh, appliquant sa main sur la terre, en tira une coupe de verre blanc avec laquelle nous bûmes tous de l'eau. »

Abou Turâb racontait : « Une nuit que je cheminais seul sur la route de la Ke'abeh, je vis s'avancer au-devant de moi un objet noir semblable à un minaret. Effrayé à cette vue, je demandai : Es-tu un homme ou un génie? Lui, à son tour, me demanda : Et toi, es-tu musulman ou infidèle? — Je suis musulman, répondis-je. — Mais, reprit-il, pourquoi un musulman craindrait-il un autre que le Seigneur très haut? »

Abou Turâb disait encore : « Vous aimez trois choses qui ne vous appartiennent pas : votre vie, qui n'est pas à vous, mais au Seigneur très haut; votre personne sensuelle, qui n'est pas non plus à vous, mais à lui; vos biens, qui ne vous appartiennent pas, mais qui sont aussi à lui. Vous recherchez deux choses que vous ne trouverez pas dans ce monde, mais seulement dans le paradis : l'une est la joie et l'autre le repos. La confiance consiste à ne mettre votre espoir que dans le Seigneur très haut, à le remercier s'il vous exauce, à vous résigner s'il ne vous exauce pas. »

On raconte qu'Abou Turâb, se rendant à la Ke'abeh, mourut dans le désert de Basra. Ce ne fut que plusieurs années plus tard qu'on le trouva immobile et desséché, son bâton à la main, sa cruche devant lui.

Sentences de Yahya Mo'âz Râzi [1].

Cette mer de vérités, ce guide des *'oulema*, cet athlète victorieux, cet explorateur de la route qui mène à Dieu, ce

1. Proprement Yahya ben Mo'âz ou Me'âz (Me'âds) Râzi, dont le surnom était Abou Zekeria et le sobriquet Vâ'iz. Il mourut l'an 258 (871-872).

héros qui avait mortifié sa personne sensuelle, ce Yahya Mo'âz Râzi, que la miséricorde d'Allah soit sur lui! Il était consommé dans la science et vivait continuellement dans la crainte du Seigneur très haut.

On raconte que le frère cadet de Yahya, qui s'était rendu à la Ke'abeh dont il était le visiteur assidu, lui avait fait parvenir une lettre où il disait : « Je désirais trois choses; le Seigneur très haut m'en a accordé deux; puisse-t-il m'accorder la troisième! Je souhaitais de posséder une bonne maison : il m'en a donné une comme la Ke'abeh, qui l'emporte sur toutes les maisons du monde; je voulais un serviteur pour m'assister : le Seigneur très haut m'a fait présent d'une servante d'élite; je désirerais vous voir avant de mourir. » Yahya écrivit en réponse : « Au lieu de souhaiter la possession d'une bonne maison, songe à entrer dans les rangs des hommes d'élite. Quand un homme est bon, il reste bon, quel que soit le lieu où il réside; s'il est mauvais, il demeurera tel, quand bien même il résiderait dans une bonne maison. Tu me dis en outre que tu as une bonne servante. S'il y avait en toi des sentiments généreux, jamais tu ne te ferais servir par une créature qui est au service du Seigneur très haut. Il faut que tu te serves toi-même; qu'as-tu besoin d'un domestique? Enfin, ajoutes-tu, je désirerais voir ta figure. Si tu connaissais le Seigneur très haut, jamais tu ne parlerais de moi. Sois avec lui en telles relations de tous les instants que tu ne penses plus à moi. Si tu connais Dieu, qu'as-tu à démêler avec moi? Si tu ne le connais pas, quelle utilité peux-tu retirer de moi? »

Il disait encore : « Ce bas monde est comme le sommeil et la vie future est comme l'état de veille. Quiconque vient à pleurer pendant son sommeil, cela signifie qu'une fois éveillé il sera joyeux et aura le cœur content. Arrange-toi donc pour pleurer dans ce bas monde, afin d'avoir sujet d'être joyeux et de rire quand tu seras dans l'autre. Quiconque, dans ce monde, rougit devant le Seigneur très haut et s'adonne aux actes de piété, le Seigneur, au jour de la Résurrection, rougira de le livrer au supplice. Si le serviteur rougit, c'est par le sentiment de ses péchés; si le

Seigneur très haut rougit, c'est par un effet de sa générosité. »

Il disait encore : « Évite toute relation avec deux sortes de personnes : un savant, quand il est insouciant, et un *soufi*, quand il est ignorant. Celui d'entre vous en qui se trouveront ces trois manières d'agir arrivera au rang des derviches, amis de Dieu : regarder les riches avec l'œil de la bienveillance qui conseille et non avec l'œil de la cupidité envieuse; regarder les femmes avec l'œil de l'indulgence et non avec celui de la convoitise; regarder les derviches avec l'œil de l'humilité et non avec celui du dédain. »

Il disait encore : « Le vrai fidèle est celui qui, s'il ne procure pas d'avantages aux fidèles, ne leur cause pas non plus de dommages; qui, s'il n'est pas pour eux une cause de joie, n'en est pas non plus une de chagrin; qui, s'il ne dit pas de bonnes paroles, n'en dit pas non plus de mauvaises. Je trouve bien étranges les gens qui évitent de manger des choses malsaines de peur de se faire mal, et qui, ne s'abstenant jamais du péché, ne mettent pas leur personne à l'abri des châtiments du Seigneur très haut. Il y a trois espèces de personnes intelligentes : celles qui abandonnent ce monde avant que lui-même les abandonne; celles qui se bâtissent un tombeau avant d'y entrer; celles qui s'efforcent de contenter le Seigneur très haut avant d'arriver à son tribunal. Quiconque pratique la modération dans les désirs a le cœur inondé de lumière. Celui qui mange beaucoup a le cœur rempli de ténèbres et brûle au feu de la convoitise. Celui dans le cœur duquel il y a un atome de l'amour du Seigneur très haut obtiendra plus que la récompense de soixante-dix ans de pratiques religieuses. L'initié est celui qui préfère à tout la glorification du saint nom de Dieu. Celui dont le cœur possède la crainte du Seigneur très haut, tout son être aspire à se mettre en adoration et se tient éloigné du péché. Chaque chose a son genre de beauté : la beauté des actes d'adoration, c'est la crainte. »

Il disait encore : « Celui qui a renoncé au péché a nécessairement trois signes distinctifs : il doit manger peu, autrement dit, il observera le jeûne; il ne doit pas dormir la

nuit, autrement dit, il l'emploiera aux exercices de piété; il doit parler rarement le langage de ce monde, c'est-à-dire, il doit s'occuper exclusivement de bénir le nom du Seigneur très haut. Quiconque se complaît dans le Seigneur très haut, le Seigneur très haut se complaira en lui. »

Comme on lui demandait : « Demain, au jour de la Résurrection, quel sera le cœur qui se trouvera le plus à l'abri de la crainte? — Celui-là sera le plus à l'abri de la crainte, répondit le cheïkh, qui aujourd'hui est le plus timoré. »

« Mon Dieu, disait-il, pardonne-moi mes péchés par un effet de ta générosité. Mon Dieu, si la multitude de mes péchés me fait craindre ta justice, la grandeur de ta miséricorde me fait beaucoup espérer en toi. Mon Dieu, je n'ai pas mérité le paradis par mes œuvres et je ne pourrais supporter les tourments de l'enfer; mon sort reste donc entièrement à la disposition de ta générosité. Si le Seigneur très haut, au jour de la Résurrection, me demande : Que nous apportes-tu? Je lui répondrai : Mon Dieu, que peut apporter un misérable qui sort de prison, à part l'habit qu'il porte? Lave-moi de mes souillures dans ta générosité et fais-moi miséricorde. »

Sentences de Châh Chedja' Kermâni [1].

Lui qui connaissait la route de la voie spirituelle et avait pénétré les mystères de la vérité, lui qui était passé maître dans la connaissance de Dieu et marchait sincèrement dans le chemin conduisant à Sa Majesté; ce khan des deux mondes, Châh Chedja' Kermâni, que la miséricorde d'Allah soit sur lui! Il était consommé dans la voie spirituelle. Quoiqu'il eût été au service de nombreux docteurs, il portait sur lui des vêtements ordinaires.

On raconte que durant quarante ans il ne dormit jamais la nuit : chaque soir il appliquait du sel sur ses yeux, qui

1. Ou Châh Chudja' Kirmâni, surnommé Aboul-Fevâris, de race royale. Il mourut vers l'an 270 (883-884).

étaient devenus comme deux coupes de sang. Au bout de ces quarante années, il lui arriva une nuit de s'endormir. En songe il vit le Seigneur très haut et lui dit : « Mon Dieu, je te cherchais quand j'étais éveillé et c'est dans le sommeil qu'il m'est donné de te voir! » Et une voix l'interpella ainsi : « Ô Châh! c'est grâce à tes prières, quand tu étais éveillé, qu'il t'a été accordé de me voir dans le sommeil. » Dans la suite, partout où il allait coucher, il disait : « Ah! si je pouvais voir encore ce que j'ai déjà vu! »

Châh Chedja' avait un fils qui, depuis sa naissance, portait écrit sur sa poitrine en caractères verts le mot « Allah ». Devenu grand, ce fils, qui avait un grand talent sur le *rebâb* et possédait une fort belle voix, menait joyeuse vie. Une nuit qu'étant ivre il s'en allait jouant du *rebâb*, une voix lui cria : « Jeune homme, est-ce que le moment de faire pénitence n'est pas arrivé? — Oui, répondit-il, il est arrivé. » Et, brisant son instrument, il renonça au péché et fit une lotion générale. Puis, se retirant dans la solitude, il ne mangea rien pendant quarante jours. « Ô mon fils! lui dit Chedja', il nous a fallu quarante ans pour trouver ce que, toi, tu as trouvé en quarante jours! »

Châh avait une fille dont beaucoup de souverains dans le Kermân demandaient la main; mais il ne voulait pas la leur accorder. Or il arriva qu'un jour, voyant un derviche qui faisait sa prière dans la mosquée, il lui demanda s'il avait une femme. Celui-ci ayant répondu qu'il n'en avait pas : « Eh bien, je donnerai ma fille à ce derviche », dit Châh; ce que le derviche accepta. Bref, il fit le mariage ce soir-là même et remit sa fille au derviche. Arrivée dans la maison de son mari, elle aperçut un morceau de pain d'orge sec posé sur une cruche. « Qu'est-ce que ce pain? demanda-t-elle. — C'est du pain de mon repas d'hier, répondit le derviche; j'en ai gardé un morceau pour aujourd'hui. — Quoi! s'écria la jeune fille, j'avais recommandé à mon père de me donner à un derviche, et c'est justement à un faux derviche qu'il m'a donnée! Toi, un derviche! Mais n'as-tu donc pas assez de confiance dans le Seigneur très haut pour attendre de lui la nourriture de ce jour? »

Châh Chedja' disait : « Les hommes sincères ont trois manières d'être qui leur sont propres : 1) à leurs yeux, l'or et l'argent n'ont aucun prix, aucune valeur; 2) qu'on les batte ou qu'on les injurie, c'est une même chose pour eux (ils n'y font pas attention); la louange n'enfle pas plus leur cœur que l'injure n'y laisse un ferment de haine; 3) ils sont tout entiers à la modération dans les désirs. »

Il disait encore : « La patience se reconnaît à deux signes distinctifs : elle ne se plaint jamais du Seigneur très haut; elle se soumet pleinement et entièrement aux arrêts qui viennent de Dieu. »

Châh disait à ses compagnons : « Abstenez-vous de trois choses, du mensonge, de la perfidie, de la médisance; pour le reste, faites ce que vous voudrez. »

Après la mort de Châh Chedja', Khodja Ali Sirkâni, s'étant installé près de son tombeau, distribuait à manger aux passants. Un jour qu'il avait dressé la nappe : « Mon Dieu, s'écria-t-il, envoie-moi un hôte! » Soudain arriva un chien, que Khodja Ali chassa. Mais à peine l'animal fut-il sorti qu'une voix se fit entendre : « Ô Khodja Ali! tu demandes un hôte et, quand nous t'en envoyons un, tu le chasses! » En entendant ces paroles, Khodja Ali se leva sur-le-champ et se mit à la recherche du chien. L'ayant vu couché dans une plaine, il lui apporta de la nourriture, qu'il posa devant lui; mais le chien ne la regarda même pas. Alors Khodja Ali, se tenant nu-tête, pria et supplia. « Bravo, Khodja! lui dit le chien, tu demandes un hôte et, quand il vient, tu le chasses! Si ce n'était par considération pour Châh, tu aurais vu ce qui te serait arrivé! Gare à toi! Mille fois gare à toi! Ouvre l'œil de ton intelligence. »

Sentences de Youçouf ben Huceïn [1].

Lui qui s'était détourné de la mauvaise voie, qui prêchait la parole de Dieu; ce roi des deux mondes, ce Youçouf ben Huceïn, que la miséricorde d'Allah soit sur lui! Il avait l'esprit orné de toutes les sciences externes et internes. Il avait eu des relations avec beaucoup de docteurs et était disciple de Dsou'n-Noun Misri. Ses mortifications et ses miracles étaient nombreux. A une humilité qui lui faisait supporter les reproches il joignait la beauté du corps.

1. Les manuscrits que j'ai à ma disposition ne me donnent aucun renseignement sur la date de sa mort.

On raconte qu'un jour étant allé à un campement de nomades, la fille du chef devint amoureuse de lui et vint le trouver à la tombée de la nuit. Youçouf, fuyant cette fille, se rendit à un autre campement, où il se coucha et s'endormit. En songe il vit plusieurs personnages vêtus de vert, qui se tenaient dans un lieu semblable au paradis. Sur un trône siégeait un beau jeune homme. « Qui êtes-vous? leur demanda Youçouf. — Nous sommes des anges, lui répondirent-ils, et c'est Youçouf le prophète qui est assis sur ce trône. Nous sommes venus tous pour te rendre visite. — Hélas! dis-je en pleurant, qui suis-je, moi, pour que le prophète du Seigneur très haut vienne me rendre visite? Comme nous parlions ainsi, Youçouf le prophète, descendant de son trône, me serra dans ses bras; puis il me fit asseoir à sa place et s'assit lui-même à côté de moi. — Ô prophète! lui dis-je, pourquoi me rendez-vous de si grands honneurs? — Au moment, répondit-il, où, fuyant cette fille, tu as cherché un refuge auprès du Seigneur très haut, il nous a dit, à moi et aux anges, en nous montrant ta personne : Voyez donc ce Youçouf qui fuit cette fille, comme toi tu as fui Zuleïkha! Et il nous a envoyés, moi et ces anges, pour te rendre visite. Réjouis-toi d'apprendre que le Seigneur très haut t'a distingué parmi ses serviteurs; et, maintenant, va trouver Dsou'n-Noun Misri afin qu'il t'enseigne le grand nom de Dieu. » Lorsque Youçouf s'éveilla, le lendemain matin, il partit pour l'Égypte. Arrivé à la mosquée où se trouvait Dsou'n-Noun, il salua celui-ci. Dsou'n-Noun lui rendit le salut et le fit asseoir. Au bout d'une année Dsou'n-Noun lui demanda : « Jeune homme, de quel pays es-tu? — De la province de Rey, répondit Youçouf. » L'année d'après il lui demanda : « Et qu'es-tu venu faire ici? — Je suis venu pour vous voir, lui dit Youçouf, afin que vous m'appreniez le grand nom du

Seigneur très haut. » A ce moment Dsou'n-Noun remit à Youçouf une boîte de bois fermée et lui dit : « A tel endroit se trouve un vieillard; remets-lui cette boîte et n'oublie rien de tout ce qu'il te dira. » En route Youçouf ayant ouvert la boîte pour voir ce qu'elle contenait, il en sortit une souris qui prit la fuite, à la stupéfaction de Youçouf. Cependant il alla trouver le vieillard et déposa la boîte devant lui. Celui-ci se mit à rire et dit : « Tu as demandé à Dsou'n-Noun le grand nom du Seigneur très haut; mais il avait bien compris que tu manquais de patience. Comment pourrais-tu garder le secret de ce grand nom? » Youçouf retourna donc auprès de Dsou'n-Noun, qui lui dit : « Ô Youçouf! cette nuit, à sept reprises différentes, j'ai demandé au Seigneur la permission de t'enseigner son grand nom; mais il ne me l'a pas accordée. Retourne donc dans ton pays. — Donne-moi au moins un avis, demanda Youçouf. — Eh bien, reprit Dsou'n-Noun, oublie tout ce que tu as lu. — Je ne le pourrai jamais! — Oublie mon nom et ne le répète à personne. — Je ne le pourrai jamais! — Prêche le peuple et invite-le à entrer dans la voie du Seigneur très haut. — Ah! quant à cela, je le ferai! » s'écria Youçouf; et il retourna à Rey. Là, comme il s'était mis à prêcher et à enseigner les mystères de la voie spirituelle et de la vérité, beaucoup de gens, peu éclairés, lui firent de l'opposition, parce que, dans ce temps-là, on ne cultivait que la science extérieure (la théologie et non le *soufisme*). Les choses en vinrent au point que personne ne venait plus entendre ses paroles.

Un jour qu'il était entré dans la mosquée pour prêcher, il n'y trouva âme qui vive. Comme il allait s'en aller, une vieille femme lui cria : « Youçouf, si les hommes sont absents, le Seigneur très haut est présent, lui! Quoique la foule ne soit pas là, enseigne tout de même la parole de Dieu. » Et c'est ainsi que Youçouf prêcha la parole de Dieu durant cinquante années, qu'il y eût ou non des auditeurs.

Il avait pour disciple Ibrahim Khavvâs, qui était arrivé à un tel degré de puissance surnaturelle qu'il faisait le voyage de la Ke'abeh sans eau et sans provisions de route.

On raconte qu'il y avait à Nichabour un marchand qui

possédait une belle esclave. Un jour qu'il se disposait à partir pour un voyage, n'ayant trouvé personne de confiance chez qui mettre en dépôt cette esclave, il proposa à Osmân Khaïri de s'en charger. Celui-ci refusa. Cependant le marchand insista tellement qu'il finit par recevoir l'esclave dans sa maison. Une fois le marchand parti, Osmân devint amoureux de cette jeune fille. N'y pouvant plus tenir, il se leva et alla trouver son cheïkh, Abou Hafs Haddâd, auquel il exposa la chose. « Va voir Youçouf ben Huceïn », lui conseilla Abou Hafs. Osmân se rendit donc à Rey. Lorsqu'il demanda des renseignements sur Youçouf : « Qu'as-tu à faire avec lui? lui dit-on; c'est un impie »; et l'on ne tarissait pas en mauvais propos sur son compte. « Cependant, racontait Osmân, je me rendis chez Youçouf ben Huceïn. Je vis un vieillard assis, ayant près de lui un tout jeune homme. A sa portée se trouvaient une bouteille et une coupe. Son visage était tout resplendissant. Je le saluai et je m'assis. Alors il se mit à discourir sur toute espèce de sciences. Moi, dans mon étonnement, je lui dis : Ô cheïkh! comment se fait-il que tu aies près de toi, grand personnage comme tu l'es, une coupe et une bouteille? — Cet enfant est mon propre fils, répondit Youçouf, quoiqu'on ne le sache pas en général. Quant à cette bouteille, c'est de l'eau qu'elle contient. Et il me le fit voir en en versant dans la coupe. — Mais, insista Osmân, pourquoi ces actes qui vous attirent le blâme de tous ces esprits peu éclairés? — Si j'agis ainsi, continua Youçouf, c'est pour qu'il n'y ait pas un homme qui se fie à moi et qui me donne en dépôt dans ma maison sa belle esclave. » Aussitôt Osmân, tombant aux pieds de Youçouf, fit pénitence et comprit que le cheïkh était un homme arrivé au degré de la sainteté.

Jamais il ne dormait la nuit, mais il priait jusqu'aux premiers rayons de l'aurore. Il disait : « Il y a deux choses que fait l'homme sincère : il affectionne la solitude; il accomplit les actes de dévotion en se tenant à l'écart et jamais pour imposer au public. »

Sentences d'Abou Hafs Haddâd [1].

Cet ascète tout dévoué de cœur, cet homme sincère au vaste savoir, lui qui ne négligea jamais les pratiques religieuses, cet Abou Hafs Haddâd, que la miséricorde d'Allah soit sur lui! C'était un docteur voué aux mortifications et possédant le don des miracles. Il avait pour disciple Abou Osmân. Il se rendit à Bagdad en compagnie de Châh Chedjâ' Kermâni. Il était forgeron de son métier, et voici quelle fut la cause de sa pénitence. Il était devenu amoureux d'une femme au point d'en perdre le repos. Il y avait alors un juif adonné à la sorcellerie; ce fut lui qu'il prit pour confident de sa situation. Le juif lui dit : « Quarante jours durant ne fais pas la prière, ne prononce pas le nom du Seigneur très haut, ne fais pas une bonne action, ne prends pas une bonne résolution; j'exécuterai pour toi une opération de sorcellerie et je te ferai arriver à ton but. » Abou Hafs fit ainsi pendant quarante jours, sans parvenir à ses fins. « Je gage, dit le juif, que tu as fait quelque bonne action qui a nui au succès de notre affaire? — Aujourd'hui, répondit Abou Hafs, j'ai trouvé une pierre posée sur la route et je l'ai jetée en dehors, de peur que quelqu'un ne vînt s'y heurter. — Justement, reprit le juif, voilà ce qui a déconcerté toutes mes opérations! — S'il en est ainsi, s'écria Abou Hafs, puisque si peu de bien suffit à annuler tant de mal, je suis résolu à faire pénitence! » Et, en effet, il fit pénitence et s'adonna aux actes de piété et aux mortifications. Il arriva à un tel degré de pouvoir surnaturel que c'était avec sa main qu'il saisissait le fer rouge dans le feu et le façonnait. Plus tard il renonça aussi par esprit de pénitence au métier de forgeron.

On raconte qu'un homme se tenait sur la route tout

1. Son nom était Amrou ben Selma. Il appartenait à une grande famille de Nichabour ou d'un des villages dépendant de Nichabour. Il mourut en 265 (878-879).

pleurant et que le cheïkh lui demanda ce qu'il avait. « Hélas! répondit-il, je ne possédais qu'un pauvre âne, et il est perdu! — Mon Dieu, s'écria le cheïkh, je ne passerai pas outre tant que tu ne lui auras pas rendu son âne! » Sur-le-champ, par la toute-puissance du Seigneur très haut, l'âne arriva en courant.

« Ô cheïkh! lui demandait-on, qu'est-ce que servir Dieu? — Servir Dieu, répondit-il, c'est renoncer à tout ce que désire notre propre cœur, pour ne nous occuper que des œuvres que le Seigneur très haut nous commande. — Et qu'est-ce que la condition de derviche? — La condition de derviche consiste à prier humblement dans tout l'élan de notre cœur pour que Dieu vienne au secours de notre misère et de notre faiblesse. » On lui demandait encore : « Quel est l'homme sensé? — C'est celui qui cherche à être délivré de sa personne sensuelle. — Et quel est l'homme généreux? — Celui qui, laissant ce bas monde à ceux qui en sont avides, n'a d'autre ambition que de plaire à Dieu. » Le cheïkh disait aussi : « La crainte du Seigneur très haut est le flambeau du cœur; à sa lumière on y peut distinguer le bien et le mal. » Pendant vingt et une années il ne dormit jamais la nuit.

Sentences de Cheïkh Hamdoun Qassâr [1].

Cet unique parmi les amoureux, lui qui servait de but à toutes les attaques de l'impiété, ce passionné pour la connaissance de Dieu, cet esprit délié dans la science de la vie spirituelle, cet Hamdoun Qassâr, que la miséricorde d'Allah soit sur lui! C'était un grand docteur, possédant à fond la jurisprudence et les *hadis*. Il était disciple d'Abou Turâb Nakhchebi. Quoique toujours prêt à s'exposer au blâme, c'était un ascète accompli.

Il disait : « Gardez-vous bien de la société des ignorants;

1. Surnommé Abou Sâlih. Il mourut l'an 271 (884-885).

recherchez au contraire celle des hommes instruits, afin de retirer de vos rapports avec eux tous les avantages de l'islamisme. » Il disait encore : « Celui-là est un homme de bien qui fait profiter les autres soit de ses richesses, soit de son savoir; mais mauvais est celui qui leur cause du tort et du dommage. Celui qui ne pratique pas l'humilité ne retirera aucun avantage de son zèle religieux. Quiconque tiendra ce bas monde en mépris sera honoré dans les deux mondes. Pratiquer la confiance, c'est ne rien attendre des créatures, afin de rattacher par cela même ses espérances au Seigneur très haut, lui rendant grâce quand les temps sont heureux, se résignant avec patience quand viennent les épreuves. »

Sentences de Cheïkh Mansour Ammâr [1].

Celui qui ne demandait plus rien à ce monde, qui avait bu à la coupe de l'amour et dont le cœur était rempli des mystères célestes, ce Mansour Ammâr, que la miséricorde d'Allah soit sur lui! Passé maître dans toute espèce de sciences, il se consacrait sans relâche à la prédication. Il possédait à fond la connaissance des mystères de la Providence. Quoique originaire du Khoraçân, il avait fixé sa résidence à Basra. Voici quel fut le point de départ de son avancement dans la voie spirituelle. Un jour ayant trouvé sur la route un morceau de papier sur lequel était écrit : « Au nom d'Allah, le miséricordieux, le clément », il le ramassa et l'avala. La nuit suivante il eut une vision où il lui fut dit : « Ô Mansour! parce que tu as relevé de terre notre nom et que tu l'as avalé, nous t'avons donné la science des mystères. »

On raconte qu'un jeune homme adonné au vin remit un jour à son esclave quatre pièces d'argent pour qu'il allât lui acheter des friandises qui se mangent en buvant. Comme

1. On ne donne pas la date de sa mort.

l'esclave était en route pour s'acquitter de sa commission, il vit Mansour qui prêchait et s'arrêta un instant pour l'écouter. Mansour, quêtant pour un derviche, disait : « Si quelqu'un me donnait quatre pièces d'argent pour l'amour du Seigneur très haut, je ferais quatre prières à son intention. » L'esclave lui remit quatre pièces d'argent. « Maintenant, que demanderai-je pour toi? lui dit Mansour. — Que je devienne libre, répondit l'esclave; que le Seigneur très haut accorde à mon maître la grâce de la pénitence; qu'il me donne l'équivalent de ces quatre pièces d'argent; qu'il fasse miséricorde à mon maître, à moi, à toi et en général à nous tous qui sommes assis en cet endroit. » Aussitôt Mansour pria à ces intentions. L'esclave retourna chez lui. Son maître lui ayant demandé pourquoi il s'était tant attardé, il lui raconta tout ce qui s'était passé. Aussitôt le maître affranchit son esclave et lui fit présent de quatre cents pièces d'or; pour lui, il renonça à boire du vin. « Maintenant, s'écria-t-il, que j'ai fait ce qui dépendait de moi, au Seigneur très haut de faire le reste! » Dans la nuit il vit en songe un personnage qui lui dit : « Tu as fait ce qui dépendait de toi; à notre tour nous avons fait ce dont tu nous avais chargé : à toi, à ton esclave, à Mansour, à tous ceux qui étaient réunis pour l'entendre prêcher, nous avons fait miséricorde. »

Haroun er-Rechid demandait à Mansour : « Quel est l'homme éclairé? Quel est l'homme ignorant? — L'homme éclairé, répondit Mansour, est celui qui se résigne aux arrêts du Seigneur très haut et qui vit toujours dans la crainte de ses jugements. L'ignorant est celui qui commet le péché et qui vit dans la quiétude. » Mansour disait encore : « Heureux celui qui n'est occupé qu'à servir Dieu et à faire pénitence, qui n'a d'autre ambition que de pratiquer en secret la modération dans les désirs et qui, ne mettant son espoir que dans la miséricorde du Seigneur très haut, est toujours dans l'appréhension! »

Après la mort de Mansour quelqu'un qui le vit en songe, l'ayant interrogé sur son sort, reçut de lui cette réponse : « Le Seigneur très haut m'a apostrophé en ces termes : Toi, qui donnais des conseils aux autres, tu n'agissais pas toi-

même! — Mon Dieu, ai-je répondu, chaque fois que je prêchais, je commençais par te louer et te glorifier; ensuite j'appelais tes bénédictions sur le Prophète, puis je donnais des avis aux autres et je les guidais dans la voie droite. — Il dit vrai mon serviteur! déclara le Seigneur très haut : après quoi, il commanda aux anges : Faites asseoir Mansour sur un trône et enlevez-le au ciel pour qu'il me loue et me glorifie auprès des anges, comme il le faisait sur la terre. »

Sentences d'Ahmed ibn Hâchim Antâki [1].

Cet imam dans la loi écrite, cet homme consommé dans la voie spirituelle, lui dont les travaux ont été célèbres, cet Ahmed ibn Hâchim Antâki, que la miséricorde d'Allah soit sur lui! C'était un grand docteur, accompli dans toute espèce de sciences, adonné aux mortifications et opérant de nombreux miracles. Il avait connu personnellement beaucoup de docteurs. Suleymân Dârâï l'avait surnommé l'*Explorateur des cœurs.*

Quelqu'un lui ayant demandé en quoi consiste la connaissance : « A connaître le Seigneur très haut, répondit-il, et à chasser de son cœur l'amour de tout ce qui n'est pas lui. » Comme on lui demandait encore : « Quels sont les signes extérieurs de l'amour? — Ce sont, répondit-il, les œuvres de piété, la bénédiction du saint nom de Dieu, la recherche de la solitude, la résignation. — Et quelles sont les manifestations de l'ascétisme? — La confiance en Dieu, l'application à ne rien faire qu'en vue de lui plaire, l'éloignement pour toutes les créatures, le soin de s'abstenir de l'injustice. » Il disait aussi : « L'humilité est cette vertu qui chasse loin de toi l'orgueil et la colère. La sincérité consiste à faire tout uniquement en vue de plaire au Seigneur très haut et non pour la montre. Dans tous tes actes arrange-toi de façon à n'avoir d'autre témoin, en

1. On ne nous donne pas la date de sa mort.

dehors de toi-même, que le Seigneur très haut. » Il disait encore : « Cinq choses procurent la lumière du cœur : avoir un confident éclairé; s'adonner à la lecture du Qoran; manger peu; prier pendant la nuit; adresser ses demandes au Dieu très haut sur le ton de la supplication. »

Un soir trente personnes étaient réunies dans la demeure du cheïkh, qui leur donnait l'hospitalité. Celui-ci n'avait à sa disposition qu'un peu de pain. Il le coupa en petits morceaux qu'il déposa sur la nappe. Ensuite on éteignit la lampe et les hôtes mangèrent leur content; puis on ralluma la lampe, et il se trouva que le pain était resté intact sur la nappe.

Sentences d'Abd Allah Qabih (Khabiq).

Cet homme expérimenté dans la science, habile a se conduire dans le chemin de la vérité et qui avait acquis de l'illustration auprès des docteurs, cet Abd Allah Qabih, que la miséricorde d'Allah soit sur lui! C'était un ascète qui avait fréquenté les docteurs.

On raconte qu'Abd Allah dit à Feth Maucili : « Il y a quatre choses que tu dois garder : ton œil, en ne le portant pas sur les points défendus; ta langue, en ne proférant pas de paroles interdites; ton cœur, en ne méditant pas de trahison; ta tête, en ne te laissant pas aller à l'orgueil et en écartant d'elle toutes les fantaisies et les désirs : en un mot, n'aie pas d'inclination pour ce bas monde. » Il disait aussi : « Ne t'abandonne pas aux soucis, à moins que ce ne soit par rapport à la vie future; ne te laisse pas aller à la joie, à moins que ce ne soit pour des choses qui te rendront joyeux dans l'autre vie. Sois toujours dans la crainte : elle a cet avantage qu'elle te tient éloigné du péché; et quiconque vit dans le péché ne goûte plus en son cœur le charme des œuvres de piété. »

Sentences de Cheïkh Djuneïd Bagdâdi[1].

Ce sectateur de la vérité au vaste savoir, ce bienheureux à la sincérité de bon aloi, ce mortifié dans la voie de Dieu; lui qui, vivant au milieu des hommes, pratiquait la modération dans les désirs; lui dont le cœur était rempli des mystères d'en haut; lui dont l'ardeur pour les exercices pieux était toujours en éveil; lui, le maître de tant d'adorateurs épris, ce Cheïkh Djuneïd Bagdâdi, que la miséricorde d'Allah soit sur lui! Éminent dans la connaissance de la loi écrite, accompli dans la pratique de la voie spirituelle, il avait une clairvoyance illimitée dans le domaine des vérités spirituelles. C'était un grand docteur, bienveillant dans ses actes, élégant dans son langage. Il était le guide d'un grand nombre de docteurs et on l'avait surnommé le *Paon des 'oulema* et le *Sultan des pauvres*. Les docteurs de Bagdad le reconnaissaient pour chef et lui-même était disciple de Sari Saqati; mais son degré de sainteté et son rang dépassaient de beaucoup ceux de son maître.

Quatre cents docteurs ayant demandé à Djuneïd en quoi consiste l'action de grâces, il répondit : « Elle consiste à ne pas consommer dans l'insouciance les biens que nous a dispensés le Seigneur très haut et à ne pas s'en faire une ressource pour se mettre en état de rébellion. »

Pendant trente années Djuneïd se tint sur ses pieds depuis l'heure de la prière du coucher jusqu'aux premiers rayons de l'aurore, répétant sans cesse « Allah! Allah! ».

Lorsque la puissance de son action eut pris un développement considérable, sa renommée se répandit dans le monde entier. Le khalife voulant l'éprouver envoya chez lui une jeune esclave fort belle, magnifiquement vêtue. Celle-ci

1. Surnommé Aboul-Qâcim. On le connaissait sous les sobriquets de Seïd et Tâïfeh, Tâvous el 'Oulema, Imâm Aïmmeh, Qavariri, Zeddjâdj, Khazzâz. Il mourut l'an 297 (909-910).

dit à Djuneïd : « Je suis riche et je désirerais que tu me reçoives chez toi. » Djuneïd poussa un soupir et souffla sur cette femme, qui, sur-le-champ, tomba morte. Lorsqu'on apporta cette nouvelle au khalife, il éprouva un remords et s'écria : « Quiconque fait à de tels hommes ce qu'on ne doit pas faire s'expose à voir ce qu'on ne doit pas voir! » Puis il se leva et alla trouver Djuneïd, auquel il demanda excuse, disant : « Ô cheïkh! pourquoi as-tu mis le feu à une telle beauté? — Et toi, ô khalife! répliqua Djuneïd, tu voulais ruiner mon œuvre, qui m'a coûté quarante années d'efforts! » Puis il donna beaucoup d'avis au khalife.

Djuneïd disait : « Dans cette route de la vie il faut tenir de la main droite le Livre que nous a envoyé le Seigneur très haut et de la main gauche les préceptes traditionnels du Prophète, sur lui soit le salut! attendu que celui qui marche à la lumière de ces deux lampes ne s'écartera jamais du bon chemin. »

On raconte qu'un jour Djuneïd demanda à Iblis pourquoi il n'avait pas obéi à l'ordre du Seigneur très haut et courbé le front devant Adam. « Ô Djuneïd! répondit Iblis, comment me serais-je prosterné devant un autre que le Seigneur très haut? » A ce moment une voix se fit entendre : « Ô Djuneïd! si celui-ci avait considéré qu'il n'était lui-même qu'un esclave tenu à l'obéissance, il n'aurait pas contrevenu à notre commandement. » Iblis, en entendant ces paroles, se mit à pleurer et disparut.

Djuneïd racontait : « Un jour, étant à la Mecque, je vis un barbier qui taillait les cheveux d'un khodja. Ô barbier! lui dis-je, pour Dieu, pourrais-tu me tailler les cheveux? Le barbier, les yeux pleins de larmes, laissant là le khodja avec ses cheveux à moitié coupés, commença à tailler les miens; puis, tirant de sa poche quelques pièces de monnaie, il me les remit en me disant : Voilà pour ta dépense. Je me promis intérieurement de donner à ce barbier tout ce que le Seigneur très haut me donnerait. Le lendemain matin on m'apporta de Basra mille pièces d'or, dont je voulus faire cadeau à ce barbier; mais il ne les accepta pas et me dit : Je n'accepte pas de salaire pour ce que j'ai fait en l'honneur du Seigneur très haut. »

Un autre jour, à Bagdad, on avait pendu un voleur et Djuneïd était venu lui baiser les pieds. « Pourquoi agissez-vous ainsi? lui demandèrent ses disciples. — Il a fini par mourir de son métier, répondit Djuneïd; à votre tour armez-vous de courage et risquez, s'il le faut, votre tête dans l'accomplissement de votre œuvre. »

Djuneïd avait à Basra un disciple qui un jour se rendit coupable d'un péché à la suite duquel sa figure noircit par un effet de la toute-puissance du Seigneur très haut. Durant trois jours il ne sortit pas de chez lui, et chacun de ces jours une partie de sa figure blanchissait. Le quatrième jour, quelqu'un lui apporta de la part de Djuneïd une lettre où était écrit : « D'où vient, ô mon disciple! que tu n'observes pas les convenances à la cour du Seigneur très haut? Voilà trois jours que je fais un lavage pour que ta face noircie redevienne blanche! »

Djuneïd avait huit disciples de choix qui dirent un jour : « Il faut aller au pays de Roum pour combattre les infidèles. » Djuneïd se joignit aussitôt à l'armée destinée à faire la guerre sainte et se rendit au pays de Roum. Lorsque les deux armées furent rangées en bataille, Djuneïd vit neuf caisses lumineuses descendre du ciel et flotter dans l'espace. A ce moment un infidèle, entrant dans la lice, tua les huit compagnons de Djuneïd, dont les âmes vinrent se placer dans ces caisses lumineuses suspendues en l'air. Comme il en restait une inoccupée, Djuneïd se dit : « Il semble que cette caisse me soit destinée »; et il entra lui-même dans la lice. Mais l'infidèle lui cria : « Djuneïd, c'est pour moi cette caisse! Enseigne-moi la profession de foi, que je vais prononcer afin de devenir musulman; pour toi, retourne à Bagdad. » Et aussitôt cet infidèle, s'étant fait musulman, tua huit infidèles; puis, lorsqu'il fut devenu martyr, son âme alla se placer dans la caisse, qui disparut avec les autres.

Un ascète nommé Nâciri, se rendant du Guilân à la Ke'abeh, ne fut pas plus tôt arrivé à Bagdad qu'il voulut aller voir Djuneïd. Celui-ci lui dit : « Ô ascète! ton aïeul Ali, l'émir des fidèles, frappait avec deux sabres : avec l'un il frappait les infidèles, avec l'autre il se frappait lui-même dans ses passions. Duquel de ces deux sabres comptes-tu te servir? » En entendant ces paroles l'ascète pleura amèrement et supplia Djuneïd de lui montrer la bonne voie. « Ton cœur, lui dit Djuneïd, est la maison du Seigneur très haut; garde-toi bien d'introduire dans cette maison un autre que lui! »

Une autre fois on lui demanda : « En quoi consiste la condition de derviche et à quelles marques reconnaît-on celui-ci? Quels sont les signes distinctifs de la résignation? — Le derviche, répondit Djuneïd, est celui qui ne demande rien à personne et qui ne parle durement à qui que ce soit. Si quelqu'un lui adresse des paroles injurieuses, il reste impassible. Quant à celui qui pratique la résignation, il doit avaler la potion amère des épreuves sans laisser voir la moindre contraction sur sa figure et sans faire entendre la plus légère plainte. »

Il disait encore : « Il vaut mieux pour un homme vertueux avoir des relations avec un débauché qu'avec celui qui sait le Qoran par cœur et qui est malfaisant. »

On lui demandait : « Qui de nous tous est le plus digne de considération? — C'est celui qui se soumet de bonne volonté aux arrêts du Seigneur, répondit-il. — Et avec qui faut-il entretenir des relations? — Avec ceux-là qui, quand ils vous font du bien, l'oublient d'eux-mêmes et ne vous le reprochent point. — Et quelle est la voie qui conduit au Seigneur très haut? — Si vous renoncez au monde, vous trouverez forcément cette voie; si vous rejetez les convoitises de votre personne sensuelle, vous arriverez nécessairement au Seigneur très haut. » « Mais, lui disait-on encore, tu prétends que trois choses forment un obstacle dans la voie du Seigneur : les jouissances de ce monde, la fréquentation des hommes, les appétits sensuels. — Effectivement, répondit Djuneïd, ce sont là des obstacles pour le commun des fidèles; mais pour l'élite il y en a trois autres : l'estime qu'on a pour ses actes religieux; l'attention accordée aux miracles que l'on opère; la présomption, par suite de laquelle on estime soi-même les récompenses qu'on croit avoir méritées. »

Lorsque Djuneïd fut arrivé à sa dernière heure, il cria

d'une voix imposante : « Au nom d'Allah, le clément, le miséricordieux! » puis il ferma les yeux et rendit l'âme. Un personnage nommé Hariri, qui le vit en songe, l'ayant questionné sur son sort, reçut de lui cette réponse : « Parce que je me levais à minuit pour faire une prière de deux *rik'at,* le Seigneur très haut m'a fait miséricorde. » Voilà ce qui fut révélé à Hariri dans son rêve.

Sentences d'Omar ben Osmân Mekki [1].

Ce cheïkh de la voie spirituelle, cet Omar ben Osmân Mekki, que la miséricorde d'Allah soit sur lui! Accompli dans la science, il était un hôte assidu de la Ke'abeh. Il écrivit aux docteurs de l'Irâq, à la tête desquels était Djuneïd, une lettre où il disait : « Quiconque se rend à la Ke'abeh doit traverser des déserts; mais quiconque dirige ses pas vers la cour du Seigneur très haut doit avant tout laisser son âme en arrière, sans espoir de retour. Sur cette route il y a deux mille montagnes de feu et deux mille fleuves de feu. Ne vous y engagez que si vous avez un appui; sinon, renoncez à une pareille prétention. » Lorsque cette lettre parvint à Djuneïd, lui et tous les docteurs s'écrièrent : « Il dit vrai! Ces deux mille montagnes dont il parle signifient que celui qui meurt mille fois sera ressuscité mille fois et qu'alors seulement il trouvera accès à la cour du Seigneur très haut. » Et salut!

Sentences de Cheïkh Abou Sa'id Kharrâz (le savetier) [2].

Lui qui brûlait du feu de l'amour, qui avait renoncé à tous les désirs de ce monde; lui, le confident des docteurs,

1. Surnommé Abou Abd Allah, mort à Bagdad l'an 296 (908-909) ou, suivant d'autres, l'an 297 (909-910).
2. Son nom était Ahmed ben 'Içа. Il était originaire de Bagdad et mourut l'an 286 (899-900).

cet Abou Sa'id Kharrâz, que la miséricorde d'Allah soit sur lui! C'était un grand docteur, qui avait entretenu de nombreuses relations avec Dsou'n-Noun Misri et Buchr Hâfi. Il était si consommé dans la science qu'il avait composé un grand nombre d'ouvrages.

Voici ce qu'il racontait : « Une nuit je vis en songe deux anges qui descendaient du ciel et s'approchaient de moi. Ô cheïkh! qu'est-ce que la sincérité? me demandèrent-ils. — C'est la fidélité à tenir sa promesse, répondis-je. »

Le cheïkh avait un fils qui vint à mourir. Il le vit en songe et le questionna sur son sort. « Le Seigneur très haut m'a fait miséricorde, répondit-il; mais toi-même, ô père! sache qu'en le servant avec fidélité tu ne seras pas repoussé par lui. »

Le cheïkh disait : « Toutes les fois que le Seigneur très haut se fait un ami de l'un de ses serviteurs, il lui ouvre toutes grandes les portes de la louange de son saint nom et le rapproche de sa personne. Celui dans le cœur duquel la lumière de la connaissance de Dieu vient à se fixer n'a plus de regards ni d'attention dans ce bas monde pour un autre que le Seigneur très haut. »

Comme on lui demandait si les hommes initiés étaient sujets à pleurer : « Oui, répondit-il, ils pleurent tant qu'ils ne sont pas arrivés à l'union avec Dieu; mais une fois en possession de cette union ils ne pleurent plus du tout. »

« D'où vient donc, lui demandait-on encore, que les riches n'atteignent pas à un degré aussi élevé que les derviches? — Cela vient, répondit le cheïkh, de ce que, la plupart du temps, leurs richesses découlent d'une source illégitime, sans compter que beaucoup d'entre eux ne possèdent ni le savoir ni la connaissance de Dieu. Ajoutez à cela que les riches sont incapables de supporter avec patience les misères que les derviches traînent après eux. » Telle est la réponse bien juste qui fut faite à leur question.

Sentences d'Abou Huceïn Nouri[1].

Ce personnage grandement considéré dans la voie de la vérité, puissant dans les exercices de la mortification, plein de recueillement dans la piété, cet Abou Huceïn Nouri, que la miséricorde d'Allah soit sur lui! C'était un docteur d'une science consommée. On l'avait surnommé *Nouri* (lumineux) parce que, lorsqu'il adressait la parole à Dieu au milieu des ténèbres de la nuit, il sortait de sa bouche une lumière qui éclairait l'intérieur de sa maison.

Un jour, à Bagdad, que le feu avait pris au bâzâr des marchands d'esclaves, les flammes enveloppèrent deux beaux esclaves appartenant à un marchand. Celui-ci avait beau crier qu'il donnerait mille pièces d'or à quiconque sauverait du feu ses esclaves, personne ne pouvait les mettre hors de danger. Survint Huceïn, qui, sans hésiter, entra dans le feu et en retira les deux esclaves. Le marchand apporta les mille pièces d'or, qu'il déposa devant le cheïkh; mais celui-ci s'écria : « Si j'avais jamais accepté des présents de ce genre, le Seigneur très haut ne m'aurait pas accordé un tel degré de faveur. Nous donnons les biens de ce monde pour acquérir en échange ceux de la vie future. »

Un autre jour Nouri étant tombé malade, Djuneïd vint prendre de ses nouvelles et lui apporta une corbeille de fleurs et de fruits. Quelques jours plus tard Djuneïd étant tombé malade à son tour, ce fut Nouri qui vint savoir de ses nouvelles, en compagnie de ses disciples, auxquels il dit : « Allons, mes disciples, que chacun de vous prenne une parcelle de sa maladie! — Soit, répondirent-ils, nous le voulons bien. » Et, sur-le-champ, Djuneïd recouvra la santé. Alors Nouri de lui dire : « Écoute, Djuneïd, quand tu viendras savoir de mes nouvelles, voilà comment il

1. Il était né à Bagdad. Il mourut en 295 (907-908) ou, suivant d'autres, en 286 (899-900).

faudra t'y prendre, sans préjudice des fleurs et des fruits que tu croiras devoir apporter. »

Sentences d'Abou Osmân Khaïri[1].

Lui qui était toujours vigilant dans la voie spirituelle; lui dont les regards perçaient les mystères de la vérité; ce chef de nombreux disciples, cet Abou Osmân Khaïri, que la miséricorde d'Allah soit sur lui! C'était un docteur aux nobles aspirations et accompli dans beaucoup de sciences. De son vivant on disait : « Il y a trois docteurs qui n'ont pas leur pareil dans ce siècle : Abou Osmân à Nichabour, Djuneïd à Bagdad et Abd Allah ben Djelâ à Damas. » Il avait eu des relations avec une foule de docteurs et était lui-même disciple de Châh Chedja' Kermâni.

Voici quels furent ses débuts. Un jour qu'il se rendait à la maison de son maître, accompagné de ses quatre esclaves, il rencontra un âne ayant à l'épaule une plaie que les corneilles fouillaient de leurs becs. Aussitôt Abou Osmân couvrit le pauvre animal de sa tunique de soie, qu'il lui attacha sur le dos avec son turban; et l'âne, poussant un soupir de soulagement, semblait prier pour lui dans son langage. Par le fait, ce fut de ce jour-là que le degré de puissance accordé aux hommes d'élite se manifesta chez Abou Osmân.

On raconte qu'un jeune homme qui jouait du *rebâb* alla faire amende honorable entre les mains d'Abou Osmân. Celui-ci s'écria : « Mon Dieu, moi, j'ai accompli ma tâche; toi, tu sais ce qu'il te reste à faire! » Et, à l'heure même, le Seigneur très haut accorda à ce jeune homme le rang réservé aux docteurs.

Le cheïkh disait : « La crainte fait arriver l'homme

1. Son nom était Se'id ben Isma'il. Khaïreh, d'où lui venait l'épithète de Khaïri, est un quartier de Nichabour. Il était originaire de Rey et mourut au mois de rebi' el-evvel de l'an 298 (910-911).

jusqu'au Seigneur très haut, tandis que la présomption orgueilleuse l'éloigne de sa cour. C'est pour toi un signe manifeste de la félicité qui t'attend que d'être toujours dans l'appréhension. »

Sentences d'Abou Mohammed Rouyam[1].

Celui qui s'était détourné de la mauvaise voie; celui qui annonçait la parole de vérité; celui qui brûlait du feu de l'amour, ce Mohammed Rouyam, que la miséricorde d'Allah soit sur lui! C'était un maître dans la science de la glose et il avait été en relations avec Djuneïd Bagdâdi. Jusqu'à l'âge de vingt ans, tout ce qu'il souhaitait en fait de nourriture se trouvait aussitôt à sa disposition par l'effet d'une puissance mystérieuse.

« Un jour d'été, racontait-il, que je cheminais par les rues de Bagdad, je me sentis pressé par la soif. Je demandai de l'eau dans une maison. Un enfant m'en apporta et dit en me voyant : Est-ce qu'un *soufi* boit de l'eau en plein jour? De ce moment j'ai toujours observé le jeûne dans le jour. »

Comme on demandait au cheïkh en quoi consiste la pauvreté spirituelle : « A garder fidèlement son secret, répondit-il, à tenir d'une main ferme les rênes de sa personne sensuelle et à exécuter ponctuellement les commandements du Seigneur très haut. » « La patience, disait-il encore, consiste à ne jamais se plaindre, quoi qu'il vous arrive. L'ascète est celui aux yeux duquel le monde paraît vil et méprisable. »

1. Il était surnommé Abou Mohammed, ou Abou Bekr, ou Aboul-Haçan, ou Abou Sinâ. Il était originaire de Bagdad et mourut l'an 303 (915-916).

Sentences d'Ibn 'Atâ Veli (le saint)[1].

Cet imam à la parole fidèle, cet homme accompli dans la science, lui qui n'avait jamais failli, cet Ibn 'Atâ, que la miséricorde d'Allah soit sur lui! C'était un grand docteur, consommé dans toutes les sciences et disciple de Djuneïd Bagdâdi.

On raconte qu'un jour, comme il pleurait amèrement et qu'on lui en demandait la cause, il répondit : « Quand j'étais enfant il m'est arrivé de prendre un pigeon appartenant à quelqu'un. Actuellement j'ai distribué en aumônes mille pièces d'or au nom du propriétaire de ce pigeon; mais j'ignore ce qu'il adviendra de moi, et voilà pourquoi je pleure. »

Ibn 'Atâ avait dix fils d'une grande beauté. Un jour qu'ils se rendaient ensemble à la Ke'abeh, ils tombèrent entre les mains des voleurs. Ceux-ci en massacrèrent neuf en présence de leur père, qui restait le sourire aux lèvres. Lorsque les voleurs saisirent le dixième pour le mettre à mort, celui-ci s'écria : « Père sans entrailles, ils ont tué neuf de tes enfants, et tu ne dis rien! — Ô mon fils! répondit Ibn 'Atâ. Celui qui permet cela n'a pas besoin qu'on lui dise rien : il voit tout et sait tout. S'il l'avait voulu, il vous aurait tous préservés. » Lorsque les voleurs l'entendirent parler de la sorte, ils s'écrièrent : « Ô Ibn 'Atâ! si tu nous avais dit tout cela plus tôt, nous n'aurions tué aucun de tes enfants. »

Ibn 'Atâ disait à ses disciples : « Quiconque observe religieusement les prescriptions traditionnelles de l'Envoyé, sur lui soit le salut! le Seigneur très haut éclaire son cœur à la lumière de la science spirituelle. » « Les hommes, disait-

1. Proprement Aboul 'Abbâs ben 'Atâ, dont le nom était Ahmed ben Mohammed ben Sehel ben 'Atâ el-Ademi. Il était originaire de Bagdad et disciple d'Ibrahim Mâristâni. Il fut mis à mort à cause de Hallâdj, dans le mois de dsou'l-hiddjeh de l'an 309 (921-922) ou, selon d'autres, 311 (923-924).

il encore, ne peuvent voir plus loin que votre extérieur, tandis que le Seigneur très haut porte ses regards sur votre intérieur. Il faut donc que la partie de votre être qui est soumise à son inspection soit pure de toute tache. » Il disait aussi : « Les forces de ceux qui sont à la recherche de ce monde se renouvellent par le manger et le boire; les forces de ceux qui ne cherchent que Dieu s'entretiennent par la louange répétée de son saint nom. Par la pratique des bonnes œuvres et l'emploi des paroles conciliantes on s'élève plus haut que par la prière et le jeûne. »

Dans les derniers temps de sa vie le vézir du khalife, qu'il avait réprimandé durement, l'ayant fait bâtonner jusqu'à la mort, Ibn 'Atâ lui dit avant d'expirer : « Puissent tes mains et tes pieds être coupés! » Quelques jours après, le khalife, qui avait des reproches à faire à ce vézir, le condamna, par un juste retour, à avoir les mains et les pieds coupés et à perdre la vie.

Sentences d'Abou Abd Allah ben Djelâ [1].

Ce docteur possédant le don des miracles, lui dont le cœur était plein de vérités et dont la conduite était dirigée par la sincérité et la loyauté, cet Abd Allah ben Djelâ, que la miséricorde d'Allah soit sur lui! Il n'avait pas son pareil dans la science et c'était un docteur tout adonné aux mortifications et opérant des merveilles.

Voici ce qu'il racontait : « Un jour je dis à mon père et à ma mère de faire don de ma personne au Seigneur très haut. — Nous le voulons bien, répondirent-ils. Je m'éloignai donc d'eux pendant quelque temps. Un jour que je venais pour les voir, je frappai à la porte. Qui est là? dit ma mère. — Moi, votre fils, répondis-je. Alors mon père me cria : Nous avions un fils, il est vrai; mais nous en avons

1. Le nom d'Abou Abd Allah était Ahmed ben Yahya. Il était originaire de Bagdad et mourut l'an 306 (918-919).

fait don au Seigneur très haut; or nous ne reprenons jamais ce que nous avons donné. Et ils refusèrent d'ouvrir la porte. »

Il racontait encore : « Un autre jour, à Médine, j'allai saluer le tombeau de l'Envoyé, sur lui soit le salut! et je dis : Ô Envoyé d'Allah! je suis venu ici comme ton hôte. La nuit je vis en songe l'Envoyé, sur lui soit le salut! qui me donna un pain rond. J'en mangeai la moitié dans mon rêve, et, quand je m'éveillai, je tenais à la main l'autre moitié. »

Il disait : « L'ascète est celui aux yeux duquel le monde ne paraît pas autant qu'un fétu. »

Lorsque sa dernière heure approcha, il avait toujours le visage souriant. Une fois mort, il souriait encore. Lorsque le médecin, qui le croyait toujours vivant, l'examina avec attention, il s'aperçut qu'il avait rendu le dernier soupir.

Sentences d'Ibrahim Raqqi [1].

Lui dont la parole était toujours sincère, ce fidèle dans la voie du vrai; lui dont les excellents enseignements ne seront jamais oubliés, cet Ibrahim Raqqi, que la miséricorde d'Allah soit sur lui! Il avait été en relation avec beaucoup de docteurs.

On raconte qu'un derviche qui était en route pour la Ke'abeh rencontra un lion. Lorsqu'il en fut tout près, le lion se frotta la face contre terre et s'en alla. Or ce derviche avait cousu à son habit un morceau du vêtement d'Ibrahim Raqqi, et il comprit que c'était à l'influence salutaire de ce morceau d'étoffe qu'il devait sa délivrance.

Le cheïkh disait : « Quiconque aime le Seigneur très haut aime en même temps son service. Quiconque aime l'Envoyé, sur lui soit le salut! aime aussi à observer ses

1. Proprement Ibrahim Abou Bekr ben Daoud Raqqi, originaire de Damas ou, suivant d'autres, de Dinever, mort en 359 (969-970).

préceptes traditionnels. » Il disait encore : « La valeur de chacun est proportionnée à la noblesse de ses aspirations. Celui qui n'a d'autre visée que la possession de ce monde n'a aucune valeur; au contraire, celui qui se propose de plaire au Seigneur très haut a une valeur que personne ne saurait apprécier. »

Sentences de Youçouf Asbât[1].

Ce vaillant dans les épreuves de la mortification, cette perle précieuse dans la mer de l'amour, lui dont la science des choses spirituelles était fondée sur des arguments solides, ce Youçouf Asbât, que la miséricorde d'Allah soit sur lui! Il avait connu personnellement un grand nombre de docteurs célèbres. Dans l'ascétisme il n'avait pas son pareil. Sachant pratiquer la modestie qui se contente de peu, pendant quarante années il n'avait pas renouvelé sa chemise. Possédant du bien, il dépensa tout en vue de plaire au Seigneur.

Il disait : « Quiconque prise ce monde plus que la vie future, que peut-il espérer du Seigneur très haut? » Et encore : « Ceux qui passent leurs nuits à servir en toute sincérité le Seigneur très haut recevront la même récompense que ceux qui ont combattu contre les infidèles. On reconnaît à cinq signes celui qui a renoncé au péché : il se tient à l'écart de ceux dont l'esprit n'est pas éclairé; il évite les mauvaises actions; il ne montre pas de défaillance dans l'accomplissement des bonnes œuvres; il se garde de tout ce qui infirmerait sa pénitence; il rejette loin de sa personne toutes les iniquités. »

Il disait aussi : « Ce qui est pour toi un précepte d'une nécessité absolue, ce n'est pas de faire la prière en commun, mais de rechercher la nourriture légitime. » Et salut!

1. Il mourut l'an 196 (811-812).

Sentences d'Abou Ya'qoub Neher-Djouri[1].

Celui qui, dans sa route, avait atteint un haut degré, qui pratiquait les mortifications et possédait le don des miracles, cet illustre parmi les docteurs, cet Abou Ya'qoub Neher-Djouri, que la miséricorde d'Allah soit sur lui! Toujours adonné aux exercices de piété, il passait les nuits sans dormir.

Une nuit qu'il priait dans les élans de son cœur, une voix lui dit : « Ô Ya'qoub! tu es un serviteur; or comment un serviteur pourrait-il se laisser aller à une tranquillité parfaite? »

« Un jour, racontait-il, que je faisais le *tavâf* autour de la Ke'abeh, je vis un borgne qui disait : Mon Dieu, je mets mon refuge en toi contre tes châtiments suprêmes. — Pourquoi parles-tu ainsi? lui demandai-je. — Un jour, me répondit-il, j'ai porté un regard coupable sur une femme qui m'a paru séduisante. En ce moment une main se montrant dans l'espace m'a frappé si rudement au visage qu'un de mes yeux est sorti de son orbite. »

Le cheïkh disait encore : « Celui qui rend grâces au Seigneur très haut pour les bienfaits qu'il en a reçus ne tombera jamais dans le vice et croîtra en vertus; au contraire, celui qui ne lui témoigne pas sa reconnaissance tombera dans la dépravation et finira misérablement. » Et encore : « Quiconque a la crainte du Seigneur très haut le laisse voir par cela même qu'il mange peu, qu'il parle peu, qu'il dort peu et qu'il ne s'abandonne pas à la concupiscence. »

Comme on lui demandait : « Que faut-il faire pour trouver la route qui conduit au Seigneur très haut? » le cheïkh répondit : « Se tenir à l'écart des gens peu éclairés,

1. Ishaq ben Mohammed, surnommé Abou Ya'qoub Neher Djouri, mort en 330 (941-942).

entretenir des relations avec ceux qui sont coutumiers des bonnes œuvres, louer et bénir le saint nom de Dieu, passer les nuits dans la veille. »

Sentences de Cheïkh Semnoun Muhibb [1].

Ce papillon brûlant ses ailes à la lampe de l'amour, cet adorateur passionné de la vérité, ce désabusé des jouissances de ce monde, ce Semnoun Muhibb, que la miséricorde d'Allah soit sur lui! C'était un docteur d'un esprit fin, dont les paroles plaisaient à tout le monde, dont les allusions étaient d'une justesse merveilleuse. Tandis qu'on le surnommait communément *Muhibb* (l'amoureux), il se donnait à lui-même le surnom de *Yalgandji* (le menteur).

On raconte que Semnoun, se rendant à la Ke'abeh, monta en chaire dans la ville de Taïf et se mit à prêcher. Voyant que les habitants ne lui prêtaient pas grande attention, il porta ses regards sur les lustres qui étaient suspendus dans la mosquée et leur dit : « C'est à vous que je m'adresse »; et aussitôt les lustres de se heurter les uns contre les autres et de se briser en mille morceaux.

Un autre jour qu'il était monté en chaire et qu'il y traitait de l'amour divin, un oiseau, descendant du haut des airs, vint se placer sur sa tête; puis, se posant sur le pan de sa robe, il frappa la chaire de son bec avec une telle violence que son sang coula à flots et qu'il tomba mort.

Muhibb, approchant de sa fin, prit une femme dont il eut une fille. Quand celle-ci arriva à l'âge de trois ans, il commença à la prendre en grande affection. Une nuit il vit en songe que le jour de la Résurrection était arrivé et qu'on distribuait des drapeaux à chaque groupe. Soudain on apporta un drapeau dont l'éclat remplit tout l'espace. « A quel groupe appartient ce drapeau? demanda Semnoun. —

1. Proprement Semnoun ben Muhibb, surnommé Aboul-Haçan ou Aboul-Qâcim, avec le sobriquet de *Kezzâb*, mort l'an 298 (910-911).

C'est, lui répondit-on, le drapeau des amoureux qui aiment le Seigneur très haut »; et aussitôt Semnoun s'élança au milieu du groupe qui tenait ce drapeau; mais il vint quelqu'un qui l'en fit sortir. « Pourquoi donc, lui dit-il, me chasses-tu de ces rangs? — Parce que ce drapeau est celui des amoureux et que tu n'es pas amoureux. — Cependant, objecta Semnoun, mon nom est *Muhibb* (l'amoureux)! — Oui; mais comme tu as donné ton cœur à ta fille, s'écria une voix, nous t'avons exclu de la troupe des amoureux. » A ce moment Semnoun, poussant un gémissement, dit : « Mon Dieu, si cette fille, encore en bas âge, doit me barrer le chemin, ôte-la de devant moi. » Le lendemain l'enfant tomba du haut de la terrasse et mourut.

Sentences de Cheïkh Mohammed Murte'ach [1].

Cet homme dont l'esprit était rempli de vérités substantielles, dont la piété était l'exercice de tous les instants, dont les yeux n'étaient jamais vides de larmes, ce Mohammed Murte'ach, que la miséricorde d'Allah soit sur lui! C'était un homme adonné aux mortifications et qui avait eu des relations avec beaucoup de docteurs.

Le cheïkh disait : « J'avais accompli treize voyages à la Ke'abeh, lorsqu'en y réfléchissant bien je reconnus que tout ce que j'avais fait n'était que pour la montre. — Comment cela? lui demanda-t-on. — Un jour, répondit-il, que ma mère m'avait commandé de lui apporter de l'eau dans une cruche, cette tâche me parut pénible; j'en conclus que tous mes voyages à la Ke'abeh étaient de purs actes d'hypocrisie, attendu que les droits d'une mère sur son fils priment de beaucoup les honneurs que nous devons à la Ke'abeh. »

Il disait encore : « Un jour, à Bagdad, comme je passais dans une rue, je me sentis pressé par la soif. Je demandai à

1. Il mourut en 328 (939-940).

boire dans une maison et une belle jeune fille m'apporta de l'eau. Après avoir bu, je jetai les yeux sur cette fille et aussitôt j'en devins amoureux. Je m'assis à la porte de la maison. Quelque temps après arriva le propriétaire de cette maison. Maître, lui dis-je, on m'a apporté de chez toi une coupe d'eau et l'on m'a pris mon cœur. Et le khodja de me répondre : Celle qui a pris ton cœur, c'est ma propre fille et je te la donne en mariage. Puis il me conduisit au bain, me fit revêtir de beaux habits, et, ayant réglé tout ce qui concernait les droits de sa fille, il me la remit. Je me mis alors à faire ma prière, au milieu de laquelle je poussai un cri et dis : Rapportez-moi mon froc! — Qu'as-tu donc? me demandèrent les assistants. — Ah! répondis-je, une voix s'est fait entendre à moi, disant : Ô homme! tu as porté tes regards là où nous ne t'avions pas permis de le faire. Nous t'avons dépouillé de l'habit dont se revêtent extérieurement les hommes d'élite; mais, si tu te permets encore un pareil regard, nous te dépouillerons du vêtement de l'amour qui est dans ton cœur. Et, reprenant mes pauvres habits, je répudiai aussitôt la fille et je m'en allai. »

Sentences d'Abou Mohammed ben Fazl[1].

Ce savant si heureusement doué, ce passionné dans la voie de Dieu; lui qui, tout en restant sur la terre, se transportait dans les espaces mystérieux, ce Mohammed ben Fazl, que la miséricorde d'Allah soit sur lui! Disciple d'Ahmed Khizreviyeh, il était le plus grand des docteurs du Khoraçân.

On demandait au cheïkh quels sont les signes certains d'un mauvais naturel. « Il y en a trois, répondit-il : dans le cas où Allah, le très haut, vous accorde la science, ne pas la faire suivre d'actes; en admettant que les actes suivent, agir sans sincérité et sans loyauté; ne pas entretenir de relations

1. Je ne possède aucun renseignement sur la date précise de sa mort.

avec les personnes vertueuses et, quand on est hors d'état d'apprécier celles-ci à leur juste valeur, ne pas les traiter avec considération. » Il disait encore : « Il y a quatre cas dans lesquels la foi sort du cœur d'un homme : quand celui-ci n'agit pas suivant le savoir qu'il a acquis; quand il n'agit que pour commettre de mauvaises actions; quand il ne désire pas acquérir du savoir; quand il engage les autres à ne pas s'instruire. » Il disait aussi : « L'amour de Dieu se manifeste par quatre signes visibles : l'assiduité à bénir son saint nom; le plaisir qu'on éprouve à le faire; le peu d'attention qu'on accorde aux choses de ce monde; le zèle qu'on témoigne pour le service du Seigneur très haut. L'amour a encore quatre signes distinctifs : la passion en elle-même; la crainte; le réveil de l'engourdissement par suite de la honte; le soin à observer les convenances. Dieu seul connaît la vraie direction! »

Sentences d'Abou Huceïn Bouchendji[1].

Lui qui connaissait le secret que connaissent tous les cœurs sincères et qui pratiquait les œuvres des hommes d'élite, cet explorateur loyal de la voie spirituelle, Abou Huceïn Bouchendji, que la miséricorde d'Allah soit sur lui!

Il vivait à Nichabour, pratiquant les mortifications et opérant de nombreux miracles. Un jour un homme qui avait perdu son âne vint trouver Abou Huceïn et, le saisissant, lui dit : « C'est toi qui as pris mon âne! — Mon Dieu, s'écria Abou Huceïn, délivre-moi des mains de cet importun! » Et aussitôt apparut un autre homme qui ramenait l'âne. « Je savais bien, dit alors le propriétaire de l'animal, que ton appel serait entendu à la cour du Seigneur très haut, et voilà pourquoi j'ai mis la main sur toi. »

Le cheïkh disait : « Quiconque se considère comme un homme de peu, le Seigneur très haut le comblera d'hon-

1. Il résidait à Nichabour. Il mourut en 348 (959-960).

neurs; quiconque a trop d'estime pour lui-même finira par tomber dans l'avilissement. »

Après la mort d'Abou Huceïn, un derviche qui recherchait les biens de ce monde partit visiter son tombeau. Une nuit Abou Huceïn lui dit en songe : « Ô derviche! si tu vas visiter mon tombeau, ne recherche pas les biens de ce monde; aspire aux degrés de félicité de l'autre vie. »

Sentences de Mohammed ben Ali Hekim Termizi[1].

Lui qui avait vu Dieu en songe, qui avait pénétré les secrets de la vérité, ce saint adonné aux mortifications, Mohammed ben Ali, que la miséricorde d'Allah soit sur lui! Accompli dans toute espèce de sciences, il multipliait ses mortifications et ses miracles. Ses connaissances en philosophie étaient sans bornes et on le surnommait le *Saint Philosophe.* Il avait été en relation avec beaucoup de docteurs.

Voici ce que le cheïkh racontait : « Il arriva une fois que, de concert avec deux *molla,* je formai le projet d'aller dans les autres villes pour y acquérir de l'instruction et me perfectionner dans la science. Lorsque ma mère eut connaissance de ce projet elle en fut toute triste et me dit : Quoi! mon fils, tu veux partir et laisser seule ta mère devenue infirme! Comment pourrai-je vivre sans toi? Je renonçai donc à accompagner ces deux *molla,* qui partirent seuls pour leur voyage. Un jour que j'étais assis au milieu de quelques tombes, je m'écriai dans un élan de mon cœur : Mon Dieu, me voilà perdu ici, condamné à ne rien apprendre, tandis que mes compagnons reviendront avec la science qu'ils auront acquise! Je n'avais pas achevé de prononcer ces paroles que parut soudain un homme à barbe blanche qui vint à moi et me demanda pourquoi je

1. Son surnom était Abou Abd Allah. Il mourut en 255 (868-869). Termiz, Tirmiz ou Tourmiz est sur la rive droite du Djeïhoun.

m'affligeais ainsi. Lorsque je lui eus exposé ma situation, il me dit : Si tu le veux, je te donnerai chaque jour des leçons et tu en apprendras bien plus long que ceux qui sont partis. Effectivement il me donna chaque jour des leçons et me continua son enseignement pendant trois ans. Au bout de ces trois ans je sus que le khodja qui s'était chargé de mon instruction était Khizr, sur lui soit le salut! Et c'était grâce à ma mère que j'avais obtenu un si grand bien. »

Abou Bekr Varrâq racontait : « Un jour que j'étais sorti de chez moi avec le cheïkh, nous cheminâmes un certain temps sur la route. Soudain, dans une plaine, je vis un grand arbre, une source et une verte prairie. Je vis aussi un trône d'or sur lequel siégeait un personnage richement vêtu. A ses côtés étaient assis quarante compagnons. Le cheïkh ayant donné le salut, ce personnage se leva et le fit asseoir près de lui sur le trône. Ils causèrent ensemble longtemps, puis l'inconnu fit un signe vers le ciel et il en descendit plusieurs espèces de plats dont nous mangeâmes. Après quoi le cheïkh, ayant demandé la permission de se retirer, reprit le chemin de la ville de Termiz, que nous regagnâmes en peu de temps. Alors il me dit : Il faut avouer que tu as eu du bonheur aujourd'hui de voir de tels personnages! — Qui était-ce donc, ô cheïkh! lui demandai-je, et en quel lieu étions-nous? — C'était Khizr, sur lui soit le salut! me répondit-il; quant à l'endroit où nous étions, c'est celui-là même où est resté pendant quarante ans Mouça, sur lui soit le salut! avec toutes ses bandes et qui est connu sous le nom de désert. Surpris de l'entendre parler ainsi, je lui dis : Mais comment as-tu pu parcourir une si longue route en quelques instants! — Ah! reprit le cheïkh, tu n'en es pas encore là, toi! »

On raconte que Mohammed Ali Hekim Termizi avait, de son œil intérieur, vu Dieu en songe mille et une fois.

Le cheïkh disait : « Cent lions affamés pénétrant au milieu d'un troupeau de moutons n'y causeront pas autant de ravages qu'en causera Cheïtân en un instant dans le cœur d'un pécheur, et cent démons ne feront pas ce que fera en un moment la force de la personne sensuelle. »

Voici ce que le cheïkh racontait : « Quand Adam et

Havva, après avoir fait pénitence, eurent été réunis, il arriva un jour qu'Adam étant sorti pour une affaire, Cheïtân, ayant pris avec lui son fils nommé *El-Khannâs* (celui qui s'esquive), vint trouver Havva et lui dit : Je suis obligé de m'absenter pour une affaire; permets que mon fils reste auprès de toi jusqu'à mon retour. — Soit, dit Havva. Cheïtân ne fut pas plus tôt parti qu'Adam survint. Quel est cet enfant? demanda-t-il. — C'est le fils de Cheïtân, répondit Havva. Adam, irrité contre Havva, tua le fils de Cheïtân, suspendit à une branche d'arbre chacun des morceaux de sa chair et retourna travailler. Aussitôt arriva Cheïtân, qui demanda où était son fils. Lorsque Havva lui eut raconté ce qu'Adam avait fait, Iblis appela son fils et, sur-le-champ, les morceaux de chair qui se trouvaient au haut des arbres se rejoignirent et formèrent un corps vivant, lequel vint se placer auprès de Cheïtân. Ensuite celui-ci, multipliant ses prières et ses recommandations, confia de nouveau son fils à Havva et s'éloigna. A son retour Adam, furieux de voir encore cet enfant, battit Havva en disant : Je ne comprends pas pour quelle raison mystérieuse tu écoutes les paroles d'un ennemi, sans tenir compte des miennes! Puis il tua le fils de Cheïtân et le brûla; après quoi il jeta à l'eau une moitié de ses cendres, dispersa l'autre moitié au souffle du vent et s'en alla travailler. De son côté Cheïtân revint et Havva lui apprit ce qu'Adam venait de faire. Cheïtân n'eut pas plus tôt appelé son fils que celui-ci ressuscita et accourut auprès de son père. Alors Cheïtân supplia Havva de se charger encore de son fils; mais elle ne voulut pas d'abord y consentir. Cependant, vaincue par ses conjurations et ses prières, elle finit par accepter. Il lui laissa donc son fils et sortit. Adam, survenant, entra de nouveau en fureur; puis il tua l'enfant et, l'ayant fait frire, il en mangea la moitié et fit manger l'autre à Havva. Suivant certains récits, la dernière fois que le fils de Cheïtân fut rendu à la vie, ce fut sous la forme d'un mouton. Adam parti, Cheïtân arriva. Quand Havva lui eut rendu compte de ce qu'avait fait Adam, il se réjouit et dit : Mon but était précisément de pénétrer dans vos entrailles et de m'y implanter; puis il appela *El-Khannâs*

qui lui répondit du fond du corps d'Adam et de Havva : Que le Seigneur très haut garde tous les musulmans des ruses de Cheïtân et des maux que suscite la personne sensuelle! »

Sentences de Cheïkh Abou Bekr Varrâq[1].

Ce docteur au vaste savoir, au cœur rempli de vérités, ce directeur universel, Abou Bekr Varrâq, que la miséricorde d'Allah soit sur lui! Disciple d'Ahmed Kibzreviyeh, il joignait à beaucoup de science la pratique habituelle des mortifications.

On raconte que, pendant nombre d'années, le cheïkh, désireux de voir Khizr, sortait chaque jour de la ville et se rendait aux cimetières. En allant et en revenant il récitait une section du Qoran. Un jour, comme il cheminait en dehors de la grande porte de la ville, il rencontra un personnage âgé, qui lui tint compagnie tant pour aller aux cimetières que pour en revenir, et qui lui dit alors : « Ô Abou Bekr! c'est moi qui suis Khizr. Si, aujourd'hui, pour m'avoir tenu compagnie, tu n'as pu t'acquitter de la récitation du Qoran, juge ce que serait pour toi la fréquentation de toute autre personne! » et il disparut.

Le cheïkh disait : « Le Seigneur très haut exige huit choses de ses serviteurs. Tout d'abord il en exige deux de leur cœur : une exactitude scrupuleuse à tous les exercices de piété qu'il a prescrits; la compassion pour les fidèles. Il en exige deux de leur langue : qu'elle confesse hautement son unité; qu'elle adresse aux autres des paroles édifiantes. Il en exige deux de leur corps : qu'il lui rende le culte qui lui est dû; qu'il prête aide aux fidèles. Enfin il en exige deux de leur âme : la soumission à toutes les décisions souveraines qui viennent de lui; l'application à montrer aux autres un bon naturel. »

1. Son nom était Mohammed ben Omar el-Hekim. Il était originaire de Termiz et mourut en 370 (980-981).

Il disait aussi : « Quiconque devient amoureux de sa personne voit l'orgueil, l'envie et la méchanceté s'éprendre de lui. Au contraire quiconque considère sa personne comme peu de chose voit l'orgueil, l'envie et la méchanceté émigrer de son cœur. »

Il disait encore : « Il y a avec toi cinq choses qui te seront salutaires si tu les connais, qui te perdront si tu les méconnais; ce sont : le Seigneur très haut; ta personne sensuelle; Cheïtân; le monde d'ici-bas; les créatures. Rapproche-toi sans cesse du Seigneur très haut en lui rendant le culte qui lui est dû et en bénissant son saint nom. Ferme l'oreille aux conseils de la sensualité. Sois en état d'hostilité avec Cheïtân. Tiens-toi loin de ce monde. Sois compatissant pour les créatures. Ce que tu penses par rapport à toi-même, pense-le par rapport aux autres. »

Sentences de Cheïkh Abd Allah Menâzil [1].

Lui qui ne craignait pas d'affronter le blâme dans la voie de l'amour; ce faiseur de miracles doué d'une nature d'élite; lui qui avait trouvé place dans les rangs des docteurs, cet Abd Allah Menâzil, que la miséricorde d'Allah soit sur lui! Disciple de Hamdoun Qassâr, il était accompli dans toute espèce de sciences.

Le cheïkh disait : « A qui n'a pas le respect des convenances son savoir ne sera d'aucune utilité. Le signe certain de la pauvreté spirituelle, c'est le détachement intérieur des choses de ce bas monde et des espérances de la vie future. »

Un personnage nommé Ahmed Açvad reçut mission en songe de donner avis à Abd Allah Menâzil qu'il mourrait au bout d'une année. En apprenant cette nouvelle, Abd Allah s'écria, dans son impatience : « Une année, c'est une attente bien longue à supporter! » Et salut!

1. On n'indique pas la date précise de sa mort.

Sentences de Cheïkh Ali Sehel Isfahâni [1].

Lui qui possédait la science spirituelle et qui remplissait dignement son rôle de directeur; lui dont le cœur était nourri de vérités essentielles, cet Ali Sehel Isfahâni, que la miséricorde d'Allah soit sur lui! C'était un grand docteur, voué aux mortifications et disciple d'Abou Turâb Nakhchebi.

Le cheïkh disait : « Témoigner de l'empressement pour les œuvres de piété et pour le service de Dieu est un signe certain que la grâce du Seigneur vous a été accordée; de même que l'éloignement pour les mauvaises actions est un signe manifeste de félicité. Contempler le visage de Dieu sera interdit à ceux qui, connaissant le Seigneur très haut et comprenant sa grandeur, se laisseront dominer par d'autres préoccupations. »

Le cheïkh disait aussi : « On tombe malade, et tout le monde vient prendre de vos nouvelles; pour moi, quand on m'appellera dans l'autre monde, je partirai tout de suite. » En effet, un jour qu'il était assis tranquillement, il s'écria tout à coup : « Me voilà! » Et aussitôt, quittant ce monde, il expira.

Sentences de Khaïr Nessâdj (le tisserand) [2].

Cet arbitre (*mufti*) de la bonne direction, ce sectateur de la voie droite dans le domaine spirituel, cet indigent dans le domaine de la vérité, ce Khaïr Nessâdj, que la miséricorde d'Allah soit sur lui! Il avait été le directeur de Chibli,

1. Je ne trouve aucun renseignement sur la date précise de sa mort.
2. Il était natif de Samarra; son nom était Mohammed ben Isma'îl et son surnom Aboul-Haçan. Il mourut l'an 322 (933-934).

d'Ibrahim Khavvâs et d'un grand nombre de docteurs. Il était accompli dans la science de la théologie.

On raconte que le cheïkh, se rendant à la Ke'abeh, arriva à la ville de Koufa. Noir de teint comme il l'était et vêtu d'une tunique toute déchirée, lorsqu'il se présenta à la porte de la ville, un homme se dit en le voyant : « Ce doit être un esclave qui s'est enfui de chez son maître. Je vais le prendre et le faire travailler quelque temps. » Alors, s'approchant du cheïkh : « N'es-tu pas un esclave? — Oui, certainement, je suis un esclave. — Eh bien, je vais te conduire chez moi, pour te remettre ensuite entre les mains de ton maître. — Ah! reprit le cheïkh, il y a bien longtemps que je cherche quelqu'un qui me remette entre les mains de mon maître! » Alors cet homme, saisissant le cheïkh, le mena dans sa maison et lui dit : « Ton nom n'est-il pas Khaïr? — Oui, répondit le cheïkh. » L'autre lui apprit le métier de tisserand, et le cheïkh resta à son service plusieurs années, consacrant toutes les nuits, jusqu'aux premiers rayons de l'aurore, à des actes de piété. Son maître, témoin de sa dévotion et des œuvres qu'il opérait, lui dit un jour : « Je ne savais pas qui tu étais, quand j'ai mis la main sur toi; maintenant tu peux aller où le cœur te dira. » Le cheïkh se rendit donc à la Ke'abeh, et de là à Bagdad. Chaque jour il employait une partie de son temps à exercer le métier de tisserand et l'autre partie à rester assis au bord du fleuve. Les poissons se rassemblaient autour du cheïkh et lui servaient en tout de messagers. Un jour qu'il avait tissé de la toile pour une vieille femme, celle-ci lui dit : « Quand je t'apporterai ton argent, si je ne te trouve pas, à qui devrai-je le remettre? — Jette-le dans le fleuve, lui répondit le cheïkh. » En effet, cette femme ayant apporté l'argent, le jeta dans le fleuve et aussitôt les poissons le recueillirent et le remirent au cheïkh.

Le cheïkh vécut cent vingt ans. Lorsqu'il fut arrivé à son dernier moment, 'Azraïl (l'ange de la mort) se présenta à l'heure de la prière du soir. « Ô 'Azraïl! lui dit le cheïkh, Dieu t'a donné l'ordre de prendre mon âme, et, moi, il m'a donné l'ordre de faire la prière à l'heure canonique. Il n'y a pas urgence pour l'accomplissement de ta tâche, mais il y

en a pour l'accomplissement de la mienne; patiente donc un peu. » Et, sans plus attendre, il se purifia et s'acquitta de la prière du soir. Ensuite il expira. Cette même nuit des personnes qui le virent en songe l'interrogèrent sur son sort. « Grâce à Dieu, répondit-il, me voilà délivré de ce monde de corruption! »

Sentences d'Aboul-Khaïr Ahdaq (Aqtâ) [1].

Lui qui pratiquait la patience dans les épreuves et connaissait la saveur des afflictions; lui qui avait divulgué à tous les secrets que savaient seuls les savants, ce Cheïkh Aboul-Khaïr, que la miséricorde d'Allah soit sur lui! C'était un grand docteur, doué du don des miracles et peu ménager pour lui des mortifications. Il vivait familièrement avec les lions, les dragons et les animaux féroces.

On raconte qu'un jour quelqu'un déposa une somme d'argent dans la main du cheïkh, qui la rejeta; mais, le même jour, celui-ci toucha au Qoran sans s'être purifié la main. Or, sur ces entrefaites, on saisit dans le bâzâr plusieurs voleurs qu'on laissa ensuite échapper au milieu de la bagarre. A leur place on mit la main sur quelques derviches qu'on accusa d'avoir volé. Le cheïkh, fendant la foule, s'écria : « C'est moi qui suis le chef des voleurs! » et, en même temps, il recommanda à ses disciples de ne rien dire. On l'arrêta donc, on lui coupa une main, puis on le conduisit en présence du pâdichâh. « Qui es-tu? lui demanda celui-ci. — Je suis Aboul-Khaïr, répondit-il. » Aussitôt le pâdichâh lui baisa la main en s'écriant : « Ah! quel incendie tu as allumé dans notre âme par suite du remords! — Il n'y a pas de mal, repartit le cheïkh; ma main s'était rendue coupable de trahison : elle avait touché de l'argent impur et elle s'était ensuite posée sur le Qoran sans s'être purifiée! »

1. Il mourut l'an 343 (954-955).

Le cheïkh disait : « Il y a deux espèces de cœur : l'un est le siège de la foi et on le reconnaît à sa mansuétude pour le prochain et à sa disposition à soutenir le bien; l'autre est le séjour du vice et on le distingue à la culture de l'envie, à la pratique de la haine et à l'habitude des jugements téméraires au préjudice des fidèles. » Salut!

Sentences d'Abou Hamza Khoraçâni[1].

Cet imam dans la science, cet homme accompli dans la pauvreté spirituelle, cette mine des mystères de la connaissance de Dieu, cet Abou Hamza Khoraçâni, que la miséricorde d'Allah soit sur lui! Il s'était voué aux mortifications et possédait le don des miracles.

On raconte qu'une fois le cheïkh, mettant sa confiance en Dieu, partit pour la Ke'abeh après avoir pris l'engagement de ne rien demander à personne. Comme il était en route, le voilà tout à un coup qui tombe dans un puits. « Hélas! que vais-je devenir? disait en gémissant sa personne sensuelle. » Mais lui, inébranlable dans sa confiance, s'assit tranquillement. Sur ces entrefaites un passant, qui remarqua l'existence d'un puits sur la route, en boucha l'orifice avec des morceaux de bois. A cette occasion, nouveaux gémissements de la personne sensuelle du cheïkh. Cependant, par un effet de la toute-puissance du Seigneur très haut, un lion s'approcha, découvrit l'orifice du puits et, y appuyant ses deux pattes de devant, laissa pendre dans le vide les deux de derrière. « Comme je me disais, racontait le cheïkh, que ce n'était pas avec l'aide d'un chat que je sortirais de ce puits, une voix me cria : Ô Hamza! sors d'ici! Et, en effet, je saisis les pattes du lion et je sortis du puits. Alors la voix, s'adressant de nouveau à moi, me dit : Ô Hamza! c'est parce que tu as eu confiance en nous que nous t'avons envoyé un animal si redoutable pour te retirer du puits. »

1. Originaire de Nichabour, mort l'an 290 (902-903).

Le cheïkh disait : « Celui dans le cœur duquel s'implante l'amour de la mort. Dieu ne lui donne d'affection que pour les choses durables et il lui fait prendre en haine les choses périssables. » A la fin, ce fut à Nichabour qu'il quitta ce bas monde pour se rendre dans l'autre.

Sentences de Cheïkh Ahmed ben Mesrouq[1].

Ce pôle unique. cet homme aux qualités viriles, cet amant aimé lui-même, cet Ahmed ben Mesrouq, que la miséricorde d'Allah soit sur lui! C'était le plus grand docteur du Khoraçân. Originaire de Tous, il résidait ordinairement à Bagdad.

Le cheïkh disait : « Le véritable ascète est celui qui a si bien oublié le goût de ce monde qu'il n'en conserve pas dans son cœur le moindre souvenir. » Il disait encore : « Quiconque honore les fidèles quand ils sont esclaves fait comme s'il honorait le Seigneur très haut en personne. La connaissance de Dieu ne saurait trouver place dans le cœur des gens adonnés au péché. C'est avec la méditation qu'on doit arroser l'arbre de la connaissance de Dieu; quant à l'arbre de l'incurie, il s'abreuve à la source de l'ignorance. L'arbre de la pénitence est arrosé par l'eau de la crainte et l'arbre de l'amour par l'eau de la piété. »

Sentences d'Abd Allah Raougadi[2].

Cet homme au cœur pur de toutes les affections de ce monde et absolument étranger à toute mauvaise action; lui dont la pensée était pleine de souvenirs de Dieu, cet Abd

1. Il était originaire de Tous et mourut au mois de safar de l'an 298 (910-911).
2. J'ignore la date précise de la mort du cheïkh Abd Allah.

Allah Raougadi, que la miséricorde d'Allah soit sur lui! Il était originaire de la ville de Tous. C'était un docteur adonné aux austérités et possédant le don des miracles.

Il y eut une fois à Tous une si terrible disette qu'on en était réduit à manger de la chair humaine. Un jour le cheïkh, entrant dans sa maison, y vit du blé dans une jarre. « Est-il convenable, se dit-il, que tous tes frères meurent de faim tandis que, toi, tu conserves du blé dans une jarre? » et, distribuant ce blé au peuple, il prit la route du désert, où il s'adonna entièrement aux mortifications et aux exercices de piété.

Un jour que le cheïkh, ayant étendu la nappe, mangeait du pain avec ses compagnons, il leur dit : « Camarades, un jeune homme vêtu de noir arrive de la ville de Kachmir, tenant en laisse deux chiens noirs. Son nom est Mansour Hallâdj. Levez-vous tous, et allez au-devant de lui. » Ils sortirent donc tous à la rencontre de cet homme et le ramenèrent avec eux. Le cheïkh se leva pour le recevoir et lui céda la place qu'il occupait. Mansour, s'asseyant sur le bout de la nappe, fit placer ses chiens à côté de lui et mangea du pain qu'il partagea avec eux. Au bout d'un certain temps il se leva et s'en alla. Alors les disciples dirent au cheïkh : « Quoi! vous faites asseoir à votre place un homme de cette espèce, qui mange avec des chiens? — Ses chiens, repartit le cheïkh, sont en dehors de lui et vont à sa suite; tandis que vos chiens sont en vous-mêmes et que c'est vous qui marchez à leur suite. Voilà pourquoi il vous est de beaucoup supérieur. »

« Quiconque dans sa jeunesse n'observe pas les commandements de Dieu, le Seigneur très haut le fera tomber dans l'abjection à la fin de sa vie », disait le cheïkh, que la miséricorde d'Allah soit sur lui!

Sentences d'Abd Allah Ahmed Magrebi[1].

Cet imam dans la loi écrite, ce pôle accompli de la science, cet ami de Dieu, cet Abd Allah Ahmed Magrebi, que la miséricorde d'Allah soit sur lui! C'était le docteur des docteurs et le directeur de nombreux disciples, entre autres d'Ibrahim Cheïbân et d'Ibrahim Khavvâs. Pour lui, ne se nourrissant que de racines et d'herbes, il consacrait tout son temps à des exercices de piété.

Voici ce que racontait le cheïkh : « Quand ma mère mourut, il me revint en héritage cinquante pièces d'or. Je mis cette somme dans une bourse que j'attachai à ma ceinture et je me dirigeai vers la Ke'abeh. Un Arabe me rencontra en route et me demanda combien je possédais. — J'ai cinquante pièces d'or, lui répondis-je. Et je les donnai à l'Arabe, qui les compta et me les rendit. Puis il me fit monter sur un chameau et me conduisit à la Ke'abeh. Parce que j'ai reconnu que tu es un homme droit, me dit-il, j'ai été compatissant à ton égard; et, en effet, il l'avait été pour moi. »

Le cheïkh disait : « Tout derviche qui renonce à ce bas monde s'assure une récompense égale à celle que lui mériteraient plusieurs années de pratiques pieuses. » A la fin, il mourut sur la montagne du Sinaï, et c'est là qu'est actuellement son tombeau.

Sentences d'Abou Ali Djordjâni[2].

Cet homme éminent et d'une nature d'élite, ce savant accompli, cette mine des mystères de la connaissance de Dieu, cet Abou Ali Djordjâni, que la miséricorde d'Allah

1. Il vécut cent vingt-deux ans et mourut en 299 (911-912).
2. Haçan ben Ali, surnommé Abou Ali Djordjâni, contemporain de Mohammed ben Ali Termizi, mort en 250, et de Mohammed Fazl Balkhi.

soit sur lui! Disciple de Mohammed ibn Ali Hekim Termizi, c'était un docteur expert dans toute espèce de sciences.

Le cheïkh disait : « Les hommes sont endormis dans une incurie dont ils ne s'éveillent qu'au moment de sortir de ce monde pour tomber dans la mer du repentir. » Et encore : « C'est un signe infaillible de félicité que de trouver faciles l'accomplissement de toutes les pratiques du culte et l'exécution des préceptes traditionnels de l'Envoyé, sur lui soit le salut! et d'être porté par une heureuse inclination naturelle à connaître et à aimer les gens vertueux, ainsi qu'à venir en aide aux fidèles. Malheur à celui qui parle de ses péchés tombés dans l'oubli et se plaît à les raconter aux autres! » Il disait aussi : « Le véritable saint est celui qui, remettant au Seigneur très haut son libre arbitre, ne se repose sur personne autre des résolutions à prendre. »

Sentences d'Abou Bekr Kettâni[1].

Ce zélé occupant un haut rang, ce courageux athlète à la parole éloquente, cette mine de science dans la voie spirituelle, cet Abou Bekr Kettâni, que la miséricorde d'Allah soit sur lui! C'était le plus illustre des docteurs de la Ke'abeh. Sans égal dans l'ascétisme et dans la connaissance de Dieu, il avait été en relation avec bon nombre de docteurs. On le connaissait sous le nom de *Flambeau de la Mecque*. Pendant trente ans il ne dormit pas, passant en prière toutes les nuits jusqu'aux premiers rayons de l'aurore. Il avait récité douze mille fois le Qoran entier dans la Ke'abeh.

Voici quel fut son premier acte. Il avait demandé à sa mère la permission de se rendre à la Ke'abeh. Lorsqu'il fut dans le désert, Cheïtân lui tendit un piège. Aussitôt le cheïkh revint sur ses pas et se dirigea vers sa demeure.

1. Le nom d'Abou Bekr était Mohammed ben Ali ben Dja'far, et sa famille était originaire de Bagdad. Il mourut en 322 (933-934).

Ayant aperçu sa mère assise derrière la porte, il lui dit : « Mère, ne m'aurais-tu pas donné la permission de faire le voyage? — Mais si, je te l'avais donnée; seulement, comme je ne pouvais supporter ton absence, je m'étais assise à cette porte, bien décidée à ne pas rentrer dans la maison tant que je ne reverrais pas ton visage. »

Pendant plusieurs années il se consacra au service de sa mère. Après la mort de celle-ci il se dirigea vers la Ke'abeh. En route il vit un derviche mort dont le visage était souriant. « Comment! dit le cheïkh, tu n'es plus qu'un cadavre et tu ris encore! — C'est ainsi que se manifeste l'amour, répondit une voix mystérieuse. »

On raconte que, pendant que le cheïkh faisait sa prière, un voleur, s'approchant de lui, lui enleva sa tunique de dessus les épaules; mais, comme il se rendait au bâzâr pour l'y vendre, sa main se dessécha par un effet de la toute-puissance du Seigneur très haut. Le voleur aussitôt de rapporter la tunique et de la remettre au cheïkh, qui était précisément alors en train de faire sa prière. Lorsque, après l'avoir terminée, celui-ci se fut rassis, le voleur lui raconta son histoire. Alors le cheïkh affirma avec serment qu'il ne s'était pas aperçu qu'on lui eût enlevé sa tunique, ni qu'on la lui eût rapportée. Puis, il adressa une prière à Dieu et la main du voleur fut guérie.

Le cheïkh racontait encore : « Une nuit je vis en songe un beau jeune homme qui s'avançait vers moi. Qui es-tu? lui demandai-je. — Je suis l'ascétisme, me répondit-il. — Et où résides-tu? — Je réside dans le cœur des serviteurs pieux et timorés. Je vis ensuite s'avancer une servante noire, d'une figure horrible. Qui es-tu? lui demandai-je. — Je suis la vie facile et sans soucis, toujours disposée à rire et à se laisser aller à la joie. — Et où résides-tu? — Dans le cœur des insouciants. Lorsque je m'éveillai, je me promis bien de ne jamais rire et de ne m'abandonner jamais à la gaieté. »

« Dans une seule nuit, disait-il encore, ayant vu en songe cinquante et une fois l'Envoyé, sur lui soit le salut! je lui dis : Ô Envoyé d'Allah! enseigne-moi une prière par la vertu de laquelle mon cœur ne meure pas. — Eh bien, me répondit l'Envoyé, sur lui soit le salut! répète chaque jour

quarante fois : Ô le Vivant! ô l'Immuable! je te supplie de vivifier mon cœur pour toujours par la lumière de la connaissance de tes perfections! — et ton cœur, tout illuminé, ne mourra jamais, sache-le bien! »

Sentences d'Abou Abd Allah Mohammed Khafif[1].

Cet homme plein de désirs, au cœur vraiment sincère; ce savant aux connaissances supérieures, cet esprit fin entre tous les docteurs, cet Abou Abd Allah Khafif, que la miséricorde d'Allah soit sur lui! C'était un grand docteur, unique dans le monde. Consommé dans la science des choses matérielles et spirituelles, il pratiquait des mortifications que personne autre que lui n'aurait pu supporter. Toutes les vingt-quatre heures il faisait une prière de mille *rik'at* et, chaque année, il entrait quatre fois dans la *djilleh* (la retraite de quarante jours). Jeûnant chaque jour, il ne mangeait le soir que sept grains de raisin sec. Son disciple, un soir, lui en ayant présenté huit, il ne voulut plus le garder auprès de lui et le chassa.

« Un jour, racontait-il, je me rendais à la Ke'abeh, muni d'un seau et d'une corde. Au moment où j'atteignais un puits, une antilope s'y désaltérait; mais, aussitôt que j'en approchai, l'eau descendit jusqu'au fond. Mon Dieu, m'écriai-je, je ne vaux donc pas à tes yeux autant qu'une antilope, puisque pour elle tu fais venir l'eau à l'orifice du puits et que tu ne le fais pas pour moi? Une voix me répondit : Tu as une corde et un seau et l'antilope n'en a pas : c'est en nous seul qu'elle a mis sa confiance. A ces mots, continuait Abd Allah, jetant ma corde et mon seau, je m'éloignai; et la voix se fit entendre de nouveau : Retourne, Abd Allah! va boire. Je revins en effet et je vis que l'eau était remontée à l'orifice du puits. Je bus et me purifiai. »

1. Ce cheïkh, natif de Chirâz, était de race princière. Il mourut l'an 371 (981-982).

Le cheïkh racontait encore : « Étant dans le pays de Roum, je vis qu'on avait brûlé le corps d'un *molla* chrétien et que tout malade auquel on faisait avaler de ses cendres se trouvait guéri. On en appliqua sur l'œil d'un aveugle et cet œil se rouvrit aussitôt à la lumière. J'en restai stupéfait. La nuit suivante je vis en songe Mohammed, sur lui soit le salut! qui me dit : Ô Abd Allah! comme à la pratique de l'erreur ces gens allient la sincérité, ils en retirent encore du profit. Juge un peu ce qu'ils verraient et quel degré ils obtiendraient, si c'était à une œuvre de vérité qu'ils appliquaient un cœur sincère! »

Une nuit le cheïkh dit à son serviteur : « Trouve-moi une fille, que je l'épouse! — Et où trouverai-je une fille, au beau milieu de la nuit, répondit celui-ci? — Il faut absolument que tu en trouves une, reprit le cheïkh. — J'ai une fille, fit observer le serviteur; si elle pouvait te convenir, je suis tout disposé à te l'amener. — Amène-la toujours, dit le cheïkh »; et, en effet, il se maria cette nuit-là même et prit la fille du serviteur. Au bout de sept mois elle mit au monde un enfant mâle, qui mourut bientôt après. Le cheïkh s'adressa alors à son serviteur : « Dis à ta fille qu'elle reçoive son acte de répudiation ou, si elle le préfère, qu'elle reste. — Que signifie ce mystère? repartit le serviteur. — La nuit même où j'ai demandé une fille en mariage, répondit le cheïkh, j'ai vu d'abord en songe que le jour de la Résurrection était arrivé, et tandis que toutes les créatures s'agitaient, baignées de sueur, j'ai vu un jeune enfant apporter du sorbet dans une coupe, le faire boire à son père et à sa mère, prendre ensuite ceux-ci par la main et leur faire traverser le pont du *Sirât* avec la rapidité du vent. Alors j'ai désiré avoir un enfant qui mourût en bas âge; et maintenant, mon vœu est exaucé. »

A ses derniers moments le cheïkh donna les instructions suivantes à son serviteur : « Comme je suis un esclave rebelle et chargé de péchés, lorsque je serai mort mets-moi les entraves aux pieds, le carcan au cou, tourne ma figure vers la *qibla* et assois-moi dans cette position; peut-être que le Seigneur très haut me fera miséricorde! » Une fois le cheïkh mort, son serviteur voulut exécuter ses dernières

volontés; mais une voix lui cria : « Ô serviteur! ne te mêle pas de cela : tu veux donc déshonorer notre ami aux yeux du peuple? »

Sentences d'Abou Mohammed Hariri [1].

Cet arbitre éclairé dans la science, cet homme au beau langage, ce directeur de nombreux disciples, cet Abou Mohammed Hariri, que la miséricorde d'Allah soit sur lui! Sans pareil dans toute espèce d'études, il avait été en relation avec beaucoup de docteurs. Pendant vingt ans il n'avait pas allongé le pied (pour se mettre à l'aise quand il était assis).

Le cheïkh racontait : « Un jour, à l'heure de la prière de midi, un derviche, pieds nus, pénétra dans notre couvent par la porte, fit une prière de deux *rik'at* et s'assit, la tête enfoncée dans son froc. Le khalife nous avait invités à aller le voir, le soir de ce même jour. Nous dîmes donc au derviche : Tu viendras avec nous rendre visite au khalife. — Non, répondit-il, je n'irai pas rendre visite au khalife; mais je désirerais un peu de bouillie. Si tu le peux, fais-m'en cuire; et, de nouveau, il rentra sa tête dans son froc. Pour moi, sans tenir compte de ce qu'il m'avait dit, j'allai chez le khalife, d'où je revins tard. En rentrant je me couchai et m'endormis. En songe je vis venir à moi l'Envoyé, sur lui soit le salut! accompagné de deux personnages âgés : l'un était Ibrahim, le prophète, et l'autre Mouça, le prophète. Les cent vingt-quatre mille prophètes et messagers venaient en même temps derrière eux. Je me portai à leur rencontre et les saluai; mais l'Envoyé, sur lui soit le salut! détourna de moi son visage. Ô Envoyé d'Allah! m'écriai-je, qu'ai-je donc fait pour que vous

1. Nommé Ahmed ben Mohammed ben Huceïn ben Mohammed ou, suivant d'autres, Abd Allah Yahya. Il mourut soit en 312 (924-925), soit en 314 (926-927).

détourniez de moi votre face bénie? — Un de nos amis, me répondit-il, t'a demandé un peu de bouillie et, dans ton avarice, tu n'as pas eu le courage de lui accorder ce qu'il désirait! Je m'éveillai aussitôt et me mis à pleurer. Cependant un bruit de porte vint frapper mon oreille, et je me levai pour voir ce qu'il y avait. C'était ce derviche qui sortait et qui s'en allait. Ô derviche! lui criai-je, attends un peu; je vais t'apporter ce que tu désires. Le derviche, regardant derrière lui, me dit en souriant : Quelle que soit la personne qui te demande quelque chose, ne lui donne jamais rien tant qu'elle n'aura pas amené, pour appuyer sa requête, les cent vingt-quatre mille prophètes; et il disparut à mes yeux. »

« Il y avait à Bagdad, racontait encore le cheïkh, un derviche qui, hiver comme été, était vêtu d'une simple chemise. Comme on lui demandait la raison de cette conduite, il répondit : Une nuit je vis en songe dans le paradis plusieurs derviches réunis autour d'une nappe et occupés à manger. Comme j'étais allé m'asseoir avec eux, un ange vint me chasser de leur compagnie en disant : Ceux que tu vois là sont des gens qui, dans ce bas monde, ont passé leur vie avec une seule chemise et n'ont jamais consenti à posséder autre chose. Je m'éveillai aussitôt et me promis bien que, moi aussi, sur la terre, je ne posséderais rien autre chose qu'une seule chemise. » Et salut!

Sentences de Cheïkh Mansour Hallâdj (le cardeur) [1].

Celui qui a été un martyr dans la voie de la vérité; lui dont le rang est devenu éminent; lui dont l'extérieur et l'intérieur étaient purs, qui a été un modèle de loyauté dans l'amour; lui qu'un penchant irrésistible attirait vers la

1. Huceïn ben Mansour Hallâdj, surnommé Aboul-Gaïts, fut mis à mort près de la porte de l'Arcade, à Bagdad, le mardi 5 de dsou'l-qa'deh de l'an 309 (921-922).

contemplation de la face de Dieu, cet extatique Mansour Hallâdj, que la miséricorde d'Allah soit sur lui! Il était tout enivré d'un amour dont les flammes le consumaient. Les merveilles qu'il opérait étaient telles, que tous les docteurs en demeuraient frappés de stupeur. C'était un homme aux visées sublimes, aux paroles énigmatiques, profondément versé dans la science des mystères. Originaire d'un canton nommé Beïzâ, dans la province de Chirâz, il avait été élevé à Vâcit.

Abd Allah Khafif disait : « Mansour possédait réellement la connaissance de la vérité. » « Moi et Mansour, déclarait Chibli, nous suivions le même chemin; on m'a traité de fou, et j'ai eu la vie sauve, tandis que Mansour a péri parce qu'il avait son bon sens. » Si Mansour n'avait été qu'un égaré, les deux docteurs que nous venons de citer n'en auraient pas parlé en ces termes. Toutefois plusieurs docteurs lui ont reproché d'avoir fait fausse route en dévoilant mal à propos les mystères de la vérité.

Il resta pendant deux ans au service d'Abd Allah Techteri. A huit ans il se rendit à Bagdad, puis à Basra, où il resta six mois au service d'Omar ben Osmân Mekki. Abou Ya'qoub Aqta' ayant donné sa fille en mariage à Mansour, Omar ben Osmân en conçut du ressentiment contre celui-ci, qui alors quitta Basra pour Bagdad, où Djuneïd le fit vivre dans la retraite. Au bout de quelque temps il partit pour la Ke'abeh, dont il devint un visiteur assidu. Puis il retourna à Bagdad, où Djuneïd le recueillit dans sa maison. Comme Mansour lui posait des questions sur plusieurs points obscurs et difficiles, Djuneïd lui dit : « Ô Mansour! il n'est pas loin le temps où tu feras rougir la tête du gibet. — Le jour où je ferai rougir la tête du gibet, répondit Mansour, tu rejetteras le vêtement du derviche pour prendre celui du commun des hommes. » On raconte que, le jour où l'on traîna Mansour au gibet, tous les *'oulema* rédigèrent un acte juridique qui proclamait la nécessité de le mettre à mort. « Il faut aussi que Djuneïd écrive sa sentence », dit le khalife. Aussitôt Djuneïd se rendit à la *medreceh* (le collège), où, après s'être habillé comme les *molla* et avoir ceint le turban, il déclara, par un acte écrit, que « si en apparence Mansour méritait qu'on le mît à mort, il possédait intérieurement la connaissance du Seigneur très haut ».

Après avoir quitté Bagdad, Mansour séjourna une année à Techter; puis il employa cinq ans à parcourir successivement le Khoraçân, le Seïstân, Semizkent et le Turkestân.

On l'avait surnommé Hallâdj parce qu'un jour, ayant vu empilé dans un magasin du coton non encore épluché, il n'eut pas plus tôt fait un signe que, par un commandement du Seigneur très haut, les graines se trouvèrent triées.

Ayant revêtu le froc, il s'en alla à la Ke'abeh avec un grand nombre de derviches. Là il opéra tant de miracles que Ya'qoub Neher-Djouri le traita de magicien. Ensuite il se rendit dans l'Hindoustân et de là gagna le Turkestân et le Khitaï, où il convertit à l'islamisme beaucoup de personnes, auxquelles il donna l'instruction religieuse. Revenu à la Ke'abeh, il y demeura deux ans en qualité de *mudjâvir*. Ce fut alors que son action grandit de plus en plus. Les peuples, qui ne comprenaient pas ses paroles, le chassèrent d'un grand nombre de villes, tout en restant émerveillés de son éloquence et de ses actes. Dans l'espace de vingt-quatre heures il récitait une prière de quatre cents *rik'at* et, acceptant les épreuves les plus dures de la mortification, il faisait une lotion générale à chaque oraison canonique. Jusqu'à l'âge de cinquante ans il resta fidèle à ces pratiques. Pendant vingt ans il ne se dépouilla pas une seule fois de son froc. Un jour qu'on le lui avait retiré par force, on y trouva installés quantité de poux de la grosseur d'un pois. Un autre jour quelqu'un voyant un scorpion se promener autour de Mansour voulut le tuer; mais le cheïkh l'en empêcha en disant que ce scorpion hantait ainsi son voisinage depuis douze ans.

Rechid Samarqandi raconte que Mansour se rendant à la Ke'abeh avec quatre cents *soufi*, ceux-ci lui dirent un jour : « Ô Mansour! nous aurions bien besoin de pain et de têtes de moutons cuites. — Asseyez-vous à la suite les uns des autres, répondit Mansour. » Lorsqu'il les eut fait tous asseoir et que lui-même eut pris place avec eux, il passa la main derrière lui et donna à chacun deux pains et une tête

de mouton cuite; autrement dit, il leur distribua en tout quatre cents têtes et huit cents pains. « Il nous faudrait maintenant des dattes fraîches, dirent les *soufi*. — Secouez-moi donc, leur répondit Mansour; puis recueillez et mangez toutes les dattes qui tomberont. » Eux, alors, secouèrent Mansour, et les dattes de pleuvoir à terre. Ils les ramassèrent et les mangèrent, et tous furent rassasiés. Tout le long de cette route il tomba ainsi des dattes en abondance de chaque arbuste épineux contre lequel s'appuyait Mansour lorsqu'il était assis. Un autre jour, sur la route de la Ke'abeh, les *soufi* désirèrent des figues. Mansour, étendant la main vers le ciel, recueillit des figues fraîches sur un plateau et les leur donna. Une autre fois ils eurent envie de *halva*, et Mansour en prit dans l'air qu'il mit sur un plateau et leur présenta. Enfin il arriva à la Mecque, où il resta un an debout, en face du temple. (Par un effet de la chaleur) la peau se détachait de son corps, dont la graisse fondait et coulait par terre, sans que lui bougeât de place. Chaque jour, dans la soirée, il rompait le jeûne avec une bouchée de pain et buvait une goutte d'eau. Au bout d'un an il gravit le mont *Arafat* et s'écria : « Mon Dieu, donne-moi la résignation et la gratitude! »

Mansour disait : « Quiconque renonce à ce bas monde voit sa personne sensuelle s'élever jusqu'à l'ascétisme. Quiconque renonce à lui-même, c'est son âme qu'il voit s'élever jusqu'à l'ascétisme. »

Cependant sa puissance d'action s'accroissant de jour en jour, Mansour commença à dire : *anâ el haqq* (je suis la vérité). On alla répéter au khalife ces paroles; et beaucoup de personnes renièrent Mansour et se posèrent en accusateurs contre lui. « Ô Djuneïd! dit le khalife, que signifie ce propos? — Ô khalife! répondit Djuneïd, permets qu'on mette à mort cet homme, car on ne peut expliquer raisonnablement un pareil propos. » C'est alors que le khalife ordonna qu'on le jetât en prison. Là il ne cessa de discuter pendant une année avec les savants. Alors le khalife défendit à qui que ce fût d'aller lui rendre visite; ensuite de quoi, pendant cinq mois, personne n'alla le trouver, si ce n'est Abd Allah Khafif, qui le vit une seule fois en personne. Une autre fois Ibn 'Atâ envoya quelqu'un lui dire : « Ô cheïkh! fais amende honorable pour ce propos, afin d'échapper à la mort. » Hallâdj s'écria : « C'est à celui qui t'a chargé pour moi d'un pareil message qu'il appartient de faire amende honorable! » Ibn 'Atâ, entendant ces paroles, versa des larmes et dit : « Voilà Huceïn perdu sans retour! »

On rapporte que la première nuit de son emprisonnement, comme on était venu le visiter, on ne l'aperçut pas dans la prison. La seconde nuit on ne vit ni lui ni la prison. La troisième nuit on le vit dans la prison et on lui demanda : « Où étais-tu donc la première nuit? Et la seconde nuit, toi et la prison, où étiez-vous? — La première nuit, répondit-il, j'étais auprès de la souveraine Majesté; voilà pourquoi je n'étais pas ici. La seconde nuit Sa Majesté était ici, et c'est pour cela que nous étions invisibles, la prison et moi. Cette troisième nuit on m'a renvoyé ici pour accomplir la loi écrite; venez donc et faites ce que vous avez à faire! »

On raconte que, dans l'espace d'une nuit et d'un jour, il faisait dans la prison une prière de mille *rik'at*. « Mais, lui objecta-t-on, toi, qui prétends être Dieu, à qui donc adresses-tu ces prières? — Nous autres, répondit-il, nous savons bien tout ce que nous valons. »

On rapporte que dans la prison où on l'avait renfermé il y avait trois cents personnes. A la tombée de la nuit il leur dit : « Hé! prisonniers, je vais vous délivrer. — Pourquoi ne pas te délivrer toi-même? lui dirent-ils. — Nous autres, répondit-il, nous sommes dans les liens du Seigneur; notre salut, à nous, ce sont les épreuves. Si nous le voulions, il nous suffirait d'un signe pour relâcher tous les liens qui nous enserrent. » Alors il fit un signe avec son doigt et tous les liens tombèrent en même temps. « Mais où irons-nous, dirent ses compagnons, les portes de la prison sont fermées. » Il fit un nouveau signe, et les portes s'ouvrirent. Alors les murailles se soulevèrent et les arbres apparurent. « Maintenant sauvez-vous! — Et toi aussi, tiens-nous compagnie. — Il y a entre Lui et nous un secret, dont on ne peut parler qu'avec les initiés! » Le jour suivant on lui

demanda ce qu'étaient devenus les prisonniers. « Je les ai délivrés, répondit-il. — Mais pourquoi n'es-tu pas parti avec eux? — Parce que le Seigneur a des remontrances à nous adresser. » Le khalife, prévenu de ce qui se passait, dit : « Cet homme va exciter des troubles; il faut le faire mourir ou bien le frapper à coups de bâton jusqu'à ce qu'il désavoue le mot qu'il a prononcé. » On lui donna trois cents coups de bâton pour le forcer à se rétracter; mais, à mesure qu'on le frappait, on entendait distinctement une voix qui disait : « Ne crains rien, ô Ibn Mansour! — Pour moi, disait Abd-el Djelil Saffâr, j'ai plutôt foi en celui qui donnait les coups de bâton qu'en Huceïn, car il fallait que le premier puisât une bien grande force dans la loi pour que, en dépit de cette voix entendue si distinctement, sa main ne tremblât pas et continuât à frapper. » Plus tard on emmena Huceïn pour le mettre à mort. Une foule d'au moins cent mille hommes l'entourait, et lui, promenant ses regards tout autour, s'écriait : « Vrai! vrai! vrai! je suis la Vérité! »

On raconte que dans cette foule se trouvait un derviche qui lui demanda : « Qu'est-ce que l'amour? — Tu le verras aujourd'hui, répondit-il, et encore demain, et encore après-demain. » En effet, ce premier jour on le mit à mort, le second jour on le brûla, le troisième jour on jeta ses cendres au vent. Voilà quels sont les effets de l'amour!

A ce moment suprême son serviteur lui demanda un dernier conseil. « Aie bien soin, lui répondit Mansour, d'occuper la personne sensuelle à une chose qui soit légitime, sinon c'est elle qui t'occupera à ce qui est illégitime; or savoir ainsi se gouverner soi-même est le propre des saints. » A son tour son fils lui demanda un dernier conseil. « Tandis que les gens de ce monde prodiguent tous leurs efforts à des œuvres terrestres, lui dit-il, applique-toi à une chose, dont la moindre parcelle vaut mieux que tout ce que peuvent produire les génies et les hommes, je veux dire la science de la vérité. » Puis, comme il s'avançait fièrement sur cette route, marchant du pas léger des fureteurs et des larrons, quoique chargé de seize chaînes pesantes, on lui demanda pourquoi cette allure

dégagée. « C'est, répondit-il, parce que je me rends à la cour céleste. » Alors il poussa un cri et dit : « Mon compagnon de plaisir, qui n'a rien de commun avec l'injustice, m'a présenté la boisson qu'on présente ordinairement a un hôte; mais, lorsque les coupes ont commencé à circuler, il a demandé le glaive et la natte d'exécution; et voilà ce qui arrive à ceux qui boivent du vieux vin lorsque le signe du dragon se rencontre avec juillet (au plus fort de la chaleur). »

Lorsqu'on l'eut conduit au-dessous de la plate-forme, il se tourna dans la direction de *Bâb el-Tâq* [1] et posa le pied sur l'escalier. « Que signifie cela? lui demanda-t-on. — C'est que, répondit-il, le haut de la plate-forme de l'exécution va me servir de marche pour monter au ciel. » Ensuite il se ceignit d'une ceinture et, le *taïleçân* (sorte de voile) sur l'épaule, il leva les mains au ciel; puis se tournant vers la Mecque, il dit dans un élan du cœur : « Qu'il soit fait comme Il l'a voulu! » Arrivé au haut de la plate-forme, une troupe de ses disciples lui cria : « Que dis-tu par rapport à nous, tes disciples, et par rapport à ceux qui te renient et vont te jeter des pierres? — A ceux-ci, répondit-il, une récompense double et à vous une simple, parce que vous, vous vous bornez à avoir bonne opinion de moi, tandis qu'eux sont poussés en avant par la puissance de leur foi dans l'unité de Dieu et la rigueur de la loi écrite. Or, dans la loi, l'unité est la racine même, tandis que la bonne opinion n'est qu'un rameau. »

On raconte que dans sa jeunesse il avait été porté à l'orgueil : « Vois, dit-il à son serviteur, comme celui qui a levé fièrement les yeux finit par les baisser humblement! »

Chibli se tenait en face de lui : il lui cria : « *Ne t'avions-nous pas défendu d'accueillir les hommes* [2]*?* Puis il ajouta : Ô Hallâdj! qu'est-ce que le *soufisme?* — Tu en vois la

1. Nom d'un grand quartier à l'ouest de Bagdad.
2. Qoran, sour. xv, vers. 70. Il s'agit ici des envoyés d'Abraham que Loth avait accueillis chez lui malgré la défense de ses compatriotes. Chibli, en appliquant ce verset à Huceïn, semble lui reprocher d'avoir attiré à lui des disciples.

moindre partie, répondit Hallâdj. — Et quelle est donc la plus haute? reprit Chibli. — Tu ne peux pas y avoir accès! » Alors tous se mirent à lui jeter des pierres. Chibli, faisant cause commune avec les autres, lui jeta de la boue. Huceïn Mansour poussa un cri. « Quoi donc! lui dit-on, tu n'as pas bronché devant cette grêle de pierres, et tu cries pour un peu de boue! Qu'est-ce à dire? — Ah! répondit-il, ceux-là ne savent pas ce qu'ils font et sont excusables; mais lui me cause de la peine, parce qu'il sait bien qu'on ne doit rien me jeter! » Après on lui coupa les mains. Il se prit à rire. « Pourquoi rire? lui demanda-t-on. — Lâcher une main qui est fermée à tous les hommes n'est pas bien difficile, dit-il; mais ce serait faire acte de virilité que de couper ces attaches qui m'enchaînent aux attributs de la divinité et détournent mon esprit de la contemplation de son essence. » Ensuite on lui coupa les deux pieds. Il se mit à sourire, en disant : « Avec ces pieds j'accomplissais mon voyage terrestre; maintenant j'en ai un capable de parcourir les deux mondes; coupez-le si vous le pouvez! » Puis il frotta contre son visage ses deux mains coupées, toutes sanglantes, de sorte qu'il barbouilla de sang ses bras et sa figure. « Pourquoi fais-tu cela? lui demanda-t-on. — J'ai perdu beaucoup de sang, répondit-il, et, tant que mon visage sera pâle, vous vous imaginerez que ma pâleur tient à la crainte. Je frotte donc mon visage dans le sang afin de vous paraître tout rouge, parce que les hommes qui ont le teint coloré le doivent à leur propre sang (et non au fard). — Passe encore que tu aies rendu ton visage rouge de sang; mais pourquoi tes bras? — Je fais mes ablutions. — Quelles ablutions? — Dans l'amour il y a deux *rik'at* pour lesquelles l'ablution n'est valable qu'avec le sang du cœur. » Ensuite on lui arracha les yeux. Alors un tumulte épouvantable s'éleva dans la foule : les uns fondaient en larmes, les autres lui jetaient des pierres. Lorsqu'on se mit en devoir de lui couper la langue, il s'écria : « Attendez un peu, j'ai quelques mots à dire! » Alors, levant le visage vers le ciel : « Mon Dieu, dit-il, au nom de ces souffrances qu'ils m'infligent à cause de toi, ne les frappe pas de déchéance, ne les prive pas de leur part de félicité. Sois béni de ce

qu'ils m'ont coupé les mains et les pieds pour avoir suivi ta voie! Voilà que sur cette plate-forme de mon supplice je jouis de la contemplation de ta gloire. » Après cela on lui coupa les oreilles et le nez et on lui lança des pierres. Une vieille femme qui tenait un lambeau d'étoffe à la main s'approcha et quand elle l'aperçut, s'écria : « Frappez fort, afin que ce beau parleur sache ce qu'il en coûte de tenir des propos mystérieux! » Pour lui, ses dernières paroles furent : *A moi l'Unique, dont l'individualité est unique!* Puis il récita ce verset : *Ceux qui ne croient pas veulent la hâter* (l'heure); *ceux qui croient tremblent à son souvenir, car ils savent qu'elle est certaine*[1]. Alors on lui coupa la langue et il sourit. Il était l'heure de la prière du soir lorsqu'on lui trancha la tête. Il sourit pendant l'exécution et rendit l'âme. Toute la foule des assistants poussa une longue clameur. C'est ainsi que Huceïn accepta avec résignation l'arrêt de la destinée, tandis que de toutes les parties de son corps s'élevait une voix disant : « Je suis la Vérité! » Le jour suivant ses ennemis, considérant que cette merveille causerait plus de troubles qu'il n'y en avait eu de son vivant, brûlèrent ses membres; mais de ses cendres s'élevait encore la voix mystérieuse qui disait : « Je suis la Vérité! » De plus, pendant qu'on le martyrisait, à mesure que son sang avait coulé, le mot *Allah* s'était dessiné nettement sur le sol.

Huceïn Mansour avait dit à son serviteur : « Lorsqu'on jettera mes cendres dans le fleuve, ses flots s'entrechoqueront comme s'ils allaient submerger la ville de Bagdad. Pose alors mon froc sur la rive, et aussitôt les eaux redeviendront calmes comme auparavant. » Le troisième jour, lorsqu'on eut jeté dans le fleuve les cendres de Mansour, une voix continua à en sortir, disant : « Je suis la Vérité! » Les flots ayant commencé à s'agiter, le serviteur n'eut pas plus tôt déposé sur le bord le froc de Mansour que les eaux se calmèrent, et les cendres demeurèrent silencieuses. On réunit alors tout ce qui en restait et on les déposa dans leur dernière demeure.

1. Qoran, sour. XLII, vers. 17.

Un tel degré de puissance mystérieuse n'avait jamais appartenu à aucun des sectateurs de la voie spirituelle. Abbâça Touci, que la miséricorde d'Allah soit sur lui! dit : « Au jour de la Résurrection on amènera sur le champ des assises Mansour chargé de chaînes de lumière; car, s'il n'était pas attaché, il porterait le trouble dans toute cette vaste réunion et y propagerait les désordres de l'ivresse. »

Un personnage vénérable raconte : « Le soir même du jour où l'on traîna Mansour au supplice, je restai en prière au pied du gibet jusqu'à l'aurore. Alors j'entendis une voix qui disait : Lorsque nous avons eu révélé à Mansour notre secret, il a osé le divulguer, et voilà la récompense de celui qui divulgue les secrets de son pâdichâh! »

« Une nuit, racontait Chibli, que je m'étais adonné à des actes de dévotion sur le tombeau de Mansour, je m'écriai dans un élan du cœur : Mon Dieu, ton serviteur qui repose ici était fidèle et éclairé! Pourquoi l'as-tu soumis à de si rudes épreuves? Aussitôt le sommeil s'empara de moi et je m'endormis. Le Seigneur me dit en songe : Nous avons précipité Mansour dans les épreuves parce qu'il révélait notre secret à ceux qui n'étaient pas initiés. » « Une autre fois, disait-il encore, je vis Mansour en songe et je lui demandai : Ô Mansour! qu'a fait le Seigneur très haut à ces gens qui t'ont mis à mort? — Le Seigneur très haut, me répondit-il, a fait miséricorde à ceux qui, me connaissant, ont eu compassion de moi, et à ceux qui, ne me connaissant pas, m'ont frappé et mis à mort : il a fait miséricorde aux premiers parce que c'était en son honneur qu'ils m'épargnaient, et aux seconds, qui m'avaient frappé, parce que c'était également pour lui qu'ils me frappaient. »

Lorsqu'on traînait Mansour au gibet, Iblis, s'approchant, lui demanda : « D'où vient que toi, qui as fait acte de personnalité, Dieu t'a fait miséricorde, tandis que, moi, il m'a maudit? — C'est parce que, toi, en faisant acte de personnalité, tu n'avais que toi-même en vue, tandis que, moi, je n'avais en vue que le Seigneur très haut! »

Ici finit le récit des actes et des paroles des docteurs et des saints dont les noms sont inscrits dans le *Tezkereh*.

Moi, Herou Mâlik Bakhchi, j'ai terminé cette copie à Hérat le 10 de djemâdi el-âkhir, dans l'année du Cheval, de l'hégire 840 (1436-1437).